

ŒUVRES CHOISIES

DE

PIERRE ARÉTIN.

OEUVRES CHOISIES

DE

P. ARÉTIN,

Pietro Aretino

TRADUITES DE L'ITALIEN, POUR LA PREMIÈRE FOIS,

AVEC DES NOTES

PAR P.-L. JACOB,

BIBLIOPHILE, pseud.

Paul Lacroix

ET PRÉCÉDÉES DE LA VIE ABRÉGÉE DE L'AUTEUR,

PAR DUJARDIN, D'APRÈS MAZZUCHELLI.

Benigno Giammaria



PARIS

CHARLES GOSSELIN, LIBRAIRE,

RUE JACOB, 30.

—

1845

PRÉFACE.

Pierre Arétin, qui a laissé une assez vilaine réputation sous tous les rapports, n'est plus guère connu que de nom; ses ouvrages ne sont pas même lus en Italie; comment le seraient-ils en France, où ils n'ont jamais été traduits ni analysés et jugés? Cependant Pierre Arétin occupe une grande place dans l'histoire littéraire, comme dans l'histoire morale et politique du seizième siècle: il marchait de pair avec l'Arioste et les poëtes contemporains; il était fort estimé des beaux esprits de son temps; il passait pour le plus redoutable satirique qui eût osé s'attaquer aux puissants; il s'intitulait lui-même le *fléau des princes*, et la flatterie ou l'engouement lui avait décerné le surnom de *Divin*. De cette apothéose prématurée, de toute cette gloire accompagnée d'honneurs et de richesses, il n'est resté que le souvenir d'un méchant homme et d'un médiocre écrivain.

En Italie du moins on a quelque chance de rencontrer çà et là une citation extraite des écrits de l'Arétin; on peut apprécier ce qu'il vaut dans ses comédies, qui ont été réimprimées, et qui fournissent souvent des textes aux traités de philologie modernes; on peut d'ailleurs se former une opinion sur ses œuvres, dont la critique s'est occupée avec intérêt, sinon avec soin et impartialité. Nous avons pensé que le meilleur moyen de forcer la critique en France à décider du mérite de Pierre Arétin, c'était de faire passer dans notre langue ses opuscules les plus dignes d'être traduits. Nous commençons par ses comédies.

On ne saurait dire de ces comédies, que ce soient des drames fortement intrigués, pleins de passion et de mouvement: loin de là; chacune de ces comédies ne présente qu'un sujet vague perdu dans la prolixité des scènes oiseuses et incohérentes; quelquefois le sujet est tellement complexe, qu'on a peine à le suivre au milieu des épisodes et des digressions; mais partout et toujours Pierre Arétin est un observateur fin et ingénieux, hardi et pro-

fond, un railleur impitoyable, un comique gai et spirituel : ordurier et impie, il ne recule pas plus devant les idées que devant les mots : il dit tout avec une insolente hardiesse ; il a de fières intentions de philosophe ; il se sert, pour écrire, de la plume de Rabelais, et il la trempe sans cesse dans le fiel de ses haines particulières.

Et pourtant, redisons-le, on n'a rien traduit de ces comédies ; elles ont paru trop difficiles à rendre en français : les a-t-on seulement bien comprises ? Quant à nous, nous n'aurions pas songé à faire ce qui n'a pas été fait, si une personne, très-versée dans la langue italienne, ne s'était offerte pour nous dégrossir le travail et préparer, pour ainsi dire, cette traduction, qui a seulement le mérite de la fidélité la plus rampante. On nous a fourni une version rigoureusement littérale, et nous l'avons refaite à notre guise, en nous rappelant l'analogie qui existe entre les auteurs français du seizième siècle et les auteurs italiens de cette époque. Nous acceptons donc, pour notre part, les critiques plutôt que les éloges. C'est un essai dont la réussite décidera seule la continuation plus ou moins prochaine.

Nous nous sommes sentis incapables de rassembler des matériaux neufs et curieux pour rédiger une notice détaillée sur l'auteur et ses ouvrages ; M. Philarète Chasles, d'ailleurs, a rempli cette tâche de manière à rendre téméraire toute tentative faite pour l'imiter : nous avons donc renoncé à ce travail avant de l'entreprendre, et nous regrettons de ne pouvoir nous emparer de l'excellent morceau que M. Chasles a consacré à la réhabilitation littéraire de Pierre Arétin.

A défaut de ce morceau, nous réimprimons ici un abrégé de la *Vita di Pietro Aretino* (Padova, Comino, 1741, in-8°), par le comte Mazuchelli : c'est l'imitation que Dujardin en a donnée sous le pseudonyme de Boispreaux (La Haye, J. Neaulme, 1750, in-12), imitation inférieure à l'original, mais bien suffisante pour tenir lieu de celui-ci, en tête de notre traduction des comédies satiriques de Pierre Arétin.

PAUL L. JACOB,
BIBLIOPHILE.

VIE

DE

PIERRE ARÉTIN.

By Benigne Dujardin, d'après Count Gian Maria Mazzuchelli

Quel homme à présenter qu'Arétin, dans un siècle où les femmes, concourant à l'avancement des sciences, apportent dans l'étude cette urbanité qui ne se trouve qu'avec elles ! S'il eut quelque réputation, ce fut peu après la renaissance des lettres, temps où le seul nom d'auteur imprimait du respect. Les yeux, longtemps aveuglés par les ténèbres de l'ignorance, étaient éblouis de la moindre lueur : aujourd'hui cet homme, qui se nommait *Divin*, est compté au rang des écrivains pitoyables.

Tel est le sort de ceux qui n'ont de mérite que l'impudence, et le malheureux talent d'intéresser la malignité. Le public se plaît dans l'humiliation de ceux même qu'il estime. Il court à tout ce qui sent le libelle. Les écrivains qui prostituent leur plume à ses goûts, sont ceux proprement pour qui l'on a dit qu'ils travaillaient *per la fame, e no per la fama*. Chaque jour démasque leur ignorance et leurs bévues ; ils sont le jouet de leur siècle, ils deviendront le mépris de la postérité : mais il faut vivre, et ils en sentent d'autant plus vivement la nécessité, que les personnes qui pourraient la soulager par les récompenses destinées aux lettres, les en jugent indignes.

Plus caustique que capable, et toujours avide, Arétin mania avec une effronterie égale l'adulation la plus basse et la satire

la plus effrénée. Il s'embarrassa peu de mentir et de se contredire. L'intérêt dictait ses jugements, et ceux auxquels il devait tout furent maltraités les premiers. Les réponses les plus solides, les reproches les mieux fondés, les affronts, les corrections ne purent tempérer sa causticité famélique. Les châtiments publics avaient accoutumé son front à l'infamie ; il se consolait en se prodiguant des éloges, et en décorant ses livres de ses portraits et d'inscriptions.

Il s'arrogea le titre et les fonctions de censeur : soit habitude ou mépris, on s'accoutuma à cette usurpation, et les magistrats la tolérèrent. Mais pour savoir ce que pensaient les connaisseurs, il suffira de lire ce que Lambin écrivait à Maladano, au sujet d'un savant qui s'était abaissé jusqu'à répondre à Arétin. « J'a-« vais déjà lu le discours de Périon contre Pierre Arétin, et je « n'avais pu m'empêcher d'en rire. Que peut-on imaginer de « plus ridicule que de voir un bénédictin, un philosophe, un « théologien entrer en lice avec Pierre Arétin? Cet homme a « sans doute oublié ce qu'il se devait. Il lui reproche son impu-« dence, sa scélératesse, son impiété. Qu'avancera-t-il? Ce n'est « ni par les paroles, ni par les écrits qu'on peut corriger de pa-« reils personnages ; c'est par les lois, c'est par les peines qu'on « doit les refréner [1]. »

Un début semblable doit surprendre le lecteur. Mais s'il est avantageux de conserver la mémoire des grands hommes, il n'est pas inutile de démasquer ceux qui en ont imposé par des moyens condamnables. L'exemple des premiers anime à la pratique des vertus; le portrait des autres apprend à ne pas leur ressembler.

C'est dans cette vue que j'ose amener Arétin sur la scène. Son style affecté, son ignorance, sa présomption, sa critique mordante, les égarements de son génie, les châtiments qu'il essuya, et la réputation qu'il laisse après lui, forment un tableau qui n'est pas déplacé dans un siècle où l'on court après les écrits hardis ou médisants, où l'on substitue le jargon à l'éloquence,

[1] *Lettere raccolte da Michaele Bruto*, p. 359.

les tours forcés aux pensées, les pointes aux sentiments, et la satire à la saine critique.

Les actions frappent plus vivement que les préceptes, et les exemples instruisent plus sûrement que la théorie la mieux développée. Les jeunes gens apprendront qu'on ne doit jamais sacrifier les mœurs à la fureur de l'esprit; qu'il est dangereux de réduire en problème les principes qui sont la base et la sûreté des sociétés; que l'insolence et la présomption caractérisent l'ignorance, et que ceux qui croient se faire un nom par de pareils moyens achètent une réputation équivoque et momentanée, par la perte de leur repos et de leur honneur.

Pierre Arétin naquit à Arezzo, ville de Toscane, le 20 avril 1492. Son silence, la calomnie et l'erreur jettent quelques nuages sur son origine. Franco lui donne un cordonnier pour père [1]. Doni, voulant accréditer les conformités qu'il lui cherche avec l'antechrist, le fait sortir d'un moine et d'une nonne [2]. Quelques autres, le confondant avec Pierre Bertini, l'ont cru de la famille des Buonamici [3]. Mais ses lettres [4], celles qui lui sont écrites [5], et le témoignage du généalogiste de Toscane [6], constatent qu'il était fils naturel de Luigi Bacci; et si l'on voulait argumenter de l'affectation avec laquelle il tire avantage de ce qu'il écrit, on pourrait presumer qu'il était bâtard adultérin, par le soin qu'il prend de justifier les enfants nés dans cet opprobre [7].

[1] Franco, *Priapeia*. Mazzuchelli, *Vita d'Aretino*, p. 4, n. 1.

[2] *Terre moto di Doni, etc.*

[3] Zilioli, *Istor. di Poeti. ital.*, p. 222. *Annot. alla poes'a del Crescembeni*, t. IV, p. 46, n. 32.

[4] *Lettres d'Arétin*, t. I, p. 132; t. IV, p. 64, 166, 215; t. VI, p. 50, édition de Matthieu le Maître, Paris, 1669.

[5] *Lettres à l'Arétin*, t. II, p. 160, 161, 163.

[6] Gammurini, *Istor. geneal. del. famig. nob. Tosc.*, t. III, p. 329.

[7] Ese pur brami la successione aquista la con le done d'altrui. E se la conscienza ti rimorde del adulterio fa quel ben piu legitimando figliuoli con la tua bonita, è la virtu: perche ciascun uomo libero nobilita il natal

a.

Sa mère se nommait Tita[1]. On la voyait sur le portail de Saint-Pierre d'Arezzo, sous la figure de la Vierge qui reçoit l'Annonciation ; et notre auteur ne manque pas de tirer parti de cette fantaisie du peintre, pour réhabiliter l'honneur de cette femme[2]. Elle l'éleva sous ses yeux, et si nous en croyons Crasso[3], il étudia la rhétorique, la philosophie, et fit de grands progrès par la lecture des anciens. Comment accorder cet éloge avec Arétin lui-même, qui nous dit qu'il ne fut à l'école que pour apprendre à lire, qu'il n'eut jamais de maître, qu'il ignorait le grec et savait très-peu de latin[4]? Dans ce cas, il mérite quelque indulgence, et son génie fait présumer que les Muses ne l'eussent pas désavoué, s'il eût été initié dans leur société.

On peut croire que le feu qui le domina ne tarda guère à jeter des étincelles ; mais c'est abuser de la supposition que de lui attribuer, avec Fontanini, l'épitaphe de Séraphin d'Aquila[5], puisqu'il n'avait que neuf ans lorsque ce poëte mourut. Il est vrai qu'il fut banni d'Arezzo, presque au sortir de l'enfance, pour un sonnet qu'il fit contre les indulgences[6]. Perruggio lui servit d'asile ; aussi nomme-t-il cette ville le jardin qui vit fleurir sa jeunesse[7]. L'exil ne le rendit pas plus religieux : ayant vu dans un lieu fréquenté un tableau qui représentait la Madeleine, les

suo facendo scordere al volgo l'infamia materna. *Lettres d'Arétin*, t. I, p. 105.

[1] *Lettres d'Arétin*, t. V, p. 114.

[2] *Lettres d'Arétin*, t. V, p. 65, 66, 114.

[3] *Elog. d'Uom. letter.*, t. I, p. 242.

[4] *Lettres d'Arétin*, t. I, p. 200 ; t. II, p. 242.

[5] Voici cette épitaphe :

> Qui giace? Seraphin. Partirti or puoi,
> Sol d'aver visto sasso che lo serra.

Fontanini a pris le change sur ce que Toppi, Biblioth. napolitain, attribue cette épitaphe à l'Arétin ; mais il entend parler de Bernard Accolti, surnommé l'*unico Aretino*.

[6] *Let. cathol. di Muzio*. Vinezia, 1571, p. 232.

[7] *Lettres d'Aretin*, t. I, p. 48 ; t. III, p. 46 ; t. V, p. 134, 271, 301.

mains étendues aux pieds du Sauveur, il s'y glissa secrètement, et peignit un luth entre ses bras[1].

Si sa vanité supprime le métier qu'il exerça dans cette ville : ses contemporains nous apprennent qu'il fut relieur[2]. L'habitude de voir des livres, et le commerce des savants, lui donnèrent du goût pour la lecture[3]. Avec un esprit vif secondé d'une grande mémoire, il fit des progrès rapides, quoiqu'il ne pût profiter que des livres écrits dans sa langue naturelle ; et bientôt il se crut en état de se procurer une condition plus avantageuse. Celui qui commence à bégayer dans les sciences ne doute de rien, et juge de tout. Le vrai savant sent ce qui lui manque, et se défie de ses lumières. Arétin n'hésita pas à s'exposer au grand jour. Il partit pour Rome, à pied, sans argent et ne possédant que son habit[4]. Il fut reçu chez Nicolas Chigi, marchand, connu par sa magnificence et ses richesses[5]. Il sortit de cette maison, où l'on ignore son emploi, pour passer successivement au service de Léon X, et de Jules de Médicis, son neveu, qui fut pape sous le nom de Clément VII.

Sa présomption lui avait fait imaginer que les biens et les dignités allaient fondre sur sa tête. Bientôt les lenteurs de la cour romaine lassèrent sa patience[6]. Les sommes considérables qu'il reçut de Léon ne purent remplir son avidité, et les dégoûts dont nous allons parler anéantirent sa reconnaissance.

Toutes les qualités éminentes de l'esprit se rassemblent rarement dans la même personne. Le feu fait tort au jugement, et les efforts les plus sublimes sont suivis des chutes les plus humiliantes. Tel est le sort des imaginations brillantes, qui, sem-

[1] *Annot. di Carlo. Capor. alle Rime di Cesare Capor.* Vinezia, 1656, p. 217.

[2] *Rime pisc. di Berni.* Vinezia, 1609, p. 12. Crescembeni, *Istor. del. volg. Poes.*, t. IV, p. 41. Ce dernier s'est trompé, en plaçant sa boutique à Bologne.

[3] *Lettres d'Arétin*, t. V, p. 268, 305. *A l'Arétin*, t. II, p. 173, 216.

[4] L'Ammirato, *Opuscoli*, t. II, p. 271.

[5] *Lettres d'Arétin*, t. I, p. 126. t. II, p. 232 ; t. III, p. 263 ; t. IV, p. 166.

[6] *Lettres d'Arétin*, t. I, p. 11 ; t. III, p. 86, 145.

blables à l'éclair, jettent une lumière que l'œil a peine à soutenir, et qui s'abîme dans une nuit, dont l'éclat précédent redouble l'obscurité. Ce sont ces hauts et ces bas qui ont fait dire à quelqu'un, en parlant d'un poëte célèbre, *qu'il avait la fièvre de l'esprit.* Ce désordre influe jusque sur la conduite, et plus d'un siècle a vu l'alliance des talents les plus rares avec les écarts les plus honteux. Jules Romain, le premier peintre de son temps, profanant l'art dans lequel il excellait, dessina seize [1] attitudes de la dernière obscénité, et Marc Raymondi les grava. Clément, qui siégeait alors, ne put s'empêcher de sévir contre les auteurs d'un scandale, d'autant plus grand de leur part, qu'ils étaient plus connus. La fortune avait pourvu à la sûreté du peintre. Baldassar, comte de Castiglione, venait de l'envoyer à Mantoue, où le duc voulait faire peindre une galerie. Le graveur fut traîné dans les prisons, et le zèle ecclésiastique eût été plus loin, sans les sollicitations d'Arétin, appuyées du crédit d'Hippolyte, cardinal de Médicis, qui obtinrent la liberté du prisonnier.

La part que notre auteur avait prise dans cette affaire lui inspira de désir de voir la cause de tout ce bruit. Le feu des dessins passa dans son cœur. Son imagination, ainsi échauffée, produisit seize sonnets, dont les expressions ajoutaient à l'impudence du burin : il écrivit même à Baptiste Zatti, citoyen de Rome, une épître apologétique des vers et des figures [2]. Alors la persécution se ranima : Jean-Matthieu Giberti, évêque de Vérone, conseiller intime de Clément et son dataire, qui avait été le plus ardent ennemi de Raymondi, redoubla de vivacité [3],

[1] Vasari, *Vite di Pitt.*, p. 302. Balduini, *Comm. è prog. de l'Arte intag. in Rome*, p. 21. Félibien, *Hist. des Peint. Vie de Jules Romain.* Fontanini, *Elog. ital.*, p. 261. Baile, *Dict.*, mot ARÉTIN (Pierre).

Ces deux derniers font monter le nombre des dessins à vingt ; mais il est constant, par Arétin même, qu'il n'y en eut que seize. *Lettres d'Arétin*, t. I, p. 288.

[2] Cette lettre, que nous venons de citer dans la remarque ci-dessus, est regardée comme un jeu d'esprit qui ne dut son origine qu'à la nécessité de remplir le volume où elle se trouve.

[3] *Lettres d'Arétin*, t. I, p. 288. *A l'Arétin*, t. I, p. 5.

et ce fut la source de cette haine irréconciliable qu'Arétin lui voua tant qu'il vécut[1].

Notre poëte s'était réfugié dans sa ville natale dès le mois de juillet 1524 [2]. Fontanini, qui le fait aller à Mantoue, d'où il le conduit à Venise, a confondu cette sortie de Rome avec la seconde, dont nous parlerons [3].

Arétin ne demeura pas longtemps à Arezzo. Jean de Médicis l'appela près de lui. Ce capitaine, mécontent de Charles-Quint, venait de passer au service de François Ier, qui entrait en Italie pour faire valoir les droits qu'il avait, du chef de Valentine Sforce, sa mère, sur le duché de Milan [4]. La nature avait doué notre poëte de ces talents superficiels qui séduisent, et lorsque la prudence guidait ses démarches, il était impossible de résister aux charmes de son esprit. La disgrâce qu'il venait d'essuyer l'avait rendu plus attentif : il ne se montra que par ce qu'il avait d'aimable. Médicis lui donna son cœur, et François, qui ne le vit qu'en passant, ne put lui refuser sa bienveillance.

Quoique assuré de leur protection, il travaillait à sa réconciliation avec le pape. Ses amis sollicitèrent si vivement son rappel, qu'ils l'obtinrent, et ce fut peu après son retour à Rome, que Médicis lui écrivit une lettre qui finit par ces mots: « J'oubliais de vous dire qu'hier le roi se plaignit de ce que vous « ne m'aviez pas accompagné. Je m'excusai sur la préférence que « vous aviez donnée à la tranquillité de la cour sur le tumulte du « camp. Sa Majesté me dit de vous mander de revenir. Je lui « répondis que je ne pouvais me flatter de votre complaisance. Il « répliqua qu'il écrirait à Sa Sainteté de vous l'ordonner. Mon « cœur ne permet pas de supprimer une conversation qui lie si

[1] *Lettres d'Arétin*, t. IV, p. 8.

[2] Arétin arriva à Rome en 1517. Il fut quatre ans au service de Léon (*Lettres d'Arétin*, t. V, p. 64), et trois à celui de Clément (*Lettres d'Arétin*, t. V, p. 71 ; t. VI, p. 114). Il paraît cependant, par la lettre, t. I, p. 7, qu'il y eut quelque intervalle, puisqu'il était à Milan en 1520.

[3] *Elog. ital.*, p. 364.

[4] *Varchi Istor. Fiorent.* Cologne, liv. II, part. II.

« parfaitement mon intérêt au vôtre, puisqu'il est vrai que « peux vivre sans Arétin[1]. »

Cette lettre ne fit aucun effet : il fallait des motifs plus sants pour déterminer notre poëte. Une satire qu'il fit c une cuisinière de Giberti tomba malheureusement entre mains d'Achille de la Volta, amant de cette femme, qui, t vant l'auteur dans un endroit écarté, lui porta cinq c de poignard dans la poitrine, lui estropia les mains, et lui c pa le visage. Les fastes poétiques nous apprennent que c même dont les ouvrages ont le sceau de l'immortalité, ont suyé des corrections un peu vives; mais celle-ci passait la ra lerie. Arétin se plaignit au pape, qui, prévenu par Giberti r jeta sa requête. Le déni de justice aggrava l'injure. Il jura d punir une cour ingrate, en la privant de sa présence ; mais i signala son départ par les plaintes les plus aigres. Elles lui attirèrent une réponse du Berni, secrétaire du prélat, dont les termes, quoique fort adoucis, serviront à prouver avec quelle décence les gens de lettres se sont traités dans tous les temps.

Ta langue, qui le fiel distille,
Te fera trouver tôt ou tard
Un vengeur muni d'un poignard
Plus tranchant que celui d'Achille.
Pauvre, mais insolent esprit
Que la médisance nourrit,
Sache qu'à quelque excès que ta fureur s'échappe,
Le pape sera toujours pape ;
Et que tu n'es qu'un franc pied plat,
Ingrat, et traître envers ton maître,
Subsistant aux dépens du plat
Du sot qui peut te méconnaître.
Un pied dans le b. . . ., l'autre dans l'hôpital,
De tous les grands tu dis du mal.
Crains, à la fin, que ceux que ta fureur attaque
Ne te fassent jeter dans un sale cloaque.
Coquin, la crainte du bâton,

[1] Lettres d'Arétin, t. I, p. 6.

Comme un chien, te fait fuir : mais si rien ne t'arrête,
La foudre sur ton dos s'apprête,
Qui te fera changer de ton.
Si médire t'est nécessaire,
Tu peux parler de tes deux sœurs,
Qui de leur amour mercenaire
Aux faquins d'Arezzo font payer les faveurs.
Fonde ton espoir sur leur bourse;
Ce sera désormais ton unique ressource.
Haï des hommes et de Dieu,
Détesté par le diable même,
Ta bouche, mère du blasphème,
Te fait chasser de chaque lieu.
Nous te verrons dans peu sur le haut d'une échelle,
De valets de taverne et de crocs entouré,
Danser au bout d'une ficelle,
Au doux branle de leur *Salve*.
Or va, poursuis ta triste chance ;
Mais sois assuré qu'un cordeau,
Ou le bâton, ou le couteau,
Feront taire ta médisance [1].

Quelques auteurs transportent la scène de cette aventure à Venise [2]. Ils racontent qu'Arétin n'échappa des mains de son ennemi qu'en se précipitant dans une gondole, que les mariniers éloignèrent aussitôt du bord. Mais Volta ne vint à Venise qu'en 1550, et pour lors Arétin, faisant parade de sentiments fort chrétiens, se raccommoda avec ce mauvais plaisant. « Je viens de « me réconcilier avec Achille, dit-il, dans la vue seulement d'i- « miter Jésus-Christ, dont la bonté miséricordieuse, loin de de- « mander la vengeance à son père, le priait pour le salut de ceux « qui le crucifiaient, et j'aime à présent Volta comme mon frère « en Dieu [3]. »

Sans espérance du côté de l'église, Arétin se donna tout entier

[1] *Rime Piac. del Berni*. Vicenza, 1609, l. II, p. 12.
[2] *Annot.*, ibid.
[3] *Lettres d'Arétin*, l. I, p. 103.

à Médicis, sur l'esprit duquel il poussa si loin son ascendant, que son maître le faisait manger[1], et coucher[2] avec lui. Ceux qui connaissaient l'aversion de ce seigneur pour la médisance, avaient peine à démêler le motif d'un faible si décidé.

Arétin, dans les champs de Mars, à la suite de Médicis, ne fut pas longtemps sans se ressentir des hasards attachés au métier[3]. Son Mécène reçut devant Governolo une mousquetade qui lui cassa la jambe. Le duc de Mantoue lui refusait un asile, dans la crainte de déplaire à l'empereur. Le zèle et l'éloquence d'Arétin dissipèrent les frayeurs du duc, qui non-seulement ouvrit ses portes, mais encore visita Médicis, et le secourut de tout ce qui dépendait de lui[4]. Les soins furent inutiles, la plaie s'envenima[5] : il fallut couper la jambe du blessé, qui expira dans les bras de son favori, le 30 novembre 1526[6].

Arétin prouva dans cette occasion que l'intérêt n'était pas le motif de son attachement. Il n'abandonna son maître qu'après lui avoir rendu les derniers devoirs. Il engagea Jules Romain à le peindre après sa mort, et conserva toujours ce portrait comme un gage précieux de l'amitié qu'il y avait eue entre Médicis et lui. Sa générosité se soutint-elle jusqu'à la fin? C'est ce qu'on peut révoquer en doute, en voyant l'affectation avec laquelle il rappelle à Côme, fils de Jean, devenu grand-duc, ce qu'il avait fait pour son père, lorsqu'en parlant de ce capitaine, il lui dit :

Lui qui d'aucun présent ne paya mon service,
Comme chacun le peut savoir,
Me disait sous Milan : Ah! si le Ciel propice
Me permet un jour de revoir
Ma femme et mes enfants, libre de cette guerre,
De ton pays je te ferai seigneur.

[1] *Lettres d'Arétin*, t. IV, p. 124.
[2] *Lettres d'Arétin*, t. III, p. 203.
[3] L'Ammirato, *Oppusc.*, t. III, p. 203.
[4] *Lettres d'Arétin*, t. III, p. 198.
[5] *Lettres d'Arétin*, t. I, p. 5, 37.
[6] Varchi, *Istor. Florent*, t. II, p. 23.

Mais, hélas! pauvre et vieux, jouet d'un sort trompeur,
Mon espérance est avec lui sous terre [1].

Ce revers acheva de dégoûter notre auteur du service des grands; il résolut de vivre indépendant, des fruits de sa plume. Les sentiments qu'il affecte, et la peinture qu'il fait de son nouvel état, méritent d'être rapportés. « Je ne suis plus, dit-il, le « jouet de la fortune, et je rends grâces à Dieu d'avoir préservé « mon cœur de la soif de l'avarice. Je ne dérobe le temps de « personne, et la nudité des autres n'excite pas une joie mali- « gne dans mon cœur. Je partage avec les miens la chemise de « mon dos et le pain de ma bouche. Je regarde mes servantes « comme mes filles, et mes serviteurs comme mes frères. La « paix fait la magnificence de ma maison, et la liberté en est le « majordome. Mes jours coulent dans la satisfaction, et je ne dé- « sire rien de plus. Le souffle de la malignité, ni les vapeurs de « l'envie n'ont point encore altéré ma récolte [2]. »

Il choisit Venise pour son séjour, et s'y établit sur la fin de 1527 [3]. Il y fut reçu à bras ouverts par toutes les personnes de distinction, et le doge Gritti l'honora d'une protection particulière [4].

Le ressentiment des injures qu'il avait reçues de la cour romaine était trop récent et trop vif pour lui permettre de dissimuler. Le sac de Rome par l'armée de l'empereur et la détention du saint-père dans le château Saint-Ange enhardirent sa plume. Il publia quelques satires contre Clément et ses cardinaux. Le pontife se plaignit au sénat [5] : le doge manda le poëte, et lui enjoignit d'être plus circonspect [6]. Il ne chanta cependant la palinodie qu'en 1530. Son excuse est tournée si singulièrement, qu'on me permettra de la rapporter. « Si celui que vous

[1] *Opere burlesche*, t. III, p. 11.
[2] *Lettres d'Arétin*, t. II, p. 58.
[3] *Lettres d'Arétin*, t. I, p. 83.
[4] *Lettres d'Arétin*, t. III, p. 25.
[5] *Lettres d'Arétin*, t. I, p. 14.
[6] *Lettres d'Arétin*, t. I, p. 14.

« avez élevé au comble de l'honneur, écrit-il au pape, vous ou-
« trage par l'épée, est-il étonnant que celui qui n'a reçu que des
« injures se venge par la plume? Je me repens cependant d'a-
« voir trop écouté mon ressentiment, et j'ai honte d'avoir abusé
« de la circonstance de vos malheurs [1]. »

Vasone, suffragant de Vicence, qui s'était mêlé de cette réconciliation, lui procura un bref honorable. Arétin fit des protestations pour l'avenir : il rétracta par une lettre adressée au cardinal Hippolyte tout ce qu'il avait avancé dans sa colère [2]; et ce n'est pas la seule fois qu'il se reconnaît imposteur. Il régala le cardinal de Ravennes d'une pareille confession [3].

Le même Vasone, accompagnant l'empereur qui retournait en Allemagne par le Trentin [4], obtint pour son ami un collier d'or et des lettres de chevalier. Arétin accepta l'utile et refusa l'honorable par ces mots :

Un mur sans écriteaux, un cordon sans finance,
Du public prêt à mordre excitent l'insolence [5].

Vasone avait encore extorqué de Clément une promesse de 500 écus, pour marier une des sœurs de notre poëte. Quelque nouveau coup de langue en empêcha l'effet [6] : et ce fut Benoît, cardinal d'Accolti, qui suppléa au défaut du pontife [7]. Aussi l'Arétin lui donne-t-il la gloire d'avoir réalisé ce que ses services n'avaient pu obtenir de la piété de deux papes [8].

Cette sœur se nommait Francesca [9]. Elle fut mariée à un cer-

[1] *Lettres d'Arétin*, t. I, p. 62.

[2] *Lettres d'Arétin*, t. I, p. 42. Clément eut à peine les yeux fermés, qu'il publia une satire sanglante contre sa mémoire.

[3] *Lettres d'Arétin*, t. I, p. 42.

[4] *Lettres à l'Arétin*, t. I, p. 62.

[5] Ces vers sont du *Marescallo*, comed., atto II, scena III.

[6] *Lettres à l'Aretin*, t. I, p. 67.

[7] *Lettres à l'Arétin*, t. I, p. 60.

[8] *Lettres d'Arétin*, t. I. p. 142.

[9] *Lettres d'Arétin*, t. II, p. 173.

ain Horace Gendarme. L'un et l'autre moururent en 1547, laisant une fille et un fils jumeaux. Muchio de Médicis et Frédéric le Montaigu se chargèrent de les élever [1]. Arétin s'intrigua dans a suite pour placer cette nièce dans un couvent [2]; mais Muchio a maria [3]. Cette Francesca n'était pas vraisemblement du métier que Berni reproche à ses autres sœurs.

En 1533, Arétin voulant réchauffer la libéralité de ses bienfaiteurs, écrivit au cardinal Hippolyte qu'il était résolu de passer en Turquie. « J'irai, disait-il, traîner ma vieillesse et ma pau-« vreté chez les infidèles. Si quelques-uns étalent à leurs yeux « les biens et les dignités dont la cour de Rome récompense le « crime, je leur ferai voir les cicatrices des coups que j'ai reçus « pour avoir aimé la vérité, et ma misère leur apprendra le prix « qu'elle donne à la vertu. Ce qui n'a pu toucher le cœur des « chrétiens, entraînera l'âme des barbares [4]. »

Cet artifice ne fut pas infructueux. Il nous apprend dans sa comédie du *Courtisan* [5], qu'il était prêt à s'embarquer pour Constantinople, lorsque François Ier l'avait lié par une chaîne d'or, et que le duc de Leve avait achevé de le fixer par une bonne pension. S'il feignit dans la suite quelque regret de n'avoir pas exécuté son projet [6], ce fut une suite de la même ruse, dont il attendait de nouveaux suppléments de finances.

Le cardinal Farnèse ayant succédé à Clément VII, sous le

[1] *Lettres d'Arétin*, t. II, p. 79; t. V, p. 34.

[2] *Lettres d'Arétin*, t. III, p. 26; t. V, p. 72.

[3] Lorenzi, *Dial. de Risu*, p. 38. Zilioli, *Istor. di Poeti ital.*

[4] *Lettres d'Arétin*, t. I, p. 30. Ce qui donna cette idée à l'Arétin, fut la proposition que lui fit le doge Gritti d'entrer au service de Louis Gritti, son fils naturel, alors ambassadeur du roi de Hongrie à la Porte Ottomane (Paruta, *Istor. Venez.*, l. VIII, p. 364). Mais Arétin ne pensa jamais à accepter ces offres, et, pour en découvrir la vérité, il ne faut que rapprocher les dates. La lettre dont nous parlons est du 19 novembre 1533. Il y avait alors six mois que Louis Gritti était revenu de son ambassade, et de retour en Hongrie, comme il paraît par la lettre d'Arétin, t. I, p. 135.

[5] *La Corteggia*, comed., atto III, scena VIII.

[6] *Lettres d'Arétin*, t. I, p. 34.

nom de Paul III, Arétin, qui craignait le ressentiment des prêtres qu'il avait offensés, engagea un parent du doge à se joindre à Giudiccione pour solliciter un bref de domesticité du nouveau pontife [1]. Ceux-ci se persuadèrent qu'il avait envie de rentrer au service du pape : mais il leur déclara nettement qu'il ne voulait qu'être autorisé à divertir sa sainteté une fois le mois, en lui écrivant des bagatelles amusantes [2]. En effet, il ne devait pas souhaiter de retourner à Rome. La liberté dont les étrangers jouissent à Venise, asile assuré contre la bigoterie des autres Italiens, convenait trop à ses inclinations et à ses intérêts. Il y composait en sûreté des écrits obscènes et satiriques. La corruption et la malignité sont garants du débit de ces marchandises, et son avidité ne lui avait pas permis de renoncer à ces avantages. Ses feuilles étaient enlevées à mesure qu'elles paraissaient. On raconte même qu'un prince espagnol entretenait un courrier, pour avoir le premier ce qui sortait de sa plume [3]. Sans compter les pensions, il se vantait d'avoir su, avec une bouteille d'encre et une main de papier, se créer 2,000 écus de rente, dont les fonds étaient assignés sur la sottise d'autrui [4].

Malgré sa vanité, il sentit que son ignorance ruinerait sa réputation, quelque imposant que fût le ton qu'il avait pris. Il attira donc près de lui Nicolas Franco de Benevent, homme très-versé dans les langues savantes [5]. Celui-ci, dont le caractère impudent et caustique symphatisait avec le génie d'Arétin, suppléait à ce qui lui manquait d'érudition par des traductions qu'il faisait exprès pour lui. L'un fournissait l'étoffe, l'autre taillait l'habit. Ces associations ne sont pas sans exemple : nous avons vu des imposteurs littéraires s'échafauder sur le savoir d'autrui, et se faire un nom aux dépens d'un mérite moins connu. Mais l'appui venant à manquer, le savant disparaît, l'homme est démasqué.

[1] *Lettres d'Arétin*, t. I, p. 34. *A l'Arétin*, t. I, p. 100, 112.

[2] *Lettres d'Arétin*, t. I, p. 34.

[3] *Lettres d'Arétin*, t. II, p. 274.

[4] *Lettres d'Arétin*, t. III, p. 213.

[5] Toscan., *Peplus Italiæ*, p. 106. Gaddi, *De Script. non eccles.*, t. I, p. 14.

La convenance et le besoin semblaient ici garantir le traité : l'avarice l'anéantit. Franco, se croyant nécessaire, voulut exiger un partage égal. L'Arétin ne put y consentir : ils se séparèrent. Le savant revendiqua les ouvrages qui avaient paru sous le nom de l'écrivain [1]. Celui-ci défendit sa propriété par le mérite du style, et demanda la confrontation des écrits contestés, avec ceux qui appartenaient réellement à Franco. Eusébi, jeune élève d'Arétin, ayant sur ces entrefaites donné quelques coups de bâton à Franco, le rendit irréconciliable. Cette aventure corrigea notre auteur, et si dans la suite il se servit de pareils ouvriers, il eut soin de les prendre dans une classe si ténébreuse, qu'ils étaient dans l'impuissance de lui porter ombrage. On ne saurait pourtant douter qu'Arétin n'eût de grandes obligations à Franco. Il ne faut que comparer les premiers ouvrages qui lui firent un nom avec ceux qui parurent depuis leur séparation : mais la prévention que les premiers avaient établie fut si forte, qu'il fit encore des dupes malgré ses bévues et ses imprudences.

La conviction intérieure qu'il avait de son incapacité, loin de diminuer son orgueil, augmentait encore son insolence [2] ; et, semblable à ces menteurs qui, à force de répéter une fausseté, parviennent à la croire véritable, à force de vanter son mérite, il s'imaginait être un personnage important. Le plus grand nombre, et surtout la province, donnèrent dans le panneau. Plusieurs étrangers le visitèrent [3] : il prit leur curiosité pour un hommage. « Un si grand nombre de gens, écrit-il à Aluno, viennent me rompre la tête, que les marches de mon escalier se « cavent sous leurs pieds, comme les pavés du Capitole l'étaient « par les roues des chars de triomphe. Les Turcs, les Juifs, les « Indiens, les Français, les Allemands, les Espagnols assiégent « continuellement ma porte : jugez du nombre de nos Italiens! « Je crois qu'il serait plus facile de vous détacher du service de

[1] *Lettres d'Arétin*, t. II, p. 145. *A l'Arétin*, t. I, p. 372.

[2] *Lettres d'Arétin*, t. I, p. 247 ; t. III, p. 152.

[3] *Lettres d'Arétin*, t. IV, p. 296; t. I, p. 18. *Lettre de Bernardo Tasso*, Padoue, 1733, t. I, p. 184.

« l'empereur, que de me trouver sans cette cohue. Je suis as-« sailli de gens de guerre, de prêtres et de moines. Chacun vient « me raconter les sujets de plainte qu'il s'imagine avoir. Je suis « devenu l'oracle de la vérité, et vous avez raison de m'appeler « le *secrétaire du monde*[1]. »

Quoiqu'il y ait bien à rabattre de ces fanfaronnades, il est constant que les étrangers qui venaient à Venise ne manquaient guère de visiter Arétin : il se plaint de leur importunité dans plusieurs endroits. « Je suis las d'incommodes, écrit-il à son « libraire : accablé de fatigues et d'ennui, j'ai résolu de me ré-« fugier chez vous, ou chez le Titien. Il me prend quelquefois « envie de m'aller cacher dans le grenier de quelque pauvre fille, « qui me cédera son gîte pour une légère aumône[2]. »

L'effronterie a fait des dupes dans tous les siècles; mais rien ne prouve mieux la sottise de ses contemporains, que la conduite des plus grands princes à son égard. Charles-Quint lui assigna une pension de 200 écus sur le duché de Milan, et François Ier fit ses efforts pour le ranger de son parti. Ces souverains avaient été en concurrence pour l'empire, et la rivalité de gloire nourrissait dans leur cœur une jalousie qui éclata par des guerres sanglantes. Arétin partageait d'abord ses éloges entre ces monarques : la pension décida sa plume, il ne chanta plus que son bienfaiteur. Le duc d'Atri l'exhortant à continuer l'égale distribution de son encens, il lui répondit : « Je suis et serai toujours « serviteur de votre maître. Mes écrits ont annoncé ses vertus à « toute la terre; mais je ne vis pas de fumée, et Sa Majesté n'a « pas daigné s'informer si je mange. La chaîne qu'elle m'avait « promise a été trois ans en chemin; il y en a quatre qu'elle ne « m'a pas donné le bon jour. Je me suis rangé du côté de celui « qui donne sans promettre. François fut longtemps l'idole de

[1] *Lettres d'Arétin*, t. I, p. 206. Ces gasconnades sont répétées avec tant d'affectation par un certain Andrea (*Lettres à l'Arétin*, t. II, p. 113), qu'on est tenté de croire qu'il s'est écrit sous ce nom cette seconde lettre, pour accréditer ses rodomontades par le témoignage d'un tiers.

[2] *Lettres d'Arétin*, t. III, p. 72.

« mon cœur : le feu qui brûlait sur son autel s'est éteint faute « d'aliments [1]. » Le connétable de Montmorency, ayant lu cette lettre, dit, en présence d'Allemani, que si l'Arétin voulait n'être point partial, et parler de son maître et de l'empereur avec vérité, il lui ferait donner une pension de 400 écus. Allemani l'ayant écrit au poëte, il se pressa de répondre qu'aussitôt qu'il verrait l'assignation des 400 écus, il obéirait au connétable [2]. Mais les promesses de Montmorency s'en allèrent en fumée, et je ne sais sur quel fondement quelques auteurs ont avancé qu'il fut pensionné de la France et de la Porte-Ottomane. François et Soliman lui firent des présents, mais il n'eut jamais rien de fixe de ces cours ; et, bien loin de donner dans le discours du connétable, il s'attacha uniquement à l'empereur, qui de son côté ne négligea aucune occasion de lui faire sentir des marques d'une distinction particulière [3].

Un jour Charles étant en voyage, et le secrétaire de ses commandements ayant présenté un grand nombre de dépêches, il demanda la lettre qu'il avait ordonnée pour recommander Arétin au grand-duc, la signa, et remit le reste à une autre fois [4].

Le même empereur passant, en 1543, sur les États des Vénitiens, le sénat députa Guibalde de La Rovère, duc d'Urbin, qui était généralissime des troupes de la république, accompagné de quelques nobles, avec ordre de le suivre par honneur tant qu'il serait sur leurs terres. Ce seigneur, qui aimait Arétin, lui proposa d'être du voyage, et le poëte s'y détermina facilement, sur l'espérance que sa vue renouvellerait les bontés dont l'empereur lui avait donné des preuves réelles [5].

Charles était à cheval, lorsque les ambassadeurs le joignirent. A peine eut-il aperçu l'Arétin, qu'il lui fit signe d'approcher, le mit à sa droite, et s'entretint avec lui pendant le chemin. Ar-

[1] *Lettres d'Arétin*, t. I, p. 110. *A l'Arétin*, t. I, p. 223, 280.
[2] *Lettres d'Arétin*, t. I, p. 113.
[3] *Musa Singul. de Vir. erud. Fiorent.*, p. 1.
[4] *Lettres d'Arétin*, t. II, p. 25.
[5] Paruta, *Istor. Venez.*, l. XI, p. 538, 540.

rivé au logis qui lui était préparé, il le retint pendant qu'il expédiait les affaires les plus pressées, afin de pouvoir lui parler. Ce fut dans cette occasion qu'Arétin récita le poëme qu'il avait composé en son honneur [1], et que, profitant de la satisfaction qui parut sur le visage de l'empereur, il hasarda quelques plaintes sur les retards que le marquis Du Guast apportait au payement de sa pension. Le monarque se mit à rire, et lui dit qu'il voulait être médiateur dans cette affaire, et le raccommoder avec le gouverneur de Milan [2]. Le lendemain, il ordonna à Davila de lui compter une somme considérable, indépendamment des arrérages qui pouvaient lui être dus. La libéralité des princes épargnait alors aux auteurs les souplesses devenues presque inévitables à ceux qui dépendent de l'avarice des libraires et des dédains du public.

L'empereur, sortant de la messe, fit signe au poëte de le suivre; mais, soit timidité, comme il veut le faire entendre, soit appréhension qu'il ne prît fantaisie à Charles de l'emmener en Allemagne [3], Arétin feignit de ne rien voir, et se cacha de façon que les ambassadeurs qui le cherchèrent ne purent le représenter. Charles, quoique piqué de ce qu'Arétin n'avait pas pris congé de lui, ne laissa pas de charger le duc d'Urbin de le recommander à la république comme une personne qui lui était chère [4].

Si notre poëte refusa des lettres de chevalier lorsqu'elles étaient stériles, il les reçut avec empressement quand elles furent accompagnées d'un revenu, quoique fort modique. Le lecteur me permettra de reprendre ce fait de plus haut. Quoique Arétin n'eût aucune envie de retourner à Rome, nous avons vu qu'il avait toujours souhaité de se raccommoder avec cette cour. Il crut avoir gagné les bonnes grâces de Paul III, et sa vanité l'aveugla au point que, sur des marques assez légères de la bien-

[1] *Lettres d'Arétin*, t. II, p. 36, 37, 40.
[2] *Lettres d'Arétin*, t. III, p. 38.
[3] *Lettres d'Arétin*, t. III, p. 43.
[4] *Lettres d'Arétin*, t. V, p. 25 .

veillance du pontife, il se flatta d'obtenir un chapeau qu'il fit demander par le duc de Parme[1]. Un refus formel mortifia sa présomption, et suspendit ses poursuites. Mais lorsqu'il vit Jules III sur la chaire, ses espérances se ranimèrent d'autant plus vivement, que ce pape étant d'Arezzo, il comptait sur l'affection ordinaire entre ceux d'une même ville. Il lui écrivit des lettres de félicitation, et lui fit présenter par le cardinal Carpi un sonnet sur son avénement à la papauté[2]. Baudouin del Monte, frère du pontife, joignit ses bons offices auprès de Sa Sainteté, et Jules envoya au poëte 100 écus d'or, et des lettres de chevalier de Latran[3].

La distinction était assez mince pour l'honneur et pour le profit. Le revenu n'était que de 80 écus[4], et cet ordre était dans le discrédit[5]. On le regardait comme une étiquette très-équivoque du mérite, et l'affiche n'en imposait qu'au peuple. Clément l'avait conféré à Bandinelli pour le prix de quelques statues, Jules en fit la récompense d'un sonnet. Quelque légère que fût cette faveur, elle surprit tout le monde[6]; et les Vénitiens ne pouvaient s'empêcher de rire en voyant cette décoration orner les cicatrices du bâton ; mais ils auraient dû s'étonner de la confiance du personnage qui l'étalait comme le prix de ses services[7].

Ce cordon lui parut un présage assuré des dignités les plus éminentes. Il composa un poëme[8] dans la vue de déterminer le pape à l'appeler auprès de lui[9]. Cette idée diminuait l'ancienne aversion qu'il conservait contre la cour de Rome; et lorsque le duc d'Urbin, que le pape avait nommé généralissime des troupes

[1] *Lettres d'Arétin*, t. III, p. 43 ; t. IV, p. 51. *A l'Arétin*, t. II, p. 277.
[2] *Lettres d'Arétin*, t. V, p. 239.
[3] *Lettres d'Arétin*, t. V, p. 236. *A l'Arétin*, t. II, p. 352.
[4] Luna Doro, *Relaz. di corte di Roma*, p. 68.
[5] Manni, *De Fiorent. Invent.*
[6] Vasari, *Vite di Pitt*, t. II, part. II, p. 429.
[7] *Lettres d'Arétin*, t. I, p. 291 ; t. V, p. 268.
[8] *Lettres d'Arétin*, t. V, p. 114.
[9] *Lettres d'Arétin*, t. II, p. 391 ; t. V, p. 289.

de l'Église, vint prendre possession de son commandement, il ne balança plus à le suivre [1]. Il nous apprend qu'à la nouvelle de ce voyage, Jules s'écria : « Si cet homme vient ici, les Romains « croiront voir un autre jubilé, par l'affluence de ceux que sa « présence attirera [2]. »

Les honneurs qu'on lui rendit semblent autoriser ce discours [3]. Lorsqu'il s'agenouilla dans le conclave, le pape se pressa de le relever, et le baisa au front. « Je ne suis pas surpris, lui écrit un « de ses adulateurs, que les papes vous embrassent, que les em- « pereurs vous cèdent la droite : vos écrits dispensent l'immorta- « lité. Je m'étonne de ce qu'ils ne partagent pas leurs États avec « vous [4]. » Un peu de vanité n'est-elle pas excusable avec de pareilles distinctions? Si l'Arétin se voyait en butte aux satires les plus infamantes de ceux qu'il avait outragés, ses amis le consolaient par des éloges bien flatteurs, les souverains le caressaient, et l'aveu du plus grand nombre corrigeait le ridicule de l'affectation avec laquelle il se faisait valoir.

Cependant il n'était pas homme à se repaître de fumée; et la cour ecclésiastique, plus avare de biens que d'honneurs, lassa bientôt sa patience. « Le saint-père m'a donné l'accolade, di- « sait-il, mais ses baisers ne sont pas des lettres de change [5]. » Piqué jusqu'au vif de se voir les mains vides [6], il retourna à Venise dont il ne sortit plus, et toutes les fois qu'il était question de ce voyage, il se vantait d'avoir refusé la barrette [7].

Jusqu'ici nous avons parlé des biens et des honneurs qu'il eut l'art d'extorquer; il faut à présent rendre compte des disgrâces

[1] *Lettres d'Arétin*, t. VI, p. 175.

[2] *Lettres d'Arétin*, t. VI, p. 160.

[3] *Lettres d'Arétin*, t. IV, p. 172, 173, 174, 181.

[4] *Lettres de Paolo Manuzzio*. Pezzaro, 1556, p. 115.

[5] *Lettres d'Arétin*, t. IV, p. 205.

[6] Il partit de Venise en mai 1533. Les lettres qu'il écrivit sur la route en font foi (t. IV, p. 169, 470). Il y était de retour en décembre (*Lettres*, t. VI, p. 172, 187).

[7] *Lettres d'Arétin*, t. VI, p. 293. L'Ammirato, *Opp.*, t. II, p. 265.

que sa médisance lui attira, et nous commencerons par celles dont il fut quitte pour la peur.

Pierre Strozzi, capitaine au service de France, ayant enlevé sur Ferdinand, roi de Hongrie, le château de Murano, Arétin, alors dévoué à la maison d'Autriche, ne put retenir un trait de satire[1]. Strozzi, qui n'entendait pas raillerie, le menaça de le faire poignarder dans son lit. Arétin, qui le savait homme à tenir parole, se barricada dans sa maison, n'osant ni sortir ni laisser entrer personne, tant que ce général fut sur les terres de la république[2].

Le Tintoret se vengea par une saillie de quelques mauvais propos que le poëte avait hasardés. La jalousie du pinceau l'avait brouillé avec le Titien, et l'Arétin, intime ami du dernier, avait pris parti dans la querelle. Tintoret, le rencontrant un jour près de sa maison, le pria d'y entrer sous prétexte de faire son portrait, et le pressa avec tant d'instance qu'il lui fut impossible de s'en défendre. A peine fut-il assis, que le peintre vint à lui d'un air furieux, le pistolet à la main. « Eh! Jacques, que voulez-vous faire? » s'écria le poëte épouvanté. « Prendre votre mesure », répondit gravement le Tintoret; et après avoir achevé la cérémonie, il ajouta avec le même flegme : « Vous avez deux de mes pistolets et demi de haut. » Arétin, qui s'était un peu remis, lui dit, avec un ris forcé, qu'il ne serait jamais qu'un badin. Mais cette leçon corrigea sa langue; il rechercha même l'amitié du peintre, qui le tira pour faire assaut contre le portrait que le Titien avait fait[3].

Nous avons vu la monnaie dont la Volta paya ses satires contre la cuisinière de Giberti; le comte d'Arundel, ambassadeur d'Angleterre, lui en fit donner au même coin. Arétin avait dédié à Jacques Ier le second volume de ses *Lettres*. Après cinq ans d'importunités, il obtint du monarque une gratification de

[1] *Opere burlesche*, capit. *Alla quartana*, l. III, p. 31.

[2] Paruta, *Istor. Venez.*, l. XI, p. 232. Alberti, *Descrip. d'Italia*.

[3] Ridolfi, *Vite di Pitt. Venez.* Vinezia, 1646, p. 42, 59.

500 écus[1]. On lui écrivit d'Angleterre que l'ambassadeur avait ordre de lui compter cette somme[2], et quelques jours après il fut averti par un billet qu'il la toucherait le lendemain[3]. Le payement ayant manqué, notre auteur, aussi soupçonneux qu'avide, s'imagina que le comte s'était approprié son argent[4], et se plaignit avec tant d'imprudence, que ses discours revinrent à d'Arundel, qui le fit charger à coups de bâton par cinq ou six de ses gens[5]. Cette aventure fit grand bruit à Venise. Mais Arétin, dont ces sortes d'accidents réveillaient la dévotion, s'enveloppa dans son christianisme, et refusa de porter sa plainte devant le magistrat. « Ne parlons plus, dit-il, du malheureux qui m'a atta« qué seul et sans armes, à la tête de cinq ou six assassins armés. « Il ne m'a fait ni peur ni mal; et je rends grâce à Dieu de m'a« voir donné un cœur qui ne peut garder de rancune, et qui ne « sait qu'aimer. Je renonce à la vengeance. Je sais que celui qui, « à l'exemple de Jésus-Christ, pardonne à ses ennemis, mérite « que Dieu lui pardonne ses offenses...[6] Que Dieu, par sa misé« ricorde, me remette les péchés que j'ai commis contre sa bon« té, comme je pardonne du fond du cœur les injures que j'ai « reçues. J'approcherai des sacrements cette semaine, ce que « je n'aurais garde de faire s'il restait quelque désir de ven« geance dans mon cœur[7]. » Cet étalage dévot ne l'empêcha pas de répondre à un ami qui lui peignait la frayeur qu'un de ses assassins avait qu'il ne prît sa revanche : « Je ne veux ni le faire « assassiner, ni le mutiler dans ses membres; car je le dois tout « entier au bourreau[8]. » Cependant, soit politique, ou crainte de pis, il s'en tint à la négociation. Don Juan de Mendozza, am-

[1] *Lettres d'Arétin*, t. IV, p. 54 ; t. V, p. 24.
[2] *Lettres d'Arétin*, t. II, p. 293.
[3] *Lettres à l'Arétin*, t. II, p. 261.
[4] *Lettres d'Arétin*, t. IV, p. 283.
[5] *Lettres d'Arétin*, t. IV, p. 112. 114.
[6] *Lettres d'Arétin*, t. IV, p. 94.
[7] *Lettres d'Arétin*, t. IV, p. 71.
[8] *Lettres d'Arétin*, t. IV, p. 180.

bassadeur d'Espagne, se porta médiateur : le comte fit une espèce d'excuse, et paya les 500 écus, dont la vue guérit les meurtrissures du bâton.

Le lénitif des présents, pour adoucir la bile d'Arétin, parut un moyen trop humiliant aux yeux de quelques princes d'Italie ; ils usèrent de la même recette que l'Écossais ; mais on peut douter qu'ils aient employé le remède aussi fréquemment que Zilioli le fait entendre [1]. Cet historien prend plaisir à multiplier ces scènes, dont il place les théâtres à Rome, à Venise, à Florence et à Naples, quoique notre poëte ait fait peu de séjour dans ces deux dernières villes. Il faut convenir que Rome vit plus d'une représentation de ces tragi-comédies. Ferragut de Lazzara l'avait arraché demi-mort des mains des assassins dès le pontificat de Léon X [2], et cette aventure ne peut être confondue avec celle dont Volta fut le héros, puisque, lors de cette dernière, Clément VIII était sur le siége. D'ailleurs, tous ses contemporains semblent s'être donné le mot pour le plaisanter sur ces petits accidents. Mauro, parlant d'une de ces aventures, dit :

Arétin s'est sauvé par un vrai coup du ciel,
Mais on a noblement relevé sa moustache :
Pour récompense de son fiel,
Il s'enfuit éreinté comme un mâtin d'attache.
Sa bouche est prompte à révéler
Ce que prudemment on doit taire ;
Et de sa langue téméraire,
Toujours habile à mal parler,
Il a remboursé le salaire.
D'autres que lui, pour pareil cas,
Aux vautours servent de repas [3].

adamosto termine une satire par ces mots :

Je pourrais à plusieurs adresser le propos,
Je me tais et ne veux rien dire :

Zilioli, *Istor. di Poeti ital.*
Alberto, *Istor. della Famig. di Lazzara*, p. 104.
Opere burlesche, Londres, 1733 Cap. *delle Buggie*, p. 114.

Je sais trop qu'Arétin, aux dépens de son dos,
Apprit ce que vaut la satire [1].

Tani, parlant d'un babillard, dit *qu'il était plus riche en paroles qu'Arétin en coups de bâton* [2]. Et Boccalini nous apprend que notre poëte avait souvent trouvé dans son chemin des gens aussi prompts de la main qu'il l'était de la langue, qui lui avaient chamarré le visage et les épaules, de façon qu'il ressemblait à une carte marine [3]. Mais rien n'établit mieux la multiplicité de ces sortes d'aventures qu'un sonnet que le Marini mit au bas d'un de ses portraits gravé en sanguine :

SONNET.

Si l'art impose aux yeux en feignant mon visage,
Ma bouche ne sut pas ni feindre ni mentir :
Je fus nommé fléau des princes de mon âge,
Pour avoir su leur honte au grand jour découvrir.
Pour former de mes traits le baroque assemblage,
Le pinceau le plus sûr n'aurait fait que blanchir.
Mon front cicatrisé du burin fut l'ouvrage,
Le sang est la couleur qui pouvait le finir.
Vrai foudre de Pasquin, et de Momus l'épée,
Ma plume fut toujours par le diable guidée ;
Par lui je méritai le titre de *Divin*.
Le vice à mon aspect se cachait avec crainte.
Frappez, grands outragés, le corps de l'Arétin ;
Ses écrits immortels méprisent votre atteinte.

S'il échappa de ce grand nombre d'aventures, sa fin n'en fut pas moins funeste. Lorenzini raconte qu'un jour, en écoutant le récit d'un tour qu'une de ses sœurs avait joué à quelque galant, il lui prit un rire si violent, qu'il tomba de son siége et se cassa la tête. Quelque singulière que paraisse cette catastrophe, le goût qu'Arétin eut toute sa vie pour ces sortes de contes la rend

[1] *Rime di Cadamosto*, F. VIII.
[2] *La Cognata*, comedia. Padova, 1583, atto III, scena I.
[3] *Ragguagli di Parnasso*, cent. II, num. 98.

vraisemblable. On rapporte qu'après avoir reçu les sacrements, il dit à ceux qui l'assistaient : *Guardate mi di toppi or che son unto.* Il mourut vers 1557, âgé de soixante-cinq ans[1].

Son corps fut mis en dépôt dans l'église de Saint-Luc, sa paroisse, parce qu'il avait demandé à être inhumé dans le dôme d'Urbain ; et, selon l'apparence, sa dernière volonté fut mal exécutée. C'est une opinion commune[2], que l'on grava sur sa tombe cette épitaphe :

Condit Aretini cineres lapis iste sepultos,
Mortales atro qui sale perfricuit.

[1] Il est surprenant que dans un siècle où tant de gens se mêlaient d'écrire, personne n'ait conservé l'époque de la mort d'un homme si célèbre. Nous sommes forcés de recourir aux conjectures pour la fixer. L'épître dédicatoire du sixième volume de ses lettres prouve qu'il vivait en 1555, et le Dictionnaire de Ruscelli, citant Arétin au mot *Rota*, ajoute, d'*heureuse mémoire*, d'où il résulte qu'il était mort lors de l'impression de ce livre. Mais pour trouver l'année de cette édition il faut avoir recours à un autre ouvrage du même auteur. Or, dans le huitième chapitre de son *Traité de la Composition*, on trouve qu'il publia son Dictionnaire deux ans après le passage de la reine de Pologne, et l'on sait que Bonne Sforce vint à Venise en 1555, allant prendre possession de sa couronne. Ceci constate bien qu'Arétin était mort en 1557 ; mais pour savoir si ce fut cette année même, il faut recourir aux registres mortuaires qui sont gardés à Venise chez le magistrat de la santé. Le nom de Pierre Arétin ne se trouvant pas dans les années 1556, 1558, ni 1560, et le registre de 1557 étant perdu, comme il paraît par une note d'une ancienne écriture qui est en tête d'un supplément qui ne contient que les noms des sénateurs, il s'ensuit que le nom de notre auteur était dans le registre qui ne subsiste plus. Mazzuch., *Vita d'Aret.*, p. 77 ; Caffero, *Synth. Vetust.*, indict. V ; Fréherus, *Theat. Vir. erud.*, p. 1446 ; Le Long, *Biblioth. sacra*, t. II, p. 613, se sont trompés en plaçant sa mort en 1550. Zilioli, *Ist. di Poet. ital.*; Crescembeni, *Ist. della volg. Poes.*, t. IV, p. 6 ; *Observ. di C. Capor. Alle rime di C. Capor.*, p. 219 ; et Bayle, *Dict.*, mot *Arétin (Pierre)*, le font vivre jusqu'en 1566, en quoi ils se sont pareillement trompés.

[2] Sansovino, *Venez. illust.*, l. II, p. 120. Forest., *Illum.*, p. 65. Misson, *Voy. d'Ital.*, t. I, p. 285. Zorzi, *Letter. erud.*, p. 62. Fréherus, *Theat. vir. erud.*, p. 461. Felix, *Litter.* Spizel. Morac., *Biblioth. Mariana.* Crasso, *Elog. Vir. erud.*, t. I, p. 39. Moreri, *Dict.*, mot *Arétin.* Ghilini, *Teat. d'Uom. letter.*, part. I, p. 192.

Intactus Deus est illi : causamque rogatus,
Hanc dedit : Ille, inquit, non mihi notus erat.

Quelques-uns ajoutent que l'on attacha auprès la traduction suivante :

Qui giace ? L'Aretin, amaro Tosco,
Del semen uman. La cui lingua trafisse
E vivi, è morti. D'Iddio mal non disse,
E si scuso col dir' : Io nol conosco.

Mais, outre qu'il n'est pas vraisemblable qu'on ait gravé une épitaphe dans un lieu où son corps n'était qu'en dépôt, peut-on penser que le patriarche de Venise eût souffert dans une église des vers qui tournent l'athéisme en plaisanterie ? Écoutons là-dessus M. de La Monnoye : « C'est la coutume, dit cet aca« démicien, d'attacher auprès du tombeau des morts de réputa« tion des inscriptions funèbres. Ordinairement elles sont à la « gloire du défunt. Mais Arétin ayant été un homme d'un liber« tinage distingué, il est fort probable que quelque railleur, « avant ou après l'enterrement, ait porté cette épitaphe dans l'é« glise de Saint-Luc. » On pourrait même présumer que cette pensée sur laquelle tant d'auteurs ont égayé leurs muses dans différentes langues, n'a paru que longtemps après la mort d'Arétin, et n'est qu'un jeu d'esprit. Nous en rapporterons ici quelques autres épitaphes :

Qui giace? Quel amaro Tosco
Ch' ognun' vivendo col dir' mal trafisse.
Vero è che mal d'Iddio non disse,
E si scuso dicendo : Io nol conosco.

Hic jacet ille canis, qui pessimus ivit in omnes,
Dempto uno, quem non noverat ille, Deo.

Amarus jacet hic, viator, hostis
Vivorum simul atque mortuorum :
Diis convitia nulla dixit, et se
Excusans, sibi cognitos negavit.

Le temps, par qui tout se consume,
Sous cette tombe a mis le corps
De l'Arétin, de qui la plume
Blessa les vivants et les morts.
Son encre noircit la mémoire
De monarques de qui la gloire
Est vivante après le trépas;
Et s'il n'a pas contre Dieu même
Vomi quelque horrible blasphème,
C'est qu'il ne le connaissait pas.

Ne respectant rien ici-bas,
Il soumit tout à sa satire:
Dieu même aurait passé le pas,
S'il n'eût appris, dans plus d'un cas,
Qu'il est dangereux de médire
Des gens que l'on ne connaît pas.

On ne sait pas quel homme c'est:
Tout le choque, tout lui déplaît;
Sa muse pique, mord, ou gronde,
Il n'épargne rien ici-bas;
Et s'il n'a pas pesté contre l'auteur du monde,
Peut-être il ne le connaît pas.

Ne trouverait-on pas la source de toutes ces épigrammes dans es rébus du sieur Des Accords, où on lit l'épitaphe d'un médi-ant, conçue dans ces termes :

Bissot, rempli de médisance,
Parle mal de tous, en tous lieux:
Il médirait même de Dieu
S'il en avait la connaissance.

près avoir parcouru les principaux événements de la vie rétin, passons à l'examen de son caractère, apprécions son ite, démêlons les moyens par lesquels il en imposa à son siè-et ensuite nous dirons un mot de ses ouvrages.

rétin aima les beaux-arts, et particulièrement la peinture et

la musique. Il jouait assez passablement de l'archiluth[1]. Il fut intimement lié avec le Titien et avec Michel-Ange Buonarotti, et son amitié ne fut pas infructueuse au premier. Le poëte aida le peintre à se faire connaître, et ce fut sur son témoignage que Charles-Quint nomma le Titien pour faire son portrait, qu'il paya 1,000 écus d'or[2].

On doit mettre au nombre de ses vices ses faiblesses pour les femmes, et son goût pour la bonne chère. Il n'est jamais plus éloquent que dans ses remerciements sur l'envoi de quelques vins rares, ou de quelques morceaux délicats. Sa table était toujours bien servie. Il aimait à régaler ses amis, et sa délicatesse ne lui permettait guère de manger chez les autres. Plusieurs de ceux qui avaient été de ses convives les plus assidus étant devenus ses ennemis, il compare sa table à une vigne plantée sur un rocher, qui sert de pâture aux oiseaux de proie[3].

Il n'était pas difficile en amour : il se livrait à l'occasion, et la facilité décidait ses goûts; mais il n'eut jamais d'attachement bien sérieux. « Je n'ai pas voulu me marier dans ma jeunesse, « écrit-il, parce qu'à ma naissance le Ciel m'a donné la vertu « pour compagne, et que c'est de cette alliance que sont nés ces « enfants que toute la terre admire[4]. » Le respect d'un si beau nœud ne l'empêcha pas d'avoir des maîtresses sans nombre et de tous les étages[5]. Il joua pour dona Angela Sirena, une de ces passions désintéressées, espèce de fanatisme qui cependant a trouvé d'illustres imitateurs. Il composa un volume de vers à la louange de cette dame ; mais ses parents, appréhendant que tant d'honneurs ne produisissent leur contraire, le prièrent sérieusement de terminer ses éloges[6]. Il aima à tour de rôle tou-

[1] Dolce, *Dialog. de la Pitt.*, Venezia, 1557.

[2] Vasari, *Vite di Pitt.*, t. II, part. III, p. 310. Ridolfi, *Vite di Pitt.*, part. I, p. 155.

[3] *Lettres d'Arétin*, t. p. 365.

[4] *Lettres d'Arétin*, t. IV, p. 34.

[5] *Lettres d'Arétin*, t. I, p. 121, 167, 196, 243 ; t. II, p. 82, 83 ; t. III, p. 313 ; t. IV, p. 104, 201, 241, 284 ; t. V, p. 244 ; 4. VI, p. 34.

[6] *Lettres d'Arétin*, t. I, p. 63, 120, 215.

tes les filles qui furent à son service [1], et Sansovino lui reproche d'ouvrir sa porte aux courtisanes les plus décriées [2]. Mariette del Oro aurait dû le dégoûter des commerces domestiques. Il avait un jeune élève d'une figure aimable, qui ne se trouvant pas assez de vocation pour se sacrifier uniquement aux muses, menaçait à tous moments de renoncer à l'apprentissage. Arétin, qui craignait de le perdre, crut le fixer en lui faisant épouser Mariette, et s'assurer ainsi de l'un et de l'autre. Quelque temps après, il l'envoya en France pour recevoir une gratification que François Ier lui faisait espérer. Mais Mariette un beau matin plia la toilette, s'embarqua pour rejoindre son mari, et ne laissa au vieux galant que l'habit qu'il portait [3].

La commodité l'emporta sur les dégoûts de cette aventure. Peu de ses servantes lui échappèrent; mais il ne fut jamais si tendre que pour Perina Riccia [4]. Il l'assista sans se rebuter pendant une maladie de treize mois [5]; il la reprit au retour d'un pèlerinage qu'un jeune galant lui fit faire [6], et ses larmes coulèrent longtemps après qu'elle fut morte [7].

Quelques-unes de ces intrigues portèrent leur fruit. Catherine Sandella lui donna une fille en 1537 [8]. Il la nomma Adria, du lieu de sa naissance [9]. L'esprit et la gentillesse de cette enfant méritèrent toute sa tendresse [10]. Il poussa même la folie jusqu'à faire frapper une médaille, où l'on voit d'un côté le buste de Sandella avec ces mots : *Catharina Mater*, et de l'autre la tête d'Adrienne avec ceux-ci : *Adria Divi P. Aretini filia*. Il la fit

[1] *Lettres d'Arétin*, t. IV, p. 133.

[2] *Lettres d'Arétin*, t. III, p. 39, 89. *A l'Arétin*, t. I, p. 96.

[3] *Lettres d'Arétin*, t. I, p. 290; t. II, p. 25. *La Cognata*, com., atto III, scena 1.

[4] *Lettres d'Arétin*, t. II. p. 114.

[5] *Lettres d'Arétin*, t. II, p. 115, 221.

[6] *Lettres d'Arétin*, t. II, p. 219, 221; t. III, p. 187, 188.

[7] *Lettres d'Arétin*, t. III, p. 191, 289; t. IV, p. 137.

[8] *Lettres d'Arétin*, t. I, p. 114.

[9] *Lettres d'Arétin*, t. I, p. 115, 116.

[10] *Lettres d'Arétin*, t. IV, p. 254, 314; t. V, p. 107; t.V. p. 186, 218, 236.

élever dans un couvent [1]; et aussitôt qu'elle fut en âge, il fit une quête générale pour la marier [2]. Malgré l'importunité de ses sollicitations, il fut huit mois à rassembler mille ducats qu'il avait promis pour la dot. Diovatelli Rota, son gendre, exigea, avant de passer à la célébration, qu'il lui remît, en nantissement de ce qui manquait à la somme, la chaîne d'or qu'il tenait de la libéralité de Philippe, prince d'Espagne [3]. Quoique muni de ce bijou, et d'une assignation sur la première dédicace, Diovatelli s'opiniâtra à demeurer chez son beau-père jusqu'au parfait payement; et ce ne fut qu'en 1550 qu'Arétin conduisit ces époux à Urbino, où la famille de Rota était établie [4].

Le duc et la duchesse se signalèrent par la réception qu'ils firent à l'Arétin. Ils envoyèrent un corps de cavalerie huit milles au-devant; la ville fut illuminée la nuit de son arrivée, et l'un et l'autre députèrent pour le complimenter [5]. Ce mariage n'en fut pas plus heureux. Adrienne, maltraitée par son mari, se réfugia chez son père qui parvint, avec bien de la peine, à plâtrer cette rupture [6]. Les troubles domestiques ne furent pas longtemps sans se renouveler, et la duchesse, qui avait pris Adrienne sous sa protection, fut souvent obligée d'interposer son autorité pour établir une ombre de paix dans ce ménage [7].

Il eut une autre fille en 1547 [8], à laquelle il donna le nom d'Austria, tant pour marquer son dévouement à la maison d'Autriche, que pour intéresser l'impératrice en sa faveur. Doni

[1] *Lettres d'Arétin*, t. III, p. 254.

[2] Le grand-duc lui donna 300 ducats. *Lettres d'Arétin*, t. VI, p. 1; t. V, p. 102; et le cardinal de Ravennes 200, à compte des 500 qu'il avait promis. *Lettres d'Arétin*, t. II, p. 1, 111. Mendozza, ambassadeur d'Espagne, en joignit 100. *Lettres d'Arétin*, t. II, p. 9.

[3] *Lettres d'Arétin*, t. V, p. 102.

[4] *Lettres d'Arétin*, t. V, p. 67, 68, 71, 77; *à l'Arétin*, t. II, p. 52.

[5] *Lettres d'Arétin*, t. V, p. 227, 291; *à l'Arétin*, t. II, p. 236.

[6] *Lettres d'Arétin*, t. V, p. 284, 289.

[7] *Lettres d'Arétin*, t. IV, p. 100, 190, 211.

[8] *Lettres d'Arétin*, t. IV, p. 104, 152.

raconte qu'un jour, conduisant un ami qui souhaitait de voir Arétin, ils le surprirent jouant avec cette enfant, et qu'ayant arrêté l'étranger par le bras, Arétin, qui vit ce mouvement, leur cria qu'ils pouvaient entrer ; à quoi Doni répliqua : *Non pas lui, car il n'a pas été père*[1]. Cette fille mourut à dix ans, et dès lors Arétin avait remis au duc d'Urbin une somme d'argent pour la marier[2].

Il eut une troisième fille, qui mourut au berceau[3]. Quelqu'un l'ayant blâmé de n'en avoir fait légitimer aucune : « Oh Dieu ! ré-« pondit-il, je me tais sur un pareil reproche ! Qu'ai-je besoin « d'importuner le pape ou l'empereur ? Les sentiments de mon « cœur épargnent à mes filles la vanité des cérémonies[4].

Après avoir peint l'homme, passons à l'écrivain. Arétin fut des académies de Sienne, de Padoue et de Florence[5]. Ces illustres compagnies n'étaient pas alors si délicates sur les mœurs et les aventures de leurs aspirants : elles donnaient toute leur attention à l'esprit et aux talents, qui seuls décidaient de leur choix.

Il reçut une espèce d'hommage de ses contemporains. Les uns lui dédièrent leurs ouvrages, et les autres les soumirent à son examen avant de les publier[6]. La réputation d'un homme de

[1] Doni, *nella Baia della Zucca*, *Lettres d'Arétin*, t. V, p. 220, 229, 305 ; t. VI, p. 133, 189, 258.

[2] *Lettres d'Arétin*, t. VI, p. 112, 121.

[3] *Lettres d'Arétin*, t. VI, p. 135.

[4] *Lettres d'Arétin*, t. V, p. 165.

[5] Il fut reçu fort jeune dans l'Académie de Sienne. *Lettres d'Arétin*, t. III, p. 92. Celle de *Gli Infiammati* l'élut en 1541, t. II, p. 199 ; *d'Arétin*, t. I, p. 13, 148. Il fut agrégé aux *Intronati* en 1545. *Lettres d'Arétin*, t. III, p. 92, 96. *Lettres De Nic. Mortelli*, p. 55, 57.

[6] Joseph Betucci lui dédia les poésies de Louis Casola ; Sansovino, son Traité *de Arte oratoria* ; Dolce, sa Traduction de la *Poétique d'Aristote*, et François Cusano celle du premier livre de l'*Iliade* d'Homère. Doni plaça le portrait d'Arétin à la tête de son premier livre *del Inferno*, avec une ode en son honneur. Marcolini lui adressa la *Défense de la Langue italienne*, par Citolini ; Alessandro Carraria, son poëme burlesque de *La mort de*

goût, qu'on lui donnait si libéralement, leur faisait souhaiter son approbation, et même ses corrections[1]. Montimerlo le propose, avec Bembo, l'Arioste, et Sannazar, comme des modèles pour ceux qui veulent écrire [2]. Beazino, dans son *Traité de la composition*, puise plusieurs exemples dans ses ouvrages : suivant ce dernier,

> Un esprit abondant règne dans ses chapitres :
> Il doit être l'étude et l'honneur des pupitres [3].

Je ne dois pas oublier que Piombino ayant fait son portrait, Arétin en fit présent à la ville d'Arezzo, et que ses concitoyens placèrent ce tableau dans la salle du conseil, comme une distinction due au mérite d'un tel compatriote [4]. Beazino mit au-dessous les vers suivants :

> Passant, tu vois les traits de cet homme divin
> A qui n'en imposa ni rang, ni caractère ;
> Qui, poursuivant le vice avec un zèle austère,
> Des abîmes du cœur s'est frayé le chemin.
> A l'aspect du danger qui menaçait un père
> Si le fils de Crésus a recouvré la voix,
> Par un plus grand effort, forçant l'ordre et les lois,
> Ce tableau va parler ; redoute sa colère.

Guirco et Gnoni ; Pierre Nelli, sous le nom de M. André de Bergame, lui dédia la treizième et la quatorzième satire *Alla Carlona*, et Dolce lui adressa sa tragédie *Del Negromante*. On pourrait encore citer un petit poëme de Laurent Venier, dont nous parlerons ; mais cette dédicace ne peut lui faire honneur, à cause des obscénités de l'ouvrage.

[1] Jean-Polio Aretino, surnommé Polastrino, le pria de recevoir son livre *De gli Triomfi*. François Aluno l'engagea, conjointement avec Dolce, à corriger ses *notes sur Pétrarque*, et Jérôme Maggi ne voulut jamais publier les cinq chants du poëme qu'il avait composé sur la guerre belgique, qu'Arétin ne les eût revus, et qu'il n'eût fait une préface et une épître dédicatoire qu'il fit imprimer en tête.

[2] *Raccolte di Frasi toscane.*

[3] *Le Cose volgare*, Sonnetto XVIII.

[4] *Lettres d'Arétin*, t. VI, p. 92.

Jamais auteur n'a chanté ses propres louanges avec une impudence pareille. Après avoir passé en revue les poëtes de son temps, il conclut qu'il n'appartient qu'à lui de louer les héros : « A moi, dit-il, qui sais donner du relief aux vers, et des nerfs « à la prose ; et non à ces écrivains dont l'encre est parfumée, et « dont la plume ne fait que des miniatures [1]. L'éloge que j'ai fait « de Jules III, écrit-il ailleurs, respire quelque chose de divin [2]. « Ces vers, par lesquels j'ai sculpté les portraits de Jules, de « Charles, de Catherine, et de François-Marie, s'élèvent comme « des colosses d'or et d'argent, au-dessus des statues de marbre « et de bronze que les autres érigent à leur gloire. Dans ces vers, « dont le mouvement et la durée égalent ceux du soleil, on re- « connaît l'arrondissement des parties, le relief des muscles, les « intentions et les profils des passions cachées. Si j'avais prêché « Jésus-Christ comme j'ai loué l'empereur, j'aurais amassé plus « de trésors dans le ciel que je n'ai de dettes sur la terre. »

On me permettra encore de rapporter son rêve. Il se feint endormi sur le Parnasse, lorsqu'Apollon lui présente une corbeille pleine de couronnes. « Je te donne, lui dit le dieu, celle « de rue pour récompense des discours aigus que tu mets dans la « bouche de tes courtisanes ; celle d'orties honorera tes satires « piquantes contre les prêtres ; cette autre de fleurs de mille cou- « leurs est le prix de tes agréables comédies ; cette quatrième, « composée d'épines, appartient à tes livres pieux ; le cyprès « consacrera les noms que tu as dévoués à la mort ; l'olive est due « à ces exhortations touchantes qui ont rétabli la paix entre de « grands princes ; le laurier couronnera tes poésies héroïques et « tendres ; enfin celle de chêne est donnée au courage avec lequel « tu as terrassé l'avarice [3]. »

Convaincu que la plupart des hommes ne se donnent pas la peine de penser par eux-mêmes, il voulait donner le ton au public ; et, l'avouerai-je ? à la honte de l'humanité, il ne se trompa

[1] *Lettres d'Arétin*, t. V, p. 284.
[2] *Lettres d'Arétin*, t. VI, p. 30.
[3] *Lettres d'Arétin*, t. I, p. 235.

pas : le plus grand nombre devint son écho, et rien n'est plus indécent que les éloges que ses adulateurs lui donnèrent, et que quelques-uns poussèrent jusqu'au scandale. On lui disait que sa plume avait assujetti plus de princes que les plus fameux conquérants n'en avaient soumis par l'épée ; qu'il méritait les titres de Gallique, de Pannonique, d'Ibérique, de Germanique, avec plus de justice que les empereurs auxquels la flatterie les avait décernés [1]. On le citait dans les chaires [2]. On l'appelait la colonne de l'Eglise [3], le guide des prédicateurs, le cinquième évangéliste [4]. On soutenait que ses livres étaient plus utiles à la société que les plus beaux sermons, ceux-ci ne parlant qu'aux simples, et ses écrits portant la vérité dans le cabinet des monarques [5]. François Riggardini de Messine, et Gnatio de Fassembrune, ont passé jusqu'à l'impiété. « Je dirai avec assurance, « écrit le premier, à condition que la moinaille qui apostille le « *Credo* ne m'entreprendra pas, que vous êtes le fils de Dieu. S'il « est la vérité dans le ciel, vous l'êtes sur la terre. Soyez sûr que « Venise mérite seule de vous loger. Vous êtes l'ornement de la « terre, le trésor de la mer, et la gloire du ciel. Vous êtes sem« blable à la pelle d'or qu'on pose sur l'autel de saint Marc le jour « de la grande foire [6]. » Le second, quoique religieux, n'a pas honte de lui dire : « Vous êtes la colonne, la lampe, la splen« deur de l'Église. Si elle parlait elle-même, elle dirait : Que les « revenus de Chieti, de Santa Fiore, de Farnèse, et les autres « qui sont la proie de tant de fainéants, soient donnés au sei« gneur Pierre, qui m'illustre, qui m'exalte, qui m'honore ; dans « lequel sont réunis la morale de Grégoire, la profondeur de Jé« rôme, la subtilité d'Augustin, et le style sentencieux d'Am-

[1] *Letter. volg. di diversi, Racc. da P. Manuzzio.* Venezia, 1567, l. I, p. 275.

[2] *Lettres à l'Arétin*, t. p. 205.

[3] *Lettres à l'Arétin*, t. II, p. 388.

[4] *Epit. dedic. de gli Raggion.*, Cosmopoli, 1660.

[5] *Let. Racc. da P. Manuzzio*, p. 128.

[6] *Lettres à l'Arétin*, t. II, p. 111.

« broise. Vous êtes un nouveau Jean-Baptiste pour découvrir, « reprendre, corriger avec courage la malice et l'hypocrisie. « Vous êtes un second Jean l'évangéliste pour prier, pour exhor- « ter, pour honorer les bons et les vertueux. On peut vous appli- « quer ce que Jésus-Christ adresse à saint Pierre : *Beatus es,* « *quia caro et sanguis non revelavit tibi, sed Pater noster qui* « *est in cœlis* [1]. »

Je ne crois pas que l'homme le plus vain pût soutenir des éloges de cette espèce. Non-seulement Arétin les adopta, mais il les fit imprimer à Venise en 1552. Il voulait prouver le commerce que les plus grands hommes de son temps entretenaient avec lui, jusqu'à se dégrader lorsqu'il était question de le louer : il se flattait par là d'opposer une batterie aux invectives sanglantes que ses ennemis ne cessaient de publier. On pourrait même croire qu'il retoucha la plus grande partie de ces lettres avant de les publier. L'imposture, la lâche adulation, la conformité du style, les erreurs chronologiques, et les différences qui se trouvent entre les lettres que Tolomeï fit imprimer par Giolito en 1545 et l'édition de Marcolini, qui est celle d'Arétin, en sont des preuves suffisantes.

Son nom ne se prononçait qu'avec l'épithète de *divin*. Il est vrai que sa divinité trouva des incrédules de son vivant, et qu'elle s'anéantit à sa mort. « Je ne vois pas, dit Spizelius, sur « quel titre Arétin fonda ses droits du consentement de ses con- « temporains, à moins qu'on ne veuille dire qu'à l'exemple de « Dieu il foudroya les têtes les plus élevées, et corrigea par ses « écrits ceux qui sont au-dessus des châtiments [2]. » « Je ne peux « assez m'étonner, écrit Montaigne, de ce que les Italiens, qui se « vantent avec raison d'avoir l'esprit plus éveillé et le discours « plus sain que les autres nations, ont fait tant d'honneur à leur « Arétin, qui n'a rien au-dessus des communs auteurs de son « siècle, tant s'en faut qu'il approche de cette divinité [3]. »

Son impudence fut son titre : la crainte de sa plume lui sub-

[1] *Lettres d'Arétin*, t. II, p. 89.

[2] Félix, *Litter.*, p. 122.

[3] *Essais* de Montaigne, *l. I, ch.* LI.

jugua de faibles écrivains dont les fades adulations accréditèrent l'usurpation, et la malignité des hommes lui donna la vogue; mais tant d'honneurs si peu mérités disparurent avec lui. Cependant il ne sera pas hors de propos de remarquer que dans le seizième siècle ce titre de *divin* se donnait facilement, et qu'Arétin même en faisait si peu de cas, qu'il le prodigue à un peintre de cartes à jouer [1].

La lâcheté presque générale le rendit insolent : il poussa l'effronterie jusqu'à copier les monarques dans les qualifications qu'il fit imprimer à la tête de ses livres. Il s'intitula homme libre par la grâce de Dieu : *Divus Petrus Aretinus*, per divina grazia, *homo liber, acerrimus virtutum ac vitiórum demonstrator*. Il s'imagina que le public devait être curieux de sa figure, et la préférait à celle des Alexandre et des César. Si nous le croyons, on la plaçait sur le frontispice des palais, elle décorait les apppartements les plus somptueux; elle faisait l'ornement des salles publiques; on la peignait jusque sur la porcelaine [2]. Il ne se contenta pas d'être peint et gravé, il fit frapper des médailles, et ne s'épargna pas dans les légendes. Il en faisait des présents aux souverains. Il accompagna des vers suivants celle qu'il fit présenter à François Ier.

Dans cet envoi que je vous fais,
Grand roi, reconnaissez mes traits.
Ma bouche, qu'un saint zèle inspire,
Organe de la vérité,
Du mal toujours fit la satire,
Et le bien dans mes vers fut toujours exalté [3].

Ibrahim, grand-vizir, voyant une de ces médailles entre les mains de Barberousse, demanda plaisamment dans quelle région étaient situés les États de ce nouveau souverain [4].

[1] Mersenne, *Dissert. partic.*, Bibliot., vol. Scanza XXIII, p. 65.
[2] *Lettres d'Arétin*, t. III, p. 145.
[3] *Opere burlesche*, l. III, p. 25.
[4] *Lettres à l'Arétin*, t. I, p. 61. *Lettres d'Arétin*, t. I, p. 89; t. V, p. 886.

Outre celle d'Adria, dont nous avons parlé, il en fit frapper plusieurs, dont quelques-unes ont été conservées dans les cabinets des curieux. Nous rendrons compte de celles qui sont tombées entre nos mains, et l'empreinte en marquera la forme et la grandeur.

La première représente le buste d'un vieillard avec une grande barbe, et ces mots : *Divus Petrus Aretinus flagellum principum*. Le revers porte une couronne de lauriers, et on lit au milieu : *Veritas odium parit.*

La seconde a la même tête, avec la même inscription ; au dos est la Vérité, sous l'emblème d'une femme nue assise sur une pierre ; son pied gauche est appuyé sur un satyre ; elle regarde Jupiter qui paraît sur un nuage, le foudre à la main ; derrière elle est la Renommée qui la couronne, et l'on voit autour la même légende : *Veritas odium parit.*

La troisième porte d'un côté le même vieillard et la même inscription ; dans l'exergue est un A et un V, qui marquent que le coin a été gravé par Agostino Veneziano ; au revers, Arétin paraît sur un trône, un livre sous le bras ; devant lui sont plusieurs personnages qui lui présentent des vases, et on lit autour : *I principi tributati dai popoli il servo loro tributano*. Quand on voudrait douter de l'auteur des autres médailles, pourrait-on se méprendre à celle-ci ? Lorsqu'on lui entend dire : « Qui ne « sait pas que je suis connu des Persans et des Indiens ? La re- « nommée a porté mon nom chez tous les peuples de la terre ; il « est devenu de toutes les langues. Les princes, accoutumés à « recevoir le tribut des peuples, me nomment leur fléau, et s'a- « vouent mes comptables[1]. » Les temps sont changés : il n'est pas jusqu'au peuple auteur qui ne devienne mutin, et ne s'oppose aux exacteurs par des manifestes sanglants.

La même tête paraît sur la quatrième médaille ; on lit autour : *Lucet alma virtus ramis virens semper*, et au revers est une couronne de lauriers avec ces mots : *Cedantur à morte inique lacessentes lingue viperibus similes*. Les deux fautes d'orthographe démasquent l'auteur.

[1] *Lettres d'Arétin*, t. V, p. 382.

Après tant de preuves d'un orgueil qui dédaigne de se cacher, pourrait-on présumer qu'Arétin voulut se faire un mérite de sa modestie? « On peut me taxer de plusieurs défauts, dit-il, mais « on ne saurait m'accuser d'orgueil[1]... Je n'ai jamais donné dans « les panneaux de l'ambition[2]... Je rends grâces à Dieu de m'a- « voir donné un cœur qui ne connaît ni l'ingratitude ni l'or- « gueil[3]. » Ne doit-on pas être également surpris de la docilité des princes qui se voyaient si bonnement ranger au rang de ses sujets? Ils le regardèrent comme un fou sans conséquence, ou craignirent de s'attirer une application particulière de ce qu'il ne disait qu'en général. La plupart affectèrent de lui marquer leur générosité, et nous n'avons pas d'exemple qu'un bon auteur ait été si bien récompensé. Il semblait que les grands se fissent un honneur de le coucher sur l'état de leurs maisons. La mode était de lui faire des présents; Soliman et Barberousse même se plièrent à la folie du siècle[4]. Lopez de Soria lui présenta, au nom de l'impératrice, une chaîne d'or du poids de trois livres[5]. François Ier lui en envoya une autre de la valeur de 600 écus, dont le travail surpassait la matière[6]. Les chaînons étaient formés de langues de feu entrelacées de serpentaux avec cette devise : *Lingua ejus loquetur mendacium.* L'interprétation de ces mots exerça les beaux esprits : Dolce prétendit que François avait voulu caractériser Arétin dont le propre était de mordre, et lui faire entendre qu'on pourrait le corriger[7]. « Le roi, dit « Bullard, voulut enchaîner cette muse indiscrète et volage, et la rendre muette et sourde[8]. Quelques autres imaginèrent que,

[1] *Lettres d'Arétin*, t. II, p. 50.

[2] *Lettres d'Arétin*, t. II, p. 99.

[3] *Lettres d'Arétin*, t. III, p. 148.

[4] Toscano, *Peplus Italiœ*, p. 82. Gaddi, *de Script. non ecles.*, t. I, p. 4. Bullard, *Acad. des Scienc. et des arts*, t. II, l. V, p. 327. *Lettres d'Arétin*, t. III, p. 243.

[5] *Lettres d'Arétin*, t. I, p. 413.

[6] *Lettres d'Arétin*, t. I, p. 413. *Marescalco*, com. atto III, scena v.

[7] *Dialogho de Color.*, p. 55.

[8] *Acad. des scienc. et des arts*, t. II, l. V, p. 327.

prévoyant les adulations dont le poëte ne manquerait pas de payer un présent de cette conséquence, François voulait marquer d'avance le cas qu'il en ferait. Dans ce sens, il fut prophète : jamais Arétin ne chargea l'éloge avec plus de fureur. « Quand je dirais, écrit-il à ce prince, que vous êtes à vos peu« ples ce que Dieu est à tous les hommes, un père à ses enfants, « pourrait-on m'accuser de mensonge ? Quand je dirais que vous « réunissez les vertus les plus opposées, la valeur et la prudence, « la justice et la clémence, la magnanimité et la science univer« selle, me traiterait-on d'imposteur [1] ? »

Philippe, archiduc et prince d'Espagne, lui donna une troisième chaîne d'or du prix de cent écus [2]. Ce serait entreprendre un inventaire de bijouterie, que d'extraire de ses lettres tous les présents qu'il reçut. Mais outre ces libéralités fortuites, plusieurs princes lui payèrent des pensions annuelles. Nous avons vu que l'empereur lui avait assigné deux cents écus sur le duché de Milan ; le marquis du Guast l'augmenta de cent [3]. Le duc d'Urbin lui donnait deux cents écus par an [4]. Louis Gritti lui payait régulièrement une somme dont on ignore la quotité [5]. Baudouin del Monte [6], et le prince de Salerne [7] lui promirent chacun cent écus. Le premier supprima le payement dès le cinquième mois [8], et le second fut longtemps sans effectuer sa parole [9]; aussi lui en fait-il des reproches dans les vers suivants :

J'imputerais à mes malheurs
Le retardement de vos grâces,
Si j'ignorais que les seigneurs,

[1] *Lettres d'Arétin*, t. I, l. I.
[2] *Lettres d'Arétin*, t. V, p. 98. *A l'Arétin*, t. II, p. 116.
[3] *Lettres à l'Arétin*, t. I, p. 116.
[4] *Lettres d'Arétin*, t. IV, p. 52 ; t. V, p. 104.
[5] *Lettres d'Arétin*, t. III, p. 108. *A l'Arétin*, t. II, p. 125, 142, 288.
[6] *Lettres d'Arétin*, t. IV, p. 173.
[7] *Lettres d'Arétin*, t. III, p. 213. *A l'Arétin*, t. I, p. 168, 280.
[8] *Lettres d'Arétin*, t. VI, p. 261, 280.
[9] *La Cortiggiana*, comed., atto III, scena VIII.

Si prodigues partout ailleurs,
Du mérite indigent méprisent les disgrâces[1].

Antoine de Leve lui écrivit pour le prier de fixer lui-même la pension qu'il exigeait de lui[2].

Il dépensait à mesure qu'il recevait, et sa prodigalité égalait la magnificence de ses bienfaiteurs. Il était somptueux dans ses vêtements, ce qui fait dire à l'Ammirato qu'il n'a jamais vu de vieillard plus mignon, ni mieux orné[3]. Fontanini l'accuse d'avoir jeté des sommes immenses dans le gouffre de la débauche[4]: mais s'il donnait à ses plaisirs, sa libéralité s'étendait aussi sur les malheureux, et ses contemporains rendent un témoignage avantageux de sa charité[5]. « Tout le monde vient à moi, nous dit-il, comme si j'étais un caissier royal. Qu'une pauvre femme accouche, c'est aux dépens de ma maison; qu'un misérable soit mis en prison, il me demande sa liberté. Le soldat tout nu, le voyageur dévalisé, toute espèce d'aventurier me regarde comme le réparateur de ses pertes. Il n'y a point de malade qui ne s'adresse à mon apothicaire ou à mon médecin[6]. » Un de ses amis lui conseillant de supprimer ces dépenses: « Il ne sera pas dit, lui répond-il, que j'aie fermé aux malheureux un asile que mon cœur leur ouvre depuis dix-huit ans. On aurait raison de regarder une économie si tardive, plutôt comme une banqueroute que comme une réforme raisonnable[7]. » La vanité et le soin de se faire des trompettes de sa gloire, n'avaient-ils pas plus de part à ses largesses que la bonté de son cœur?

Il est temps d'écouter ses ennemis: et d'abord, *Crescembeni* propose comme un problème si l'Arétin fut plus digne de blâme

[1] *Rime burlesche*, l. III, p. 21.
[2] *Lettres à l'Arétin*, t. I, p. 122.
[3] *Opuscuoli*, t. II. Gaddi, *de Script. non eccles.*, p. 14.
[4] *Elog. Ital.*, p. 862.
[5] *Lettres de Doni à l'Arétin*, t. I, p. 114. *Du Titien*. p. 147. *De Marcolini*, t. II, p. 432.
[6] *Lettres d'Arétin*, t. II, p. 257.
[7] *Lettres d'Arétin*, t. III, p. 340.

que de louange [1]. Toscanella lui reproche un style enflé et peu naturel [2]. Guarini l'accuse de donner dans l'hyperbole [3], et Fontanini d'outrer l'expression et la pensée [4]. Malheureusement tous ces reproches sont fondés. On trouve partout un homme qui court après l'esprit, qui ne dit rien comme un autre, qui cherche à se singulariser par un jargon inintelligible, qui veut rajeunir une pensée usée par un tour obscur ou prétentieux [5], qui personnifie ridiculement les choses inanimées [6], métamorphose l'adjectif en substantif [7], répète une phrase par une inversion désagréable [8]; en sorte qu'un homme de bon goût ne peut soutenir l'ennui d'une lecture aussi fastidieuse.

Comme il n'y eut qu'une voix sur son ignorance, et qu'il était forcé d'en convenir [9], il conçut une aversion pour les anciens qui retombait sur leurs admirateurs : il traitait ces derniers de plagiaires, et comparait ceux qui les prenaient pour modèles à des voleurs qui croient cacher leur larcin en effaçant les armes du maître [10]. Il dit que les sentiments étaient partagés sur son compte dès son vivant, que les uns le traitaient de brouillon,

[1] *Istor. della Poes., volg.*, t. II, p. 45.

[2] *Rhetor. à Gaio Erennio*, p. 402.

[3] *Segret.*, p. 146.

[4] *Elog. Ital.*, p. 367.

[5] Voici des exemples de ces tours vicieux : « Aiguiser l'imagination par « la lime de la parole ; pêcher avec la ligne de la réflexion dans le lac de la « mémoire ; mettre le pied de la maturité dans le chemin de la jeunesse ; « refréner la bouche des passions avec le mords de la réflexion ; joindre le « bois de la courtoisie au feu de la politesse ; planter le coin de l'affection « au nom de l'amitié ; ensevelir l'espérance dans l'urne des promesses men-« teuses, etc. »

[6] « Les mains de l'art, les larmes de la chair, l'humeur de la joie, etc. »

[7] Le facile, le clair, le gracieux, le noble, le fervent, le fidèle, le bon, le vrai, l'agréable, le salutaire, le sacré, etc. C'est par de pareilles expressions qu'il avait tellement su gagner les esprits, que Lucretia Marinella s'efforce de justifier cette façon d'écrire, par l'exemple d'Apulée.

[8] Toscano, *Peplus Ital.*, p. 82. Muzzio, *Batag.*, p. 68. *Essais* de Mont., l. I, ch. LI.

[9] La Monnoye. Ménag., Paris, 1729, t. IV, p. 303.

[10] *Lettres d'Arétin, t. III, p. 241.*

parce qu'il n'avait pas de lettres; que les autres soutena qu'il n'avait pas composé les livres qui paraissaient sous nom; et qu'enfin les troisièmes le regardaient comme un g extraordinaire qui savait tout sans avoir eu de maître[1]. Or peut lui refuser le feu et l'imagination : ses comédies sont r plies de sel et de saillies; mais elles blessent les règles théâtre et la pudeur. Ce ne sont proprement que des dialog assez mal cousus. Sa versification est dure, entortillée, s grâces et sans naturel. Il n'est plus supportable dès qu'il v louer : nous rapporterons pour exemple le fameux sonnet q fit pour Jules III, auquel les Romains donnèrent le prix sur t les vers qui parurent à l'avénement de ce pontife.

SONNET.

Du monarque des cieux la sagesse profonde
Pour le bien des mortels a fait ce changement :
Si Jules III jadis fut la terreur du monde,
Jules III en devient aujourd'hui l'ornement.
Ce dieu qui le forma par sa bonté féconde,
De toutes les vertus l'a doué richement;
On entend retentir sur la terre et sur l'onde
Son éloge, qui doit vivre éternellement :
Sa force et son savoir égalent sa puissance;
Courageux, éloquent, plein d'esprit, de science.
Mais ces biens ne sont pas les plus chers à ses yeux :
Il préfère la paix, la douceur, la justice.
Le bonheur des humains est pour lui précieux,
La vertu qui renaît va terrasser le vice.

Je doute fort que le lecteur s'écrie avec Ruscelli : *Oh! l' mirable poëte*[2]!

Manuzzio, d'ailleurs assez bon juge, lui fait un mérite de r voir imité personne. « Vous n'avez pu vous résoudre, lui dit

[1] *Lettres d'Arétin*, t. V, p. 368.

[2] *Annot.* à la septième Nouvelle de la dixième Journée de Boccace, tion 1552, p. 450.

à marcher dans les routes battues, et l'élévation de votre génie a dédaigné les sentiers ordinaires. Sans autre secours que celui de vos propres lumières, vous avez parcouru rapidement la carrière de la nouveauté, et vous avez atteint à un but qu'aucun mortel n'avait frappé. Vous avez surpris l'univers, mais vos succès ne vous ont-ils pas étonné vous-même? Vous avez appris sans maître; vous avez inventé sans connaître les règles de l'art, et composé sans modèle des ouvrages qui vous rendent immortel[1]. » Barbaro lui dit que les Florentins lui doivent des remerciements de ce qu'à l'exemple des autres poëtes, il n'a pas dérobé la robe du bon Pétrarque. Quelques modernes ont imité notre auteur dans la fureur de se rendre originaux; mais ils n'ont pas eu la bonne foi dans l'aveu du motif. « Si je n'ai imité ni Boccace, ni Pétrarque, dit-il, ce n'est pas que je ne connusse leur valeur; mais j'ai senti que j'aurais perdu mon temps et ma réputation en voulant leur ressembler[2]. *Celui qui s'éloigne des grands modèles*, dit M. de Voltaire, *ne doit pas se flatter d'en servir: il n'imite personne, et personne ne l'imitera.* Arétin se défiait de lui-même lorsqu'il écrivait: « Quand je ne mériterais aucun honneur pour avoir su donner de l'âme à mon style par le secours de l'invention, je mérite au moins quelque gloire pour avoir eu la hardiesse de porter la vérité dans le cabinet des grands, à la honte de la flatterie et du mensonge[3]. »

Si ses partisans outrèrent l'éloge, ses ennemis poussèrent la satire dans l'autre extrémité. Ils firent frapper une médaille avec le buste d'Arétin d'un côté, et de l'autre la représentation d'une figure que la modestie n'a pas permis de graver, et pour légende: *Totus in toto, et totus in qualibet parte.*

Paul Jove est soupçonné d'en être l'auteur, et d'avoir voulu se venger de l'épitaphe suivante:

L'hermaphrodite Jove est sous ce marbre-ci.
Il fut femme des uns, des autres le mari.

[1] *Lettere di P. Manuzzio.* Pezzaro, 1556, p. 115.
[2] *Lettres d'Arétin*, t. I, p. 248.
[3] *Lettres d'Arétin*, édit. de Giolito, t. I, p. 128.

Mais on peut douter de cette anecdote, qui n'est fondée que sur l'autorité de quelques antiquaires, qui souvent inventent les faits pour appuyer leurs conjectures. Il faudrait, pour l'établir, prouver une rupture entre ces deux amis, et leurs lettres annoncent une liaison intime et sans interruption. Paul Jove mourut en 1562, et l'Arétin écrivit à ce sujet une lettre au grand-duc, dans laquelle il fait l'éloge du défunt[1]. Il est donc plus naturel d'attribuer cette médaille à Franco, qui composa un volume entier de satires contre Arétin. Il fut imprimé en 1557, à Venise, sous le titre de *Priapeia*, et comme il est fort rare, pour satisfaire la curiosité du lecteur, nous en rapporterons deux sonnets des moins mauvais.

I.

Achille de Volta, je vous baise les mains,
Ces mains dignes d'un roi, dont le mâle courage,
Aux dépens d'Arétin, ont signalé leur rage,
Et vengé bravement le reste des humains.
Qu'importe si le sort, le sauvant du naufrage,
A trompé du poignard les coups trop incertains,
Et si de nos clochers les lugubres tocsins
N'annoncent pas sa mort à notre voisinage ?
Souvent l'événement est un signe trompeur :
Un effort généreux met le prix à l'honneur,
Et l'entreprise seule en fait la renommée.
Aussi l'on m'entendra répéter dans ces vers :
Contre un monstre odieux la main d'Achille armée
A voulu d'un seul coup en purger l'univers.

II.

Courage, Titien, que ton repentir cesse :
Tu peux te dispenser de voir le sacristain,
Ce n'est pas un grand mal d'avoir peint Arétin ;
On peut te pardonner sans aller à confesse.
Pour l'élever, ton art, il est vrai, se rabaisse ;
Tu profanes l'honneur de ton pinceau divin,

[1] *Lettres d'Arétin*, t. VI, p. 125.

Et, peignant un sujet digne de Dragonzin [1],
Sa gloire à tes dépens vainement t'intéresse.
Modère cependant ta vive affliction ;
Loin de diminuer ta réputation,
Ce tableau va te faire une gloire infinie.
Tu viens, par un dessin vivement coloré,
De placer savamment, dans un petit carré,
De notre siècle entier la honte et l'infamie.

On ne sait où Bullard a pris que ces satires portèrent coup, qu'Arétin changea de vie et de langage, et que Franco se fit de ce changement un nouveau sujet d'épigramme. Quoi qu'il en soit [2], Fontanini applique à notre auteur [3] ces vers de Faerno.

CONTRE UN MÉDISANT.

De fiel et de poison ta langue est abreuvée,
Et ta plume distille un funeste venin.
Qui bornera le cours de ta verve effrénée,
A tes fougueux accès qui pourra mettre fin ?
Les lois pour ta fureur ont de vaines entraves :
Tu méprises l'honneur qui gémit sous tes traits ;
Les princes les plus grands, les héros les plus braves,
Sont tous défigurés dans tes hideux portraits.
Ni crainte ni pudeur n'en impose à ta plume,
La vertu la plus pure éprouve ta noirceur ;
Même contre le ciel ta bile qui s'allume
Vomit l'affreux poison qui dévore ton cœur.
Serpent plus dangereux cent fois que la vipère,
Puisse un jour le bourreau répandre de ton flanc,
Ministre précurseur d'une vengeance austère,
Le bitume empesté qui te tient lieu de sang [4].

La mort même ne put éteindre la haine que Muzio lui avait vouée. Après avoir dit que Boccace n'appelait Venise le récepta-

[1] Le Dragonzin était un peintre de taverne.
[2] *Acad. des scienc. et des arts*, ch. 327.
[3] *Elog. Ital.*, p. 267.
[4] *Rime di Faerno. Padoua*, 1718, p. 68.

cle des immondices, que parce qu'elle avait reçu l'Arétin[1], il déféra ses livres à l'inquisition[2], et en poursuivit la condamnation par le crédit de Bernardino Scotto, cardinal de Trani. On ne doit pas oublier que la sentence qui intervint qualifie l'Arétin de *pauvre homme qui a péché par ignorance*[3].

Perion, moine bénédictin, composa contre notre auteur une invective violente qu'il adressa à Henri II et à tous les princes chrétiens. Ce discours, que le Mire appelle éloquent[4], fut imprimé à Paris en 1551, et Fontanini en cite plusieurs passages dignes des curieux[5]. Matudano, envoyant ce discours à Lambin, ajoute qu'il est à craindre qu'Arétin, après s'être intitulé le fléau des princes, ne veuille devenir celui des moines[6]. Enfin, Doni publia un livre extravagant, dans lequel il s'efforce de démontrer qu'Arétin est l'antechrist de son siècle. Le titre seul suffit pour prouver à quel point cet ouvrage est ridicule[7].

Les fulminations de la cour de Rome contribuèrent beaucoup à l'accusation d'athéisme dont notre auteur fut noirci. On lui attribua le livre exécrable *de Tribus impostoribus*, quoique cet ouvrage fût connu longtemps avant lui[8], et qu'on le donne avec

[1] *Bataglie*, c. XV, p. 68.

[2] *Let. cath. di G. Muzio*. Roma, 1560.

[3] Domi envoya à Muzio le livre *de Umanita del Cristo* avec des remarques sur les endroits qu'il ne jugeait pas orthodoxes. Muzio l'ayant lu avec attention, écrivit au cardinal de Trani, l'un des inquisiteurs, qui en poursuivit la condamnation. Ce tribunal avait flétri ce livre dès 1537; mais cette fois, les œuvres d'Arétin furent condamnées, ce qui les remit en vogue, et fut cause de leur réimpression.

[4] *De Script. non eccles.*, n. 465.

[5] *Elog. Ital.*, p. 268.

[6] *Let. raccol. de M. Bruto.*, p. 351.

[7] Terre moto del Doni con la ruina d'un gran coloffo bestiale Anti-Cristo della nostra etate al vituperoso d'ogni tristezia fonte e origine, membro puzzolente della diabolica falsita, e vero Anti-Cristo del nostro secolo, etc.

[8] Le père Mersenne (*in Genesim*, p. 1830), Spizel (*Scrutinum atheismi*, sect. II, p. 18), Endrecius (*Pandect. Brandeb.*, p. 260), Tentzel (*in Bibl. Cur.*, 1704, p. 401), assurent le fait, et le père Mersenne, que ceux-ci nt

beaucoup de vraisemblance à Pierre des Vignes, secrétaire de l'empereur Frédéric II, par ordre duquel il fut composé, pendant les guerres entre le sacerdoce et l'empire. M. de La Monnoye justifie Arétin en niant l'existence du livre, qui cependant se trouve en Allemagne dans plusieurs bibliothèques, et qui a été imprimé en Hollande, sans nom de ville ni d'imprimeur et sans date d'année, sur un ancien manuscrit qui fut volé dans la bibliothèque de Munich, après la bataille d'Hoechstet, lorsque les Impériaux s'emparèrent de la Bavière. Mais je demanderais volontiers au père Mersenne, qui croit y reconnaître le style d'Arétin, quelles sont les pièces de comparaison sur lesquelles il a fait sa vérification, puisqu'il est constant qu'Arétin n'a jamais écrit en latin, et qu'il savait très-peu cette langue.

Il n'est pas aussi facile de détruire l'accusation principale. Arétin affecte, à la vérité, dans plusieurs de ses lettres des sentiments d'un vrai chrétien[1]. Il attaque même les hérétiques de son temps[2]; mais ses mœurs et ses écrits déposent contre lui. Bayle allègue en sa faveur[3] les ouvrages de dévotion qui sont sortis de sa plume. La preuve serait concluante, si sa piété les eût dictés, non pas l'intérêt, et si l'inquisition ne les eût pas condamnés comme hérétiques et scandaleux.

Baillet suppose que ce ne fut qu'après sa conversion qu'il prit le ton dévot[4], et c'est dans la même idée qu'on imprima à la tête de ses psaumes :

fidèlement copié, croit y reconnaître le style d'Arétin. Freerus (*Theat. viror. illust.*, part. II, p. 424), Cortolto (*de tribus Impost. magnis proœmium*, part. I), Frotman (*de Fascino magico*, l. III, sect. II, c. III, § 1), Voëse (*de Disput. select.*, t. I. p. 206), Morosius (*Hist. Litt.*, l. I, c. VIII, p. 70), Londin (*Comm. de Script. eccles.*, t. III, p. 78), La Place (*Théât. anon.*, p. 185 et 190), se sont contentés de mettre la question en problème.

[1] *Lettres d'Arétin*, t. II, p. 200 ; t. V, p. 254. *Rime di diversi*, 1589, p. 226.

[2] *Lettres d'Arétin*, t. III, p. 99, 101, 131, 156 ; t. V, p. 268 ; t. VI, p. 66, 76, 175.

[3] Bayle, *Dict.*, au mot *Arétin* (Pierre).

[4] *Jugem. des Sav.*, *Préf. sur les poëtes*, t. II, part. I, p. 78.

Si ce livre unit le destin
De David et de l'Arétin,
Dans leur merveilleuse science
Lecteur, n'en sois point empêché :
Qui paraphrasa le péché,
Paraphrase la pénitence[1].

Bullard appuie fortement sur cette supposition. « Le nom d'A« rétin, dit-il, mériterait plutôt d'être effacé de la mémoire des « hommes, qu'écrit au nombre des savants, si, après avoir dés« honoré sa plume par ses ouvrages scandaleux, il ne l'avait pas « signalée par la composition de ses livres pieux, qu'il appelle « les larmes de sa pénitence ; larmes qu'il tira du fond de sa « veine, et qu'il mêla à celles de ses yeux, afin de laver dans ses « eaux toutes pures les taches énormes de sa vie passée, et la « honte de ses premiers vers ; larmes qui expriment si vivement « la grandeur et la force de son repentir, qu'elles sont capables « de toucher les âmes les plus insensibles et les plus obstinées. « Depuis cet heureux changement, il composa la vie de la Vierge « et celle de sainte Catherine, et mourut quelque temps après « avec toutes les marques d'une parfaite repentance[2]. » Il est fâcheux qu'un étalage aussi touchant soit démenti par le fait. M. de La Monnoye nous apprend « qu'Arétin ne composait ses « livres de piété que pour exercer son imagination, pour faire « voir qu'il était capable d'écrire sur toutes sortes de matières, « pour apaiser les dévots irrités contre lui, et pour s'attirer la « libéralité des dames, auxquelles il envoyait des exemplaires « de ces sortes de livres. Il n'en était pas pour cela plus sage; « puisque, après avoir publié sa *Paraphrase* sur les sept psaumes « de la pénitence, et son *Umanita del Cristo* en 1535, il s'a« visa, en 1537, de dédier à Baptiste Zatti, citoyen de Rome, ces « postures infâmes dont on a tant parlé, au bas de chacune des« quelles il avait mis un sonnet aussi déshonnête, comme le dit « M. Félibien, que les actions représentées. Il composait tour à

[1] Menag., t. II, p. 109.
[2] *Acad. des scienc. et des arts*, t. II, l. V, p. 327.

« tour des écrits de piété et de débauche [1]. On ne saurait donc « conclure qu'il y ait eu du changement dans son cœur. »

Fréerus avance, sans plus de fondement, que les mauvais traitements qu'il essuya le forcèrent d'abjurer la satire et le jetèrent dans la réforme [2]. L'expérience fait voir que ces sortes de corrections allument la bile, endurcissent le cœur, et font évanouir la pudeur naturelle. Arétin apprend à ceux dont la faiblesse redoute le coup de dent, qu'on ne peut apaiser ces faméliques qu'en les intéressant. « Ce n'est, dit-il, que par les « présents qu'on ferme la bouche de celui qui mord [3]. » Boissard s'est encore trompé lorsqu'il avance que les fulminations ecclésiastiques ne portèrent que sur les écrits obscènes d'Arétin [4], puisque son *Umanita* fut déférée et condamnée la première. Il en est de même de Bayle, lorsqu'il dit que ses ouvrages de dévotion ne furent imprimés que sous le nom de *Partenio Etiro*, qui est l'anagramme de *Pietro Aretino* [5]. Ce ne fut que dans le dix-septième siècle que Ginami réimprima ces livres sous un nom postiche, afin d'éluder les défenses de l'inquisition : la première édition était sous le propre nom d'Arétin.

Voyons à présent quels moyens il employa pour escroquer sa réputation et les bienfaits des plus grands souverains. Quelques-uns se sont persuadé qu'il n'en était redevable qu'à sa causticité, et si M. de Fontenelle a parlé sérieusement, il paraît adopter cette opinion [6]. Il ne sera pas difficile de prouver au contraire qu'il les dut à la bassesse de sa flatterie. Mais commençons par le laver d'un soupçon plus infamant dont Zilioli s'efforce de noircir sa mémoire.

[1] *Lettre de La Monnoye*, Ménag., t. IV, p. 223.

[2] *Mag. Bibliot. eccles.*, t. I, p. 547. Raimondi *Erom. de bonis et malis libris*, Erom. IX. Frereus, *Theat. Viror. illust.*, p. 1461.

[3] *Lettres d'Arétin*, t. I, p. 75.

[4] *Icones L. Viror. illust.*, p. 266.

[5] Baile, *Dict.*, au mot *Arétin* (Pierre), n. 1. Giardina, *de recta Meth. cit. auth.*, p. 150. Baillet, *Jug. des Sav.*, L. C. Idem, *Déguis. des Aut.* Part. II, p. 136. *Mag. Bibliot.* L. G. *Journ. des Sav.*, année 1686, p. 508.

[6] *Dialogues des morts.*

Cet historien prétend qu'Arétin parcourait les villes d'Italie, et que, mettant en pratique les talents dont il était doué, il cherchait à pénétrer dans les cœurs pour y découvrir les secrets les plus cachés, dont il trafiquait ensuite avec ses bienfaiteurs [1]. De nos jours, un auteur espion ne pourrait au plus s'exercer que dans la librairie : les hommes du seizième siècle auraient-ils donné leur confiance à un marchand de médisance ? De plus, on sait qu'Arétin n'aima guère à voyager, et qu'il demeura presque toujours à Venise, depuis qu'il s'y fut établi.

Il s'était forgé des ressorts d'une espèce bien différente : son premier soin fut d'acquérir la réputation d'un homme caustique et véridique, auquel aucun respect humain ne pouvait imposer. Il disait ordinairement qu'il ne connaissait personne de plus méprisable que celui qui fait le bien par l'impuissance de faire du mal [2] : mais il était fort réservé dans la pratique. Auprès des grands, adulateur et soumis, il savait flatter ou se taire [3]. Sa critique ne portait jamais qu'en général, sans singulariser le prince ni le courtisan, et la cour de Rome fut son but favori. Outre le désir de se venger, il s'établissait là avec moins de danger cette réputation de caustique qu'il souhaitait avoir, et ne sacrifiait que de légères espérances : car l'expérience lui avait appris que l'Église ne donne pas volontiers. S'il lui arriva d'attaquer nommément quelqu'un, il était bien sûr de l'impuissance ou de l'insensibilité de celui contre lequel il s'élevait. Le cardinal Gaddi fut du nombre de ces derniers : Arétin avait envoyé en France Eusebi pour y toucher 600 écus ; ce jeune homme perdit cet argent à Rome, et pour s'excuser, il accusa Gaddi de l'avoir fait jouer de malheur. Le poëte, furieux, écrivit une lettre impertinente au cardinal. « J'apprends, lui dit-il, que mon « élève a fait une perte considérable dans votre maison, et que « vous lui teniez les mains. Cette action, qui serait détestable « dans un brigand, est bien digne d'un cardinal. Je ne peux me « refuser une vengeance légitime, et les prochaines affiches vous

[1] Zilioli, *Istor. di Poet. ital.*, p. 223.

[2] *Lettres d'Arétin*, t. III, p. 225.

[3] Voyez ses *Lettres aux rois et aux personnes distinguées*.

« en instruiront. Au surplus, sachez que le public voudrait me « voir dans le rang que vous déshonorez[1]. »

Cette aventure s'était passée chez Strozzi; mais Arétin, qui n'osait se jouer à ce général, passa sa colère sur le cardinal qui y était. Celui-ci se contenta de dire qu'il s'embarrassait peu des injures d'Arétin; que de plus grands maîtres que lui avaient pris patience; qu'au surplus, cet homme avait tort de lui vouloir du mal; que lui, Gaddi avait toujours été son ami, et qu'il voulait l'être à l'avenir[2]. Si Gaddi l'eût pris sur un autre ton, Arétin eût abrégé l'invective, car il était poltron, et devenait souple comme un gant quand on lui montrait le bâton. D'un autre côté, Rome faisait si peu de cas de ses attaques, qu'Orsinio Fulvio, qu'il avait appelé « méchant prêtre », le remerciait de ce qu'il le traitait comme un prélat[3].

Il avait grand soin d'éviter les disputes littéraires. Sa présomption ne l'avait pas aveuglé sur la faiblesse de ses armes. S'il se vit engagé dans quelques-unes de ces querelles, il fit bientôt les avances du raccommodement. Berni, dont il craignait la supériorité, ne put l'attirer dans la lice : s'il attaqua l'Albicante, il se livra avec bassesse aux conditions de la paix. La contestation qu'il eut avec Bernardo Tasso fut assoupie aussitôt que formée, par l'entremise de Sperone, qu'Arétin sollicita d'entreprendre cette réconciliation. Il se vante d'avoir porté le coup mortel à Boyardo[4]; mais s'il s'acharna contre ce poëte, ce ne fut que dans la vue de gagner les bonnes grâces du Bembe, qui lui était plus utile.

Le titre de véridique, qu'il affectait, donnait un nouveau prix à ses éloges. Il ne manquait pas de les accompagner d'une peinture touchante de ses besoins. Il prêchait la générosité comme une vertu qui égalait les princes à Dieu même[5]. Loin de rougir des mensonges et même des contradictions où la nécessité de

[1] *Lettres d'Arétin*, t. II, p. 304.
[2] *Lettres d'Arétin*, t. II, p. 207.
[3] *Lettres d'Arétin*, t. II, p. 17.
[4] *Lettres d'Arétin*, t. II, p. 217; t. V, p. 134.
[5] *Lettres d'Arétin*, t. I, p. 212.

flatter l'entraînait, il s'en vantait à ses amis. « Personne, leur « dit-il, ne me croit assez stupide pour ne pas apercevoir les « défauts du coloris et les imperfections du dessin. Je me suis « fait un style qui convient à tous les sujets, et je me vois forcé « de nourrir l'orgueil des grands pour l'être moi-même. Je les « porte au ciel sur les ailes de l'hyperbole ; je joins à l'art, l'a- « grément du nombre et de la cadence. J'exprime mes pensées « avec grâce ; je donne de la force aux paroles : je mets en place « les digressions, les métaphores et les autres figures de l'école. « Ce sont là les ressorts qui impriment le mouvement, et les te- « nailles qui ouvrent les portes fermées par l'avarice [1]. Je suis « parvenu au point où je me vois, dit-il ailleurs, parce que je « m'embarrasse peu de mentir quand il s'agit de louer ceux qui « ne le méritent pas [2]. » Un de ses amis l'avertissant qu'on l'accusait de se contredire, il lui répond : « Dites à ceux qui me font « ce reproche, que par ses satires Pierre Arétin se montre tel « qu'il est, et que dans ses éloges il apprend aux princes quels « ils devraient être. Au surplus, la pauvreté qui m'égorge ne me « permet pas de penser aux bienséances [3]. »

« Les supplications, les prières et les plaintes, écrit-il ailleurs, « que j'emploie pour extorquer le payement de la pension que « l'empereur me fait, me sont d'une grande utilité. Je les charge « d'encre, de façon que je ne peux m'empêcher de rire en les « relisant. Vous pouvez en faire de même, quand vous me voyez « louer des pagodes indignes de mon encens. Vous devez encore « traiter de chansons ces discours : *Je meurs de misère, je suis « dans le plus grand besoin*, et les autres bourdes dont je les « régale [4]. »

Il faisait des présents à ceux dont il attendait quelque bienfait, pour les piquer d'honneur [5]. Il envoyait dans les cours les

[1] *Lettres d'Arétin*, t. II, p. 52.
[2] *Lettres d'Arétin*, t. IV, p. 168.
[3] *Lettres d'Arétin*, t. III, p. 133.
[4] *Lettres d'Arétin*, t. III, p. 124.
[5] *Lettres d'Aretin*, t. I, p. 14, 17, 40 ; t. II, p. 67, 68 ; t. VI, p. 73, 108, 173, 188, 193, 241, 276.

plus éloignées, pour être informé de ceux dont il pouvait se flatter de tirer quelque chose, et ne manquait pas de leur écrire [1]. Il devenait importun quand on lui avait donné quelque espérance [2], et insolent quand il avait obtenu ce qu'il demandait. Il répond à un trésorier de France qui venait de lui payer une gratification : « Ne soyez pas surpris si je garde le silence. J'ai usé « mes forces à demander, il ne m'en reste plus pour remercier [3]. » Il se servait de l'appui des plus grands pour forcer la libéralité des inférieurs. Il employa Marguerite d'Autriche auprès du duc de Camérino [4], Charles-Quint près du grand-duc [5], et ce dernier auprès du cardinal de Ravennes [6].

Il n'ignorait pas l'usage des dédicaces. Il les adressait à ceux dont la générosité lui était connue. Un simple marchand fut associé aux honneurs qu'il faisait valoir aux souverains. Charles Affactati, lui ayant fait présent d'un diamant et d'un collier de 100 écus, cela lui fit croire que cet homme payerait chèrement une dédicace : il ne manqua pas de lui adresser le quatrième volume de ses lettres, avec le compliment circulaire qu'il faisait aux rois : « Je me repens, lui dit-il, de ne vous avoir pas adressé « tout ce qui est sorti de ma plume, je vous la consacre en ce « jour, et je n'écrirai plus que pour vous [7]. » Lorsque l'épître ne rendait pas ce qu'il s'était promis, il entrait en fureur. Il écrivit des impertinences à Paul III, parce qu'il n'avait pas payé la dédicace de son *Orasia*, et le menaça d'adresser au sultan sa *Légende des Saints* [8].

Il travaillait de commande, et la matière lui était égale. De là

[1] *Lettres d'Arétin*, t. II, p. 27.

[2] *Lettres d'Arétin*, t. I, p. 50, 69 ; t. II, p. 53, 76 ; t. III, p. 137, 146, 176, 292, 317 ; t. V, p. 231.

[3] *Lettres d'Arétin*, t. IV, p. 42.

[4] *Lettres d'Arétin*, t. IV, p. 3.

[5] *Lettres d'Arétin*, t. II, p. 59.

[6] *Lettres d'Arétin*, t. III, p. 195.

[7] *Lettres d'Arétin*, t. IV, p. 105, 166 ; t. V, p. 224, 226 ; *à l'Arétin*, t. II, p. 294. *Rime di Nic. Grudio*. Leide, 1612, l. III, p. 40.

[8] *Lettres d'Arétin*, t. III, p. 63, 70, 141.

cette bigarrure de sacré, de profane et d'obscène. La marquise de Pesquaire l'exhortant à consacrer sa plume à la piété : « La « volonté d'autrui et ma misère, lui répond-il, sont les causes de « tout le mal. L'avarice des grands est égale à ma pauvreté, et « ma plume ne recueillerait que des compliments de commiséra- « tion, sans sa complaisance [1]. » Il composa les vies de sainte Catherine et de saint Thomas d'Aquin, par ordre de la marquise du Guast ; la *Comédie du Philosophe* fut faite pour le duc d'Urbin : Baudouin del Monte lui fit commencer la *Légende des Saints* ; mais ce seigneur ayant cessé de payer la pension qu'il lui avait promise, Arétin abandonna l'ouvrage. Ses autres livres de dévotion durent leur naissance à l'envie de se raccommoder avec la cour romaine [2].

Doni, pour exprimer la facilité avec laquelle Arétin composait, dit qu'il faisait un livre, comme on crache [3]. Arétin lui-même en convient lorsqu'il dit : « La vie m'est présentement à charge ; « il m'est impossible de satisfaire à l'avidité des seigneurs. Je « n'ai plus de neuf à leur offrir. La vieillesse engourdit mon « imagination, et l'amour, qui réveillait autrefois mon esprit, ne « fait plus que l'endormir. Je faisais quarante stances dans une « matinée, je suis bien heureux quand je peux en achever une. « Je n'ai mis que sept jours à ma *Paraphrase des Psaumes* ; le « *Courtisan et le Maréchal* ne m'ont coûté que dix matinées : « j'ai employé trente jours à la *Vie de Jésus-Christ*, et j'ai « achevé en moins de six mois l'œuvre entier de la *Sirena* [4]. »

Coccio dit qu'Arétin ne travaillait qu'une heure ou deux chaque matinée [5], et il eût été à souhaiter, suivant le Bembe, qu'il eût eu assez d'aisance et de tranquillité pour pouvoir recueillir les fruits de sa fertilité [6].

On ne sera pas surpris, avec cette abondance, qu'un homme

[1] *Lettres d'Arétin*, t. II, p. 9.
[2] *Lettres d'Arétin*, t. I, p. 225 ; t. II, p. 168.
[3] *Libreiria I.* Venezia, 1533, p. 40.
[4] *Lettres d'Arétin*, t. I, p. 99.
[5] *Let.* In fine *Ragg.* Edit. Cosmopoli, 1660, p. 415.
[6] *Let. de Bembo*, t. III, p. 285.

qui faisait métier de littérature, fût plus curieux de livrer sa marchandise que de la finir. Les erreurs et les bévues l'inquiétaient peu, pourvu que la satire en favorisât le débit. Une critique mordante lui tint lieu de justesse, et le soutint pendant sa vie : il n'approuvait rien qui lui fût étranger, et ne cessait de louer ce qui lui appartenait ; mais il n'en imposait qu'à ceux qui prennent les effets d'un mauvais cœur et d'un esprit mal fait pour les marques d'un génie supérieur.

Il avait un principe bien dangereux en matière de religion [1]. Il soutenait que les fictions poétiques deviennent des vérités quand elles contribuent à relever la gloire des saints. « Ce livre, « dit-il en parlant de la *Vie de sainte Catherine*, se soutient sur « le dos de l'invention : l'ouvrage eût été peu de chose sans le « secours de mes méditations [2]. » Sa confession de foi s'accorde assez avec ce sentiment. « Je crois, dit-il, en Jésus-Christ, et « sans chercher autre chose, je m'acquitte des devoirs de la foi [3]. » Il avoue cependant la témérité de son entreprise ; il reconnaît qu'il écrivait sur des matières au-dessus de ses forces [4], et s'en excuse dans ces termes : « Si j'eusse composé ces ouvrages par « une confiance téméraire, j'avoue que je mériterais plutôt un « châtiment qu'une réprimande ; mais n'ayant travaillé que par « obéissance, je suis digne d'excuse [5]. »

Il me reste à rendre compte des ouvrages de notre auteur, et à parler de ceux qui lui ont été faussemant attribués.

I. Ses dialogues obscènes sont sans contredit ce qu'il y a de mieux écrit pour le style. Il se vante d'avoir traité les matières les plus infâmes, sans qu'il lui soit échappé un terme déshonnête [6]. Je laisse à juger si cette excuse justifie le choix de la matière.

Ces dialogues peuvent se diviser en trois parties. La dernière,

[1] *Lettres d'Arétin*, t. II, p. 168.
[2] *Lettres d'Arétin*, t. III, p. 169.
[3] *Lettres d'Arétin*, t. III. p. 106.
[4] *Lettres d'Arétin*, t, VI. p. 311.
[5] *Lettres d'Arétin*, t. VI, p. 311.
[6] *Lettres d'Arétin*, t. III, p. 196.

qui traite des cours, est la plus supportable. Dans la première, il est question des désordres des nonnes, des femmes mariées et des courtisanes. La seconde traite de la vie et de l'esprit des dernières. L'auteur les intitula d'abord *Caprici*, invention bizarre et sans règle ; il les nomma dans la suite Dialogues. Ils ont été imprimés ensemble et séparément. La première partie est dédiée à son singe, et finit par cette invective contre les nonnes : « Bien loin d'écrire sur ces matières, je n'aurais pas seulement osé y penser, si je n'eusse espéré que le feu de ma plume « pourrait servir à purifier les traces honteuses de leurs débau« ches. Elles devraient éclater dans leurs cloîtres comme les lis « des champs ; mais elles se sont souillées dans la fange du siè« cle, de façon que les monastères, établis pour nous donner une « idée du paradis, sont devenus l'image de l'enfer. Je me flatte « que cet écrit fera l'office du fer cruellement pitoyable, avec « lequel le bon médecin retranche le membre infecté pour sau« ver ceux qui sont sains[1]. »

La seconde partie est dédiée à *la Valdaura*, célèbre courtisane de son temps.

On ne vit des éditions un peu correctes qu'après la mort de l'auteur. La plus complète a pour titre : *Raggionamenti di M. P. Aretino, cognominato* il flagello di principi, il veretiero e il divino, *divisi in tre giornate*, 1624. La seconde partie est intitulée : *Il Piacevole Raggionamento del Aretino, nel quale il Zoppino frate, e Lodovico Putassiero, trattano de la vita e de la genealogia de tutte corteggiane di Roma.* On y a ajouté : *Il Commento di ser Agresto sopra la prima ficata del padre Siceo con la diceria de Nasi*[2]. On lit à la tête de la quatrième partie : *Raggionamento nel quale M. P. Aretino figura con quarto suoi amici, che favellano de tutte le Corti di mondo, e di quella del Cielo.* Il y avait eu une édition antérieure où l'on avait daté *Cosmopoli*, au lieu du nom de la ville dans laquelle parut pour la première fois le Dialogue de Madeleine et de Ju-

[1] *Ragg.* Edit. Cosmopoli, 1660, p. 1.

[2] Molza est l'auteur du premier ouvrage, et Dolce a fait la harangue sur les nez.

lie, sous le titre de *la Putana errante*. Cet ouvrage a formé de grandes disputes dans la république des lettres, les uns l'attribuant à l'Arétin, et les autres le donnant à Laurent Venier. Bayle se déclare pour les premiers [1]. Ceux qui adoptent le sentiment des seconds se fondent sur ce qu'Arétin dit lui-même :

Moi qui connois à l'odeur un ouvrage,
Qui sais sentir un gentil badinage,
Je vous envoie, en un style bouffon,
Du bon Venier la Courtisane errante ;
Mon écolier dont la plume galante
Passe son maître en ce métier fripon [2].

Et La Mothe le Vayer, voulant caractériser une femme entièrement décriée, l'appelle la *Courtisane de Venier* [3]. Il n'est pas cependant si difficile d'accorder ces deux opinions, quand on sait que deux ouvrages ont porté le même titre. Le premier est un petit poëme divisé en trois chants, qui contient 138 stances, et qui fut imprimé à Venise en 1531 [4]; et le second est le dialogue dont il s'agit. Ce dernier est d'Arétin, et l'autre de Laurent Venier, qui invoque son maître en ces termes :

Illustre et sublime Arétin,
Prête à ma muse fanatique
Le feu de ton pinceau divin,
Et de ta verve satirique.

Dans la seconde édition de ce petit poëme, qui ne parut qu'en 1558, il y a une préface d'Arétin, qui ne vivait plus alors, et Venier y ajouta 144 stances, sous le titre de *Trent'uno* [5] *de la Saffetta*, qui contiennent le récit d'une aventure de sa courtisane. Venier, qui était piqué de ce qu'on avait donné son premier ou-

[1] Bayle, *Dict.*, mot *Arétin* (Pierre), note K.
[2] *Opere burlesche*, t. III, p. 28, 29.
[3] *Dialogue du mariage*, p. 396.
[4] C'est de cette édition dont Aretio parle. *Lettres à l'Arétin*, t. I, p. 105.
[5] *Dare il trent'uno*, est une façon figurée de parler qu'on peut rendre en français par *donner le reste*.

vrage à l'Arétin, s'en plaint aigrement au commencement de cette édition :

Il n'est point de tête ignorante
Dans sa langue et dans le latin,
Qui ne dise : C'est Arétin
Qui fit la Courtisane errante.
Ils ont menti, les sots ! et pour mieux éclaircir
Jusqu'à quel point va leur bêtise,
De Saffette en ce jour je chante le plaisir.
Mais d'où peut naître leur méprise ?
Si cet écrit brille de quelques feux,
Arétin m'a prêté son pinceau merveilleux.
Pense-t-on qu'un esprit de glace
Pour avoir invoqué sa muse une ou deux fois,
Atteigne au sommet du Parnasse ?
Ce serait dans un jour guérir du mal français.
Il faut que l'on invoque Arétin, vrai prophète,
Si l'on veut, comme moi, devenir bon poëte :
D'un style plus sublime eût écrit l'Arétin,
S'il eût fait parler ma P.....
Je lui dus ces talents qui font que l'on me prise,
Mais jamais d'une femme a-t-il vu la chemise ?
Il vous a donc aidé. J'ose encor dire : Non ;
Et ne veux point que l'on me berne
Avec Berni [1], qui souscrit de son nom
Ces vers dignes de la taverne,
Où si mal est peint le guerrier
Qu'en ridicule il a su copier.

Et plus bas il ajoute :

Pressé par deux motifs, dans un style divin,
Saffette, j'entreprends de chanter votre gloire :
J'ai voulu prouver qu'Arétin
N'avait pas de part à l'histoire, etc.

Malgré ces preuves, qui sont concluantes, l'auteur anonyme

[1] Berni, trouvant le style du boyard trop bas pour chanter *Roland*, s'avisa de mettre le même poëme en vers plus pompeux.

d'une lettre rapportée par Ménage ne laisse pas de s'opiniâtrer à soutenir que le dialogue et le poëme sont d'Arétin[1]. L'édition de Lucerne attribue malignement les deux poëmes à Maffée Veniero, archevêque de Corfou, et ce n'est pas la seule fois que les protestants ont usé de cette ruse, dans le dessein de porter atteinte aux chefs de l'Église romaine. Maffée n'était pas né lorsque ces ouvrages parurent, et le véritable auteur se nomme bien expressément lorsqu'il dit :

> Puisqu'on peut, sans blesser l'exacte bienséance,
> Extravaguer une fois l'an,
> Votre Laurent Venier prend ici sa licence.

Il a paru à Cologne, chez Pierre Marteau, un petit livre sans date d'année, intitulé la *Bibliothèque d'Arétin*, quoiqu'on y ait inséré plusieurs pièces qui ne sont pas de lui. On trouve au commencement une traduction des deux premiers dialogues, qui n'est ni exacte ni fidèle ; celle de l'entretien de Madeleine et de Julie, qui est à la fin, est un peu meilleure.

Ces dialogues ont été traduits en espagnol et en latin, et imprimés à Zuickaw et à Francfort en 1624, sous le titre de *Pornobosco-didascalus, seu Colloquium muliebre de astu et dolis meretricum, ex italico in hispanicum versus à Ferdinando Xuaresio, ex hispanico in latinum à Gaspare Barthio.* Ils ont encore été mis en allemand sous le nom de *P. Aretini Italianischer Huren Spiegel. Nuremb.*, 1672.

Coccio parle ainsi de cet ouvrage : « Arétin a plus rassemblé « de paroles en dix jours que les presses n'en pourraient rassem- « bler en vingt. Les femmes qu'il introduit gardent leur carac- « tère ; il leur fait tenir des propos sans ordre et sans liaison ; « la négligence qui caractérise les ouvrages de l'auteur est une « beauté dans celui-ci. Les périodes coupées, les expressions im- « propres, les vices de la diction contribuent à le rendre plus in- « génu. L'auteur représente au naturel deux femmelettes qui « entament de grands discours sans les finir, qui répètent ce « qu'elles ont dit, et recommencent quand on croit qu'elles ont

[1] *Menag., t. IV, p. 61.*

« achevé. Les matières qu'il traite sont à la portée de tout le « monde. On reconnait partout le feu et la fertilité de cet admi- « rable génie. Il n'y a personne qui ne croie entendre deux Flo- « rentines causant à cœur ouvert, etc. »

II. *I setti Salmi di Penitentia di David, composti per M. Pietro Aretino.* Cette paraphrase des Psaumes fut imprimée pour la première fois en 1534, et dédiée à Antoine de Leve. Il y en eut dans la suite plusieurs éditions. Louis de Vaucelles, prieur de Montrottier, maître des requêtes de la reine de Navarre, se donna la peine de la traduire en français. Crescembeni la juge digne d'être lue ; mais il faut avouer qu'Arétin a eu le sort de tous ceux qui ont voulu faire parler le roi prophète sans avoir ses sentiments.

III. *I tre libri de l'Umanita di Cristo di M. P. Aretino.* Arétin dédia ce livre au marquis de la Stampa, son bienfaiteur, qu'il y qualifiait de *magnanime seigneur ;* mais le titre et la dédicace furent supprimés aussitôt que le marquis de la Stampa cessa d'être utile ; exemple de désintéressement renouvelé de nos jours. Le prieur de Montrottier habilla aussi cette *Humanité* à la française.

IV. *Il Genesi di M. P. Aretino, con la Visione di Noe, nella quale si vede i Misterii del Testamento Vecchio e Nuovo. Vinezia,* 1538. L'infatigable Vaucelles donna encore une traduction de cette rapsodie. L'inquisition, en condamnant ces ouvrages, leur donna la vogue. Aussi furent-ils réimprimés le siècle suivant, sous le nom anagrammatique de *Partenio Etiro.*

V. *La Vita di Catharina Vergine, divisa in tre libri*, dédiée au marquis du Guast. Il y eut une seconde édition de ce livre en 1553, sous le même nom de *Partenio Etiro.*

VI. *La Vita di Maria Vergine*, dédiée à la marquise du Guast. Ce livre fut traduit en français par un anonyme et réimprimé dans le dix-septième siècle.

VII. *La Vita di san Thomaso d'Aquino. Vinezia,* 1543. Arétin nous apprend que le chevalier Vendrino s'avisa d'en faire un poëme[1]. Elle fut réimprimée en 1628 et en 1630.

[1] *Lettres d'Arétin*, t. I, p. 248.

Si l'on en croit Ghilini : « Tous ces ouvrages sont d'une « grande beauté, remplis de doctrine, et prouvent que le génie « d'Arétin embrassait tous les genres de littérature[1]. » Il fallait que Ghilini ne connût ces livres que superficiellement, ou qu'il fût aveuglé par l'amour de la patrie et le mauvais goût des siècles précédents. Ménage en juge plus sainement, lorsqu'il dit : « Arétin n'est supportable que dans ce qu'il a fait de libre ; « mais en matière de dévotion, on ne peut le souffrir, et c'est la « chose du monde la plus pitoyable que ses Vies de sainte Ca- « therine et de saint Thomas d'Aquin, sa Genèse et sa Para- « phrase des Psaumes, soit pour les expressions, soit pour les « pensées[2]. »

VIII. *La Corteggia, comedia del divino M. P. Aretino. Vinezia,* 1534. Dans cette pièce, Maco de Sienne vient à Rome pour accomplir le vœu de son père de le faire cardinal. Convaincu qu'on ne peut attraper la barrette sans être rompu au manége de la cour, il s'adresse à maître André pour apprendre le métier de courtisan. Celui-ci le conduit aux étuves et le fait entrer dans une cuve qu'il nomme le *moule des cardinaux.* Après l'avoir fait raser et parfumer, il lui persuade que ce cérémonial lui a donné l'esprit et la science qui lui manquaient, et lui présente un miroir concave. Le bon Maco, voyant son visage grossi de moitié, s'imagine qu'il en est de même de son mérite, que toutes les femmes vont courir après lui, et qu'il sera bientôt le maître dans Rome. Il faut remarquer que l'auteur introduit sur la scène le sacristain de Saint-Pierre et le prieur des récollets d'*Ara Cœli.* Le clergé de ce temps n'était pas si chatouilleux que le nôtre, puisqu'il laissa représenter cette pièce pendant le carême de 1537, dans la ville de Bologne, qu'Arétin nomme *la Servante des prêtres et l'adulatrice de leurs débauches*[3].

IX. *Il Marescalco, comedia di M. P. Aretino,* 1533. Un duc de Mantoue avait un maréchal qui regardait les femmes de travers. Ce duc feignit de vouloir le marier, et promit 400 ducats pour la

[1] *Teat. de gli Uom. letter.*, t. I, p. 192.
[2] Ménag., t. II, p. 108.
[3] *Lettres d'Arétin*, t. I, p. 245.

dot de la future. Quoique le maréchal se trouvât dans un grand embarras, l'avarice triompha néanmoins de l'aversion ; mais le duc lui présenta un jeune garçon habillé en fille. Ce galant homme ne se fut pas plutôt aperçu de la raillerie, qu'il reprit toute sa gaieté. Ces pièces ne sont que des scènes détachées. L'auteur avait dessein de les réduire en cinq actes[1], pour leur donner une forme régulière ; ce projet n'a pas été exécuté. Il fait paraître dans ces deux pièces vingt à vingt-cinq acteurs sur la scène.

X. ***L'Ipocrito, comedia di M. P. Aretino. Vinezia,*** **1542.** Liséo, vieux père de famille, accablé de malheurs et réduit au désespoir, reprend courage par les conseils de l'Hypocrite, et s'élève au-dessus de ses adversités. La persécution de ses gendres et la débauche de ses filles ne le touchent plus. Il méprise même les faveurs que la Fortune lui vient offrir, d'où l'auteur conclut que cette déesse, sujette aux travers de son sexe, refuse ses grâces à ceux qui les sollicitent, et les prodigue à ceux qui n'en font pas de cas. Cette pièce ne tient rien de ce que son titre promet, exemple fidèlement copié par plus d'un moderne. On croit trouver un caractère comme dans le *Tartufe*, on n'y voit que quelques traits contre les faux dévots.

XI. ***Il Filosofo, comedia di M. P. Aretino. Vinezia,*** **1546.** Toutes ces comédies étant extrêmement rares, nous n'avons pu recouvrer celle-ci, ce qui nous met dans l'impossibilité d'en donner l'argument. Un certain Jacques Doronnetti, sur la fin du dix-septième siècle, fit une imposture à la république des lettres, dont il est à propos de rendre compte. Après avoir changé les prologues, les noms des personnages, et retranché les obscénités, il fit réimprimer les comédies dont il s'agit, comme des pièces nouvellement découvertes. Le maréchal fut déguisé sous le nom d'*Il Cavalerrizzo, comedia ingeniosa ;* le Philosophe prit le titre d'*Il Sofista, comedia bellissima*, et l'Hypocrite fut masqué sous celui d'*Il Finto, comedia leggiadra.* Pour appuyer l'imposture, il raconte, dans la préface qu'il a mise à la tête de cette édition, que ces comédies ont été trouvées dans les papiers d'un

[1] *Lettres d'Arétin*, t. I, p. 251.

bel esprit qu'il nomme Luigi Tansillo, mort depuis peu de temps. Stigliani a donné dans le panneau [1]; mais Crescembeni a démasqué le plagiat par la confrontation de cette édition avec les précédentes [2]. Il impute cette supposition à la nécessité d'éluder les fulminations qui enveloppaient indistinctement tous les ouvrages de notre auteur.

XII. *La Talenta di M. P. Aretino, composta alla petizione de magnifici signori sempiterni, e recitata d'alla loro proprie magnificenze col mirabel apparato. Vinezia*, 1542. Talente, courtisane, se plaint de la fuite d'un Maure et d'une esclave, qui lui avaient été donnés, l'un par Tinca, capitaine napolitain, l'autre par Vergolo, Vénitien. Armillio, seigneur romain, avait feint de l'amour pour cette courtisane, afin d'avoir entrée dans sa maison, et pouvoir parler à l'esclave qu'il aimait. Fâché de l'avoir perdue, il rencontre Blando, qu'il soupçonnait de l'avoir enlevée, et entre chez lui, où il apprend que le Maure est la femme de Marchetto, fils de Vergolo, qu'on avait peinte en noir; que l'esclave est un jeune garçon habillé en fille, et marié depuis peu à Marmillia, fille de Tinca, et que ces déguisements n'avaient eu pour objet que d'escroquer les faveurs de Talente. Cette découverte guérit Armillio de sa première passion, et lui fait ouvrir les yeux sur les beautés de la fille de Blando qu'il épouse : Vergolo et Tinca payent la valeur des esclaves, et Talente se raccommode avec Orsinio, son ancien galant.

XIII. *Lettere di M. P. Aretino. Vinezia*, 1537. Ce recueil, dont il ne parut d'abord qu'un volume, fut poussé jusqu'à six, qui furent réunis dans une édition qu'en donna Mathieu Le Maître, à Paris, en 1619 [3]. Quoique Arétin se vante d'avoir été le pre-

[1] *Let. de Stigliani*, a. e., 119.

[2] *Istor. della volg. Poesia*, t. II, p. 437. *Giornale delle Letter. d'Ital.* t. XI, p. 153.

[3] Le premier volume, imprimé en 1537, est dédié au duc d'Urbin. Ce livre eut tant de vogue qu'il y en eut neuf éditions en sept ans. Le deuxième fut imprimé en 1542, et dédié à Jacques Ier, roi d'Angleterre. Le troisième en 1548, dédié à Côme de Médicis, duc de Florence. Le quatrième fut dédié à Charles Affaetati Marchand, en 1550 ; il le qualifie de

mier qui ait publié des lettres familières[1], l'Addo avait fait imprimer[2], longtemps avant, celles de Catherine de Sienne et celles de Filelfo ; mais il faut convenir qu'il est le premier qui se soit avisé de donner au public ses propres lettres[3]. Minutoli prétend que le premier volume mérite quelque attention[4]. Et Ménage dit « qu'il a lu avec attention toutes les lettres de Pierre Arétin, « et qu'il n'a pu y trouver un mot qu'il lui fût possible de faire « entrer dans ses ouvrages[5]. »

XIV. *Laude di Clemente VII, Opt. Max. Pont., compositione del divino poeta M. P. Aretino.* Ce petit poëme et le suivant ne se trouvent que dans les anciennes bibliothèques. Ils furent imprimés à Rome en 1534.

XV. *Canzone in lode del Datario, compozitione del preclaro poeta M. P. Aretino.* On peut regarder ces ouvrages comme des pièces fugitives, qui par leur valeur n'ont intéressé personne à les conserver.

XVI. *Sonnetti lussuriosi di P. Aretino.* Ce sont ces sonnets, dont nous avons parlé, qu'Arétin fit pour mettre au-dessous des dessins de Jules Romain, gravés par Marc Raymondi. Ce petit livre est aussi rare qu'il est obscène, et ne contient que 25 pages. On ne trouve plus que l'estampe qui servait de frontispice. Lallain, riche marchand de Paris, acheta ces planches pour 100 écus, somme alors considérable, dans le dessein de les anéantir ; ce que son zèle exécuta, de façon que les misérables copies qui courent aujourd'hui le monde n'ont que le venin de celles de ces grands maîtres[6]. M. de La Monnoye, pour égayer sa sérieuse littérature, a bien voulu réduire en distiques latins cha-

magnanime seigneur. Le cinquième parut la même année, et est dédié à Baudouin del Monte. Le sixième parut en 1557, et est dédié à Hercule d'Este.

[1] *Lettres d'Arétin*, t. III, p. 19 ; Ménag., t. II, p. 178.

[2] *Elog. Ital.*, p. 361, 362.

[3] *Let. d'Apostolo Zeno.*

[4] Bayle, *Dict.*, mot *Arétin* (Pierre), note 1.

[5] Ménag., t. II, p. 109.

[6] Chevillier, *Orig. de l'imp. de Paris*, p. 224.

cun de ces sonnets. Il a mis ces deux vers sous le portrait d'Arétin :

Marc grava ces tableaux que Jules avait peint :
L'un et l'autre le cède aux vers de l'Arétin.

Et pour préface :

De Marc et du Romain les noms sont oubliés ;
Le public à toi seul adjuge ces figures :
Tes vers font oublier les traits et les postures,
Et les honneurs communs te sont appropriés.
Mais, victime du temps, ton galant badinage,
Hélas ! ne se retrouve plus !
Pour réparer du sort l'injurieuse rage,
Faible soulagement à des pleurs superflus,
J'ose t'offrir, lecteur, dans ces faibles distiques,
Un essai de ces sels attiques :
Priape écoutera volontiers mes discours ;
Il est, quoique grossier, le frère des Amours.

Qui ne serait attendri des regrets de ce grave académicien ? Quelques auteurs, qui avaient entendu parler de ces sonnets sans les avoir vus, se sont imaginé qu'Arétin avait composé un livre, *de omnibus Veneris schematibus*.

XVII. *Duoi primi Canti di Marfisia del divino M. P. Aretino.* Ce poëme n'est que commencé. Le troisième chant parut en 1538. L'auteur en fit brûler le reste[1]. Bernard Accolti en parle avec éloge[2].

XVIII. *Stanze di M. P. Aretino in lode di Madona Angela Sirena. Vinezia*, 1537. L'impératrice, à laquelle il dédia cet ouvrage, lui envoya un collier d'or de cinq cents écus. Il a fait imprimer à la tête quelques sonnets apologétiques qu'il avait mendiés de quelques poëtes de ses amis. Nos anciens n'en savaient pas davantage : les *Comités* des cafés n'étaient pas encore formés. Aujourd'hui, cinq ou six émissaires députés dans

[1] *Lettres d'Arétin*, t. III, p. 288.
[2] *Lettres à l'Arétin*, t. I, p. 134.

ces regrats du bel esprit emportent les suffrages, et la cohue subjugue le parterre et le public.

XIX. *Delle lagrime d'Angelica di M. P. Aretino, duoi primi canti.* 1538. Ce poëme eut le même sort que celui de Marfise, et quoique imparfait, la marquise du Guast, à laquelle il était dédié, le paya comme achevé sur la parole de l'auteur. *L'Unico Aretino* se récrie après l'avoir lu : « Moi dont l'art a fait pleurer les pierres, je n'ai pu m'empêcher de joindre mes larmes à celles d'Angélique[1].

XX. *Stambotti*[2] *alla Villanesca Freneticati dalla quartana, con le Stanze alla Sirena in comparazione de gli stili. Vinezia,* 1544. Ces vers mordants sont adressés *al facetiissimo Trippa Cantianese Stafieri d'ogni senza menda duca d'Urbino*[3].

XXI. Crescembeni parle d'un poëme à la gloire de la marquise du Guast, imprimé en 1542, dont il ne reste aucun vestige[4].

XXII. *L'Orasia di M. P. Aretino. Vinezia,* 1546. C'est une espèce de tragédie en vers libres, que l'auteur appelle son chef-d'œuvre[5], et qu'il dédia à Paul III. On ne la trouve qu'en manuscrit[6].

XXIII. *Capitoli*[7] *di M. P. Aretino in lode del magnanimo duca d'Urbino.* Ce poëme contient deux cent vingt-six vers, et deux sonnets, dont l'un est le portrait du duc et l'autre l'éloge de la célèbre Vittoria Farnèse, son épouse.

XXIV. *Ternari*[8] *di M. P. Aretino in gloria di Giulo III e della Reyna Cristianissima.* Lyon, 1551.

[1] *Lettres à l'Arétin*, t. I, p. 134.

[2] Les *Stambotti* sont une espèce de poésie divisée par stances de huit vers chacune.

[3] *Bibliot. du P. Montfaucon*, t. II, p. 781. Il y a un exemplaire de cet ouvrage dans la Bibliothèque du Roi à Paris.

[4] *Istor. della volg. Poes.*, t. IV, p. 46.

[5] *Lettres d'Arétin*, t. IV, p. 59.

[6] Allac., *Drammaturgia*, p. 624.

[7] Les *Capitoli* sont un genre de poésie dont les stances sont de six vers, et les rimes redoublent de trois en trois vers.

[8] C'est un genre de poésie dont les stances sont encore de six vers, mais sans rimes redoublées.

XXV. *Li duoi Canti di Orlandino di divino M. P. Aretino. Stampato nella Stampa per maestro della Stampa d'entro la Citta; e non fuori, nel mille, volto cerca.* Arétin, sans s'excepter, tourne en ridicule tous les poëtes de son temps qui affectaient de prendre leurs héros dans la cour de Charlemagne. Il invoque, au lieu d'Apollon, un certain Gambano, personnage infâme, et la fameuse Saffette lui tient lieu de muse. Il s'est servi du diminutif de Roland; non qu'à l'exemple de quelques autres il ait pris pour sujet l'enfance de ce paladin, mais parce qu'il en fait un pauvre petit homme, et qu'il représente Astolphe, Renaud et les autres comme une troupe de goujats et de poltrons.

XXVI. *Combattimento poetico del divino M. P. Aretino, e del bestiale Albicante, occorso sopra la guerra di Piedemonte, e la loro pace celebrata nell' Academia de gli Intronati di Sienna.*

Il composa encore un grand nombre de satires, dont il ne reste plus de vestiges. La mort de Jésus-Christ, tragédie de sa composition, a eu le même sort[1]. Il avait aussi fait un traité *del Fondamento Cristiano*, dont Ghilini[2], Crasso[3], et Doni[4] parlent comme d'un ouvrage qui n'a pas vu le jour. Il commença la légende des Saints[5]. Le sénat voulut l'engager à entreprendre l'histoire de Venise[6], et Charles-Quint lui proposa d'écrire sa vie[7]. Mais il s'excusa de l'un et de l'autre sur son incapacité. Alexandre Picolomini[8] parle d'un dialogue entre deux cardinaux sur les mœurs du clergé, et Coccio lui attribue un Traité de la servitude et de la liberté[9]. Il y a bien de l'apparence que ces deux ouvrages ne furent qu'en projet. Il en est de même de

[1] *Lettres d'Arétin*, t. VI, p. 184.
[2] *Teat. d'Uom. letter.*, t. I, p. 192.
[3] *Elog. d'Uom. letter.*, t. I, p. 40.
[4] *Libraria II.* Vinezia, 1555, p. 147.
[5] *Lettres d'Arétin*, t. VI, p. 7.
[6] *Lettres d'Arétin*, t. I, p. 320.
[7] *Lettres d'Arétin*, t. III, p. 137; t. IV, p. 104.
[8] *Lettres à l'Arétin*, t. II, p. 143.
[9] *Let.* in fine dei *Raggion.*, edit. 1660. Cosmopoli, p. 417.

la comédie, et des quatre thèses que le *Pédant* annonce à la fin de la comédie du *Maréchal*, lorsqu'il dit : « Dieu aidant, lors du relâchement de nos études, nous espérons vous donner une comédie des progrès du Maréchal, suivie de quatre thèses. La première établira quel est le bonheur de ceux qui n'ont point de femme. La deuxième démontrera la misère de ceux qui en ont une qui ne veut pas mourir. La troisième prouvera les accidents qui menacent le front et les épaules de ceux qui se chargent de cette marchandise. Enfin, la quatrième conclura par la félicité de ceux qui n'en ont point, qui n'en ont point eu, et n'en auront jamais[1]. »

La réputation qu'Arétin avait acquise d'homme caustique, et ses écrits satiriques et licencieux l'ont fait regarder comme un cynique. Ce titre de fléau des princes et de censeur du monde autorisait les railleurs à mettre leurs productions malignes à l'abri de son nom. Il se vit bientôt le père de ces libelles dont le venin fait le mérite, misérables enfants du secret et de la perversité, monstres désavoués par leurs parents et qui rampent dans l'ombre. On lui attribua ces satires sanglantes contre César Frégosse, contre Antoine de Leve, et contre Charles-Quint. On le fit l'auteur de ce testament ridicule qui déchire également le pape et l'empereur[2].

On mit sous son nom, même après sa mort, un petit ouvrage intitulé *Dubbi amorosi*, auquel les vers suivants tiennent lieu de préface.

> Docteurs ès lois, sublimes ergoteurs,
> Qui connaissez le grand Balde et Barthole,
> Qui nivelez le droit dans votre école,
> Expliquez-nous, magnanimes seigneurs,
> Ces doutes amoureux, source d'une querelle,
> Qui partage en ce jour P..... et M......

Le caractère de l'impression n'est pas d'Italie, et le style est du dix-septième siècle. Il contient trente-un huitains, suivis de

[1] *Marescalco*, com., atto V, scena ultima.

[2] Il s'en défend vivement dans ses *Let.*, t. I, p. 76 ; t. II, p. 69.

seize problèmes et de leurs résolutions. On y a joint dix-sept sonnets dont quelques-uns pourraient bien être d'Arétin, et qui ont peut-être donné lieu à lui attribuer le tout.

Il servit encore de couverture à l'*Alcibiade fanciullo a la scuola di P. A.*, et on mit sur son compte le *Commento de la Grappa intorno al Sonnetto, poiche mia Speme è longo à venire troppo, dove ciarlo e longo delle Donne e del mal francese. Mantoua*, 1545. L'auteur affecte de n'employer que les expressions dont Arétin s'est servi dans ses dialogues : mais ces ouvrages n'ont de commun avec lui que les obscénités dont ils sont remplis.

LE PHILOSOPHE.

COMÉDIE.

AU MAGNANIME
DUC D'URBIN[1].

Puisque la plus qu'admirable république de Venise, en donnant à votre surhumaine Excellence et le bâton et le drapeau de général gouverneur et chef ; puisque en les lui donnant, dis-je, avec la pompe d'un spectacle digne du couronnement de quelque empereur ou quelque roi que ce soit, elle a fait que non-seulement tous les peuples qui obéissent au saint empire de cette ville éternelle de Dieu s'en sont réjouis à cause de vos nombreuses vertus, mais encore tous les peuples soumis au sceptre de votre glorieuse domination, en un mot la généreuse nation italienne ; il m'a paru à propos, pour publier la présente comédie, par moi composée à votre instance, de la recommander à toute société de personnes honorables, en lui faisant voir le jour dans une si grande occasion d'allégresse universelle ; et comme, si je ne l'eusse pas fait, je ne pouvais d'aucune autre façon témoigner, au milieu de tous vos honneurs, que je partageais la joie intime de chacun ; je sais que votre incompréhensible bonté me pardonne la faute de l'avoir imprimée ici à Venise, avant qu'elle s'en soit divertie là-bas à Pesaro.

Le dernier de mai 1546.

Votre très-obligé serviteur,
PIETRO ARETINO.

PERSONNAGES.

Radicchio, serviteur de Polidoro.
Méa, ex-ménagère de Boccaccio.
Betta, logeuse.
Boccaccio, marchand de joyaux.
Messire *Plataristotile*, philosophe.
Salvalaglio, son domestique.
Madame *Papa*, belle-mère de Plataristotile.
Une *servante* à elle.
Dame *Druda*, son amie.
Polidoro, amant.
Garbuglio, ami de Salvalaglio.
Madame *Tessa*, femme du philosophe.
Nepitella, sa servante à elle.
Tullia, courtisane.
Lisa, sa confidente.
Sbires.
Cacciadiavoli, ruffien de Tullia.
Deux voleurs qui vont dépouiller un mort.
Mezzo-prete, c'est-à-dire *demi-prêtre*.
Chietino, ou *le bigot*, et *Lo Sfratato*, ou *le défroqué*, qui veulent aussi dépouiller le mort.
Valet de Plataristotile.

Le lieu de la scène est Venise.

ARGUMENT ET PROLOGUE.

Qui se fait un jeu et se rit des songes n'est pas moins fou que celui qui se trompe en y ajoutant foi. Certes, moi[2], cette nuit, ronflant d'une furieuse façon, j'ai vu, *visu, verbo et opere*, tout ce beau et galant appareil qu'on voit ici ; et je vous dirai plus : c'est que non-seulement j'ai entendu réciter, en manière de comédie, la plaisanterie du Perugin Andreuccio sur les *Cent Nouvelles*[3], mais le bavardage d'un mauvais philosophe, d'heureuse mémoire, qui, ayant renfermé le *vice-mari*[4] de sa femme dans son propre cabinet, courut bien vite pour montrer ses cornes[5] à lui-même ; alors la ruse préméditée de sa chère compagne lui fit voir à la place de l'amant une farce à faire rire à gorge déployée... Et, par ma foi, seigneurs, j'ai aussi vu en dormant, moi, la ville que je vois maintenant tout éveillé : c'est une ville qui le dispute en noblesse et en vertu, me ferez-vous dire, non-seulement au paradis terrestre, mais à Sienne... Il est bien vrai que sa nature arabique lui répandit un peu de vif-argent dans la cervelle, quoique le cercle dans lequel tournent les caprices d'un si beau pays soit *gratia gratis data*, quant au monde, attendu que toutes les grandes choses sont de l'aloi du *cœli cœlorum*... Et la preuve que je ne dis point de mensonge, la voici : l'été, ou il y tonne, ou il y fait chaud ; l'hiver, ou il y neige, ou il y pleut ; le jour y est ou court ou long ; la nuit y augmente ou y diminue ; la terre y est ou sèche ou verte ; l'air y est ou nébuleux ou serein ; le feu ou s'y allume ou s'y éteint ; l'eau y est ou trouble ou claire ; le soleil ou s'y lève ou s'y couche ; la lune y est ou ronde ou à quartier ; les étoiles s'y voient ou n'y paraissent point ; les arbres y sont ou couverts de feuilles ou dépouillés... Quant à ce qu'il soit aujourd'hui vendredi et demain samedi, je me tais ; des jours de fête et des jours de travail, je n'en parle point ; que la maigre chère[6] s'y montre tantôt bigote, tantôt luthérienne, je me tiens coi... Pour ce qui est du temps, je me récrie sur *quantum currit*, vu que le vaillant *gros âne*, *gros cochon*, *gros ivrogne*, jamais, jamais, jamais ne change d'allure : ainsi, de bambin il ne devient point petit garçon, ni de petit garçon grand garçon, ni de grand garçon jeune homme, ni de jeune homme homme, ni de vieux homme décrépit, ni de décrépit... Le chancre puisse le dévorer jusqu'à ce que je lui dise : «Ote-toi!» La mort ! oh ! la voleuse, la pendarde, la traîtresse ! c'est elle qui nous fait tomber les écailles des yeux[7], quand nous attendons que chacun de ceux qui brûlent d'envie de vivre redeviennent enfants... En somme, il n'y a que les grands seigneurs qui ne changent point de fantaisie... Certes, leurs Altesses sont la garantie de la stabilité même ; et de là vient que, en aisant à leur gré la paix ou la guerre, ils sont toujours au même point !...

Mais j'admets pour eux une excuse, puisque, outre les illusions de la fortune, les cieux *en personne* ne s'arrêtent pas un seul moment, tant la sagesse leur monte à la tête !... Et, les choses étant ainsi, non-seulement Cupidon est digne de pardon, lui qui là couche avec une *divinité*, et ici se gratte avec la *pelade ;* non-seulement on doit pardonner à l'argent qui vient au pas et s'en va au galop ; mais, *verbi gratiâ,* les gens de la susdite ville sont excusables, si, lorsqu'ils font semblant de se réconcilier entre eux, ils vont se cassant la tête pour tout de bon. Maintenant, puisque ces deux femelles viennent par ici en babillant, je me cache par là pour voir si d'aventure mon songe voudrait devenir une réalité.

ACTE I.

—

SCÈNE I.

MÉA, BETTA.

MÉA. D'où viens-tu, d'où, Betta?

BETTA. De louer une chambre à la Cincia, qui est, il ne faut das le dire, grosse autant qu'on peut l'être au monde[8].

MÉA. Est-il possible?

BETTA. Plût à Dieu qu'il n'en fût rien!

MÉA. Et pourtant elle va au sermon, et jeûne.

BETTA. Toute chatte a son janvier[9], petite sœur!

MÉA. Maintenant, dis-moi, comment fais-tu tes affaires avec tes *chambres à louer?*

BETTA. Couci-couci... Et pourtant, hier, j'en louai une à un marchand de pierreries[10] qui, par la croix de Dieu! est fort bien en espèces; et je le sais, parce que, à tout propos, il tire de sa manche une bourse qui en est pleine.

MÉA. Qu'il prenne garde, vraiment, que les filous ne l'attrapent!

BETTA. Il est de Pérouse; je ne veux pas te dire autre chose: il a nom Boccaccio; et il a été si harcelé par les chiens, qu'il veille à ses jambes[11].

MÉA. Parles-tu sérieusement?

BETTA. Le mieux que je puis.

MÉA. Il est donc de là?

BETTA. Oui.

MÉA. Et il s'appelle ainsi?

BETTA. Ni plus ni moins.

MÉA. C'est mon maître; et j'ai été élevée dans sa maison : ainsi, fais que je lui parle, fais que je le voie.

BETTA. Il ne peut tarder à venir, si un achat de bijoux qu'il veut faire ne le retient pas. Mais le voilà devant toi; donc, il est bon que je monte là-haut.

SCÈNE II.

BOCCACCIO, MÉA.

BOCCACCIO. Quels ladres sont ces gens-là, qui, pour un maudit ducat [12], rompent un marché de cinq cents!... Je l'aurai, dusses-tu en crever!... Mais qui est cette femme?

MÉA. Messire...

BOCCACCIO. Qui vois-je!

MÉA. Maître...

BOCCACCIO. Méa!

MÉA. Qui ne meurt point se revoit quelquefois, vraiment.

BOCCACCIO. Touche là.

MÉA. Bonjour et bon an!

BOCCACCIO. Chez qui es-tu?

MÉA. Chez moi.

BOCCACCIO. Tant mieux.

MÉA. J'ai des nippes qui valent quelque argent, je suis courtisée, je me porte bien, et je passe ma vie à la grâce de Dieu.

BOCCACCIO. Qui te fit quitter le pays? Comment arrivas-tu ici? Et que penses-tu y faire?

MÉA. Je vous le dirai.

BOCCACCIO. Entrons, et que votre serviteur bavarde à son aise.

SCÈNE III.

RADICCHIO, *seul.*

Celui qui donna à mon maître Polidoro le nom qu'il porte, s'y entendait. Certainement, tout autre, si beau qu'il fût, ne vaut pas une pistache auprès de lui. Car il n'y a point d'épousée à laquelle il n'en remontrât; et le miroir lui-même semble prêt à crever de dépit, en voyant comment il apprend, dans la glace, à faire des demi-sourires et des sourires entiers, à composer un regard sage et un maintien discret, et à se farder le visage *très-putanesquement.* Il n'est point de grue qui lève les pieds aussi majestueusement qu'il les lève, lui; et, quand il aurait à les mettre sur du coton, il ne les poserait pas plus doucement : il parle gravement et tranche; il crache *rond* autour de lui [12]; et ce qui m'indigne surtout, c'est que qui ne lui donne pas du *Oui, seigneur*, et du *Non, seigneur*, le met dans les furies, qui firent éclater je sais bien quelle doctoresse, parce que son père, en lui parlant, ne disait pas, *votre Excellence* par-ci, *votre Excellence* par-là... Mais le voici.

SCÈNE IV.

POLIDORO, RADICCHIO.

POLIDORO. Sent-on que je suis couvert et arrosé d'eaux et de poudres odoriférantes ?

RADICCHIO. Les enrhumés mêmes le jureraient.

POLIDORO. Que te semble-t-il du divin et plus que céleste visage de ma dame ?

RADICCHIO. Parfait.

POLIDORO. As-tu observé sur ses joues lactées cette rougeur changeante, que la pudeur ou plutôt l'amoureux désir y répand ?

RADICCHIO. Je ne regarde pas si minutieusement.

POLIDORO. De l'arrangement de ses paroles si bien trouvées, sort un esprit qui émeut : tellement que, dans leur contexture,

on sent une âme, qui, en vertu de leur son angélique, ravit les cœurs des gens qui l'écoutent.

RADICCHIO. Je vous crois en toutes choses... Mais, quant à mon goût, tout est niaiserie, excepté les grosses joues cramoisies de telle et telle servante... Ces joues-là, aidées de leur bonne volonté, et de ces épices avec lesquelles on fait les pâtisseries[14], mettraient en rut les disciplines des capucins...J'ajouterai que, pour l'amour d'elles, on n'a point à pleurer, ni à soupirer, ni à se consumer, en attendant le temps et l'heure; on n'a point à monter ensuite par des échelles de corde, et sur les toits, au risque d'être brisé en morceaux, ou enfermé dans une barrique, ou brûlé dans du foin (c'est là que se cachent quelquefois des fous fieffés...) Il n'est point de galanterie dans tout Ghiara d'Adda[15], à laquelle il soit possible de comparer le plaisir extrême que l'on goûte avec le bon amour et le bon cœur d'une de ces aimables fillettes.

POLIDORO. Fi donc!

RADICCHIO. J'entre en extase toutes les fois que je m'ébats avec elles, quand.... *et cætera!*

POLIDORO. Tu me donnes des nausées!

RADICCHIO. Oh! comme elles se présentent bien en corset blanc, en jupon azur, et en saie verte! Auprès d'elles, les damas, les satins, les velours, ne valent pas un *bagaro*[16].

POLIDORO. Gros fou!

RADICCHIO. Ces petites mules rouges, qu'elles portent les dimanches, leur luisent aux pieds... Miséricorde!

POLIDORO. Ah! Ah!

RADICCHIO. Il y en a mainte qui ferait faire une folie à sa maîtresse, si celle-ci était un homme!... Oh! comme les chemises blanches leur vont bien sur le dos!... Plût à Dieu que cela dépendît de moi! Je les ferais comtesses... Je ne sais pas seulement imaginer comment elles portent de la chair sur les os, et des membres sur le corps!... Quels tétons, quels bras, quelles lèvres, quelles dents, quelle langue, quelle haleine!...

POLIDORO. Le philosophe paraît..... Allons-nous-en où tu sais.

SCÈNE V.

PLATARISTOTILE, SALVALAGLIO.

PLATARISTOTILE. Les femmes, pauvres de prudence, et riches de maladie...

SALVALAGLIO. Il délire sans fièvre.

PLATARISTOTILE. La nécessité est la gardienne incorruptible de la chasteté féminine.

SALVALAGLIO. *Domine, ita!*

PLATARISTOTILE. Les femmes vagabondes se corrompent aisément.

SALVALAGLIO. A bas Pétrarque[17] !

PLATARISTOTILE. L'homme qui goûte les plaisirs lascifs, et qui voudrait que sa femme partageât ses jouissances, est semblable à celle qui commande à son mari de combattre des ennemis auxquels il s'est déjà rendu.

SALVALAGLIO. Voilà Melchisédech surpassé !

PLATARISTOTILE. La femme est esclave du mal[18], et reine de la scélératesse.

SALVALAGLIO. Qui le sait, ne le dise.

PLATARISTOTILE. Le cœur de la femme est corroboré de tromperies.

SALVALAGLIO. C'est malheureux pour qui ne s'y entend point!

PLATARISTOTILE. Sage est le jeune homme qui toujours montre l'envie de prendre femme, et jamais n'en prend.

SALVALAGLIO. Le Burchiello[19] n'en sait pas moitié autant que lui !

PLATARISTOTILE. Il vaut mieux habiter dans la rue, que dans une maison, avec une épouse bavarde... Et celle-là seule est chaste, qui n'est priée par personne.

SALVALAGLIO. Pour cela, oui! Je le crois de reste.

PLATARISTOTILE. Il y a plus de contentement à se repentir d'avoir une laide compagne, que d'être exposé au danger que l'on court avec une belle[20].

SALVALAGLIO. Chaque jour on en sait davantage.

PLATARISTOTILE. Comme le ver ronge le bois, ainsi la femme revêche consume son mari.

SALVALAGLIO. C'est Ésope qui le dit.

PLATARISTOTILE. La virginité de la femme est la forteresse de la beauté.

SALVALAGLIO. Oui, hein?

PLATARISTOTILE. Tel un miroir, qui, tout orné qu'il soit de pierreries, n'est d'aucun usage s'il ne réfléchit point la vraie figure des personnes; telle la femme, toute riche qu'elle soit, ne vaut rien, si elle n'imite la sagesse de son mari!

SALVALAGLIO. Comparaison surprenante!

PLATARISTOTILE. Qui souffre la perfidie de sa femme, apprend a supporter les injures de ses ennemis.

SALVALAGLIO. Belle recette pour qui est poltron!

PLATARISTOTILE. La principale des vertus féminines est la continence.

SALVALAGLIO. Je suis bien aise de le savoir!

PLATARISTOTILE. Les maris qui ne se livrent pas continuellement avec leurs femmes aux plaisirs de Vénus, donnent licence à celles-ci de chercher ces plaisirs avec d'autres.....

SALVALAGLIO. Bon! Je vous attendais là [21]!

PLATARISTOTILE. C'est vraiment une faute impardonnable, d'avoir interrompu le cours des proverbes que faisaient jaillir les sources de mon entendement!...

SALVALAGLIO. Ne voulez-vous point, très-honorable maître, que je prenne intérêt à vos affaires?... Comme vous vous servez, en guise de bassinoire, de la femme que vous avez, et que vous faites coucher à vos côtés dès que sonnent les neuf ou dix heures, vous pourriez bien donner de la tête dans une coiffure qui vous déplairait!

PLATARISTOTILE. Je te remercie; et, en récompense de ta loyale fidélité, j'apaise, avec ma prudence accoutumée, la colère à laquelle s'était abandonné mon esprit.

SALVALAGLIO. Que votre sagesse prenne en bonne part ce que je vous ai dit qui pourrait advenir; et qu'elle ne se livre

point tant à des spéculations *doctrinesques*, de peur que le diable ne vous laisse ensuite vous enfoncer dans quelque bourbier.

PLATARISTOTILE. Tu parles éloquemment, mais je ne suis pas homme à m'inquiéter de cela, moi, affamé de cette gloire que j'acquiers en philosophant.

SALVALAGLIO. Bien dit.

PLATARISTOTILE. Viens par ici avec moi; parce que ma belle-mère, qui est sur sa porte, paraît vouloir sortir.

SALVALAGLIO. Me voici sur vos talons.

SCÈNE VI.

MADAME PAPA, DAME DRUDA.

PAPA. Allez vous confesser après ça! Allez, dites-les tous vos péchés! Si ce n'en était pas un, et s'il n'y avait pas de châtiment à craindre, j'en dirais de belles (je peux vous l'avouer) contre ce confesseur maudit, qui m'a chargé les épaules du fardeau d'une pénitence que ne porterait pas (Dieu me le pardonne!) une bourrique..... Et pourquoi maintenant? pour avoir, moi qui suis mère, aussitôt que j'appris ses méchantes façons de vivre, appliqué deux soufflets sur le visage de mon imbécille et ridicule gendre [52]!

DRUDA. Cette femme, qui se parle à elle-même, me paraît être la Papa.

PAPA. Les moines, ah! les moines, hein!

DRUDA. Oui, c'est bien elle.

PAPA. Vive le pape, qui ne veut plus qu'ils confessent les femmes à Venise!

DRUDA. Quelle vieille!

PAPA. Je me moque bien qu'il ait soin que rien ne manque à la toilette de sa femme! un souper de mille et mille mets, sans pain, ne fait guère plus de profit qu'une infinité d'ajustements à celle qui est mal traitée au lit!

DRUDA. Ma douce compagne...

PAPA. Oui, maintenant, et pour toujours.

DRUDA. Quelles rêveries sont les tiennes ?

PAPA. Comme je m'en allais, disant mon chapelet dans la rue, parce que c'est autant de fait, je me suis courroucée en pensant à la pénitence que m'a donnée un écrémeur de pot au feu, pour n'avoir pu souffrir de voir la Tessa périr de froid dans ses draps, où son mari la néglige [25].

DRUDA. Si chaque bouchée que mangent les excommuniés leur tue l'âme, nous sommes fraîches !

PAPA. Et je m'échinerais à faire cette pénitence ! Qu'on n'y compte pas !

DRUDA. *Mon âme, ma manche,* dis-je, moi, quand les patenôtres sont pendues à mon côté.

PAPA. A eux, qui ne sont, la plupart, que cages à engraisser méchancetés et valises à porter soupes, on devrait leur imposer pour pénitence d'aller non pas seulement à Saint-Jacques de Galice, mais à Jérusalem !

DRUDA. Les amis songent à se donner du bon temps d'une autre façon !

PAPA. Maintenant revenons à dire que l'usage de bien traiter les femmes est perdu... Ah ! tout à fait ; il s'en est allé à vau-l'eau, et tu le sais.

DRUDA. Moi, je ne me sens point encore, malgré ma vieillesse, arrivée à ce point, que je puisse me dire tombée en enfance... Je me rappelle qu'ils avaient jadis du sens dans la caboche, les hommes, avant de se décider au mariage ; tellement que, en vivant avec leurs jeunes femmes, ils n'étaient pas seulement pour elles des maris et des gardiens, mais des tuteurs et des gouverneurs. Maintenant, on n'entend point dire que les hommes se marient, à moins que ce soient des éventés, des libertins et des coupe-jarrets ; ou, si quelques-uns le font dans l'âge mûr, ce sont des cervelles extravagantes et des têtes creuses, qui perdent leurs forces sur ces vieux livres pleins des folies qu'étudie ton hibou de gendre !

PAPA. Oh ! que c'est bien dit !

DRUDA. Ne te souviens-tu point, Papa, des royales façons d'agir du tien, quand tu le compares à ceux qui font faire aux

femmes qu'ils prennent plus de jeûnes qu'il ne te fit faire de fêtes en te prenant, lui?

PAPA. Je suis toute prête à le maudire, bien qu'il ne soit plus que poudre au cimetière!...

DRUDA. Modère-toi.

PAPA. Ses cacades, ses niaiseries de l'ancien temps m'ont attrapée: elles ont été vraiment les *entremetteuses* qui ont fait marier ma fille à celui avec qui je la mariai; car, pour ma part, je voulais la laisser vivre auprès de moi, innocente comme le jour de sa naissance, sinon la planter dans un monastère, où du moins les prêtres, dont on court le risque, tiennent les nonnains pour des déesses.

DRUDA. A mon avis, Lucifer devrait engloutir les assassins qui font le métier matrimonial... Avec leurs sermons d'ermites, ils mettent dans le ciel tout misérable qui cherche femme; et, se faisant peu scrupule de jurer qu'il possède les vertus qu'il n'eut jamais, ils forcent à croire qu'il ne joue point, qu'il ne hante point les tavernes, qu'il n'est ni blasphémateur ni prodigue; qu'il est charitable, dévot, humble comme l'herbe coupée; que de la boue il fait de l'or; qu'il est sain comme un poisson; qu'il mettrait en fête un mort, qu'il donne du *vous* à tout le monde..., et plus encore.

PAPA. Charlatans!

DRUDA. Après une semaine, ou deux, de plaisir, la nouvelle mariée le voit jouer jusqu'à ses braies; elle l'entend s'attaquer au calendrier même [24]; ivrogne, dissipateur, ne croyant à rien, extravagant tout de bon, et ayant le mal français [25], de la belle manière.

PAPA. Que t'en semble?

DRUDA. Je devrais opposer cette histoire à ces contes de légende qu'ils débitent au mépris des femmes, savoir: qu'aussitôt qu'elles ont vu une mode nouvelle sur le dos de leurs voisines, elles ne parlent plus à leurs maris, ne lui disent plus un mot, jusqu'à ce qu'elles se soient fait comprendre; je devrais, dis-je, crier sur les toits, que ces loups enragés feignent d'être jaloux, jusqu'à ce que (plût à Dieu qu'elles ne

fussent jamais nées!) ils s'aperçoivent qu'il leur faut trouver des galants pour l'entretien de leurs tavernes, de leurs brelans, et de leurs... J'ai été sur le point de le dire.

PAPA. Cornes... à leur fantaisie!

DRUDA. Et combien y en a-t-il qui, chaque fois que leurs femmes ouvrent la bouche, la leur ferment avec des soufflets! Qui, durant des mois entiers, non-seulement ne couchent point avec elles, mais ne leur parlent même pas!

PAPA. Canaille!

DRUDA. Combien qui, jouant les désespérés, font semblant de vouloir aller se faire soldats, afin que les sottes qui les aiment les retiennent en leur donnant ce qu'elles ont, pour qu'ils le mettent en gage chez des usuriers!

PAPA. A la taverne!

DRUDA. Je frémis quand je pense aux battements de cœur qu'éprouvent ces pauvres femmes qui les entendent, après qu'ils ont tout perdu au jeu, briser la porte à coups de pied, et monter l'escalier en courant; puis, arrivés dans la salle avec des regards enflammés, et assis à cette table qui les a attendus des heures entières, s'écrier aussitôt: « Quelle salade bonne « pour des oisons! Quel pain sans levain! Quel vin gâté! Quelle « nappe sale! Quelle... »

PAPA. « La fistule puisse vous dévorer! » leur répondrait la Papa.

DRUDA. Si tu as jamais vu un gros vilain chien, qui grogne pour un os qu'il ronge, et un chat amoureux, tu as vu deux des ribauds que je dis.

PAPA. La peste les crève!

DRUDA. Après avoir mangé quatre morceaux, ils s'élancent dans la cuisine; troublés par la perte qu'ils ont faite, ils tournent de tous côtés des yeux menaçants; comme si c'était leur femme qui eût gagné leur argent, ils crient: « Quelles écuelles « mal placées! Quels baquets sens dessus dessous! Quels chau- « drons sur le carreau! Quels chandeliers malpropres! Otez de « là cette poêle! Pendez là ce trépied! Quelles broches dans « la cheminée[26]! Que de bois sur le feu! Mille lampes allumées!

« Tu n'achètes pas l'huile, toi, madame! Non, vraiment, tu ne « l'achètes pas! Oh! plût à Dieu que je fusse encore à t'épou- « ser!... Je ne sais qui me tient que je ne t'étrangle, putain « d'hôtellerie! rebut des tréteaux!... »

PAPA. Que le bourreau les mette sous ses pieds [27]!

DRUDA. Que penses-tu de quelques-uns, qui non-seulement disent toute sorte de saletés en présence de leurs femmes, mais cherchent encore à leur en faire?

PAPA. Justice, jette-les dans la fournaise!

DRUDA. Je m'indigne quand je me souviens d'aucuns, qui se pavanent avec l'argent qu'ils tirent des galants de leurs femmes!

PAPA. Je tombe des nues [28]!

DRUDA. En voici une qui n'a rien à mettre dans son estomac! En voilà une autre engourdie de froid, et qui n'a que la peau sur les os! Celle-ci, un souffle la renverserait! Celle-là respire encore, mais c'est tout; et on ne leur donne pas de médecin, de peur qu'il ne publie que ce ne sont ni les obstructions, ni la phthisie, qui les arrangent de la sorte, mais les poisons lents, qui leur ont été donnés par ces ennemis de notre Seigneur Dieu.

PAPA. Les larmes me sont venues aux yeux.

DRUDA. Ceux qui se défont de leurs femmes [29] sont plus nombreux que les bœufs et les brebis; les podestats et gouverneurs servent peu, parce que quelque argent par-dessous main fait donner tort à qui a raison, et raison à qui a tort, foi de Druda!

PAPA. Miséricorde!

DRUDA. Oh! quelles omelettes fera Belzébuth de ceux qui, n'aimant que la chair fraîche, ont recours aux abstinences hypocrites, donnent pour excuse à leurs compagnes, qu'on doit ne toucher sa femme qu'en carnaval, et disent qu'il faut penser à son âme!...

PAPA. Ciel, foudroie-les!

DRUDA. Oh! que n'ai-je les ongles au visage de ceux qui ne s'abstiennent point de caresser leurs servantes, quoique leur épouse le voie!

PAPA. Scélérats!

DRUDA. Puis, si pourtant ils couchent avec leur compagne, ils lui disent : « Mets-toi de côté, ne me touche pas ! J'ai autre « chose en tête, ne me tracasse pas..... A qui est-ce que je « parle?... Ne m'excite pas, non ! »

PAPA. Gros ânes !

DRUDA. Il fut un temps où, pour la moindre douleur que causait aux femmes le mal de tête, les maris, s'ils l'apprenaient, fussent-ils à la campagne ou à l'armée, partaient tout seuls, trottaient, couraient, volaient pour s'en venir auprès d'elles ; arrivés à la maison, l'escalier leur paraissait avoir mille lieues, et, sans reprendre haleine, ils s'élançaient dans la chambre les bras ouverts ; puis, étreignant leur femme, lui redonnaient goût à la santé avec des baisers emmiellés.

PAPA. Qu'ils soient bénis ceux-là !

DRUDA. Qu'elles aillent au diable, et tombent malades maintenant ! Car on ne peut faire aux maris une plus grande joie que de leur dire : « Votre femme ne peut en revenir, pour« voyez-vous de cierges... » Et, pendant qu'elles tardent à mourir, et qu'eux en lorgnent une autre, ils laissent mourir qui veut...

PAPA. Scribes des pontifes[30] !

DRUDA. Et, s'il arrive qu'ils aillent les voir ; en approchant d'elles, au lieu de les consoler, ils crient : « Teins tes cheveux « blonds[31], emplâtre-toi à ton aise ; allons, mange des fruits ; « serre-toi davantage la taille !... » Ce qui mettrait à mal non-seulement une femme en si piteux état, mais une reine des Amazones[32].

PAPA. Plût à Dieu que je pusse donner aux maris une autre maladie que les oreillons ! j'en détruirais la race pour toujours !

DRUDA. On ne nie point qu'ils ne changent quelquefois de manières[33], et feignent de consoler leurs femmes avec de petites paroles apprêtées ; ils le font, oui..., mais sais-tu pourquoi ?

PAPA. Non vraiment.

DRUDA. Pour leur faire faire un testament.

PAPA. Mécréants[34] de Rhodes !

DRUDA. Les fourbes, prenant la main de la moribonde dans

la leur, avec un sourire perfide, lui demandent en grâce cette donation qu'elle consent à faire : « Non que je redoute l'issue « de la maladie, disent-ils, mais je vous la demande comme « un témoignage du bien que vous me voulez, et de l'estime « que vous avez pour moi, ô vous, qu'une fois guérie je veux « adorer... » Dès qu'ils ont tout obtenu, ils ne la revoient plus jamais, ni morte, ni vive.

PAPA. Pharisiens de prêtres !

DRUDA. Quel souci croit-on qu'ils aient de leurs grossesses?

PAPA. Ce sont des Judas Iscariotes et des Pilates !

DRUDA. Ils ne leur donneraient pas, pour les contenter, une cerise, une fraise, une prune, une figue, un concombre, une sorbe, une gousse d'ail !

PAPA. Monstres !

DRUDA. Et quand ces brigands prétendent, si les infortunées succombent, que c'est d'être tombées à bas de l'escalier, et non pour y avoir été jetées par eux à coups de bâton !...

PAPA. Nérons !

DRUDA. J'en connais dix qui ont été sur le point d'être crucifiées par leurs maris, pour avoir fait une fille !

PAPA. Caïns !...

DRUDA. Oh ! dira quelqu'un, le duc d'Urbin vraiment a donné de grandes fêtes à la naissance d'une fille...[35] — Oui, messire..., toute fleur ne fait point fruit..., et puis, où trouve-t-on un autre seigneur ainsi fait ?

PAPA. Qu'il vive donc *in seculorum* du *secula*[36] !

DRUDA. Combien y en a-t-il qui, pour avoir, par la faute de leur mari, engagé chez le juif jusqu'à leur chemise, n'entendent jamais ni messe, ni matines !

PAPA. Maures !...

DRUDA. Se plaigne qui voudra, en voyant son mari lui sauter aux cheveux, la renverser à terre comme une chienne, et, lui mettant les pieds sur le ventre, lui faire sortir les boyaux à coups de talons !... Et, plus il y court de voisins, plus le mari se complaît dans sa férocité, qui le porte à en finir !

PAPA. Crocheteurs !

DRUDA. C'est une grande patience, que celle d'une sotte qui aime son mari, qu'elle devrait déchirer avec les dents!... Et surtout alors que le vaurien [37] ne lui cache même pas les filles de joie qu'il paye... Car il en mène jusque dans la maison.

PAPA. Il faut être à deux de jeu.

DRUDA. J'ai grand' pitié des femmes qu'ils ont prises par amourachement, parce qu'en deux jours ils s'en dégoûtent; comme les gens rassasiés se dégoûtent de ce qu'on sert ensuite devant eux.

PAPA. Il n'y a plus de bonté dans le monde!

DRUDA. Je connais des hommes qui forcent leurs femmes à devenir voleuses, en leur donnant de petites chaînes et autres choses qu'ils volent; ainsi, pour être bien avec eux, elles ne s'inquiètent point d'être mal avec les autres.

PAPA. Ce trait-là manquait au tableau!

DRUDA. Je sais que je suis une babillarde en te disant que plusieurs, pour paraître quelque chose, et pour participer aux faveurs des grands seigneurs, amènent leurs femmes dans la chambre de ces derniers, en plein jour!

PAPA. Vive Ferrare [38]!

DRUDA. Quel autre purgatoire infernal veux-tu, que ces chambres où la jalousie de leurs maris les emprisonne sans qu'elles voient jamais le ciel?

PAPA. Pharaons!

DRUDA. Je voudrais que tu entendisses leurs lamentations, lorsque effrayées des dettes qui menacent de leur mettre les sergents sur les bras, ils décident leurs femmes à vendre leurs pauvres dots!

PAPA. Et les gros vilains moines ne gourmanderaient point de tels païens!

DRUDA. Je néglige de vider entièrement le sac; parce que je n'achèverais jamais si je voulais te parler de ceux qui, sous prétexte de commerce, vendent pêle-mêle tout ce que leurs femmes ont. Je me tais sur celles qui sont abandonnées avec une troupe d'enfants sur les épaules; je suis muette à l'égard de ceux qui ont une femme pour chaque résidence; je n'en

sortirais pas en cent ans, si je voulais te dire l'envie que porte à de viles servantes la femme mariée à un homme de plus haute naissance qu'elle, ou la vie misérable de celle qui, quoique issue de noble lignage, s'allie avec un homme du peuple... Je termine par les femmes héritières de grandes rentes, qui, donnant beaucoup à qui n'a pas un zeste, mériteraient que leurs maris fussent leurs esclaves.

PAPA. Nous autres femmes, nous ne retranchons pas un mot à nos bavardages, pas plus que les vierges qui n'en finissent jamais.

DRUDA. Que les maris diminuent leurs méfaits, s'ils veulent qu'une telle chronique ne soit pas longue.

PAPA. Maintenant je suis éclairée!

DRUDA. En veux-tu davantage?

PAPA. Non.

DRUDA. Donc, va-t'en chez toi, et moi chez moi.

ACTE II.

SCÈNE I.

MÉA, BOCCACCIO.

MÉA. Allez à vos affaires, et moi à ma quenouille; et, s'il vous semblait à propos de me donner un petit peu de crédit en venant un instant dans la cabane où je demeure, je ne croirais pas que la Sibylle fût mon égale!

BOCCACCIO. Par le cul de ma bouteille [1]! j'irai... Mais c'est cette rue-ci qui conduit là-bas, n'est-ce pas?

MÉA. C'est celle-là même.

SCÈNE II.

MÉA, TULLIA.

MÉA. Cette femme qui trotte deçà, ainsi embéguinée, qui serait-elle donc?

TULLIA. Reconnais-moi.

MÉA. Le diable ne vous reconnaîtrait pas!

TULLIA. Ah! ah! ah!

MÉA. Mais d'où vient-on? Où va-t-on? Et comment se porte-t-on?

TULLIA. Je viens d'*amour*, je vais à *repos*, et je me porte *sur mes jambes*.

MÉA. En regardant le monde comme fait exprès pour qu'on s'y donne du bon temps, vos pareilles y sont fort bien placées.

TULLIA. Et toi, d'où sors-tu? Où vas-tu? Et comment te portes-tu?

MÉA. Je me porte bien, je vais à la maison, et je sors de l'auberge de la Betta, où je suis restée un bon moment à parler avec un Pérugin chez qui j'ai été élevée.

TULLIA. Est-il souvent venu dans cette ville?

MÉA. L'envie de gagner gros au commerce des joyaux l'y a traîné par les cheveux, avec une bourse pleine de florins qui fument...

TULLIA. Grand bien lui fasse!

MÉA. Tout neufs sortis de la Monnaie.

TULLIA. Je lui souhaite santé et gain.

MÉA. Cinq cents et plus!

TULLIA. Sait-il au moins les dépenser?

MÉA. Les femmes le ruinent, parce que les Pérugins, dit-on, naissent avec des femmes au cou.

TULLIA. Comment se nomme-t-il?

MÉA. Boccaccio.

TULLIA. Qui a-t-il de parents [2]?

MÉA. Sa mère, qui s'appelle Ciencia; sa femme, qui se nomme Panta, que lui donna un vaillant et sage capitaine; un petit garçon de six ans, Renzo [3]; et son aïeule Bertoccia. Puis, il a des biens à Tubiano, à la Spina, et ailleurs encore; et, comme son père, qui avait nom Gnagni de la Cupa, venait souvent ici, y restant des mois et des années, il aime ce pays; et de plus, grâce à Dieu, parce que son père y laissa enceinte [4] une fille, alors belle, très-belle, nommée Berthe, laquelle, étant la pau-

vreté même, se mit à être femme galante et de joyeuse vie[5]. Puis, elle devint si riche qu'elle ne voulait plus rien entendre; et, quand on s'offrait à elle par centaines, en lui rappelant ce qu'elle avait été, elle répondait : « Il est passé le temps où « Berthe filait ! »

TULLIA. Et de là vient donc le mot usité en proverbe?

MÉA. Je crois qu'oui.

TULLIA. Je te remercie de m'avoir conté cela.

MÉA. Croiriez-vous que le Boccaccio, que je vous ai dit, m'a, tout à l'heure, montré la moitié d'un carlin papal, que son père coupa par le milieu, et dont il donna une moitié à garder à sa bonne amie, en réservant l'autre pour lui?

TULLIA. Pourquoi cela?

MÉA. Pour pouvoir, avec un tel indice, retrouver son véritable enfant, dans le cas que lui, ou elle, mourrait.

TULLIA. Ainsi devraient être tous les hommes[6] !

MÉA. Bon voyage, pendant que moi je tournerai de ce côté, et continuerai ma route.

SCÈNE III.

TULLIA, *seule.*

Eh! qui aurait jamais le plaisir que j'éprouverais, moi, si je pouvais les lui gripper? Cinq cents florins, et plus, ah!... tout neufs, hein?... J'aurais bien mal étudié la *Nanna*[7], si je ne savais l'imiter... Après cela, riez, vous autres, d'une tête artificielle, qui retient exactement dans sa mémoire ce qu'elle entend dire!... Moi, qui en ai une de cette espèce, à l'égal de qui l'eut jamais; en me souvenant de sa maman Ciencia, de sa femme Panta, de son fils Renzo, de son aïeule Bertoccia, de son papa Gnagni de la Cupa, et de ses biens à Tubiano et à la Spina, et plus encore, j'atteindrai, peut-être, mon but...[8] En attendant, qu'ils braillent à leur fantaisie, ceux que je plante là, sans les saluer, pour m'en retourner à la maison!...

SCÈNE IV.

POLIDORO, RADICCHIO.

POLIDORO. Tu l'as bien vu?

RADICCHIO. J'ai cru certes qu'elle se jetterait du haut du balcon à votre tête!

POLIDORO. Si tu veux y prendre garde, tu verras faire bien des folies à d'autres femmes, grâce aux agréments dont la bonté du Ciel m'a largement pourvu.

RADICCHIO. Vous rivalisez avec sire Agnolo Traforello.

POLIDORO. Combien se pâment d'amour pour moi dans les églises, et combien dans les fêtes!

RADICCHIO. J'ai remarqué[9] l'agitation et les soupirs de cette dame, pendant que vous, cruel, vous ne daigniez point lui ravir le cœur avec les appâts de deux petites œillades.

POLIDORO. La manière dont je danse aux bals de noces est la passion des plus belles et des autres; car, après m'être fait habiller par mes pages, je me trémousse et saute avec une telle agilité; je suis si léger, si svelte et si gracieux de ma personne, que de tous les cœurs des plus mignonnes sort ce *ah!*... qui prouve qu'on meurt de plaisir.

RADICCHIO. De même que le sommeil, ou la faim, arrache des bâillements à qui voudrait dormir ou manger, ainsi les cabrioles de votre danse galante font tressaillir jusqu'aux entrailles[10] les fées de *velours* et les nymphes de *brocart*.

POLIDORO. Tu as du goût.

RADICCHIO. Qu'ils apprennent de vous l'art de faire l'amour; qu'ils l'apprennent, dis-je, ces vilains chats-huants qui, s'imaginant être des Cupidons ou des Ganymèdes, se pavanent continuellement à l'ombre de leurs broderies teigneuses! Ces petits courtisans de sucre, semblables à la brosse avec laquelle on nettoie les habits, font les plus grands embarras du monde aussitôt qu'ils disent : « Oui, ma foi!... Je jure Dieu!... Je « vous baise les mains. »

POLIDORO. Tu me réjouis, en ne trouvant pas que je ressemble à de telles gens.

RADICCHIO. Imbéciles !

POLIDORO. Mais Tessa est le seul phénix de mon âme, que je lui ai consacrée... Aussi, les spéculations philosophiques de son époux font injure à la nature et au monde, puisqu'il a l'indignité de ne pas occuper toutes les facultés de son intelligence à contempler la divinité d'une si admirable figure !...

RADICCHIO. S'il en était ainsi, vous ne la verriez point, à toute heure, coqueter et lorgner aux fenêtres ; et l'espérance, par laquelle la fine mouche, qui s'est éprise sur votre mine, vous tient le cœur en joie, cette espérance vous aurait déjà abandonné.

POLIDORO. Toujours l'apparition du philosophe interrompt notre conversation !

RADICCHIO. Rentrons donc à la maison.

SCÈNE V.

PLATARISTOTILE, SALVALAGLIO.

PLATARISTOTILE. Ainsi, tu me loues de ce que, moi philosophe, je n'habite point dans un tonneau à l'imitation de Diogène?

SALVALAGLIO. Je vous le donne à penser !

PLATARISTOTILE. Ne te plaît-il pas, celui qui, s'en allant en exil, au lieu de l'argent qu'il pouvait emporter, fit allusion, avec l'*omnia mecum porto*[11], aux vertus dont il était si riche, et sortit de son gîte une canne à la main?

SALVALAGLIO. Ne m'en parlez point !

PLATARISTOTILE. Que dis-tu de Socrate, souffrant le martyre, du fait de sa femme?

SALVALAGLIO. Je dis qu'il savait mériter pis encore, pour ne point savoir la bien caresser[12] ; parce que rien au monde ne pourrait faire, à moins d'un miracle, qu'une femme qui goûte les plaisirs de la couche conjugale gourmandât jamais son mari.

PLATARISTOTILE. Te semble-t-il donc que la philosophie doive se perdre dans les appétits d'un libertinage désordonné?

SALVALAGLIO. Si la philosophie est femelle, je le tiens pour certain ; si elle est mâle, pour très-certain : sinon, le follet Cu-

pidon plante là les docteurs dans leurs cabinets; et les doctoresses, amoureuses comme des chattes, frottent leurs fesses [13] sur les bancs... Eh ! friponne, tu m'as bien attrapé, toi !

PLATARISTOTILE. Me voici saisi de la fureur divine !

SALVALAGLIO. Jésus !

PLATARISTOTILE. Le mouvement des mains est l'interprète des sens.

SALVALAGLIO. Juste !

PLATARISTOTILE. Dans l'esprit, nous avons l'imagination, la fantaisie, et le raisonnement; dans le corps, l'intégrité, la vigueur, et l'habitude.

SALVALAGLIO. Des fers et des chaînes pour ce fou !

PLATARISTOTILE. La raison est comme un ruisseau, qui descend de la source de Dieu ; et plus il en sort abondant, plus il se montre plein à qui en est plus près et l'aperçoit dans sa pureté...

SALVALAGLIO. Bien venu soit le mois de mai [14] !

PLATARISTOTILE. L'envie et l'hypocrisie sont les bourreaux de leurs sectateurs.

SALVALAGLIO. Trente-trois tanches frites !...

PLATARISTOTILE. L'avarice est la patrie des vices, et l'exil des vertus.

SALVALAGLIO. Beau secret !

PLATARISTOTILE. Dieu a deux ministres : la nature et la fortune. L'une nous dispense les vertus de l'âme, les beautés du corps, et les grâces de l'entendement ; l'autre, les richesses, les dignités, et la gloire ; mais l'ingratitude des mortels envers le Créateur suprême est cause que quelquefois les unes nous sont ravies, et que les autres ne prennent point racine.

SALVALAGLIO. Quelle affaire !

PLATARISTOTILE. L'autorité paternelle est la plus sainte domination ; et la piété filiale la meilleure obéissance.

SALVALAGLIO. Chouetteries !

PLATARISTOTILE. On n'est pas bon par les entraves ni par les lois, mais par le respect de Dieu, et par sa propre volonté.

SALVALAGLIO. Chat-huanteries!

PLATARISTOTILE. Les vices des princes mettent en liberté les langues.

SALVALAGLIO. Ils vont aussi à la garderobe [15] !

PLATARISTOTILE. Qui reconnaît le hasard, nie Dieu.

SALVALAGLIO. Perroquet, à toi!

PLATARISTOTILE. Aucun spectacle n'est plus agréable à Dieu que de voir l'homme combattre avec une âme forte contre les tromperies du monde.

SALVALAGLIO. Mon cher frère, hélas!

PLATARISTOTILE. L'art manque où la violence domine.

SALVALAGLIO. Paroles sorties de la bouche de Salomon [16]!

PLATARISTOTILE. Me voici revenu à la fragilité humaine!

SALVALAGLIO. Peu importe : la divinité, qui vous a mis la cervelle en frénésie, ne s'est point échappée, puisque j'en ai gardé copie dans ma mémoire.

PLATARISTOTILE. Tu possèdes là des trésors inépuisables!

SALVALAGLIO. Pouvoir les dépenser serait le point important.

PLATARISTOTILE. Je me sens rappeler par les sciences de mes auteurs, dans mon cabinet.

SALVALAGLIO. Adieu, ô femmes, sur le seuil de cette porte!

SCÈNE VI.

TULLIA, LISA.

TULLIA. Tu connais la maison de Betta, logeuse?

LISA. Oui, maîtresse.

TULLIA. Dès que tu y seras, demande un certain Boccaccio, Pérugin.

LISA. Et puis?

TULLIA. Dès que tu le verras, après une inclination comme pour un roi, dis-lui : « Êtes-vous le marchand venu de Pé-« rouse pour le commerce des joyaux ? » Dès que tu entendras son *oui*, dis-lui : « Seigneur, ma magnifique dame, laquelle « par ses beautés ajoute à la réputation de cette ville, vous « prie de vouloir bien venir chez elle ; elle a quatre mots à vous « dire. » M'as-tu comprise?

LISA. Oui.

TULLIA. Sauras-tu lui dire cela ?

LISA. Certainement.

TULLIA. Dépêche-toi donc maintenant, et reviens me rendre réponse.

SCÈNE VII.

LISA, *seule.*

Ah! fille de renard [17]! Il y a complot... Certes, celle-là tend un piége à quelqu'un; et ce n'est pas sans raison qu'elle a tout mis hors des armoires, qu'elle a paré la chambre, étendu les tapis sur les coffres, apprêté le souper... si bien, que quelque chose bout dans la marmite. J'en ai vu, en ma vie, des femmes rusées! et j'en ai entendu conter, de leurs malices!.. Mais jamais aucune n'égala la moindre des siennes... Quoi de plus? En lisant la *Pippa* et l'*Antonia* des *Ragionamenti*, elle estime leurs ruses des niaiseries bonnes pour tromper les sots!... Le livre de *la Puttana errante* [18] dit qu'au bout de sept années d'étude, un écolier sur mille s'instruit jusqu'à savoir deux *h*; mais que dans le *putanisme*, en six jours rien n'y manque... Et qui ne le croirait interroge là-dessus Tullia, elle qui a de la mémoire à revendre... Par exemple, qu'on lui lise un morceau de la Bible, et, si elle ne le répète pas à l'instant, mettons que je n'ai rien dit... Mais, avant que je fasse ses affaires, je m'occuperai un peu des miennes... En attendant, ces femmes qui sont là trouveront bon que j'aille par ici.

SCÈNE VIII.

NEPITELLA, MADAME TESSA.

NEPITELLA. Il est retourné à la maison pour se remettre à *étudiailler*, et puis il s'en est allé avec Salvalaglio, qui le mène par le nez [19], et il est sorti par la porte du jardin.

TESSA. A la male heure [20]!

NEPITELLA. Vous avez tellement raison, tellement raison, que je ne sais que dire, si ce n'est que vous devez lui faire ce

que vous lui faites..., mais plus souvent, et je vous y exhorte; parce qu'on vieillit, et, une fois vieilles, à quoi sommes-nous propres, à quoi bonnes?

TESSA. Il me prit, à la prière des autres; et moi lui, en dépit de moi... Mais que je meure, si je me confesse seulement de ce que je fais avec Polidoro!...

NEPITELLA. Faut-il qu'il vienne ici ce soir?

TESSA. Comme il te plaira.

NEPITELLA. Qu'il se rende près de vous, ce soir?

TESSA. Je me laisse conseiller.

NEPITELLA. Entrez; et moi, j'irai trouver Radicchio, et j'arrangerai tout pour que votre ami soit ici au coup de huit heures, et que, trouvant la porte ouverte, il vienne à vous comme à l'ordinaire.

TESSA. Je te laisse avec ce baiser.

SCÈNE IX.

NEPITELLA, *seule*.

Si toutes celles qui ont un mari têtu et grossier, comme ma maîtresse, en conféraient avec moi, je leur donnerais des conseils si consolants, qu'il n'y aurait plus une plainte; mais l'une craint ses parents, l'autre ses amis; telle autre est retenue par l'honneur, qui est une bête... Si le *Carnesecchi*[21], qui pue le musc, qui marche sur la pointe de ses souliers, et qui ne touche à rien sans gants[22], était une femme et avait un mari d'hier, il dirait en voyant aller de mal en pis les infortunes de la jeunesse : *omnia vincit amor!...*

SCÈNE X.

RADICCHIO, NEPITELLA.

RADICCHIO. Polidoro m'envoie, nymphe des nymphes, voir si je peux parler à la servante de ta dame.

NEPITELLA. Est-ce moi que tu veux dire?

RADICCHIO. Vraiment oui.

NEPITELLA. Qu'y a-t-il de bon?

RADICCHIO. Il y aurait une salade assaisonnée avec deux sortes d'huile, si toi, Nepitella, tu voulais te mêler avec moi, qui suis Radicchio [25].

NEPITELLA. Diable! Non.

RADICCHIO. De quoi as-tu peur, si nous le faisions?

NEPITELLA. De la bouche, qui nous mangerait.

RADICCHIO. Ah! ah! ah!

NEPITELLA. Je sens je ne sais quelle puanteur d'ail.

RADICCHIO. Voilà là-bas celui qui le *sauve* (*Salvalaglio* [24], *en ce moment, approche d'eux*), et pourtant il le pue.

NEPITELLA. C'est bien lui... Maintenant, ce que je veux te dire, c'est qu'au coup de... Tu sais?... madame attend ton maître. Ainsi, dis-le-lui, parce que je m'en retourne vers elle par la porte de derrière; et j'irai à lui par cette même porte.

RADICCHIO. Un baiser, et pas plus...

NEPITELLA. Je ne veux pas...

RADICCHIO. Comment feras-tu pour refuser un petit baiser, qu'on donne et qu'on rend?

NEPITELLA. Présomptueux! ne vois-tu pas cet homme-là?

SCÈNE XI.

SALVALAGLIO, *seul*.

Qui veut rire une fois s'en aille à l'apothicairerie...; car, là, mon maître le philosophe prouve, en langue vulgaire et en latin, que le *bon* et le *beau*, c'est tout un...[25] En quoi, sauf le respect que je lui dois, il ment et archiment: témoin le cochon, si laid, à voir son groin, et si bon à la carbonnade!... Voyez les truffes, qui ressemblent aux excréments du cochon; tâtez-en, frère, toute autre chose est bagatelle auprès... Quelques femmes, d'un visage attrayant, ont une peau velue et repoussante; tandis que telle et telle autre, quoique laides, ont un corps fait pour exciter nos sens. Ainsi, notre philosophe ne peut s'en tirer qu'avec les massepains aux formes dorées; car certes ils sont et beaux et bons, aussi bien que *bons* et *beaux*... Mais qui vois-je?

SCÈNE XII.

GARBUGLIO[26], SALVALAGLIO.

GARBUGLIO. Je t'ai pourtant trouvé!

SALVALAGLIO. Grâce au sort.

GARBUGLIO. Qu'a le sort à faire en ceci?

SALVALAGLIO. C'est que le propre de son caprice est de vouloir que ceux-là se retrouvent, qui ne se perdent pas dans les lenteurs avec lesquelles il tourmente les petits esprits de ces paresseux qu'on voit, à la moindre menace qu'il leur fait, s'abandonner à un indigne désespoir, comme des idiots ou de pauvres fous.

GARBUGLIO. Tu es fort bien vêtu!

SALVALAGLIO. En dépit du noyer[27], où, moi aussi, avec quelques sorciers, je crus aller *sous l'eau* et *sur le vent*; et puis, au plus beau du sabbat, je me vis prisonnier, avec deux sous pour payer ma rançon, et libre avec un soulier pour faire la route[28].

GARBUGLIO. Quoi! toi aussi, tu y allas?

SALVALAGLIO. Sans doute; j'étais un des artificiers de cette *girandole*, qui, bien pourvue de pétards de toute espèce et de fusées, faisant peur d'abord au monde entier avec ses feux, avec son *pif*, *paf*, et avec tout son tapage, ne produisit enfin que puanteur de soufre et odeur de papier brûlé!...

GARBUGLIO. Les envieux d'une si belle entreprise la blâment par pure méchanceté, et, dès que les choses ne réussissent point, chacun en dit son avis.

SALVALAGLIO. Si tu t'étais trouvé comme moi au milieu des précipices du mont Thabor, où ne serait pas allé Mathusalem[29] à moins d'y être contraint, tu louerais ceux qui maudissent l'heure et le moment d'une telle témérité.

GARBUGLIO. Viendras-tu en Hongrie[30]?

SALVALAGLIO. *Domine!* Non.

GARBUGLIO. Pourquoi?

SALVALAGLIO. Parce que moi, qui ne me soucie plus de gloire, je me suis arrangé, en qualité de serviteur, avec un

philosophe, qui s'est fait mon bouffon; en sorte que je n'ai pas autre chose à faire qu'à paraître émerveillé des *coïonneries* qu'il dit... Ainsi, va à la guerre, toi, et donne-moi avis de tes prodiges de valeur pendant ce temps-là; car je te promets de les conter sur les places, de façon que tu cours risque de devenir fameux comme un Jean de Médicis[31]!

GARBUGLIO. Prête-moi un demi-écu?

SALVALAGLIO. En voilà un tout entier; et adieu, pendant que je retourne à la discussion de mon philosophe.

GARBUGLIO. L'hôtellerie est de ce côté?

SCÈNE XIII.

LISA, BOCCACCIO.

LISA. Je me suis quasi égarée, parce qu'il m'a paru prudent d'éviter celui-ci et celui-là au passage; maintenant, après avoir dit ce que je devais dire à qui m'importait, je m'en vais faire la commission de cette fée Morgane de Tullia[32].

BOCCACCIO. Demain j'expédierai mes affaires.

LISA. Certes, l'homme qui se rengorge sur la porte de Betta, est celui que je cherche.

BOCCACCIO. J'ai l'espoir de doubler mon argent avec le diamant seul.

LISA. Gentilhomme de bien, est-ce ici le logement d'un marchand de Pérouse?

BOCCACCIO. C'est moi-même, ma fille, qui suis ce marchand.

LISA. Cher seigneur, l'excellence de ma maîtresse, laquelle semble plutôt une déesse qu'une femme, supplie votre seigneurie de daigner écouter quatre mots de sa part; quatre, et pas plus.

BOCCACCIO. Si je savais où elle demeure, je dirais: « Va-t'en, « j'irai »; mais ne le sachant pas, mon joli minois, si tu le veux bien, je suis prêt à t'accompagner.

LISA. Non-seulement je le veux bien, mais je vous en supplie.

BOCCACCIO. En route donc!

LISA. Quel homme!

BOCCACCIO. Quel motif porte ta *Madame* à vouloir me parler, à moi, qui suis étranger ici?

LISA. Peut-être la bonne grâce qui est en vous; ma foi! oui, elle y est... Allons, allons.

BOCCACCIO. Tu te plais à me flatter.

LISA. Que la mort me vienne, si elle ne se pâme d'envie de vous parler!

BOCCACCIO. Qui est noble le prouve, celui-ci comme celui-là.

LISA. En la voyant, vous laisserez les beautés de toute autre.

BOCCACCIO. Est-elle vraiment ainsi?

LISA. Ne me le faites pas dire.

BOCCACCIO. Après cela, ne courez pas le monde! Est-elle sage?

LISA. Elle crache des perles, quand elle parle!

BOCCACCIO. Profitons des bonnes fortunes, dis-je, et laissons la raison à qui en veut!

LISA. Tenez-vous tranquille, arrêtez-vous, et regardez le soleil, ou la lune, ou l'étoile, qui se lève au-dessus de cette porte!

BOCCACCIO. Quelle belle prestance!

LISA. Votre jugement est de bon goût.

BOCCACCIO. Pourvu que je sois l'homme qu'elle cherche...

LISA. N'en doutez point, vraiment!

BOCCACCIO. Les noms quelquefois s'entendent de travers...

LISA. Le vôtre est si doux, qu'il s'attache aux lèvres... La voilà courant à votre rencontre, les bras ouverts!

SCÈNE XIV.

TULLIA, LISA, BOCCACCIO.

TULLIA. Messire frè.....!

LISA. Elle n'a pu dire *re*, tant la tendresse fraternelle la met hors d'elle-même!

BOCCACCIO. Où suis-je, moi...?

LISA. Elle ne peut reprendre haleine!...

BOCCACCIO. Je rêve éveillé!...

TULLIA. Mon cher Bo...bo...ca...a...accio!

BOCCACCIO. Remettez-vous un peu, amabilité des amabilités!...

TULLIA. Ni ma pâmoison, ni ce déluge de larmes, pendant que je vous embrasse et baise, ne doivent point vous surprendre; car c'est votre sœur, qui — qu'elle meure maintenant, s'il plaît à Dieu! — mourra bien heureuse, puisqu'elle vous a vu enfin une fois, hu! hu! hu!

BOCCACCIO. Je suis hors de moi!

TULLIA. Oui, je l'ai vu!

LISA. Plus de larmes, vous autres!

BOCCACCIO. Je ne sais que dire.

LISA. Ils semblent faits dans le même moule!

TULLIA. Honorable frère!

LISA. C'est tout son sourire!

TULLIA. Si mon mari, qui reviendra demain matin, était ici à présent, je vous prouverais, en vous montrant la moitié d'un carlin papal, que vous êtes bien mon frère.

BOCCACCIO. Ceci suffit pour que je vous croie, puisque je porte sur moi l'autre moitié du carlin.

LISA. Ce sont les mêmes gestes, les mêmes manières.

BOCCACCIO. O aimable sœur!

TULLIA. Comment se porte Mme Ciencia?

BOCCACCIO. Elle se maintient le mieux qu'elle peut.

TULLIA. Et Pantu, ma belle-sœur?

BOCCACCIO. A merveille!

LISA. Dieu! Quel front[33]!

TULLIA. Lorenzino étudiait déjà?

BOCCACCIO. Il est trop petit pour aller à l'école.

LISA. Je tombe des nues[34]!

TULLIA. Notre père, messire Gnagni, est donc mort?

BOCCACCIO. Il faut se résigner.

LISA. Oh! oh! oh!

TULLIA. Y a-t-il eu bonne récolte, chaque année, à la Spina et à Tubiano?

BOCCACCIO. Nous ne pouvons nous en plaindre.

LISA. Je m'y perds!

TULLIA. Est-il bien vrai que le pape habite en ce moment le château de Pérouse?

BOCCACCIO. Certainement.

TULLIA. Et que les Baglioni[33] n'y sont pas?

BOCCACCIO. C'est la vérité.

LISA. Ah! ah! ah!

TULLIA. Mais pourquoi n'avez-vous point eu l'idée de descendre chez nous, et non ailleurs?

BOCCACCIO. Accusez-en l'ignorance où j'étais de notre parenté.

TULLIA. Maintenant, montons là-haut; car, quand je vous aurai conté de quel sang je suis du côté de ma mère, vous ne voudriez point, certes, que je ne vous fusse pas ce que je vous suis.

BOCCACCIO. Sans en entendre davantage, je m'en glorifie!

LISA. Parlez-moi de ça!

ACTE III.

SCÈNE I.

PLATARISTOTILE, SALVALAGLIO.

PLATARISTOTILE. Je les ai fait rester comme des statues[1].

SALVALAGLIO. Dites vraiment comme des chevaux.

PLATARISTOTILE. Le principe, d'où la première intelligence émane, il dit que ce n'est pas un être, car ce principe est au-dessus de l'être; attendu que l'essence première est le premier être, et la première intelligence la première idée.

SALVALAGLIO. Oui, maître!

PLATARISTOTILE. Il trouve ce principe tellement caché dans l'abstraction de l'âme humaine, qu'il voit à peine un nom à lui imposer.

SALVALAGLIO. Philosophe, à toi!

PLATARISTOTILE. Et pourtant le plus souvent il le nomme *ipse*.

SALVALAGLIO. Bien, monseigneur !

PLATARISTOTILE. Tu n'es pas apte à comprendre des matières si ardues !

SALVALAGLIO. Et pourtant ôtez votre bonnet, car on sonne l'*Ave Maria*[2]. Bénie sois-tu *in mulieribus ventris tui, peccatoribus mortis nostris.*

PLATARISTOTILE. *Amen.*

SALVALAGLIO. Je croyais que vous étiez sans religion...

PLATARISTOTILE. La raison ?

SALVALAGLIO. Que sais-je ? Les philosophes l'entendent, selon ce que j'ai ouï dire, à leur façon.

PLATARISTOTILE. La théologie est, après tout, ce qui prédomine dans les connaissances de mon esprit.

SALVALAGLIO. Si c'est ainsi, faites un peu plus de dépense[3] dans l'ordinaire du repas ; et que le souper se compose de quelque petit ragoût raffiné, car toujours bouilli et toujours rôti, *nicilo vales*[4].

PLATARISTOTILE. Bien que l'aliment de mon génie ne soit que spéculation, je ne suis pas homme à te refuser cette grâce.

SALVALAGLIO. Maître, voici madame ?

SCÈNE II.

TESSA, PLATARISTOTILE, SALVALAGLIO.

TESSA. Bien traiter sa femme ?...

PLATARISTOTILE. Que t'ai-je dit, tantôt, d'elles ?

SALVALAGLIO. Ce que vous m'en avez dit ?

TESSA. Moi aussi, je suis de chair et d'os...

SALVALAGLIO. Celle-ci lui en applique, des cornes !

TESSA. Je ne me repais point d'astrologueries !

SALVALAGLIO. Elle fait rage pour lui en planter !

TESSA. Traitons mal qui nous traite mal[5] !... Qui glace autrui se gèle lui-même.

SALVALAGLIO. Celle-là aussi, qui s'en alla avec une *donnez du pain aux moines*, pour paraître, en trahissant son mari, avoir eu raison de dire que *la dame de la mi-août vient au seize*; cette femme provoqua presque son mari à la noyer[6].

TESSA. Salvalaglio! Salvalaglio!

SALVALAGLIO. S'il ne tenait qu'à moi, maîtresse, vous plaindriez-vous, ou non?

PLATARISTOTILE. J'ai voué et voue mon amour à la sagesse, parce qu'en elle seule est la vraie beauté.

TESSA. Les galants ont donc tort de ne pas s'amouracher de vous?

PLATARISTOTILE. Comme ma dignité, et le lieu où nous sommes, s'opposent à ce que je réponde, je m'en vais à la maison... Je me vois, là, l'ombre des cornes!

SCÈNE III.

LISA, *seule*.

Je n'ai pas eu plutôt vu les embrassades de Tullia, qui faisait semblant de ne pouvoir dire une parole par tendresse fraternelle, que j'ai dit en moi-même: « Je te devine, et tu en veux venir là!... » Ensuite, elle l'a fait asseoir à son côté, et en moins de rien elle s'est jetée à son cou, en collant son visage au sien, et s'est assise sur ses genoux. Elle lui a fait prendre quelques fruits confits[7], et boire une petite goutte, si peu d'envie qu'il en eût; puis, elle lui conte tant de choses sur ses revenus, sur la race ducale dont elle se dit, qu'on entend le cœur du pauvre garçon bondir de joie dans sa poitrine... Elle lui offre six et huit cents écus, au cas où il en aurait besoin... Elle jure qu'elle a le portrait de son père; et lui, qui pourtant est Pérugin et non Siennois, endormi par cette langue qui ne s'arrête pas entre les dents, s'est laissé prendre la cape et retenir à souper et à coucher; alors, afin que ses compagnons, lui dit-elle, ne l'attendent point, elle feint de m'envoyer leur dire qu'ils peuvent souper sans lui, et me fait aller, pour cette nuit, chez sa commère... Mais quels sbires sont-ce là?

SCÈNE IV.

SBIRES, LISA.

SBIRES. Par où s'en est allé le traître?

LISA. Un parlementaire ne porte pas la peine de son message.

SBIRES. Par ici, ou par là?...

LISA. Je suis servante de Tullia.

SBIRES. Dis-le!

LISA. C'est elle qui m'envoya...

SBIRES. Estradiot du ciel[*]!

LISA. Il faut obéir à ses maîtresses.

SBIRES. Dépêche-toi donc!

LISA. Ne me tuez pas!

SBIRES. Par où a-t-il fui?

LISA. Il est dans la maison de madame Tullia.

SBIRES. Ouvrez ici! Tic, toc, tac!

LISA. Ne brisez point la porte.

SCÈNE V.

TULLIA, *à la fenêtre*, SBIRES, BOCCACCIO, LISA.

TULLIA. Qu'est-ce, capitaines?

SBIRES. Nous voulons l'avoir entre nos mains.

TULLIA. Qui?

SBIRES. Celui que vous avez pris dans vos filets.

TULLIA. Qu'a-t-il fait?

SBIRES. Il a assassiné quelqu'un dans la rue.

BOCCACCIO. Ce n'est pas vrai! Je suis un homme de bien.

LISA. Le voilà là-haut!

SBIRES. Ce n'est pas toi, *Mer* de grâce[*]!

TESSA. Vous me l'avez donnée, cette mer-là!

LISA. Fermez la fenêtre, il n'y a plus rien.

SBIRES. Nous sommes condamnés à courir toute la nuit pour le prendre!... Va-t'en à ta destination, ma fille; et vous, suivez-moi!

SCÈNE VI.

POLIDORO, RADICCHIO.

POLIDORO. Va, cours sur la place, et sache me dire quelle heure il est.

RADICCHIO. Il y a loin de l'heure d'à présent à celle du rendez-vous qu'on vous a donné.

POLIDORO. Celui qui fut l'inventeur du retard se complut sans doute à faire mourir d'ennui ceux qui attendent!

RADICCHIO. Qui l'inventa n'avait point de hâte, comme en eut celui qui imagina de courir la poste, parce que cela lui parut plus commode que l'amble d'une haquenée... Et il ne s'aperçut point que, en courant la poste, les boyaux jouent du psaltérion, et que, sur la haquenée, ils ne dansent jamais, dit le sonnet[10].

POLIDORO. Jamais le Temps ne s'amusa autant sur sa route qu'il s'amuse à présent.

RADICCHIO. Pourvu qu'il ne lui soit point entré d'épine dans le pied.

POLIDORO. Et il passe son chemin tout doucement.

RADICCHIO. Si les années paraissaient aussi longues à ceux qui logent dans les maisons, que les heures vous le semblent, à vous, ils ne se fâcheraient point de payer le loyer.

POLIDORO. Comparaison vulgaire!

RADICCHIO. L'amour des servantes ne me paraît pas encore de bon aloi.

POLIDORO. Vraiment, là!

RADICCHIO. Je veux vous dire une chose, pourvu que vous juriez de me faire deux grâces; savoir: de me la pardonner, et de la tenir secrète.

POLIDORO. Je t'en donne ma foi.

RADICCHIO. Moi, entre le *laisse-moi tranquille* et le *je ne veux pas*, j'ai donné un baiser à celle-là...

POLIDORO. Que dis-tu!

RADICCHIO. Celle... Vous m'entendez?

POLIDORO. Non, que je sache.

RADICCHIO. La ménagère de la...

POLIDORO. De ma divinité?

RADICCHIO. Oui, seigneur.

POLIDORO. Je m'émerveillais que tu ne le publiasses point!

RADICCHIO. Oh! est-ce que je le publie, en vous le disant sous la foi du serment?

POLIDORO. Quel rapport avec mes affaires?...

RADICCHIO. Je vous en ai bien demandé pardon.

POLIDORO. Quoique j'obtienne l'amour de celle que j'aime, je ne crois pas que tu m'aies jamais entendu m'en vanter.

RADICCHIO. Mais où son vos pareils? où ?... Certes, si le monde en veut un autre, qu'il se le fasse faire exprès!

POLIDORO. Puisque tu sais qui je suis, je voudrais que tu susses aussi te taire.

RADICCHIO. Me taire? j'en crèverais [11].

POLIDORO. Oui-dà?

RADICCHIO. Je lui ai donné un baiser, à pleine bouche.

POLIDORO. N'en parle point, je te le commande.

RADICCHIO. Voilà qu'en passant ma langue sur mes lèvres, je savoure encore mille douceurs [12].

POLIDORO. Reviens avec moi à la maison, parce que j'entends quelqu'un qui appelle.

RADICCHIO. Je l'entends aussi.

SCÈNE VII.

BOCCACCIO, *seul.*

La honte de m'être tout embrené me paraît pire que le mal que je pouvais me faire en sautant, comme il fallait bien que je fisse, du haut de ce petit mur qui ferme cette ruelle entre les deux maisons... J'ai pourtant sauté... Diantre [13] soit de la solive où s'appuyait la planche qui a fait la bascule aussitôt que j'y eus mis le pied!... Quand on me la donnerait, je ne prendrais point une habitation qui aurait ses lieux d'aisance en plein air... Mais c'est ici la porte maudite [14]! Je veux y frapper, et rie qui voudra! Je m'en moque [15]!... Tic, toc, tac!... Holà! N'entendez-vous pas, madame?

SCÈNE VIII.

TULLIA, *à la fenêtre*, BOCCACCIO.

TULLIA. Qui frappe en bas ?

BOCCACCIO. C'est moi.

TULLIA. On ne dit point : « C'est moi. »

BOCCACCIO. De grâce, ouvrez !

TULLIA. On ne dit point : « Ouvrez. »

BOCCACCIO. Vous voulez plaisanter ?

TULLIA. On ne dit point : « Vous voulez plaisanter. »

BOCCACCIO. Oh ! celle-ci est belle !

TULLIA. On ne dit point : « Celle-ci est belle. »

BOCCACCIO. Madame Tullia !

TULLIA. On ne dit point : « Madame Tullia. »

BOCCACCIO. Votre frère...

TULLIA. On ne dit point : « Votre frère. »

BOCCACCIO. Le Boccaccio...

TULLIA. On ne dit point : « Le Boccaccio. »

BOCCACCIO. Nous voici à la fable de l'oie !

TULLIA. Bonhomme, on cuve son vin en dormant, et l'eau tempère le vin... Les vignes ont belle apparence... Mais tu en as avalé à l'étourdie.

BOCCACCIO. Ces railleries ne me plaisent point, à moi ?

TULLIA. Tu en as trop bu... Ainsi va-t'en ailleurs avec ton importunité.

BOCCACCIO. Tu me feras fâcher...

TULLIA. Tant mieux !

BOCCACCIO. Elle a fermé la fenêtre !... A moi, hein !... *Tuc, toc, tac !*... Je frapperai tant, je frapperai si fort, que les chiens même en auront pitié.

SCÈNE IX.

CACCIADIAVOLI [16], *ruffien, à la fenêtre ;* BOCCACCIO.

CACCIADIAVOLI. Qui frappe en bas ?

BOCCACCIO. Le frère de Tullia, vraiment.

CACCIADIAVOLI. Quel maudit sabbat d'âme damnée fais-tu

cette nuit, vaurien? Je ne comprends pas comment je tarde à te courir sus et à jeter ta tête à un demi-mille loin de ton cou.

BOCCACCIO. Etre sans un sou vaillant, en chemise, je ne sais où, cela me fait hausser les épaules, et abâtardit en moi la nature pérugine; et pourtant il est clair qu'elle sait se chasser les mouches du nez[17]!... Mais tout ce qui m'arrive de fâcheux, je ne l'ai pas volé; oui, je ne l'ai pas volé... Me laisser prendre aux paroles d'une servante! ajouter foi aux pleurs de cette femme qui me renvoie sans un denier et nu!... Çà, que ferai-je? que dirai-je?... Je ne veux point faire de vœux à notre saint Arcolanuzzo[18], parce que Macacciuccio a dit: « Il ne prêterait pas même à Dieu sur gage... » Mais qui sont ces gens-là qui s'en viennent par ici, à la clarté d'une lanterne?... Cachons-nous là derrière.

SCÈNE X.

DEUX VOLEURS, BOCCACCIO.

VOLEUR. Je suis tout rompu de porter ces barres de fer.

L'AUTRE. Reposons-nous un peu.

VOLEUR. Mouche la chandelle, car il paraît qu'elle s'éteint.

L'AUTRE. Caquesangue! Elle s'est attachée à mon doigt!

VOLEUR. Secoue ta main, et la cuisson passera.

L'AUTRE. Oh! oh! Elle est des fines!

VOLEUR. Il n'y eut jamais semblable puanteur.

L'AUTRE. Lève en l'air la lanterne?

VOLEUR. La voilà.

L'AUTRE. Qui est là?

BOCCACCIO. Quelqu'un qui tiendrait tête au diable[19].

VOLEUR. Que fais-tu là en ce piteux état?

BOCCACCIO. Demande-le au sort!... J'ai été trahi par une mauvaise truie, une coureuse, une voleuse, qui se donnait à moi pour ma sœur, qui m'a attrapé ainsi que mes 500 ducats d'or, et qui m'a fait tomber, les jambes en l'air, dans un *privé*; j'étais en chemise, et j'en suis sorti comme tu me vois.

VOLEUR. C'est Tullia, pour sûr.

BOCCACCIO. Tu l'as dit.

VOLEUR. Ta disgrâce a été pour toi une bonne fortune, parce que, si tu n'avais pas fait cette chute, le moindre morceau qu'on t'aurait coupé eût été l'oreille, tant est terrible son ruffien Cacciandoveli [20], ou plutôt Satan, qui vomit des flammes en guise de bave.

BOCCACCIO. Mon bonheur est celui de saint Lièvre, qui, s'étant rompu une épaule, remerciait le Ciel de ne s'être point rompu le cou.

VOLEUR. Fais de nécessité vertu.

VOLEUR. Viens avec nous en tiers; avec nous, dis-je, qui sommes passés maîtres en ce métier, lequel, pour être bien fait, demande dextérité, avisement, force, légèreté, et puis... « une corde pour ceux qui ne réussissent pas », avait coutume de dire le prélat de la *Porta Inferi* [21].

BOCCACCIO. Donc, de marchand, je dois devenir voleur?

VOLEUR. Tu ne changes point de métier.

BOCCACCIO. Les marchands sont des voleurs?

VOLEUR. Oui, parce que dans tous les métiers il y a volerie... Il y en a chez qui vend, chez qui achète, chez qui troque, chez qui commerce, chez qui écrit, chez qui lit, chez qui sert, chez qui est servi; et, sans parler des meuniers et des tailleurs: les seigneurs sont les seuls qui ne dérobent pas, qui ne pillent pas, et qui n'entendent rien à cela.

BOCCACCIO. Tu me fais rire malgré moi [22].

VOLEUR. Le prédicateur dit que toute chose au monde est un voleur ou une voleuse; et il le prouve par les filous qui coupent les bourses, par les femmes qui volent les cœurs, par les envieux qui enlèvent la réputation; et il ajoute que la terre dérobe les corps, le ciel les âmes, et l'abîme les esprits.

BOCCACCIO. Si le prévôt nous rencontrait, où en serions-nous?

VOLEUR. Au mieux; attendu que les lois frappent qui dépouille les vivants, et non qui dévalise les morts.

BOCCACCIO. Et l'âme?

VOLEUR. C'est une récompense, et non une punition que recevra la nôtre; parce que, en ôtant à un évêque enterré ses

joyaux, nous le sauvons du péché de vanité[23]... Ainsi, prends sur toi une partie de nos outils, et marche.

BOCCACCIO. J'obéis.

VOLEUR. Ce puits-là s'offre à propos.

BOCCACCIO. Pourquoi ?

VOLEUR. Parce que le parfum qui s'exhale de ton individu embrené[24] n'est pas fait pour notre nez... Ainsi, nous te descendrons dans l'eau, afin que, quand tu seras bien lavé, nous puissions rester ensemble.

BOCCACCIO. Qui m'assure que vous ne me laisserez point dedans ?

VOLEUR. C'est que nous ne pouvons rien faire sans toi.

BOCCACCIO. J'y consens donc pour le savoir.

VOLEUR. Si le seau était là, nous t'y mettrions; mais puisqu'on ne le voit point, nous t'attacherons au bout de cette corde à sa place.

BOCCACCIO. Liez l'autre bout à la poulie[25] scellée dans la pierre, de façon qu'il ne se détache point.

VOLEUR. Il n'était pas besoin de nous le dire.

BOCCACCIO. Que le diable n'aille pas vous tenter de me planter là !

VOLEUR. Agite seulement la corde, une fois désemmerdé, pour faire signe que tu veux revenir en haut; en attendant, signe-toi.

BOCCACCIO. Oh ! qu'il est creux !

VOLEUR. Doucement ; que la corde ne nous échappe point !

L'AUTRE. Touches-tu le fond ?

BOCCACCIO. Oui, oui.

VOLEUR. Du bruit derrière nous !... Courons, frère, jouons des escarpins[26], car les voilà !

SCÈNE XI.

SBIRES, BOCCACCIO, *dans le puits.*

UN SBIRE. Non-seulement il fuit, mais il vole.

UN AUTRE. Je suis tout en sueur, moi.

UN AUTRE. Je ne peux pas reprendre haleine.

UN AUTRE. Je desserre ma ceinture pour ne pas crever.

UN AUTRE. Aide-moi à tirer un seau d'eau?

UN AUTRE. Chancre! Qu'il est lourd!

UN AUTRE. Tu n'aimes, pas plus que moi, à te fatiguer.

BOCCACCIO. Je m'accroche avec les mains au bord du p par l'envie extrême que j'ai d'en sortir.

SBIRE. Le démon! Ah!...

BOCCACCIO. Je n'ai pas de la chaleur à revendre [27]!

SBIRE. *Peccavi.*

UN AUTRE. *Miserere.* (*Les sbires s'enfuient.*)

BOCCACCIO. Que vois-je? Quelle nécromancie est c ci?... J'ai peur d'être empiégé dans quelque enchanteme O voleur de l'*hodies mecum in paradiso* [28], étends tes m sur ma tête!... Puisque je me suis consacré au métier d avocats, sois mon Tobie, toi; secours mon innocence, et do moi tant de subtilité [29], que je retrouve ceux qui, par un eff leur grâce, voulaient me remettre sur pied!... Je fais vœu, les rencontre de nouveau, d'aller, six semaines, sans chaus au pèlerinage de Monte-Lucio, et sept, et plus, à la Mado porte Sansana [30]... Maudits soyez-vous, vous qui venez pou chasser d'ici!

SCÈNE XII.

PLATARISTOTILE, SALVALAGLIO.

PLATARISTOTILE. As-tu mis ta cotte de mailles?

SALVALAGLIO. Bien entendu.

PLATARISTOTILE. As-tu pris le casque?

SALVALAGLIO. Que ma coiffure de fer vous le dise.

PLATARISTOTILE. As-tu tes brassards?

SALVALAGLIO. Oui, illustre docteur!

PLATARISTOTILE. Maintenant, va te cacher derrière la son de ma belle-mère; et, sans chercher à savoir autren pourquoi je t'y adresse, attends là jusqu'à ce que tu m'y v arriver; et, s'il y avait quelque assassin, ne souffre point me tue.

SALVALAGLIO. J'ai fait peur à l'abomination de la désolation lancée sur moi du Piémont[31], et je ne ferais pas peur à des freluquets?

PLATARISTOTILE. Là, dis-je.

SALVALAGLIO. J'y vais.

SCÈNE XIII.

PLATARISTOTILE, *seul.*

J'allais discutant, avec la science des livres, comment les sept planètes, qui servent à la génération de la semence du monde, sont *érogènes*, c'est-à-dire organes principaux en ceci... de même que le sperme chez l'homme, lequel dérive d'abord du cœur, qui lui donne les esprits vitaux avec la chaleur naturelle innée en lui ; secondement, du cerveau, lequel lui donne l'humide, qui est sa matière propre ; troisièmement, du foie, qui le tempère par une décoction suave, en le retravaillant et l'augmentant avec le plus pur du sang ; et aussi du quatrième agent et du dernier, la *verge d'Aaron*, laquelle le répand dans la femme, qui le reçoit, si bien que le mâle, en se frottant à elle, la rend fertile en progéniture... Je traitais, en idée, un sujet si ardu, quand tout à coup un esprit invisible me trouble l'âme, en disant: « Va-t'en apprendre ce que ta femme médite contre ton honneur. » Si bien que moi, qui préfère l'honneur à la vie, je m'en vais tout doucement, et, approchant mon oreille du trou de la serrure d'une chambrette, où l'on arrive par un escalier à vis, j'entends la servante lui dire : « Polidoro viendra sans faute. » C'est pourquoi je veux attraper ce garçon-là, en m'enveloppant d'un drap, en parlant à voix basse dans l'obscurité, et en contrefaisant ma femme ; je le conduirai dans mon cabinet d'étude ; et, l'ayant renfermé dedans, j'irai en personne chercher la vieille qui mène l'intrigue ; puis, après avoir fait honte à ma femme en présence de sa mère, je la répudierai comme elle le mérite. Puisque j'ai envoyé en avant Salvalaglio pour le compte de mon *salvum me fac*[32], je vais faire en sorte que la grive donne dans le filet, et je ne me montrerai pas à ces quidams.

SCÈNE XIV.

BOCCACCIO, LES VOLEURS.

BOCCACCIO. Vaillants hommes !

VOLEUR. Sire cavalier ?

BOCCACCIO. Sommes-nous ou non au jour du jugement ?

VOLEUR. La vie importe plus qu'un ami : c'est pourquoi un bruit d'armes et d'autres bagatelles nous ont mis en fuite[33]; mais néanmoins nous revenions pour te repêcher.

BOCCACCIO. A peine l'eau, qui me montait jusqu'à mi-jambe, commençait-elle à me laver, lorsque je me suis senti tirer en haut avec une grande vigueur ; et, dès que j'ai vu le bord, je m'y suis accroché... En ce moment, une troupe de gens aux visages balafrés et aux nez diablement camards, se sont enfuis avec une aveugle et furieuse hâte, en voyant mon museau, parce que la diablesse a meilleure mine que l'homme qui est sans un sou au monde.

VOLEUR. Qui ne dit que des patenôtres, craint le juge : aussi, pense s'il en a peur, l'auteur de toute pendarderie ! Quoique de la tombe [34] ce soit une charité et non un vol que de prendre aux vers pour donner au prochain.

BOCCACCIO. Certes c'est une belle action que la nôtre, puisque, en la faisant, nous sauvons nôtre âme, notre corps et notre réputation.

VOLEUR. Dans l'église de Sainte-Nafissa, martyre (vierge, je ne dis pas, vraiment) ; — église [35] qui, comme la sainte l'a ordonné par testament, demeure ouverte jour et nuit, — presque sur le seuil de la porte est enseveli un très-grand personnage avec une escarboucle au doigt, et avec tant d'autres pierres précieuses sur lui, que le Prêtre-Jean [36] n'en approche pas.

BOCCACCIO, *à part.* Si je mets les griffes sur cette escarboucle !...

VOLEUR. Que dis-tu ?

BOCCACCIO. Combien vaut l'escarboucle ?

VOLEUR. Plus que tu n'as perdu.

BOCCACCIO. Je me remplumerai certainement.

VOLEUR. Je ne t'entends pas.

BOCCACCIO. Je dis que l'escarboucle vaut cela certainement.

VOLEUR. Quoique au haut de cette rue soit le temple de la Miséricorde, faisons quelques détours par précaution ; et puis, allez au diable [37], vous autres qui vous montrez là !

SCÈNE XV.

POLIDORO, RADICCHIO.

POLIDORO. La première heure qui sonnera doit mettre le comble à ma joie : alors ces bienheureux bras entoureront le cou sacré de mon idole terrestre !... Mais je crains ce je ne sais quoi qui est toujours dans le cœur des amants ; je le crains comme une chose mise entre le gant et la main [38].

RADICCHIO. Voilà pourquoi il est plus vrai que vous devriez songer seulement à tirer à vous quelqu'une de nos servantes ; parce qu'en essayer une ainsi par hasard, c'est comme mordre, quand on a faim, dans une belle et bonne fouace au lard, chaude, chaude...

POLIDORO. Tu es une véritable grenouille pour leurs marais [39] !

RADICCHIO. Ces filles, selon moi, sont les récoltes et les omelettes friandes de Cupidon... Il ne faut pas, pour aiguiser l'appétit, des blancs-mangers, ni des cailles au sucre et à l'eau rose, mais bien des grillades et des saucisses... Eh ! qui ne dévore, comme un traître, de la viande salée aux choux ? Eh ! qui ne vient pas à bout d'une soupe lombarde [40] ?

POLIDORO. Il n'est point permis de parler de ma dame [41] avec la langue qui sert à parler des autres.

RADICCHIO. Ainsi donc on doit être muet, ou emprunter la langue de son philosophe.

PODIDORO. Demeure à te promener où il te plaira, car l'heure du berger [42] sonne.

RADICCHIO. Avec l'oreille au guet [40], n'est-ce pas ?

POLIDORO. Il n'est pas nécessaire.

RADICCHIO. Puisque vous y êtes pour un peu de temps, je m'en irai faire l'amour de mon côté [44].

SCÈNE XVI.

LES DEUX VOLEURS, BOCCACCIO.

VOLEUR. A présent, nous y voilà!

BOCCACCIO. La porte de l'église me paraît fermée.

VOLEUR. Vois donc, toi?

L'AUTRE. Elle est seulement tirée.

BOCCACCIO. Entr'ouvre-la, pour qu'on entre.

VOLEUR. Ce n'est pas à toi à commander.

BOCCACCIO. Je ne l'ai point dit par malice.

VOLEUR. Dans le tombeau, ou sépulcre, ou fosse, ou monument, comme on voudra l'appeler, qui est tout juste à l'entrée de l'église, gît le messire qui, peut-être, voulut être mis là pour humilier l'orgueil mondain, en se faisant fouler aux pieds de tout le monde... Ainsi, toi, mets la pointe du levier dans cette fente... Pousse fort.

BOCCACCIO. Le couvercle a cédé.

VOLEUR. Pousse le levier par-dessous.

BOCCACCIO. C'est fait.

VOLEUR. Maintenant, haussez-le tous deux avec l'épaule.

BOCCACCIO. Le poids nous écrase.

VOLEUR. Ferme!

BOCCACCIO. Dépêche-toi!

VOLEUR. Maintenant que le couvercle est étayé, entre dessous.

BOCCACCIO. Et vous entrerez sans doute après moi?

VOLEUR. Descends; car, par le corps de...!

BOCCACCIO. Ces gens-là ont juré de m'assassiner!

VOLEUR (*à son compagnon*). Donne-moi ton poignard; je veux l'y jeter mort!

BOCCACCIO. Laissez-moi la vie!

VOLEUR. Descends vite, sinon....

BOCCACCIO. Pitié, et non justice!

VOLEUR. Le mort l'a eue.

L'AUTRE. L'anneau d'abord!

BOCCACCIO (*après s'être mis le rubis au doigt, il lui présente la mitre*). Prenez ceci en attendant.

VOLEUR. La crosse !

BOCCACCIO. Je vous la donne.

VOLEUR. Les gants !

BOCCACCIO. Les voilà.

VOLEUR. La chape !

BOCCACCIO. Prenez-la.

VOLEUR. Le surplis !

BOCCACCIO. Je suis en train de l'ôter.

VOLEUR. Ote-le vite.

BOCCACCIO. Prenez, et qu'un de vous descende ici, car pour moi je ne trouve ni rubis ni demi-rubis.

VOLEUR. Ton mensonge ne peut nous empêcher d'ôter le levier qui soutient la pierre du tombeau, afin que, pour venger l'évêque dépouillé, elle t'enterre vivant, brave Pérugin !

L'AUTRE. Entends comme retentissent les cris que poussent le *vivos et mortuos* de l'évangile[45].

VOLEUR. Essaye d'ouvrir le tombeau avec le derrière et avec les pieds, s'il ne suffit pas des reins et de la tête.

L'AUTRE. Allons-nous-en à notre retraite[46], car il me semble que quelque passant qui l'a entendu crier est allé querir le prévôt ; et quand on le trouvera là-dedans, on n'aura garde de l'y retenir[47].

ACTE IV.

—

SCÈNE I.

PLATARISTOTILE, RADICCHIO, *derrière la cantonnade.*

PLATARISTOTILE. Puisque la prudence est l'œil qui guide le corps de nos actions, je ne veux point, pendant que la fureur m'enflamme, courir ainsi me venger tout d'un coup. Certes, cette fureur est si violente, que je ressemble à la lampe qui

n'éclaire pas parce qu'elle a trop d'huile. Cette trahison impie et criminelle m'émeut jusqu'au fond des entrailles de mon esprit... Voilà que mon projet a réussi ; et la conclusion est, que je l'ai enfermé, en le trompant, comme je l'avais prémédité. Ainsi, pour éterniser le souvenir de la honte de l'amant et de sa maîtresse, avant de l'emprisonner là-dedans, j'ai ouvert la porte qui de la rue conduit à mon cabinet d'étude, et, en ouvrant cette porte, je voudrais que tout le genre humain accourût pour voir ce beau mystère!... Mais comme la colère, quoique retenue, éclate parfois [1], de même que le feu couvert laisse échapper la flamme, je crains, en voyant Polidoro, de ne pouvoir me modérer.

RADICCHIO. Je m'applaudis de m'être mis aux écoutes... Il l'a vraiment pris au piége !

PLATARISTOTILE. Ennemi du juste et de l'honnête !

RADICCHIO. Heureux nous autres qui n'aimons que des servantes !

PLATARISTOTILE. Maintenant que ma rage est un peu calmée, je veux aller chez dame Papa, et, la menant à un si infâme spectacle, refroidir l'ardeur de l'incompréhensible affection qu'elle porte à une fille si coupable !

RADICCHIO. Je vois la ville sens dessus dessous.

PLATARISTOTILE. Imprudent !

RADICCHIO. Combien de fois lui ai-je dit : « N'allez pas à tâtons ! »

PLATARISTOTILE. Injuste !

RADICCHIO. Gardez-vous des mascarades dans l'obscurité !

PLATARISTOTILE. Quoiqu'il soit mon ennemi, j'en suis fâché pour lui.

RADICCHIO. O servantes sans esprit !...

PLATARISTOTILE. Il n'est pas louable de sortir du droit chemin !

RADICCHIO. Puissiez-vous être reines !

PLATARISTOTILE. Je m'en vais chez Mme Papa par cette rue-ci.

1

SCÈNE II.

RADICCHIO, MADAME TESSA, NEPITELLA.

RADICCHIO. Le prisonnier doit ressembler à une petite âme dans les limbes !

TESSA. Je n'imagine rien de bon !

NEPITELLA. Ni moi non plus.

RADICCHIO. Quels cris faites-vous donc ?

TESSA. O Radicchio !

RADICCHIO. Qui cherche-t-on ?

TESSA. Ton maître et mon seigneur.

RADICCHIO. Oui, hein ?

TESSA. Où est-il ?

RADICCHIO. Votre mari, qui n'est ni sot ni négligent, vous le dira bientôt ; car il amènera devant vous votre mère, qu'il est allé trouver, et peut-être aussi ses frères, à elle, et les vôtres.

TESSA. Quoi ! qu'en sais-tu ?

RADICCHIO. Non-seulement je l'ai vu qui allait la chercher, mais je l'ai entendu raconter comment, avec l'aide du diable, il a enfermé Polidoro au milieu de ses gros vilains livres.

NEPITELLA. Ne me retenez pas !

TESSA. Où veux-tu aller ?

NEPITELLA. Je suis perdue !

TESSA. Demeure, te dis-je !

NEPITELLA. Toute la punition de la faute retombera sur moi, misérable que je suis !

RADICCHIO. Brisons la porte, délivrons-le !

TESSA. Laissons de côté la peur de Nepitella, et la furie de Radicchio ! Certes ! quiconque douterait que l'habileté des femmes sait faire des miracles à l'improviste, et apporte soudain remède aux choses fâcheuses qui leur arrivent, en trouve ici la preuve, en voyant que j'ai eu plus tôt remédié au mal, que pensé à y remédier.

RADICCHIO. Tais-toi donc, petite Nepitella, ma petite poupine, mon petit morceau de roi [1] !

NEPITELLA. *Hélas !*

TESSA. Va-t'en, toi!... Nepitella, écoute ceci à l'oreille: Amène l'âne de l'écurie, car j'ai une fausse clef du cabinet d'étude... Tu le feras venir, cet âne, qu'il le veuille ou non; et, après avoir fait sortir du cabinet Polidoro, nous enfermerons dedans le baudet à sa place.

NEPITELLA. Ah! ah! ah!

RADICCHIO. Oh! voilà une idée qui n'a pas sa pareille[3], vraiment!

TESSA. Reste ici, Radicchio, jusqu'à ce que je fasse voir au docteur des astrologueries lequel en sait plus, de lui ou de moi!

SCÈNE III.

RADICCHIO, *seul.*

Une ruse, si bien imaginée, si merveilleuse, l'emporte sur tout ce que fit et dit jamais cette grosse vilaine pécore de Salomon!... Mais, si par hasard la bibliothèque de notre philosophe n'eût pas été au rez-de-chaussée, comment aurait-on trouvé le moyen de faire sortir *Policretoso*[4] du labyrinthe?... Quelle venette aura Polidoro, aussitôt qu'il s'apercevra du péril où il s'est mis, faute de ne pas s'en tenir à ces chambrières odoriférantes comme la menthe, dont sont toujours parfumées les fesses des villageoises![5]... Mais quelle nuitée aurait fait ma consolation, si madame m'eût envoyé avec Nepitella! Je lui en donnais, certes!... J'ai été sur le point de m'offrir moi-même pour une telle commission; mais c'est le diable que de se mêler de ce que font de semblables femmes, si astucieuses, qu'elles débrouillent des intrigues que ne débrouillerait point le débrouilleur de toutes les intrigues débrouillées par le débrouillement débrouillatoire[6].

SCÈNE IV.

TESSA, POLIDORO, RADICCHIO, NEPITELLA.

TESSA. As-tu eu peur[7]?

POLIDORO. L'obscurité ne m'attrapera plus sans lumière[8].

RADICCHIO. Diantre! vous y avez été pris.

NEPITELLA. Et vigiles, et quatre-temps, je n'aurai garde d'en oublier un seul[9] !

TESSA. Messire *Piattolastica*[10], nous mettrons l'aventure en comédie ; tiens-le pour sûr et pour certain !

RADICCHIO. Il restera pétrifié[11], aussitôt qu'il verra la métamorphose.

TESSA. Nepitella, va prendre mon luth dans ma chambre, et apporte-le-moi.

NEPITELLA. J'y vais.

RADICCHIO. Donneriez-vous une aubade au *domine* ?

NEPITELLA. Voici le luth.

TESSA. Je l'ai fait apporter, afin que toi et Polidoro, quand vous verrez le bon moment, au milieu du vacarme que fera mon mari, furieux de se voir attrapé, vous passiez devant lui en feignant de chanter ensemble pour vous divertir.

RADICCHIO. Et ainsi ce triple niais[12] sera forcé de se dire à lui-même qu'il a manqué son coup.

TESSA. *Sennepa*[13] le *théologien* n'aurait jamais imaginé cette autre ruse.

POLIDORO. Les ruses que votre prudence invente sont toutes des inspirations d'une sagesse divine : ainsi, je les seconderai toujours, quoique je ne sois pas moins fâché de vous causer du désagrément, que d'être privé du plaisir que je pensais goûter avec vous.

NEPITELLA. Finissons-en ![14] Assez !

TESSA. Ne craignez rien, cœur de mon cœur, et sang de mon sang !

RADICCHIO. Donnez-vous vite un baiser[15] !

POLIDORO. J'ai baisé votre âme accourue sur vos lèvres.

TESSA. Et moi, votre esprit apparu au milieu de votre bouche.

RADICCHIO. Enfin, ce sont là des baisers à la française[16].

NEPITELLA. Rentrons, car voilà là-bas un homme qui s'en vient tout seul ; mais sa brigade est derrière lui.

SCÈNE V.

SALVALAGLIO, *seul.*

Pendant que je m'en allais cherchant dans ma pensée pourquoi le philosophe m'a fait armer à la hâte, et m'a envoyé par ici au galop[17], j'ai été sur le point de crever de la maudite soif que j'avais, en entendant je ne sais qui dire à un camarade que tous ceux qui boivent ne savent pas boire, parce qu'il ne suffit pas d'ingurgiter à la façon des moines ou des prêtres. Il faut mettre le vin dans le verre avec un son de *sol fa mi ré;* et puis, éloignant un peu de soi la coupe remplie, pendant que le vin pétille, frémit et mousse, se complaire à la vue de ces perles, qui de grosses, grosses, deviennent si menues, qu'elles s'en vont *invisibilium*. Ensuite, ajoutait cet homme, il faut ramener le verre, plein jusqu'au bord, avec assez d'adresse pour ne rien répandre, parce que autant de gouttes de vin, autant de gouttes de sang; en prendre une gorgée avec deux claquements des lèvres, avec ce signe de tête et cette érection des sourcils qui témoignent de l'excellence de la boisson, et vider à moitié ce grand verre, car avec un petit on ne ferait point de tels miracles. Alors le palais se délecte, les gencives s'abreuvent, et les dents se baignent, pendant que la langue, serpentant dans ce petit lac qu'on n'engloutit point tout d'un coup, se réjouit de concert avec les dents, et avec les gencives, et avec le palais. A la fin[18], comme il faut bien que la personne compte sur ses jambes, le corps sur la bouche, la bouche sur la soif, la soif sur l'impuissance du désir de tout boire, oui, tout, l'estomac le mieux dispos sur les intestins, et les intestins sur l'estomac, on fait descendre ce vin du haut en bas. Grâce à sa douceur, les sens des esprits et les esprits des sens rendent la face du buveur rubiconde, fumante, gaie, altière, brillante, pacifique et vigoureuse; grâce à lui, en un mot, la langue se ragaillardit, les yeux étincellent, l'haleine renaît, les veines se gonflent, les artères bouillonnent, la peau se tend et les nerfs se fortifient... Telles étaient les paroles de l'ami, qui conclut, en disant que la perfection du vin consiste dans le *rondelet léger*, dans le

charnu gentil et dans le ***clair piquant***, ainsi que certain Suetonio qui baise, mord et lance des ruades... Mais j'entends mon maître, sa belle-mère et la servante de celle-ci. C'est pourquoi je me cache là, pour me glisser à propos derrière eux.

SCÈNE VI.

MADAME PAPA, PLATARISTOTILE, LA SERVANTE.

PAPA. O Dieu! justement j'allais m'endormir, et dans ce moment même où le sommeil venait doucement clore mes paupières, voilà que le *tic-tac* de cet homme me les rouvre violemment! Et pourquoi, Papa? pour que j'entende ma Tessa dire qu'elle est une perle sans tache... Me réveiller ainsi, c'est le fait [19] d'un spadassin!

PLATARISTOTILE. Venez seulement.

PAPA. J'ai voulu mener avec moi cette petite servante, sans avertir les frères de Tessa ni les miens, de peur qu'ils ne vous ôtassent la vie, et pourtant vous le mériteriez bien!

PLATARISTOTILE. Le rat qui réduira votre audace au silence est dans la souricière.

PAPA. Je devais croire comme évangile ce que disaient ces personnes loyales qui me conseillaient de ne point donner une telle fille à un sale crasseux qui garde ses habits dans ses coffres pour paraître tout mépriser, hormis la philosophie [20].

PLATARISTOTILE. Mon silence répond à votre insolence.

PAPA. Si vous connaissiez bien quelle est la race *Girasole*[21], vous donneriez la moitié de votre avoir pour n'y être jamais né!... Mais toi, que veux-tu?

SCÈNE VII.

SALVALAGLIO, PAPA, PLATARISTOTILE, LA SERVANTE.

SALVALAGLIO. Que vous parliez honnêtement en présence d'un si grand homme.

PAPA. Quelle engeance!

PLATARISTOTILE. Ne tire pas ton épée, car la vilaine que j'ai prise en faute rendra sa mère muette pour toujours.

PAPA. J'ai espoir qu'elle fera sur votre langue l'effet que vous voudriez qu'elle fît sur la mienne.

PLATARISTOTILE. Vous voilà maintenant conduits devant le tribunal qui doit juger notre procès. Dans ce lieu, là-dedans, dans cedit cabinet, est renfermé celui dont vous saurez le nom avec toute la trame, aussitôt que j'appellerai la Tessa.

PAPA. Ce ne peut être lui, parce que je ne le crois point; et je ne le crois point, parce que je ne veux pas que cela soit; et je ne veux pas que cela soit, parce que cela ne sera jamais; et cela ne sera jamais, parce que vous n'êtes point dans votre bon sens... Ma foi, oui, vous extravaguez, don Squacquera[22] !

PLATARISTOTILE. Tessa ! hem, Tessa ! Tessa !

SCÈNE VIII.

TESSA, PLATARISTOTILE, PAPA, SALVALAGLIO, LA SERVANTE DE PAPA, NEPITELLA.

TESSA. Qui est là ? Eh ! je ne vous reconnaissais pas.

PLATARISTOTILE. Sors de la maison, bonne femme !

PAPA. Elle en sortira, pour sûr !

SALVALAGLIO. Laissez parler qui le sait bien.

PAPA. Songe à tes affaires, si tu veux ; sinon, reste tranquille.

PLATARISTOTILE. Voici que j'ouvre : c'est ici la porte qui de la rue conduit à mon cabinet d'étude, où est renfermé l'adultère.

SALVALAGLIO. Maître, prenez mon épée, de peur que vous ne receviez un accueil qui vous empêche de bouger pour toujours[23].

PLATARISTOTILE. S'il le faut, sers-t'en pour moi-même.

SALVALAGLIO. Jamais Roland ne voulut avoir affaire au désespoir des amoureux.

PLATARISTOTILE. Je ne cherche point à me venger, si ce n'est par le divorce; et c'est dans cette intention que je t'ouvre, ô porte qui depuis vingt-cinq ans n'a pas été ouverte !

PAPA. Cette porte-là rivalise avec celle du jubilé ![24]

(Polidoro paraît comme par hasard, chantant : *Quell' unico splendor, quel dolce lume!* et passe outre en feignant de ne voir personne.)

TESSA. Qui vous arrête, vous ? Pourquoi avoir ainsi changé de visage en voyant passer ce quidam ?... Serait-ce là, d'aven-

ture, le chat que tu crois avoir pris sur le lard?... Ouvre maintenant, dis-je; dépêche-toi, beau sire!.. Par la bienheureuse croix! je ferai, moi, ce que, toi, tu tardes à faire... Mais avant de m'y mettre, je te prie, te supplie, te conjure, nuit chère, nuit bienfaisante, de révéler à tous les jours du monde ce que souffre une pauvre pupille, honnête, donnée pour femme à un homme qui n'est bon à rien autre qu'à bavarder avec les livres... Et que peut-on dire de pis à un homme qui converse avec les morts[25]!... Mais, pour ne pas rester ici jusqu'au jour, voilà, figure de contrebande, misérable pédant; voilà, ô vous tous à qui je voudrais faire voir ceci; voilà que je montre à ce grave docteur, dont l'imagination est grande comme une ville[26], voilà que je lui montre, en ouvrant la porte de son cabinet d'étude, l'amant qu'il voulait vraiment montrer lui-même!

SCÈNE IX.

L'ANE, PAPA, TESSA, SALVALAGLIO, NEPITELLA, SERVANTE DE PAPA, PLATARISTOTILE.

L'ANE. Hi han!... hi han!...

PAPA. Les soupirs de l'amant sont devenus le braire d'un âne!... Ne me retenez pas!

TESSA. Non, douce maman!

SALVALAGLIO. Imposez-leur donc!

PAPA. Je veux te dévisager; oui, je veux te dévisager!

NEPITELLA. Par mon serment[27]!... que...

PAPA, *à Plataristotile.* Je ne te conseille pas d'ouvrir la bouche; non, je ne te le conseille pas!

PLATARISTOTILE. Je n'engage point un combat, d'autant que la victoire serait plus honteuse que la défaite. Il faut bien que celui qui ne sait point imaginer le bien, pense à faire le mal.

TESSA. Tu aboies encore!

PLATARISTOTILE. Comme la patience est une invention des dieux, je tolère des choses intolérables; et, comme la nature nous a donné deux oreilles pour prouver que nous devrions plus écouter que parler, je me tairai et vous écouterai.

SALVALAGLIO. Ainsi ferai-je, moi.

PAPA. Tout chiffon veut entrer dans la lessive [28].

SALVALAGLIO. Vous me haïssez, pour autre chose!...

TESSA. Avant, mère sainte, que je m'en retourne à la maison avec vous, étant, vous dirai-je, bien résolue à ne plus jamais revenir dans celle de cet homme; je veux vous conter une partie de ses vilenies, que vous a cachées jusqu'ici ma trop grande bonté, afin que les corbeaux n'en croassassent point. Le voilà, ce vilain qui s'excuse de n'avoir point dépucelé sa femme, en se disant philosophe; le voilà qui passe tout le temps requis pour les œuvres du mariage, à boire, comme un ivrogne qu'il est!... Et c'est parce qu'en soupant il avait bu un coup de trop, qu'il a fait ces gentillesses et qu'il a emprisonné l'âne que vous voyez... Et bien heureuse a été la pauvre bête, de ce qu'il ne l'ait point mise, avec son esprit, à la chaîne et aux fers!... Mais tout cela finira mal pour toi [29], doucement, doucement!

SALVALAGLIO. De grâce, finissez-en!... ou plutôt, afin d'amuser le peuple et les artisans oisifs qui sont accourus pour voir une si belle farce, continuez!...

PAPA. Je voulais, moi, qu'elle parlât... Eh! suis-je l'esclave de telles gens?

TESSA. Dis-moi, gros limaçon rêveur, croyais-tu, pendant ce temps où, couché à mon côté, tu ne pouvais dormir, croyais-tu me contenter avec les *zizanies* des *philosomies*?... Que m'importe, à moi, si le feu des lucioles est aérien ou incorporel?... Perdrai-je la cervelle, parce que je serai incapable de savoir si la cigale chante avec le derrière ou avec les reins?... Et irai-je me casser la tête à chercher pourquoi le ver à soie entre dans le cocon chenille avec tant de pattes, et puis en sort papillon avec des ailes?... C'est chose ennuyeuse; et il n'importe point aux femmes de savoir la raison pour laquelle on voit mieux, à travers les fentes, avec un œil qu'avec deux... et si la fourmi a en soi une idée... Qu'elle l'ait; sinon, qu'elle s'en passe!... Ah! ah! ah! Je ris, non des peines qu'il se donne pour expliquer comment une chandelle, éteinte subi-

tement, reprend, à l'aide de la fumée qui lui reste, cette même flamme qu'on approche d'elle; mais de ce qu'il croit prouver, lui, que les tonnerres sont les pets des nuages... Oui-dà, c'est comme je vous le dis, et je sais qu'ils se font *sentir !*

PLATARISTOTILE. Puisque la sage profession de philosophe enseigne à souffrir les infortunes, je supporte avec fermeté les tromperies de cette femme, et, à plus forte raison, ses paroles outrageantes.

TESSA. C'est notre *nature*[30] de femme, et non pas la nature des choses, que vous auriez dû contenter, vous!... Et alors les ânes seraient restés dans leurs écuries, sans venir braire dans nos chambres!...

PAPA. T'a-t-elle chanté ta gamme[31]?... A-t-elle su te la dire jusqu'au bout?... Sais-tu que répondre?... N'en as-tu point de honte?... Maintenant, allons-nous-en!... Et toi, cache-toi sous terre, semence du diable[32]!

TESSA. Maintenant que je me suis soulagée à ma façon, je vais, nue et dépouillée de tout, m'en retourner là où je naquis... Ainsi, maman, allons-nous-en, quelque heure qu'il soit.

PAPA. Prends ce lumignon, ma fille, prends, et maintenant allez-vous-en.

TESSA. Toi, porte un crucifix dans ton sein, car il te sera utile aussitôt que nos parents sauront ce qui est arrivé...[33] Viens donc avec moi, Nepitella?

PAPA. Escortons-la par cette rue-ci.

SCÈNE X.

SALVALAGLIO, PLATARISTOTILE.

SALVALAGLIO. Il y a de la besogne pour tout le monde.

PLATARISTOTILE. Est-il possible que, quand je croyais avoir appris à parler, il faille m'étudier à taire ce qu'à l'insu de son propre cœur affirme la langue d'une femme!...

SALVALAGLIO. Entrons dans votre cabinet d'étude, et refermez-en la porte et les fenêtres : moi, je remmènerai le digne âne à son écurie[34], pendant que ces deux hommes babilleront ensemble.

PLATARISTOTILE. La multitude des paroles que Tessa m'a débitées, paroles d'ignorante vraiment, m'ont convaincu de ses mauvaises intentions.

SCÈNE XI.

RADICCHIO, POLIDORO.

RADICCHIO. Pendant que nous faisions le guet ici près, nous avons appris que la dame s'en est allée avec sa mère ; et si enragée contre son mari, que demain matin elle vous enverra chercher et vous retiendra avec elle un siècle !...

POLIDORO. Allons à la maison ; car je suis tout ému du dépit que j'ai éprouvé, et de l'injustice du sort !...

RADICCHIO. Je me suis aperçu, à votre manière de pincer le luth, et au tremblement de votre voix, que besoin était de vous tirer du sang.

POLIDORO. Il n'est point d'homme qui n'y eût été trompé, tant le fourbe, que j'entendais à peine parler, sut bien faire que je le prisse pour elle !...

RADICCHIO. Les échalotes, les ciboules et les porreaux ne font point venir la goutte à qui en mange ; mais bien les paons, les faisans, et les perdrix[35]... La chaleur n'épuise point, le froid ne glace point les pauvres misérables qui n'ont pas des habits selon le temps qu'il fait ; mais ils vous domptent et vous maltraitent cruellement[36], vous autres grands seigneurs, qui ne connaissez point les privations !...

POLIDORO. Que veux-tu inférer de là ?

RADICCHIO. Que les grandes nymphes et les superbes divinités conduisent souvent un homme à sa perte[37], mais les servantes, jamais[38] !... Leur amour, ni plus ni moins commode que l'est un abri pour l'homme mal vêtu en janvier, est comme un miel sans cire, un lard sans couenne, et une pêche sans peau.

POLIDORO. Je ne peux plus me tenir.

RADICCHIO. Venez vous appuyer sur moi... Le lumignon qui brûle dans la petite lampe de ces gens qui viennent de notre côté, nous éclairera jusqu'à votre porte.

SCÈNE XII.

MEZZOPRETE, SFRATATO, CHIETINO.

MEZZOPRETE. Si quelqu'un eût dit naguère au monsignore défunt, alors qu'il acheta les pierreries qu'il a sur lui : « Elles seront à un tel, à celui-là, à celui-ci », il se fût déchiré la face avec ses ongles, vraiment !

SFRATATO. Parce que ses pareils dérobent, et n'achètent pas... S'il l'eût deviné, en disant : « Cela ira d'un voleur à un voleur[39] », il se fût pris à rire.

CHIETINO. Je songe à part moi, qu'aussitôt que nous gripperons gants, mitres, crosses, étoles, surplis, et mules, il faudra qu'un de nous (afin que le Satan qui crie *Aleppe* ne nous avale point[40]) s'habille en pontife, et, au nom du *Pax sit fegatello*[41], nous absolve tous du *furtorum furtarum*.

SFRATATO. Ah ! ah ! ah !

MEZZOPRETE. De grâce, dis-moi, *Stracciacappa*[42], ce que faisait aujourd'hui une si grande foule assemblée autour de l'hôtellerie de la *Cloche ?*

SFRATATO. Si tu y eusses été, tu aurais vu une des plus piquantes baies qu'ait jamais imaginées un charlatan sur ses tréteaux.

CHIETINO. Je sais bien ce que tu veux dire[43].

SFRATATO. Va donc en avant, et guette au coin des rues ; et, si quelqu'un arrive, tousse ou crache.

CHIETINO. Il ne parle pas mal.

MEZZOPRETE. Poursuis.

SFRATATO. Un quidam[44], de haute taille, ayant une grosse tête, de vilains yeux de travers, une large bouche, un visage de Turc, une barbasse mal peignée, de longs cheveux, et vêtu tellement quellement ; cet homme, monté sur ses tréteaux, avec un parler de prédicateur et une voix aiguë, a donné à entendre à la foule attirée par ses charlataneries, qu'il montrerait le diable à tous ceux qui payeraient un baïocco[45] ; si bien que j'ai été un de ceux-là, et que, voulant savoir clairement si

le diable est vraiment aussi laid qu'on le dépeint, j'ai payé ma place.

MEZZOPRETE. Je te suis.

SFRATATO. Et, ainsi entré dans la plus grande salle de l'hôte, j'ai poussé de telle façon la foule, tantôt avec un coude, tantôt avec l'autre, que je suis parvenu au premier rang. Cependant l'homme au grand chapeau prend une bourse à deux poches, et, en ayant ouvert une, il dit aux spectateurs : « Regardez si vous voyez quelque chose là-dedans ? » Et, comme on lui répond : «Non !» il répète : «Regardez-y bien !» Et, eux affirmant la même chose, il crie : « Maintenant, faites attention ! Que vous semble-t-il qu'il y ait de l'autre côté ? » Et, tous vociférant : « Il n'y a rien du tout ! » il dit : « C'est le diable, qu'il n'y ait pas un denier[46] ! » Le diable, qui puisse emporter le Mezzoprete, s'il ne rit pas à gorge déployée !

CHIETINO. Avancez ; car bavarder maintenant est hors de saison.

SFRATATO. L'église me paraît ouverte.

MEZZOPRETE. Elle se tient ainsi pour nous épargner de la peine !

SFRATATO. En avant les leviers !

CHIETINO. Otez-vous, je vois la manière dont il s'y faut prendre.

SFRATATO. Tu es passé maître !

MEZZOPRETE. Cet étai est mis à propos.

CHIETINO. Très-bien, quant au commencement ; il s'agit maintenant de savoir qui veut descendre là !

SFRATATO. Tirons au sort[47] ; et à qui sera, sera !

MEZZOPRETE. Quoi ! Avez-vous peur, vous autres, qu'il ne vous avale ?... Ce sont les vivants, et non les morts, qui dévorent plutôt qu'ils ne mangent.

CHIETINO. Tu dis la vérité, mais...

MEZZOPRETE. Que veut dire *mais* ?

SFRATATO. Que ne te charges-tu de descendre dans la tombe, toi qui gausses en brave ?

MEZZOPRETE. Ce me semble une bagatelle, que d'appuyer

ma poitrine sur le bord de cette fosse, en étendant les jambes en bas... Ah !... à l'aide ! à l'aide !... Il me tire par le pied, avec ses deux mains !

SFRATATO. *Patris et Filio et Spirito.*

CHIETINO. Miséricorde !

SFRATATO. Ne me prends pas par les épaules !

CHIETINO. Frère, ne m'abandonne pas !

MEZZOPRETE. Je suis mort ! tout mon poil s'est hérissé sur mon corps ! J'ai laissé un soulier !... Il ne faut point plaisanter avec la foi !... Mais quelle ombre est-ce que je vois ?... Ah ! que son esprit ne m'entre point dans le corps ! Chietino ! Sfratato ! Oui, va les chercher [48] !... mais moi, je m'enfuis de ce côté.

ACTE V.

SCÈNE I.

BOCCACCIO, *sorti de la tombe.*

Je monterai pourtant !... Lançons-nous en haut ! Pardonne-moi, mon genou, si je t'estropie en m'appuyant tout entier sur toi ! Je veux faire une pirouette pour célébrer mon RESURREXIT, et NON EST HIC... Boccaccio, pauvre camarade !... J'en suis hors, quoiqu'il y ait eu un moment où je ne pensais pas m'échapper avant le TERTIA DIES[1] !... Certes, au jugement dernier, je veux laisser un bout de temps la trompette sonner le boute-selle et *à cheval*, et je veux dormir un peu plus que les autres..., parce qu'ils ne ressusciteront, eux, qu'une fois ; et moi, quand je m'éveillerai à la fin des siècles, je pourrai dire que je suis revenu deux fois à la vie !... Mais je disais en moi-même, pendant que la peur de la mort m'ôtait du cœur celle que me faisait premièrement le mort : « Eh quoi ! ai-je aiguisé « les flèches, les râteaux et les couteaux qui percèrent, dé- « chirèrent et écorchèrent saint Barthélemy, saint Blaise et « saint Sébastien ? *Le privé* où j'étais tombé par ma folie, et

« le puits où j'avais été descendu par nécessité, c'était du sucre en comparaison de cette tombe dans laquelle m'a poussé « le désespoir, joint au tour que m'ont joué ces deux traîtres, « et dont je suis resté stupéfié un petit bout de temps. » Aussi, me suis-je réjoui à l'ouverture de la fosse, hors de laquelle je suis sorti sans attendre le « *Lazare, veni foras*[2]! » Mais, comme les comédies que font les écoliers finissent par *gaudeamus*, je me félicite, dans mon for, de ceci, en disant à ma propre personne : *valete et plaudite*[3]. Puis, cette escarboucle est cause que je ne sens ni le désagrément de me trouver en chemise, ni la honte de m'être laissé mener par le nez; et ainsi je m'en vais au logis, comme dit le *Maffoia*[4], pour me mettre en route, demain à l'aube... Mais quelles sont ces deux femmes?... Je me tiendrai ici caché jusqu'à ce qu'elles disparaissent.

SCÈNE II.

BETTA, MÉA.

BETTA. Il n'est pas besoin que tu t'excuses de m'avoir fait lever du lit pour cette œuvre pie.

MÉA. Certes ta bonté, qui a su charmer l'abbesse en l'amusant de paroles, a pu seule lui faire croire que les douleurs qui l'ont fait accoucher sont de celles que cause un point de côté.

BETTA. As-tu vu comment, d'une main, j'ai saisi le bambin, et puis comment, avec l'autre, je lui ai fermé la bouche; si bien, qu'il a respiré, et n'a point souffert?

MÉA. Si je l'ai vu? Ah!

BETTA. Une sœur s'en est aperçue; mais, pour ne point me troubler, elle s'est mis le doigt sur la bouche, en signe qu'elle voulait se taire.

MÉA. Aussitôt que l'infortunée, grosse de qui tu sais, m'eut fait demander avec la hâte que je t'ai dit, j'ai couru à toi, en idée, Betta; parce que, toi, tu n'es pas moins discrète qu'habile.

BETTA. Par la grâce de Dieu[5]!

MÉA. Maintenant, la petite créature aura une bonne nourrice, et toi une meilleure récompense... Ainsi, retourne chez toi ; et, moi, j'en veux faire autant.

BETTA. Oh ! ton Pérugin m'était sorti de la mémoire !

MÉA. Qu'y a-t-il ?

BETTA. Vers le soir, il s'en est allé, m'est avis, avec une servante... et puis, attends-le, attends-le à souper ; il n'est plus revenu.

MÉA. Pourvu qu'il ne lui soit pas arrivé quelque accident?... Mais qui vois-je? Qui est là?

SCÈNE III.

BOCCACCIO, MÉA ; BETTA.

BOCCACCIO. C'est moi-même, par le cul de la bouteille[6]!

MÉA. Pourquoi ainsi en chemise?

BOCCACCIO. Cela me regarde, sage personne.

BETTA. Nous pouvions t'attendre !

MÉA. Mauvais péché, le jeu !

BETTA. Plutôt les voleurs !

BOCCACCIO. Dites les *voleuses*, et vous direz bien.

MÉA. Confesse-le, en disant : « Les espérances de la bassette m'ont menti », et ce sera vrai.

BOCCACCIO. Certes, j'ai perdu mon argent[7] sans cartes, et l'ai regagné sans dés... Comment une je ne sais quelle femme a pu connaître mes ancêtres jusqu'à la troisième génération, je ne saurais vous le dire... Mais je saurai bien vous conter au logis comment j'ai failli crever de trois morts, la première parmi les escarbots, la seconde parmi les poissons, et la troisième parmi les vers[8]... Pourtant, la chose s'est passée mieux que je ne croyais, et mieux que ne mérite celui qui reconnaît que toute putain, je ne veux pas dire femme, dépouille son homme jusqu'à la peau[9].

BETTA. N'as-tu point froid ?

BOCCACCIO. Les mésaventures et les peurs font suer en plein janvier.

MÉA. Je veux aller avec vous, pour vous nettoyer, car je vois que vous en avez besoin.

BOCCACCIO. Je vous raconterai tout dans la maison.

MÉA. Pourvu que la Tullia, à qui j'ai parlé de vous, ne vous ait pas joué ce tour?

BOCCACCIO. C'est elle-même [10].

MÉA. Coquine! misérable! voleuse!

BETTA. Tu en as eu bon marché, puisqu'elle t'a laissé vivant!

BOCCACCIO. Ainsi dit le public.

BETTA. Entrons vite, que ces hommes ne nous voient point.

SCÈNE IV.

PLATARISTOTILE, SALVALAGLIO.

PLATARISTOTILE. Te paraît-il sage de prendre la chose philosophiquement?

SALVALAGLIO. Il me paraît que qui a les cornes sous les pieds ne doit point se les mettre sur la tête [11].

PLATARISTOTILE. Des choses mauvaises ou bonnes, résultent des effets bons ou mauvais... Or, si moi, qui m'adonnais plutôt à la contemplation des choses, qu'aux devoirs du mariage, j'eusse fait ce que je devais, ma femme, peut-être, n'aurait point violé les lois de l'honneur.

SALVALAGLIO. Vous êtes le plus sensé des hommes de sens.

PLATARISTOTILE. Je veux le laisser aller là où il faut que toute génération soit corruption, parce que la génération de l'œuf, et la génération de l'Être éternel, sont sans principe; de sorte que tout œuf naît d'une poule, et toute poule d'un œuf.

SALVALAGLIO. Galimatias, extravagances fantastiques.

PLATARISTOTILE. Je ne suis plus fait pour me casser la tête à chercher quel est le plus véritable amour, ou celui du supérieur à l'inférieur, ou bien celui de l'inférieur au supérieur; et pourquoi la jouissance est le but de l'amour sensuel; car peu m'importe que l'amour soit souffrance dans l'âme sensitive. Avec la permission du plaisir intellectuel, qui ne fait point souffrir l'intelligence aimante, je pense jouir, moi, de cette femme

dont un autre a joui pendant que je m'occupais à rêver au beau intelligible, et non au bon palpable.

SALVALAGLIO. Pourvu que vous n'oubliiez point de me faire bonne mine comme d'ordinaire, tout ira bien.

PLATARISTOTILE. Au contraire, je suis homme à toujours me souvenir de te la faire meilleure... C'est pourquoi, transporte-toi à l'endroit où ma femme, ma belle-mère et ma servante se sont retirées; et, en leur faisant part de ma détermination depuis ce qui est arrivé, opère si bien, qu'elles s'en reviennent chez moi... En attendant, je me promènerai par ici... Ainsi, va-t'en par là.

SALVALAGLIO. Je m'afflige et me désespère de n'avoir point l'éloquence de votre seigneurie; car, si je la possédais, j'attirerais à vous votre femme, comme l'aimant des cartes attire le joueur.

PLATARISTOTILE. Qui fait ce qu'il peut, et dit ce qu'il sait, n'est tenu à rien de plus.

SALVALAGLIO. Je vous prie donc de prendre en gré ma bonne volonté, et je vais à elles.

SCÈNE V.

PLATARISTOTILE, *seul.*

Autre chose est d'expliquer comment on doit procéder afin que la femme, d'un appétit insatiable, et d'une nature impérieuse, ne se décide point à faire ce qu'elle ne doit pas faire; autre chose, de faire voir clairement comment l'infini peut être compris par le borné, et comment l'image de la beauté infinie peut être imprimée dans un esprit borné. L'esprit contemplatif est bien apte à considérer comment tout l'hémisphère est vu par l'œil, et est représenté sur la pupille, non point, vraiment, selon la grandeur et la nature célestes, mais selon la capacité de l'œil... Toutefois, l'esprit ne saurait pas pour cela découvrir comment dans le cœur, si petit, de la femme, il y a une avidité tellement immense, qu'il n'est chose de si terrible conséquence, que les désirs féminins ne croient pouvoir obtenir. L'œil de l'aigle, qui voit le soleil, et qui le re-

pète non comme il est réellement, mais comme l'œil d'un tel oiseau est capable d'en recevoir l'image; cet œil, dis-je, est moins incompréhensible que ce problème : trouver un moyen possible de connaître la route qu'on doit tenir pour satisfaire la femme qu'on a... Ce moyen-là dépend, enfin, du mari sage, du mari prudent, du mari habile... Voilà que les femmes sont faites par la nature semblables aux plantes; je dis ceci, vraiment, parce que les unes produisent des fruits, et celles-là procréent des créatures; et, de même que, faute d'air, de soleil et de pluie, les plantes se sèchent; de même, si l'on prive les femmes des droits concernant l'acte charnel de la copulation, les susdites femmes enragent de telle sorte, que le désir qui les brûle au sujet des rapports avec l'homme vient de leur tempérament naturel, et non d'un penchant au libertinage... Il est donc nécessaire de respecter les priviléges qui leur sont accordés par la sainteté du mariage, parce que la justice elle-même, aussitôt qu'on lui ôte ses droits, se change en tyrannie... Et, quand bien même la femme serait possédée de quelque terrible démon de luxure, la bonne conduite du mari la contient, de façon que les écarts de celle-ci sont moindres ou pires, selon qu'il est, lui, plus ou moins prudent[12]. Certes, la raison de l'époux inspire à une épouse vicieuse cette crainte qu'inspire aux méchants la sévérité des lois; et qu'on ne doute point que la prudence de tels maris ne devienne pour la perversité de pareilles femmes, ce qu'est l'enceinte des murs d'un parc pour les bêtes qui y sont renfermées. En somme, les devoirs que les maris doivent remplir à l'égard de leurs femmes, ressemblent à ces haies de buissons entourant les jardins de manière que nul n'en peut dérober les fruits, lesquels sont dérobés par tout le monde, quand il y a partout des passages... Et je conclus, par l'exemple et des loups, et des ours, et des lions, qui, craignant la verge des maîtres qui les domptent, changent leur férocité native en une habitude de douceur factice.

SCÈNE VI.

UN JEUNE VALET, PLATARISTOTILE.

LE VALET. Hu! hu!

PLATARISTOTILE. Que fais-tu sur la porte à cette heure, pleurard [13]?

LE VALET. O maître! hu! hu! hu!

PLATARISTOTILE. Qu'as-tu à pleurer ainsi?

LE VALET. Comme je dormais un petit peu, ainsi vêtu, il m'a semblé que vous m'appeliez, et j'ai couru à votre cabinet d'étude, en me frottant les yeux toutefois; et ne le trouvant point fermé, je suis entré dedans, et j'y ai vu plusieurs livres sens dessus dessous... J'ai peur, ne me frappez pas.

PLATARISTOTILE. Y a-t-il autre chose?

LE VALET. Oui, messire.

PLATARISTOTILE. Et quoi?

LE VALET. L'âne a fait dessus ses ordures.

PLATARISTOTILE. Maintenant va, fais-y encore les tiennes, en signe de mépris; car, moi aussi, bien loin de les estimer davantage, j'y ai fait aussi les miennes..... Et je commence à croire que les vrais astrologues sont les ânes [14], puisque, mieux appris que cet âne qui, en frottant son museau à la muraille, au sortir de l'écurie, fit entendre au villageois, son maître, qu'il pleuvrait le jour suivant; notre âne, en déchargeant son ventre là où tu dis, a pronostiqué la volonté que j'ai de n'être plus un sot... Ainsi je tire vraiment trop de profit de tout ce qui m'arrive.

LE VALET. Il y a pis... hu! hu! hu!

PLATARISTOTILE. La maison brûle?

LE VALET. Dieu le voulût!

PLATARISTOTILE. Comment! coquin que tu es!...

LE VALET. J'ai dit cela, car, s'il en était ainsi, madame et la servante ne se seraient pas échappées.

PLATARISTOTILE. Va-t'en coucher, car les choses tourneront bien.

LE VALET. Tout le monde pleure à la maison, et la porte de derrière est toute grande ouverte.

PLATARISTOTILE. Force est que j'aille tout remettre en ordre.

SCÈNE VII.

TESSA, SALVALAGLIO, PAPA, NEPITELLA, LA SERVANTE DE PAPA.

TESSA. Je ne viens pas ici pour y rester, certes ! mais pour reprendre ce que j'apportai dans cette maison, où plût à Dieu que je ne fusse jamais venue !

SALVALAGLIO. Vous y resterez, oui.

PAPA. Il y a plusieurs jours que je m'aperçus qu'il voulait lui chercher querelle à propos de rien [15].

NEPITELLA. Je le sais bien, moi, car vous me le dîtes.

SALVALAGLIO. Cela vous a donc paru ainsi?

TESSA. Tout moulin veut son eau.

PAPA, *à Salvalaglio.* Tu l'entends ?

SALVALAGLIO. Et peut-être encore...

TESSA. Le mari doit faire à sa femme les caresses que le pain coupé en tranches [16] fait à la carbonade qui l'imbibe de sa graisse.

PAPA. Elle sait te le dire.

TESSA. Suis-je femme, moi, à m'entendre dire : « Laisse-moi tranquille? » Suis-je, moi, une vieille édentée ? Te semble-t-il donc que j'aie été ramassée sur le pavé, et que je sois si déplaisante qu'on ne puisse me souffrir?

SALVALAGLIO. Quant à cela, il a le plus grand tort [17].

PAPA. Maintenant, tu me plais, toi !

TESSA. C'est moi qu'il devrait caresser [18] ; c'est avec moi qu'il devrait se divertir, le bavard, et non avec ses gros vilains livres et ses paperasses !

SALVALAGLIO. Il vaut mieux tard que jamais.

TESSA. Et avec quels cris a-t-il frappé à coups de pied la porte de son cabinet d'étude ! et pourquoi, Tessa ? pour cuver le vin de ses injurieux soupçons, et voir un âne face à face [19].

SALVALAGLIO. Ses colères sont aussi passagères que les pluies d'été.

TESSA. Il promet donc de m'embaumer de caresses, hein ?

SALVALAGLIO. Moi, maîtresse unique, excellente et révérendissime, je vous jure par ces trois morceaux de pain sec qui m'échurent en partage lorsqu'en Galilée on apaisait la faim d'une foule de peuple, et que j'accourus aux cris sans savoir qu'y faire[20], je vous jure que messire vous donne carte blanche.

PAPA. Si j'eusse conté à nos parents une si vilaine aventure, on en serait venu avec lui à autre chose qu'un accord !

TESSA. Nous avons, nous autres, cette fois, montré de la tête pour tous.

SALVALAGLIO. On ne doit pas toujours pousser les choses au pis.

TESSA. Le déshonneur que je crains pour ma famille (car de la sienne, je n'en donnerais pas un zeste) me porte à faire ce que rien ne me forcerait à faire, si tout le voisinage ne devait être instruit de nos extravagances.

PAPA. Oh ! le beau clair de lune !

SALVALAGLIO. A quel propos cela?

PAPA. On dirait qu'il fait jour.

SALVALAGLIO. Moi, je vous dis : « Voilà mon maître ! »

TESSA. Doucement ; en attendant, il est bon que nous l'entendions, et qu'il ne nous entende point.

SCÈNE VIII.

PLATARISTOTILE, TESSA, PAPA, NEPITELLA, SALVALAGLIO, LA SERVANTE DE PAPA.

PLATARISTOTILE. Le Bentivoglio[21] a résolu de me rebaptiser, afin que notre compagne, par la voie d'un si doux nom, arrive au fond de ce cœur, où elle demeure pour l'éternité !

SALVALAGLIO. Que dites-vous !

TESSA. Un peu de silence[22].

PLATARISTOTILE. Mais comment se peut-il que les esprits des sages soient si faciles à envelopper dans les ténèbres de la folie ?

TESSA. Il se connaît bien pourtant !

PLATARISTOTILE. Alors le mariage qui fait la progéniture, selon l'esprit du sacrement et de la foi jurée, était bien loin de mon jugement, et je ne croyais pas être si près de cette raison qui me conseille maintenant ; en sorte que je blâme, ou plutôt, que j'accuse d'ignorance la sagesse des études par suite desquelles je suis tombé dans une erreur que je veux amender.

TESSA. Poursuis cette confession.

PLATARISTOTILE. C'est toi, Tessa, que je convoiterai dorénavant, au lieu de l'immortalité que j'ai cru acquérir en philosophant.

TESSA. Quelquefois du mal résulte le bien.

PLATARISTOTILE. Les femmes méritent le sceptre des maris, et la couronne de la béatitude ; puisque toutes leurs tromperies, et toutes leurs superbes, et toutes leurs iniquités, sont rachetées par la torture qui les afflige dans les grossesses, cela joint aux angoisses de ces douleurs qui les déchirent lorsque l'enfant veut sortir du ventre de sa mère.

TESSA. Dieu l'inspire.

PLATARISTOTILE. Certes elles meurent autant de fois qu'elles enfantent ; et elles ressuscitent autant de fois qu'elles ne meurent point en accouchant.

PAPA. Ma haine pour lui se change en amour.

PLATARISTOTILE. En somme, par le fait de cette réunion qui réconcilie tout ensemble et la femme avec le mari et le mari avec la femme, leur tendresse s'assimile de manière que de deux cœurs se fait un cœur, de deux âmes une âme, et de deux volontés une seule volonté... C'est pourquoi, en pareil cas, je dis que la maison devient pour eux un paradis ; leurs enfants, des anges ; et leur vie, la béatitude.

PAPA. Cet homme est près de la mort [25] !

PLATARISTOTILE. Mais lors même que ma résipiscence aurait une autre cause, et ne me fût-il pas arrivé ce qui m'est arrivé, en échangeant l'étude de la philosophie contre celle de la femme, je me corrige de cette présomption audacieuse qui, non contente de pénétrer dans l'intelligence des choses natu-

elles, se flatte de s'élever jusqu'aux sciences surnaturelles !...

SALVALAGLIO. Montrons-nous.

TESSA. Il a tourné la tête de ce côté.

PAPA. Avançons, puisqu'il nous a vus.

PLATARISTOTILE. Oui, c'est elle-même.

TESSA. Hu ! hu !

PLATARISTOTILE. Point de larmes, mais des rires, ô mon Banquet de Platon, et ma Politique d'Aristote !

PAPA. Voilà que c'est pourtant une belle chose, que de se mettre à la raison.

SALVALAGLIO. Oui, belle !

PLATARISTOTILE. Salut, ô mon énigme de l'univers corporel !

PAPA. Injurier sa femme, et puis lui dire des douceurs, c'est vraiment trop !

PLATARISTOTILE. O simulacre, image et ressemblance de la beauté divine, salut !

PAPA. C'est chose sainte, que de reconnaître ses torts !

PLATARISTOTILE. O mon chaos de forme matérielle, pardonne-moi !

TESSA. Hu ! hu ! hu !

PLATARISTOTILE. O intelligence universelle, avec toutes les idées qu'elle produit, pardonne-moi !

TESSA. Naguère j'étais celle qui avais fait et dit... !

PLATARISTOTILE. O biche d'amour, ô chevrette de grâce, viens, viens !

SALVALAGLIO. Allons, soyez gentil [24] !

PLATARISTOTILE. Viens à moi, ô coéternelle à la beauté céleste !

NEPITELLA. Un peu plus vous la mangiez de baisers !... Par mon âme !... C'est assez maintenant.

SALVALAGLIO. Tais-toi, entremetteuse [25] !

NEPITELLA. Quelle modération !

PAPA. Dites-nous donc, qui vous a ensorcelé ? Avec quelle femme avez-vous soupé hier au soir ?... Certainement, il y a quelque chose comme cela.

PLATARISTOTILE. En philosophant sur l'essence divine, à

la manière des péripatéticiens, je fus assailli par le sommeil, de façon que je m'endormis. Cependant, l'agitation de mon cerveau m'éveilla [26]; et, ayant approché mon oreille de la porte de la chambre, il me parut entendre... *et cætera*.

TESSA, *à sa servante*. Ne te dis-je pas, lorsque tu sentis l'odeur de son haleine : « Voilà le messire qui vient nous épier!... Certes je veux m'en venger, en disant un peu haut : Polidoro tarde beaucoup à venir ! »

NEPITELLA. Oui, par mon âme !

TESSA. Le nom de ce jeune homme [27] me vint alors sur les lèvres, parce que c'est le dieu d'amour pourtrait au naturel !

PLATARISTOTILE. Il fut pris pourtant dans le piége !

SALVALAGLIO. Le renard aussi y prit le loup [28].

NEPITELLA. Quand ?

SALVALAGLIO. Alors qu'entré dans un seau, il fut emporté au fond du puits : car, comme il était plus lourd que le seau, il le fit aller de haut en bas ; et, le lourdaud lui disant : « Où vas-tu, compère? » il répondit : « Le monde est fait en escalier. »

PAPA. C'est pourquoi l'un descend, et l'autre monte.

SALVALAGLIO. Oui, commère.

NEPITELLA. Si bien, qu'il y a aussi des loups qui attrapent les renards.

PLATARISTOTILE. Fulgose du moins le dit dans son *Anteros* [29], où il cite beaucoup de femmes qui, étant fées, changent leurs maris en cerfs, et leurs amants en bêtes de somme ; et, quant à ce qui m'intéresse, moi, qui ai le choix de me transformer d'homme en taureau, ou en bélier, ou en capricorne, je donne à celle qui est cause de ma métamorphose, le titre de magicienne.

TESSA. O mon père ! ô mon époux ! ô mon seigneur ! Si je l'ai fait, je vous en demande pardon ; et, lors même que je ne l'aurais point fait, pardonnez-moi le déplaisir que vous avez de croire que je l'ai fait... Et que la récompense d'un tel pardon soit la volonté que j'ai de ne plus le faire jamais, et, tant que je vivrai, de ne pas vous donner seulement à penser que je le fasse [30] !...

PLATARISTOTILE. Je me rassure[31].

TESSA. Je suis femme ; je l'ai montré par ma faute ; de même que vous montrerez, vous, que vous êtes homme, en me la pardonnant.

PLATARISTOTILE. Comme la faute de celui qui pèche n'est rien comparativement à la faute de celui qui est cause du péché, je dois, moi, te faire la même prière que tu m'adresses, toi.

PAPA. Je vais *in cymbali bene sonantis*[32] !

TESSA. La servante qui sera l'esclave de vos servantes, vous demande, comme une aumône, le pardon de sa faute.

PLATARISTOTILE. Moi, dans ces embrassements, je fais voir que je t'en remercie *ex corde*, parce que, en me demandant l'indulgence que je t'accorde, tu accrois en moi le mérite de la clémence, et la pratique de cette vertu me fait comprendre Dieu.

SALVALAGLIO. L'amoureux picotin[33] arrange tout, à la fin.

PLATARISTOTILE. Maintenant que tu peux apprécier qu'une femme belle et impudique ressemble à un sépulcre doré au dehors, plein de vers en dedans ; moi, qui me suis vengé de toi en te pardonnant l'injure dont tu aurais pu entacher mon honneur, je prie Dieu de m'être si propice dans sa miséricorde, que, durant cette présente nuit, nous puissions procréer, à sa louange et à sa gloire, l'héritier de nos biens et le descendant de notre maison.

PAPA. Hu ! hu ! hu ! Je ne puis m'empêcher de pleurer.

SALVALAGLIO. Pleurer de joie est une manne céleste, dit cet autre.

PLATARISTOTILE. Nepitella, sois la première, toi, à entrer dans la maison, que tu mettras sens dessus dessous pour faire un souper de ta façon ; j'entends que les personnes de notre famille soient conviées à cette noce nouvelle !

SALVALAGLIO. Qu'on torde le cou à autant de volailles, qu'il y en a dans la basse-cour !

NEPITELLA. Eh ! crois-tu donc qu'on veuille faire autrement ?

PLATARISTOTILE. Entrez, belle-mère.

PAPA. Si vous vous y mettez, mesdames, on fera tant, que

les maris apprendront, quand-bien même leur soupçon se romprait comme verre, à étrangler leurs femmes le plus discrètement possible [34], ou du moins, les traitant aussi bien en particulier qu'en public, ils ne les exposeront pas à la tentation d'être infidèles.

TESSA. Venez, mère?

PAPA. Oh ! j'ai laissé tomber mon chapelet ! Avec un autre, je ne saurais dire un *ave !*

TESSA. Cherche-le, Salvalaglio ; et toi, ménagère, aide-le.

SCÈNE IX.

SALVALAGLIO, LA SERVANTE DE PAPA.

SALVALAGLIO. Vous êtes bien silencieuse ?

SERVANTE. Que voulez-vous que je dise ?

SALVALAGLIO. Que, bien qu'on ne voie point ce chapelet, il ne doit pas être tombé ailleurs qu'ici.

SERVANTE. Et peut-être encore ne le trouverons-nous pas.

SALVALAGLIO. Mais votre cœur n'a-t-il pas le chapelet de mon cœur?

SERVANTE. Que sais-je, moi ?

SALVALAGLIO. Vous l'avez, certainement.

SERVANTE. Eh ! que voulez-vous que j'en fasse?

SALVALAGLIO. Les femmes étant des oiseaux de proie qui ne mangent autre chose que des cœurs, pourquoi ne pas prendre une petite bouchée du mien ?

SERVANTE. Oh ! voilà le chapelet sous vos pieds !

SALVALAGLIO. Approchez-vous pour le ramasser ?

SERVANTE. Vous ne m'attraperez pas !

SALVALAGLIO. Attends ; je le ramasserai, moi.

SERVANTE. Je t'ai vu à Lucques [35] !

SALVALAGLIO. Quoi ! je ne t'attraperai pas ?

FIN DU PHILOSOPHE.

NOTES.

DÉDICACE, ARGUMENT, ACTE PREMIER.

[1] Guido Ubaldo II de la Rovère, duc d'Urbin, venait d'être nommé général des Vénitiens et gouverneur de la république. Il aimait les lettres, et dépensait la plus grande partie de ses revenus à pensionner des poëtes. De là cette dédicace ajoutée à l'édition de 1546, qui avait été précédée de celle de 1533. Il mourut en 1574.

[2] Ce prologue était débité par le *gracioso* de la troupe, qui avait le privilége des *concetti*.

[3] C'est le Décaméron de Boccace; mais nous ne connaissons pas la comédie de cet Andreuccio, à qui Arétin décoche ici une épigramme.

[4] On disait alors en français, dans la même acception, le *lieutenant du mari*. Cette expression se trouve souvent dans les conteurs du seizième siècle.

[5] Le texte dit *sa corne d'abondance* (*cornucopia*).

[6] Il y a dans l'italien: *carne secca*, qu'on pourrait traduire par *chair salée*.

[7] Dans le texte: *qui nous ôte la tache de l'œil.*

[8] Il y a seulement: *grosse comme dans le monde.*

[9] C'est-à-dire que les chattes ne sont pas toujours en chaleur.

[10] *Compratore di delle pietre d'anella.* Ce sont des camées, des pierres précieuses taillées pour être montées en bagues.

[11] Expression proverbiale qui équivaut à celle-ci: « Chat échaudé craint l'eau froide. »

[12] *Per un ducato di merda.*

[13] Proverbialement, il a de l'aplomb, il se donne des airs.

[14] *Le misture che fan le torte.*

[15] On nomme ainsi le pays situé entre l'Adda et le Serio, aux alentours de Caravaggio.

[16] Menue monnaie équivalant à un liard.

[17] C'est-à-dire: Pétrarque n'est rien auprès.

[18] Le texte dit: *guide du mal.*

[19] Dominique Burchiello, qui était mort à Rome en 1448, avait laissé dans Florence, sa ville natale, où il tenait boutique de barbier, la réputation d'un poëte extravagant. Ses sonnets, quoique inintelligibles, avaient été imprimés plusieurs fois avant la fin du seizième siècle, et on les lisait encore du temps de l'Arétin.

[20] L'ellipse est remarquable dans le mot à mot: « il est de plus de contentement d'être à se repentir de la compagne laide que dans le danger de la belle. »

[21] C'est ici la fin des aparté de Salvalaglio.

[22] Mot à mot : « Pour avoir appliqué deux *à peu près* sur le visage d'un tel tire-limaçons, écosse-fèves et enfarine-panais. »

[23] L'italien est bien plus bref et plus énergique, puisqu'il ose dire : *dans ses draps immariés.*

[24] Expression proverbiale pour dire : *s'attaquer à tout.*

[25] Les Italiens appelaient *mal français* ce que les Français, avec plus de justice, appelaient *mal napolitain.* Le texte est plus précis : *isfranciosato.*

[26] Le texte dit : *dans Emmaus.* C'est un proverbe ou un jeu de mots incompréhensible ; *Emmaus*, bourg voisin de Jérusalem, se trouve cité souvent dans les évangiles.

[27] Parce que le bourreau plaçait ses pieds sur les épaules du patient, pour le pendre.

[28] Au propre : « je reviens de l'autre monde. »

[29] L'italien dit peut-être moins : « Ce troupeau, qui les rebute à la file (*che le rifiuta a la sfilata*), est plus grand que celui des bœufs. »

[30] *Scribi de i pontifichi.* Allusion aux historiographes des papes.

[31] *Déblondis-toi* est plus énergique.

[32] Le texte la nomme seulement : *une Ancroia.* C'est l'héroïne d'un roman poétique, composé par un auteur inconnu : *Libro della regina Ancroja.* Venetiis, 1479, in-fol., goth.

[33] Mot à mot : « Qu'ils ne tournent quelquefois le feuillet. »

[34] Il y a *Caïphes.* L'île de Rhodes était alors au pouvoir des Turcs, qui l'avaient prise en 1522 sur les chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem.

[35] Le duc d'Urbin n'eut, de son premier mariage avec Julie Varana, qu'une fille unique, Virginie de la Rovère, mariée à Frédéric Borromée, comte d'Arone ; mais de son second mariage avec Victoire Farnèse, il eut trois filles.

[36] Papa, qui ne sait pas le latin, mais qui a retenu quelques bribes de celui qu'on chante dans les églises, écorche ainsi le *in secula seculorum* des oraisons.

[37] Le texte dit : *il pan perduto, ce pain-perdu.*

[38] *Bene abbia Ferrara!* c'est-à-dire : « Bien en ait Ferrare ! » Le sens de cette allusion satirique nous échappe.

[39] *Lascio di pigliare il sacco per il pediccino* ; c'est prendre le sac par l'extrémité pour le vider.

ACTE DEUXIÈME.

---

[1] Le texte dit plus effrontément : *al cul di mio...*

[2] Mot à mot : « quels sont les siens ? »

[3] Diminutif de *Lorenzo.*

[4] *Doppia*, double.

[5] *Donna di misericordia e di vita dulcedo*. Au seizième siècle on aurait traduit littéralement : « dame d'amoureuse merci et folle de son corps. »

[6] Mot à mot : « ainsi veulent être les hommes. » Les Italiens emploient très-souvent *vouloir* pour *falloir*.

[7] C'est la courtisane des *Ragionamenti*.

[8] Mot à mot : « je la ferai peut-être aller au but. »

[9] Au figuré : « j'ai atteint avec le sceau de l'entendement... » Image inadmissible en français.

[10] Mot à mot : « ôtent les boyaux du purgatoire... »

[11] C'est le mot du philosophe grec Bias.

[12] *Bonta del suo non saperla tener ben coperta.*

[13] *Le lanche*, les flancs.

[14] On croyait que la folie éclatait où se développait à la floraison des fèves.

[15] *Cucano.*

[16] Ici seulement Salvalaglio interrompt son maître en le tirant par la manche.

[17] *Volpe mia !* ma renarde !

[18] Il est bien naturel que l'Arétin cite ses ouvrages avec complaisance. *La Putana errante overo dialogo di Madalena e Giulia*, est le titre d'un des *Ragionamenti*. Le texte de la comédie dit seulement *l'Errante*.

[19] Mot à mot : « par le bec. »

[20] Mot à mot : *avec le mal an !*

[21] On ne sait quel est ce personnage, et l'on peut croire que l'épigramme l'atteint sous un nom supposé.

[22] L'italien est licencieux : *non se 'l tocca se non col guanto.*

[23] Radicchio joue sur son nom, qui signifie *chicorée*, et sur celui de Nepitella, qui veut dire une autre sorte d'herbe.

[24] Il joue sur le nom de Salvalaglio, qui signifie *sauve-l'ail.*

[25] Il y a dans le texte *filosome*, car Salvalaglio n'est pas un savant et peut écorcher les mots ; et *è tutta una minestra*, mot à mot : « C'est tout une soupe. »

[26] Le nom de ce personnage signifie *confusion*, *désordre*. L'Arétin ne manque pas de jouer sur ce nom comme sur les autres.

[27] En Bénévent, les sorciers se réunissaient sous les vieux noyers pour y faire leurs opérations magiques. Dans tous les pays et dans tous les temps, le noyer a été regardé comme un arbre funeste. Son ombre passe encore pour dangereuse.

[28] Il fait allusion à une de ces guerres qui se renouvelaient sans cesse entre les républiques de l'Italie.

[29] *Per le leggi* signifie peut-être : « pour recevoir les tables de la loi.»

[30] Allusion aux guerres civiles dont la Hongrie était le théâtre depuis la mort du roi Louis II, dernier de la maison des Jagellons, en 1526. Ferdinand d'Autriche, mari d'Anne, sœur unique du roi défunt, voulut s'emparer de la couronne ; mais Jean de Zapol, comte de Scépuse et vaivode de

Transylvanie, fut élu par les nobles hongrois, et défendit, les armes à la main, sa royauté d'élection. Il appela Soliman et les Turcs à son secours, et ce terrible auxiliaire alla mettre le siége devant Vienne. Il y eut ensuite traité de paix entre les deux compétiteurs au trône de Hongrie.

[11] Jean de Médicis, dit *le Populaire,* né en 1498, fut un des plus grands capitaines de son temps. Il combattit à Pavie, et mourut des suites d'une blessure qu'il y reçut à la jambe. Ses troupes portèrent le deuil de leur général, et furent alors appelées *Bandes noires.*

[12] La fée Morgane, qui est l'héroïne de tant de romans et poëmes italiens, devenait souvent amoureuse des paladins et chevaliers de la Table-Ronde ; elle les enlevait alors, et les enfermait dans ses palais enchantés, pour en jouir tout à son aise.

[13] Le texte porte : *quelle laine* (*che lana!*), sans doute par allusion au loup qui se couvre d'une peau de brebis, ou bien parce que la laine se teint à volonté : *mentitur lana colores.*

[14] Lisa ignore que Tullia a été instruite par Méa de ces particularités. Elle est donc bien étonnée de l'entendre rencontrer si juste.

[15] En 1512, le célèbre général Jean-Paul Baglione, aidé de ses fils Horace et Malatesta, de concert avec le duc d'Urbin, reprit la ville de Pérouse sur le pape, et en chassa son parent Gentilis Baglione, qui s'était révolté contre son autorité. La famille des Baglione, originaire de Pérouse, où elle était souveraine, produisit plusieurs bons capitaines, surtout Jean-Paul Baglione, qui prêta souvent ses armes au Saint-Siége. Le pape dont parle ici l'Arétin, était Léon X.

ACTE TROISIÈME.

[1] Il parle de la partie adverse contre laquelle il vient d'argumenter à l'apothicairerie. Voy. scène XI de l'acte précédent.

[2] C'est-à-dire l'*angelus.* Salvalaglio écorche et brouille le texte de l'*ave* en homme qui ne le comprend pas, et qui veut se donner les airs d'entendre le latin.

[3] *Escite un poco del manico*, mot à mot : *sortez un peu de la manche*, parce que la bourse était souvent dans la manche de la robe.

[4] Salvalaglio affecte encore de savoir le latin, comme un digne valet de son maître : il exprime *ceci ne vaut rien*, par *nicilo vales.*

[5] Mot à mot : *à faire, faire soit*, c'est-à-dire : *à qui nous fait faisons.*

[6] Cet *aparté* de Salvalaglio paraît faire allusion à quelque aventure conjugale ou à quelque bon conte, très-connu des spectateurs de l'Arétin, mais aujourd'hui très-difficile à deviner.

[7] Nous ne savons pas ce que veut dire *acini d'Ansisi.*

[8] On appelait *estradiots* des chevau-légers, la plupart albanais ou

croates, qui *battaient l'estrade* en escarmouchant : ils se mettaient à la solde du premier capitaine qui voulait les payer.

[9] Il y a ici un jeu de mots qui existe à peu près semblable en français sur *mare* et *madre*.

[10] Le texte dit *capitolo*, au lieu de *sonnet*. C'était une sorte de pièce de poésie composée de tercets.

[11] Le texte porte mot à mot : *le taire me ferait un apostume.*

[12] Mot à mot : « Je savoure foies de porc rôtis et boudins de tous les ragoûts qu'elle me fit. »

[13] Il y a ici *chancre !* Juron fréquent dans les poëtes français et italiens de cette époque, où la maladie vénérienne était dans toute sa force.

[14] Mot à mot : « La porte de la male heure et du mal point. »

[15] Mot à mot : « Je n'en donnerais pas un denier. »

[16] Ce nom signifie *chasse-diables.*

[17] Ce dicton proverbial doit équivaloir à : « Ne se mouche pas du pied. »

[18] Ce saint-là, qui est sans doute de la famille de notre sainte *Nitouche*, que le martyrologe n'a pas reconnue, descend peut-être du dieu païen *Arcule*, gardien des coffres. Quant à *Macacciuccio*, c'est sans doute un sobriquet bouffon donné à quelque littérateur contemporain, comme le Tasse ou Machiavel.

[19] Mot à mot : « Qui donnerait sur la croisade. « C'est-à-dire, qui n'a peur de rien.

[20] Il écorche le nom de *Carciadiavoli*, qu'il ne connaît que par ouï-dire.

[21] C'est à coup sûr une épigramme contre le célèbre architecte milanais Jacques della Porta, ou contre son neveu Guillaume della Porta, habile sculpteur, quoique moine, tous deux contemporains de l'Arétin. Un autre artiste du même temps, Baccio della Porta, plus connu sous le nom de Fra Bartolomeo, élève de Léonard de Vinci, s'était laissé séduire par les prédications fanatiques de Savonarola, et avait pris l'habit de saint Dominique : il mourut en 1517 à Florence, où il ne peignait que des tableaux religieux, qui furent souvent comparés à ceux de Raphaël. Il est possible que la triste fin de son maître Savonarola lui ait inspiré le mot si vrai et si profond que lui prête l'Arétin.

[22] *Senza voglia*, sans volonté.

[23] Il y a *vaine gloire*, dans le texte.

[24] *Il zibetto che fiocca da la tua ismerdagginazione.*

[25] *Campanella.*

[26] *Scarpiniamo*, escarpinons.

[27] C'est-à-dire : « Je me sens tout glacé ! »

[28] C'est-à-dire : « O bon larron ! » Parce que Jésus-Christ dit à son compagnon de potence : « Tu seras aujourd'hui avec moi au paradis. »

[29] Le texte porte *stoltizia*, mais il faut lire plutôt *sottilita* ou *sottilezza.*

[30] Le pèlerinage de sainte Lucie a eu lieu à Naples dans le mois d'avril ;

les femmes de pêcheurs se rendent en procession, à six heures du soir, dans une petite église située au bord de la mer, près du port de *Santa-Lucia*. Quant à la *madone de la porte Sansana,* nous ne savons où la prendre.

[31] Impossible à comprendre. C'est sans doute une injure contre les Piémontais avec lesquels les Italiens ne veulent pas être confondus.

[32] Pour ma sûreté. Allusion à la prière qu'on dit à la messe pour le roi: *Domine salvum fac regem.*

[33] Il y a dans le texte *messe in leva ejus,* c'est-à-dire: « Nous a mis à gauche. »

[34] Il y a dans le texte: « Prendre aux vers. » Nous avons dit: *vers de la tombe,* pour rendre la phrase plus claire.

[35] Dans l'italien *laquale* se rapportant également à l'église et à la sainte, cette amphibologie amène un jeu de mots obscène.

[36] Le Prêtre-Jean, roi catholique d'un empire fabuleux que le Vénitien Marco Polo prétendait avoir visité dans l'Asie, était encore le sujet de bien des contes de la part des voyageurs, et ses richesses restèrent proverbiales, longtemps après que son existence eut été reconnue fausse.

[37] Le texte porte: *a i frati,* aux moines! Ce n'était pas seulement en Italie que les moines étaient qualifiés de diables.

[38] C'est-à-dire: comme un obstacle.

[39] Image obscène.

[40] Ces soupes épaisses et chargées de viandes, de pâtes et de légumes, étaient fort renommées. Rabelais n'a eu garde de les oublier.

[41] Il nomme sa dame: *la mia speme.*

[42] *L'ora amica.*

[43] Le texte dit: *la senciglia,* mot qui semble être l'adjectif féminin espagnol *sencilla* (sincère), italianisé. Ce serait alors un synonyme argotique d'*oreille.*

[44] « Andrommene a veder metter due testi. » Obscénité.

[45] Allusion au texte de l'Évangile qui dit que, quand sonneront les trompettes du jugement dernier, Dieu viendra juger les vivants et les morts.

[46] Mot à mot: « Retournons là d'où nous sommes partis. »

[47] Mot à mot: « On lui fera donner des coups de pied au vent. »

ACTE QUATRIÈME.

[1] Mot à mot: « La colère, bien que refrénée, lève parfois le flambeau de son impétuosité. »

[2] *Saporitina, appetitosina.*

[3] Le texte dit: « Che passa bataglia. » C'est-à-dire: qui vaut une bataille gagnée.

[4] Allusion sans doute au minotaure *crétois*; concetto dans le goût italien. Il joue aussi sur le nom de *Polidoro*, qui signifie *tout d'or*, et il en fait *Policretoso*, dans le sens de *tout d'argile*.

[5] Rabelais, qui avait lu son Arétin, parle aussi des bergères « dont le cul sent le thym et le serpolet. »

[6] Ce mot à mot ne rend point le texte, mais en donne une idée. Ces bouffonneries sont plus plaisantes dans l'italien, qui dit *désintriguer* des *intrigues*, au lieu de *débrouiller*, et qui produit ainsi un étrange amalgame de consonnances homogènes.

[7] Mot à mot : « Ton derrière a-t-il fait *lappe*, *lappe*. » Dans le langage trivial et comique, on dirait : « As-tu foiré dans tes chausses ? »

[8] Véritable pointe italienne qui eût été fort goûtée en France du temps de l'*Astrée*.

[9] Il faut sous-entendre : « Par pénitence. »

[10] Surnom dérisoire de *Plataristotile* ; *Piatolla* signifie *morpion*.

[11] *Incantato*, comme si on lui eût jeté un sort.

[12] *Moccione di tre cotte*.

[13] *Senepa* est mis là pour *Seneca*, et *théologien* pour *philosophe*. Tessa, qui n'est pas une femme savante, écorche les noms propres, et prend les mots l'un pour l'autre.

[14] « Rimettete bene i coltellini, si. » C'est-à-dire : « Remettez les couteaux dans leurs gaînes. » Veneroni se trompe en expliquant ce proverbe facile à comprendre, par : « Vous faites bien le contraire de ce que vous pensiez faire. » On retrouve, dans la locution italienne, quelque chose de la nôtre plus triviale : « Rengaînez votre compliment. »

[15] L'italien dit : « Date vene uno a cavallo. » La même figure se rencontre dans l'expression française : « Embrassez-vous en poste. »

[16] Dès cette époque, la galanterie française était beaucoup plus sentimentale qu'ardente au plaisir. L'Arétin se rappelait sans doute que le roi Louis XII avait eu avec une belle dame de Gênes une liaison qui s'était passée en paroles et en soupirs. Les Français ont eu de tout temps la réputation de faire l'amour en madrigaux.

[17] *A sproni battuti*. On disait autrefois : « A grand renfort d'éperons.»

[18] Tout ce qui suit est presque intraduisible : « A la fine, recatosi la persona in su le gambe, il corpo in su la bocca, la bocca in su la sete, e la sete in su la guazzabuglio de la volontà del berselo tutto, tutto, tutto, acconcia la gola in le canne, e le canne in la gola si manda avalle da senno. Per la qual dolcitudine il ventricchio, il polmone, il fegato, la milza e le budella dando a l'arme vengono suso a gella. In questo i sensi de gli spiriti, e gli spiriti de i sensi mostrano la faccia del bevente rubiconda, fumante, gaja, altiera, lucida, pacifica e vigorosa, per la qual grazia la lingua ingagliardisce, gli occhi sfavillano, il fiato risuscita, le vene gonfiano, i polsi bollono, le pelle si stende et i nervi riforzano. Tale era il parlare de l'amico, che concluse la perfezion de i mosti nel fondetto leggieri, nel polputo gentile, e ne lo iscarico frizante, e in quel certo Suetonio che bascia,

[20] L'Arétin n'ose pas ici nommer Jésus, en faisant allusion au miracle de la multiplication des pains, et peut-être à quelque autre fait contemporain.

[21] Il n'est pas facile de reconnaître quel est celui des Bentivoglio que l'Arétin désigne ici. C'est sans doute Hercule Bentivoglio, fils d'Annibal, célèbre dès sa jeunesse par son savoir et son talent poétique; il était alors à Ferrare, auprès d'Hercule d'Este, qui l'aimait et le protégeait. Ce savant poëte, né en 1500, mourut en 1572.

[22] Dans toute la première partie de cette scène, Plataristotile ne voit pas, ou fait semblant de ne pas voir les personnages qui écoutent son monologue.

[23] De toute antiquité, on a cru qu'au moment de mourir l'homme lisait dans l'avenir, et prononçait des paroles inspirées, *verba nova*, disent les auteurs latins.

[24] *Gentilezza in vaglia,* mot à mot: « Gentillesse en valeur. »

[25] *Scandottiera.* Ne faut-il pas lire plutôt *condottiera?*

[26] Il cerebro vacillante mi tiro la persona.

[27] Il y a dans l'italien une affreuse équivoque: *vennemi a l'ora alla bocca cotal giovane.*

[28] C'est la fable d'Esope.

[29] Le texte dit seulement: *testi venerei*: mais nous ne doutons pas que l'Arétin n'ait voulu parler du célèbre *Anteros* de Baptista Fulgose ou Fregoso, poëte italien du quinzième siècle. Son *Anteros sive de amore*, qui parut en 1499, et qui fut traduit en plusieurs langues, est un dialogue moral où l'auteur essaye de prouver que l'amour est une passion dangereuse qui prive les hommes de leur raison.

[30] Tout cela est rempli d'équivoques qui subsistent dans le français comme dans l'italien.

[31] *Mi cresce il core.*

[32] Latin estropié.

[33] *La pace di Marcone.* Nous croyons entrevoir ici une équivoque obscène. Marcon est un personnage imaginaire qui figure dans beaucoup d'ouvrages du moyen âge, en présence du roi Salomon, avec lequel on le fait converser sur des sujets moraux.

[34] « Se il calendario vi ci mette, s'egli vi ci mette, farasi, che i marti impoveranno (ancora che il bicchiere di vetro del falto loro si rompesse) a strangolare con le branche de la discrezione.» Le mot à mot n'est pas possible en français.

[35] Allusion que nous ne pouvons pas saisir. La république de Lucques, ayant conservé sa liberté, faisait alors envie à toutes les républiques italiennes, qui l'avaient perdue. Ce proverbe équivaut à « Je me défie de toi!»

FIN DES NOTES

[46] Cette facétie a été souvent répétée en prose et en vers. Il y a une vieille épigramme qui se termine ainsi :

Eh ! n'est-ce pas le diable
Qu'ouvrir sa bourse et ne rien voir dedans.

[47] *Facciamo al conto.*

[48] Il y a dans l'italien : « Va, trouve-les ! »

ACTE CINQUIÈME.

[1] Allusion impie à Jésus-Christ, qui ressuscita le troisième jour après sa passion.

[2] Paroles de Jésus-Christ ressuscitant le Lazare.

[3] Formule ordinaire à la fin des comédies latines.

[4] C'est un personnage de comédie ou de roman, sinon un auteur du temps ; mais nous ignorons la source de cette citation.

[5] Le texte dit seulement : *per sua grazia.*

[6] Cette traduction n'est qu'une conjecture ; le texte porte : *cul de la quilla !* qui peut, dans le dialecte de Boccaccio, être mis là pour *squilla*, cloche.

[7] L'italien est plus elliptique : *il mio*, ce qui est mien, mon avoir.

[8] C'est-à-dire : dans le *privé*, dans le puits et dans le tombeau.

[9] Proverbe obscène. Il y a dans le texte : « Non faccia trar ogni chivegli sino a la pelle. »

[10] Mot à mot : « Ni plus ni moins. »

[11] Il compare peut-être le philosophe à un âne ou à un mulet qui *a la corne sous les pieds*. Mais l'italien dit seulement : « Qui l'a sous les pieds ne doit pas se le mettre sur le chef. »

[12] On ne pourrait rendre mot à mot le texte italien, sans amphibologie : « Le insolenze di lei diventano conformi a le prudenzie di lui. »

[13] *Schiappese.*

[14] La tournure italienne présente une amphibologie épigrammatique : « Comincio a credere che gli astrologi sieno veramente asini. »

[15] Mot à mot : « Lui prendre sur le dos la cause du persil. » C'est ce que nous nommons une *querelle d'Allemand*. De plus, Salvalaglio, par bouffonnerie, transpose la phrase italienne, et dit : « Corle a dosso il petorselo dela casione. ».

[16] *Il pan fesso.* Analogie obscène.

[17] Mot à mot, il faudrait dire : « Il a le tortissime. »

[18] *Manneggiar mè.*

[19] J'imite, je ne traduis pas : « Per mostrare il vino bevuto, trasmutato in l'asino de la sua asinona asinarià di svillanacchiamenti. »

AU GRAND CARDINAL DE TRENTE[1]

PIERRE ARETIN.

Les miracles que fait la bonté de Dieu sont prouvés par les prières qu'on lui adresse; ceux qui proviennent du génie des hommes ont pour témoignage les statues qu'on leur consacre; quant à l'amour que porte aux beaux esprits la courtoisie des princes, nous en sommes certains par les œuvres qu'on leur dédie, comme maintenant je vous dédie *la Courtisane:* laquelle vous doit être chère, soit parce que le monde resplendira de vos mérites, moi vous honorant, vous étant cardinal et seigneur; soit parce que, en voyant, dans cette comédie, une partie de la vie des cours et des seigneurs, vous marcherez fier de vous-même, tant vous êtes éloigné de leurs mœurs; or, vous jouirez de vous sentir si différent de vos pairs, de même qu'une jeune fille qui folâtre avec une sarrasine, jouit de la mauvaise grâce que celle-ci met dans tout ce qu'elle fait, tellement que la première, dans tous ses mouvements, paraît plus belle et plus gracieuse. Et ainsi tant de gentilshommes qui vous servent, tant d'artistes qui vous célèbrent, et tant de cavaliers qui vous courtisent, finiront par connaître, en vous comparant aux autres, ce que vaut l'homme qu'ils adorent; ce n'est pas autrement qu'on a fini par connaître le diabolique Luther, contre la méchanceté duquel toute la foi chrétienne, qui vit sous le roi des Romains, s'est fait un bouclier de votre vertu, ô vous dont le conseil, visible dans tous les actes de ce prince, rend toujours clair ce qui est douteux, et sûr ce qui est périlleux. Et, de même que vous ne pouviez gagner la faveur d'un meilleur roi que Ferdinand, ainsi Sa Majesté ne pouvait se livrer à un meilleur ministre que le grand et révérendissime cardinal de Trente. Mais, quoique vous soyez tel, ne dois-je pas espérer que, d'une généreuse main, vous prendrez le don que je présente à un si grand seigneur, moi qui suis un si petit personnage?

PERSONNAGES.

Un *étranger*.
Un *gentilhomme*.
Messire *Maco*.
Le Siennois, son domestique.
Maître *André*.
Un *maraud* qui vend des livres de contes.
Cappa, *Rosso*, } laquais de Parabolan.
Flaminio.
Valère, valet de chambre de Parabolan.
Le seigneur *Parabolan*, amoureux.
Un *pêcheur*.
Un *sacristain* de Saint-Pierre.
Sempronius, vieillard.
Alvigia, entremetteuse.
Grillo, domestique de messire Maco.
Zoppino.
Le père *gardien* du couvent d'*Araceli*.
Maître *Mercure*, médecin.
Togna, femme d'Arcolano.
Arcolano, boulanger.
Un *juif*.
Le *lieutenant* de police et les *sbires*.
Biagina, servante de madame Camilla.

La scène se passe à Rome.

PROLOGUE.

UN ÉTRANGER ET UN GENTILHOMME.

L'ÉTRANGER. Ce lieu ressemble à l'âme du grand Antoine de Lève[2], tant il est beau et noblement orné; pour sûr, quelque grande fête doit se faire ici. Je veux le demander à ce gentilhomme qui se promène là. Hem ! monsieur, sauriez-vous me dire à quelle fin un si pompeux apprêt?

LE GENTILHOMME. A l'occasion d'une comédie qu'on doit représenter tout à l'heure.

L'ÉTRANGER. Qui l'a faite ? la toute divine marquise de Pescaire[3]?

LE GENTILHOMME. Non, car son style immortel place au nombre des dieux son illustre époux.

L'ÉTRANGER. Est-elle de Mme Véronique, de Correggio[4]?

LE GENTILHOMME. D'elle non plus, parce qu'elle emploie la grandeur de son génie à de plus glorieux travaux.

L'ÉTRANGER. Est-elle de Louis Alamanni[5]?

LE GENTILHOMME. Louis célèbre les mérites du roi très-chrétien, pain quotidien de tout talent.

L'ÉTRANGER. Est-elle de l'Arioste[6]?

LE GENTILHOMME. Hélas ! l'Arioste s'en est allé au ciel, puisqu'il n'avait plus besoin de gloire sur la terre.

L'ÉTRANGER. Le monde a fait une grande perte en perdant un si grand homme, qui, outre le génie, était la bonté suprême.

LE GENTILHOMME. Heureux, s'il eût été la suprême méchanceté !

L'ÉTRANGER. Pourquoi?

LE GENTILHOMME. Parce qu'il ne serait jamais mort.

L'ÉTRANGER. Et ce n'est point un conte. Mais, dites-moi, est-ce l'œuvre du très-gracieux Molza[7], ou du Bembo[8], père des Muses, que je devais nommer avant tous?

LE GENTILHOMME. Ni du Bembo, ni de Molza ; car l'un écrit

l'*Histoire de Venise*[9], et l'autre les louanges d'Hippolyte de Médicis[10].

L'ÉTRANGER. Est-elle du Guidiccioni[11]?

LE GENTILHOMME. Non, car il ne daignerait point employer sa merveilleuse plume à de telles folies.

L'ÉTRANGER. Certainement, elle doit être du Riccio[12], dont une comédie importante fut récitée au pape et à l'empereur.

LE GENTILHOMME. Elle n'est pas de lui, car il est maintenant occupé à de plus dignes études.

L'ÉTRANGER. Il me semble entrevoir qu'elle sera l'œuvre de quelque pécore, *quæ pars est*. Le Seigneur Dieu peut-il faire que les poëtes nous inondent, comme les luthériens!... Si la forêt de Baccano[13] était toute de lauriers, elle ne suffirait pas pour couronner les crucificateurs de Pétrarque, qui, avec leurs commentaires, lui font dire des choses que ne lui eussent point fait confesser dix traits de corde[14]. Il est heureux pour Dante que, grâce à ses diableries, il tienne les sots à distance; car à cette heure, il serait en croix, lui aussi.

LE GENTILHOMME. Ah! ah! ah!

L'ÉTRANGER. Elle sera peut-être de Jules Camille[15].

LE GENTILHOMME. Il ne l'a point faite, parce qu'il est occupé à montrer au roi la grande création de son prodigieux génie.

L'ÉTRANGER. Est-elle du Tasse[16]?

LE GENTILHOMME. Le Tasse ne songe qu'à rendre grâce à la courtoisie du prince de Salerne[17]; et, pour te le dire enfin, cette comédie est l'œuvre de Pierre Arétin.

L'ÉTRANGER. Quand je devrais crever de faim, je veux l'entendre; car je suis certain que j'entendrai là des paroles de prophètes et d'évangélistes. Eh! peut-être qu'elle ne regarde personne?

LE GENTILHOMME. Elle préconise vraiment la bonté du roi François, avec une ferveur incroyable.

L'ÉTRANGER. Eh! qui ne loue pas Sa Majesté?

LE GENTILHOMME. Ne loue-t-elle pas aussi le duc Alexandre, le marquis du Vast, et Claude Rangone, qui est la perle de la valeur et de la raison[18]?

L'ÉTRANGER. Trois fleurs ne font point une guirlande.

LE GENTILHOMME. Et le très-libéral Maximilien Stampa [19].

L'ÉTRANGER. Trouvez-vous qu'elle parle d'autres?

LE GENTILHOMME. Lorraine, Médicis et Trente.

L'ÉTRANGER. Il est vrai, elle loue tous ceux qui le méritent. Mais pourquoi n'avez-vous pas dit le cardinal de Médicis, le cardinal de Lorraine et le cardinal de Trente [20]?

LE GENTILHOMME. Pour ne point assassiner leur nom avec ce titre de *cardinal*.

L'ÉTRANGER. Oh! que c'est bien fait! Ah! ah! ah! Dites-moi, de quoi traite-t-elle?

LE GENTILHOMME. Elle offre deux facéties à la fois. En premier, vient en présence messire Maco (le Siennois), lequel est venu à Rome pour accomplir un vœu qu'avait fait son père, de le faire cardinal; et, lui ayant été donné à entendre que personne ne peut se faire cardinal, si d'abord il ne devient pas courtisan, il prend maître André pour pédagogue, car il croit que cet André est le maître qui fait les courtisans; et, mené par ledit maître André dans une étuve, il tient pour certain que l'étuve est le moule à faire les courtisans; et, à la fin, rasé et rajusté, il veut avoir tout Rome pour lui, de la manière que tu sauras. Et messire Maco se joint un certain M. Parabolano, de Naples (un de ces Acurse [21] et un de ces Saravico, qui, tirés des étriers et des écuries, sont commis par l'effrontée fortune à gouverner le monde), lequel, s'étant épris de Livie, femme du Romain Lucius, et ne révélant son secret à personne, le découvre en rêvant tout haut; et, entendu par le Rosso [22], son laquais favori, il est trahi par celui-ci, parce que le Rosso lui fait croire que celle dont il est amoureux est aussi éprise de lui; et, lui ayant amené Alvigia, entremetteuse, il lui met en tête que c'est la gouvernante de Livie; et, au lieu de Livie, il livre à ses désirs la femme du boulanger Arcolano. La comédie vous dira la suite, car je ne me rappelle pas ainsi de point en point le tout.

L'ÉTRANGER. Où se font de si douces plaisanteries?

LE GENTILHOMME. A Rome; ne la voyez-vous point ici?

L'ÉTRANGER. C'est ici Rome? Miséricorde! Je ne l'aurais jamais reconnue.

LE GENTILHOMME. Je vous rappelle qu'elle est restée pour expier ses péchés entre les mains des Espagnols [23]; et elle a eu bien du bonheur de n'avoir pas pis. Maintenant tirons-nous à l'écart; et lors même que vous verriez les personnages paraître plus de cinq fois en scène, ne vous moquez point, parce que les chaînes qui tiennent les moulins sur le fleuve ne tiendraient point les fous d'aujourd'hui. Outre cela, ne vous émerveillez point si le style comique n'est pas observé dans la forme requise, parce qu'on vit d'une autre manière à Rome qu'on ne vivait à Athènes.

L'ÉTRANGER. Qui en doute?

LE GENTILHOMME. Voilà messire Maco. Ah! ah! ah!

ACTE I.

SCÈNE I.

MESSIRE MACO, LE SIENNOIS.

MACO. Enfin, Rome est la queue du monde.

LE SIENNOIS. La tête, avez-vous voulu dire.

MACO. Autant vaut. Et si je n'y étais pas venu...

LE SIENNOIS. Le pain moisissait.

MACO. Je dis que, si je n'y étais pas venu, je n'aurais jamais voulu croire qu'elle fût plus belle que Sienne.

LE SIENNOIS. Ne vous disais-je point, moi, que Rome était Rome? Et vous répondiez : « A Sienne, il y a le guet avec les bravi, l'université avec les docteurs, la fontaine Branda, la fontaine Becci, la place avec les hommes, la fête de la mi-août, les chars avec cierges, bandelettes et jets d'eau; le combat de taureaux, la pièce de drap et les biscotes [1] par centaines, ainsi que les massepains de Sienne.

MACO. Oui, mais tu ne dis pas que l'empereur nous veut du bien.

LE SIENNOIS. Vous ne répondez point à propos.

MACO. Reste coi. Un singe là-haut sur cette fenêtre! Guenon, hem! guenon!

LE SIENNOIS. N'avez-vous pas honte, vous, d'appeler les singes dans la rue? Vous crevez de dépit, si vous ne vous faites prendre pour un fou, sans qu'on sache que vous êtes de Sienne [2].

MACO. Ecoute : un perroquet parle.

LE SIENNOIS. C'est un pivert, maître.

MACO. C'est un perroquet, ne te déplaise.

LE SIENNOIS. C'est un de ces oiseaux peints de diverses couleurs, que votre aïeul acheta pour un perroquet.

MACO. J'en ai pourtant montré les plumes à l'orfévre Ottonaïo ; il dit qu'à les voir elles sont de perroquet, et des plus belles.

LE SIENNOIS. Vous êtes une bête, pardonnez-moi, de croire cet orfévre.

MACO. Prends garde que je ne te châtie.

LE SIENNOIS. Ne vous fâchez pas.

MACO. Je veux me fâcher, moi; je le veux. Et, si tu ne m'estimes point, malheur à toi!

LE SIENNOIS. Je vous estime.

MACO. Combien?

LE SIENNOIS. Un ducat.

MACO. Je te veux du bien maintenant, sache-le.

SCÈNE II.

MAITRE ANDRÉ, *peintre*[3], MESSIRE MACO, LE SIENNOIS.

ANDRÉ, *au Siennois*. Cherchez-vous un maître?

MACO. Vous savez bien que, moi, je suis son maître.

LE SIENNOIS. Laissez-moi parler, moi qui entends le langage de Rome[4].

MACO. Parle donc maintenant.

ANDRÉ. Répondez, si vous voulez une adresse.

LE SIENNOIS. Messire Maco, docte *in libris*, et riche, et de Sienne...

ANDRÉ. Au fait, je dis que je vous ferai donner cinq carlins par mois, et vous n'avez rien à faire, sinon étriller quatre chevaux et deux mules ; porter de l'eau et du bois à la cuisine, balayer la maison, chevaucher et nettoyer les vêtements ; le reste du temps, vous pourrez mener joyeuse vie [5].

MACO. A vous dire le vrai, je suis venu tout exprès pour...

LE SIENNOIS. Se faire cardinal, et s'arranger avec...

MACO. Le roi de France.

LE SIENNOIS. Le pape plutôt... Ne vous ai-je pas dit de me laisser parler ?

ANDRÉ. Ah ! ah ! ah !

MACO. De quoi riez-vous, l'homme !

ANDRÉ. Je ris de ce que vous cherchez une chimère. Il est bien vrai qu'il faut d'abord se faire courtisan, et puis cardinal. Or, je suis le maître qui enseigne la courtisanerie. J'ai fait monseigneur de la Storta, le très-révérend de Baccano, le prévôt de Montemari, le patriarche de la Magliana, et mille autres. Et, si cela vous plaît, nous ferons encore votre seigneurie, parce que vous avez l'air de faire honneur au pays.

MACO. Que dis-tu, Siennois?

LE SIENNOIS. La chose m'arrange, la chose me va, la chose me convient.

MACO. Quand me prêterez-vous votre aide [6]?

ANDRÉ. Aujourd'hui, demain, ou quand il plaira à votre seigneurie.

MACO. Maintenant il me plaît.

ANDRÉ. De grâce... J'irai querir le livre qui enseigne à devenir courtisan, et je reviens aussitôt vers votre seigneurie. Où logez-vous ?

LE SIENNOIS et MACO. Dans la maison de Ceccoto, Génois.

ANDRÉ. Parlez l'un après l'autre, car parler deux à la fois n'est pas dans l'ordre.

MACO. Ce poltron me fait tomber en faute.

LE SIENNOIS. Je ne suis point poltron, vraiment! vous savez bien que j'allais, moi, me faire soldat, et vous ne voulûtes point que je m'exposasse à ce péril.

ANDRÉ. Restez en paix; car, à Rome, *poltron* est un nom fait pour les jours de fête. Maintenant, je pars et reviens tout à l'heure.

MACO. Comment vous appelez-vous, vous?

ANDRÉ. Maître André, au cœur plus pur que le ciel. Je me recommande donc à votre seigneurie.

MACO. Portez-vous bien.

LE SIENNOIS. Revenez tôt?

ANDRÉ. Voici que je suis à vous.

SCÈNE III.

MESSIRE MACO, LE SIENNOIS.

MACO. *Sic fata volunt.*

LE SIENNOIS. Maintenant, allez-vous ainsi nous faire des prophéties!

MACO. Qu'est-ce, bavard?

LE SIENNOIS. Dites: *votre seigneurie.* N'avez-vous pas entendu le maître, qui a dit: *Je me recommande à votre seigneurie?*

MACO. *Je me recommande à votre seigneurie;* avec le bonnet à la main, est-il pas vrai?

LE SIENNOIS. Oui, monsieur. Çà, rajustez le manteau sur l'épaule; tenez-vous droit sur jambes. Crachez au loin, oui, bien! Promenez-vous au large, bien, très-bien!

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, UN PAUVRE DIABLE[7] *qui vend des histoires.*

LE PAUVRE DIABLE. Aux belles histoires! Aux belles histoires!

MACO. Reste coi. Que crie celui-là?

LE SIENNOIS. Ce doit être un fou.

LE PAUVRE DIABLE. Aux belles histoires, histoires, histoires!

La guerre du Turc en Hongrie [8], les Prédications de frère Martin [9], le Concile [10]. Histoires, histoires! Le Schisme d'Angleterre, la Pompe du pape et de l'empereur, la Circoncision du Vaivode, le Sac de Rome, le Siége de Florence, l'Abouchement de Marseille, avec la conclusion [11]. Histoires, histoires!

MACO. Cours, vole, trotte, Siennois. Voilà un *jule*, achète-moi la Légende des courtisans [12] : je me ferai courtisan, avant que vienne le maître. Mais ne te fais point courtisan, toi, avant moi, sais-tu bien?

LE SIENNOIS. Non; diable!... Hem! l'homme aux livres! Hem! l'homme aux discours! Hem, l'homme aux papiers!... Holà! hem, toi! hem, vous! Que le diable te rompe le cou!... Il a tourné le coin de cette rue : je veux courir après lui.

MACO. Marche, dis-je, marche.

SCÈNE V.

MESSIRE MACO, *seul.*

Oh! quelles rues! C'est un hasard que d'y rencontrer un caillou... Je vois là-haut, à cette fenêtre, une belle dame; elle doit être la duchesse de Rome [13]. Je me sens devenir amoureux. Si je me fais cardinal, si je deviens courtisan, elle n'échappera pas de mes mains. Elle me regarde, elle me lorgne... Que oui, que oui, que je lui applique le croc. Voilà le Siennois. Où est le livre, Siennois?

SCÈNE VI.

LE SIENNOIS, MESSIRE MACO.

LE SIENNOIS. Le voilà, lisez le titre?

MACO. La *Vie des Turcs*, composée par l'évêque de Nocera [14]. Oh! que la grosse vérole te vienne [15]! Que veux-tu que je fasse des Turcs? Il me prend envie de m'en laver les mains... Comme si je ne l'avais pas dit!... Emporte-le donc.

LE SIENNOIS. Je lui ai demandé *les Courtisans*, et il m'a donné ce livre-ci; et il m'a dit: « Sache si ton maître veut le mal français de Stracino de Sienne [16]. »

MACO. Quel mal français? Suis-je homme à l'avoir?

LE SIÉNNOIS. Est-ce un si grand mal de l'avoir ?

MACO. Viens à la maison, que je t'assomme.

LE SIENNOIS. Je me révolterai, maître.

MACO. Va donc, car je veux prendre Grillo, et te laisser, toi.

SCÈNE VII.

ROSSO, CAPPA, *laquais de messire Parabolano.*

ROSSO. Notre maître est le plus gentil bourreau, le plus excellent vaurien et le plus vénérable âne de toute l'Italie. Et, quand Dieu le dirait... Il n'y a pourtant pas mille ans qu'il faisait compagnie à Sarapica [17], et maintenant il faut lui parler selon les quartiers de la lune.

CAPPA. Certainement, qui voudrait dire qu'il ne fût pas un vaurien, mentirait par la gorge ; et j'ai noté un vilain procédé du ribaud. Il dit aux serviteurs qui s'arrangent avec lui : « Vous m'éprouverez un mois ; de mon côté, j'éprouverai un mois votre service. Si je vous plais, vous resterez à la maison ; et, si vous ne me plaisez point, à moi, vous vous en irez. » Au bout du mois, il dit : « Vous ne faites point mon affaire, vous. »

ROSSO. J'entends la ruse : par ce moyen, il est bien servi, lui, et ne paye point de salaire.

CAPPA. Il y a vraiment de quoi rire, et de quoi renier Dieu tout ensemble, lorsque, appuyé sur deux serviteurs, il se fait lacer ses chausses ! Que si les aiguillettes ne sont point pareilles, si les bouts ne se rejoignent pas l'un avec l'autre, ses cris vont jusqu'au ciel.

ROSSO. Oublies-tu le papier parfumé qu'il se fait porter à la garde-robe dans deux plats d'argent ? Et il n'en userait point, si le parfumeur ne lui faisait crédit.

CAPPA. Ah ! ah ! Je ris tout bas quand, à l'église, par chaque *ave Maria* qu'il dit, le page, qui se tient devant lui, dépêche un *pater noster* du chapelet qu'il tient à la main ; puis, pour prendre l'eau sainte, ledit page se baise le doigt, et, le trempant dans l'eau, la présente, avec une très-espagnole révérence, au bout de ce doigt, avec lequel le traître se signe le front.

ROSSO. Ah ! ah ! ne lui compare pas l'ex-prieur de Capoue, qui, quand il urinait, se faisait dénouer la braguette par un page, et par un autre mettre l'oiseau hors de la cage ; et qui, quand on lui peignait la barbe, faisait rester là un valet de chambre avec un miroir à la main ; mais si, par malheur, un poil dépassait les autres, le barbier en était mauvais marchand.

CAPPA. Ah ! ah ! dis-moi, as-tu fait attention aux coïonneries qu'il fait en se nettoyant les dents après un repas ?

ROSSO. Comment ! si j'y ai fait attention ! Je ne me lasse pas de voir le soin qu'il y met ; car, après qu'il a passé trois heures à se les frotter avec l'eau, puis avec la serviette, et avec le doigt, à chaque sottise qu'il entend, il ouvre la bouche tant qu'il peut, afin qu'on voie ses dents blanches ; et ce n'est point chose à omettre que sa manière de marcher avec majesté, de se tordre les poils de la barbe, et de regarder le prochain avec un regard distrait.

CAPPA. Voulons-nous, une belle nuit, lui donner d'une ha chette sur le chef ? et qu'il en soit après ce qu'il pourra.

ROSSO. Donnons-lui un bon coup, afin que les autres, ses pareils, apprennent à vivre. Mais voilà Valère : je crains qu'il ne nous ait entendus. Tournons de ce côté.

SCÈNE VIII.

VALÈRE, *seul.*

VALÈRE. Ah ! ivrognes, traîtres, pendards, vous fuyez ? Je vous ai bien entendus. Allez donc là. Vous faites très-bien de traiter les maîtres comme vous les traitez !... Va, embarrasse-toi de telles gens, va !... Et peut-être que le Rosso n'est pas bien vu de monseigneur !... Les habits qu'on lui donne par an sont plus qu'il ne vaut. Mais il faut faire et dire le pis qu'on peut à ces seigneurs, pour être leur favori ; car, qui se fait colombe, le faucon le mange.

SCÈNE IX.

FLAMINIO, VALÈRE.

FLAMINIO. Quelles sont ces plaintes que tu t'adresses à toi-même ?

VALÈRE. Je suis hors de moi à cause des vilenies que j'ai entendu dire de monseigneur, au Rosso et au Cappa ; et n'était que je ne veux pas, moi, faire ce tort au gibet qui les attend, certes, certes, je les traiterais comme ils méritent. Et tout vient de ces amours ; car un serviteur, en devenant confident de tes désirs, *subito*, devient ton maître.

FLAMINIO. Qui ne le sait pas? Mais crois-tu qu'il n'y ait point d'autres Rosso au monde? J'ai entendu de mes propres oreilles un quidam que tu connais, dire des choses affreuses de son maître, parce que ce maître est, en vérité, un homme comme il faut ; aussi, pour être, lui, un seigneur comme les autres, veut-il plus de bien à son serviteur qu'à soi-même. Mais par quelle raison ces seigneurs de cour ne prennent-ils pas à leur service les savants et les nobles, plutôt que les ignorants et les plébéiens ?

VALÈRE. Un grand maître veut faire et dire sans retenue ce qu'il lui plaît ; il veut, à table comme au lit [18], user des ragoûts qu'il préfère, sans être blâmé, et, quand il ne sait ce qu'il veut, bâtonner, invectiver, et tourmenter à sa guise celui qui le sert, conduite impossible à tenir avec un savant ou avec un homme bien né. Un noble consentirait à mendier, plutôt qu'à vider un bassin ou à laver un urinal ; un savant crèverait plutôt que de taire les envies déshonnêtes qui viennent aux seigneurs. Maintenant, concluons-en que, qui veut être bien en cour, doit y devenir sourd, aveugle, muet, âne, bœuf et chevreau, je le dirai, ma foi !

FLAMINIO. Cela provient de ce que la majeure partie des grands sont de si obscure extraction, qu'ils ne peuvent regarder ceux qui naissent d'un sang illustre ; et ils s'efforcent vraiment d'inventer des armoiries et de trouver des surnoms qui les fassent paraître gentilshommes. Mais lequel est plus noble que le seigneur Constantin, qui fut despote de la Morée et prince de Macédoine, et qui maintenant est gouverneur de Fano [19] ?

VALÈRE. Laissons cet entretien, car le tout est d'avoir du bonheur. Dis-moi un peu : qu'a donc le patron, qui ne fait que soupirer ?

FLAMINIO. Je pense qu'il est amoureux.

VALÈRE. Il ne manquait que cela. Allons nous promener au Belvédère [20] pendant une heure.

FLAMINIO. Allons.

SCÈNE X.

PARABOLAN, ROSSO.

PARABOLAN. D'où viens-tu?

ROSSO. De *Campo di fiore* [21].

PARABOLAN. Qui était avec toi?

ROSSO. Le *Frappa*, le *Squarcia*, le *Tartaglia* et le *Targa* [22]; et j'ai lu le placard que don Cirimonia de Moncada adresse au seigneur Lindezza de Valence. Puis, je suivis la rue de la *Pace*, et je vis la dame qui parlait d'aller à je ne sais quelle vigne [23]. Je fus sur le point de donner deux coups de couteau à celui qui parlait avec elle, mais je me retins.

PARABOLAN. Une autre flamme brûle mon cœur.

ROSSO. Si j'étais femme, je me jetterais dans le feu plutôt que d'en donner une étincelle à un seigneur. Il y a deux jours vous vous pâmiez pour elle, et maintenant elle vous pue!... Enfin les seigneurs ne savent vraiment pas ce qu'ils veulent.

PARABOLAN. Ne bavarde plus; prends ces dix écus, achètes-en des lamproies, et porte-les en présent à ce gentilhomme siennois qui loge dans la maison de Ceccotto.

ROSSO. Ce fou?

PARABOLAN. Fou, ou sage, tu iras le trouver; car tu sais bien l'honorable accueil qui me fut fait à Sienne dans sa maison.

ROSSO. Il valait mieux lui donner deux petits chiens.

PARABOLAN. Sont-ils bons à manger, les chiens, pécore?

ROSSO. Quatre artichauts feraient un assez beau présent.

PARABOLAN. Où sont les artichauts dans cette saison?

ROSSO. Faites-les pousser.

PARABOLAN. Va, achète ce que je t'ai dit; dis-lui qu'il mange ces lamproies pour l'amour de moi, et que je l'enverrai visiter demain, parce qu'aujourd'hui je suis fort occupé au palais.

ROSSO. Dix tortues ne lui déplairaient point. Réfléchissez un peu, maître, en offrant dès présents à vos amis.

PARABOLAN. Les tortues sont-elles un don digne de moi, bête? Dépêche-toi, porte-lui les lamproies, et sache dire vingt paroles.

ROSSO. J'en saurai dire plus de trente. C'est cruauté, que je ne sois point envoyé par le sofi au pape, comme ambassadeur. Je dirais : « Sérénissime, révérendissime, excellentissime, Ma-« jesté, Sainteté, Paternité, Magnificence, Omnipotence, et « Révérence », jusqu'à *viro domino*, et je ferais une inclination comme ci, une autre comme ça.

PARABOLAN. *Altaria fumant!* Ote-moi cet habit, et porte-le en haut à la maison, pendant que j'irai voir les chevaux et le jardin.

SCÈNE XI.

ROSSO, *seul, met l'habit du seigneur Parabolan.*

Je veux essayer si je suis bien sous la soie. Oh! que je payerais cher un miroir pour me voir faire figure en cet équipage!... Enfin les habits refont les porte-manteaux; et, si ces seigneurs-ci allaient mal vêtus, comme nous autres, oh! quels singes, oh! quels babouins ce seraient!... Je suis émerveillé qu'ils ne bannissent point les miroirs, pour ne plus voir leurs chiennes de faces. Mais je suis un grand fou de ne point faire un trou à la lune avec l'habit et les écus. Car la plus belle aumône qu'on puisse faire, c'est de dérober un seigneur. Mais pour le quart d'heure il faut joindre ce pêcheur; quant au seigneur, nous l'assassinerons une bonne fois. Voilà un vendeur de poissons, qui m'a proprement l'air de faire l'habile, et de n'être qu'un niais.

SCÈNE XII.

ROSSO, LE PÊCHEUR.

ROSSO. Cet habit me gêne. Je suis accoutumé à porter la cape; et force m'est ici d'user de gravité; ça ne me plaît point. Qu'y a-t-il, pêcheur?

LE PÊCHEUR. Pour vous servir.

ROSSO. As-tu d'autres lamproies que celles-ci?

LE PÊCHEUR. Les autres, le pourvoyeur de frère Mariano les a prises tout à l'heure, pour donner à souper au Moro, à Brandino, au Protho, à Troia, et à tous les gloutons du palais.

ROSSO. Dorénavant, toutes celles que tu prendras, tiens-les à ma disposition; je suis le pourvoyeur de notre saint-père; et, si tu es homme de bien, le palais se servira de toi.

LE PÊCHEUR. Je suis l'humble esclave de votre seigneurie, en vérité; comptez sur moi.

ROSSO. Que veux-tu de celles-ci?

LE PÊCHEUR. Ce qu'il plaira à votre seigneurie.

ROSSO. Parle donc.

LE PÊCHEUR. Dix écus romains [24], plus ou moins, le plaisir de votre seigneurie.

ROSSO. Elles sont fort bien payées huit écus.

LE PÊCHEUR. Si votre seigneurie les veut en don, qu'elle ne prenne pas garde que je suis un pauvre homme; car, dans le fait, j'ai l'âme généreuse, n'en doutez pas.

ROSSO. Terre n'avilit point or. Mais, dis, vois-tu si mon domestique amène ma mule? Je gage qu'il m'amènera le genet qui regimbe quatre heures avant de se laisser seller. Puissé-je mourir, si je ne te chasse [25]!

LE PÊCHEUR. Que votre seigneurie ne se courrouce point; car je porterai les lamproies, et mon petit bambin restera ici à garder mon étal.

ROSSO. Tu me feras plaisir. Par le corps de!... que, si je le rencontre par le *Borgo*, je lui donnerai de la mémoire... Viens donc, homme de bien?

LE PÊCHEUR. Je viens.

ROSSO. Es-tu partisan des Colonne ou des Ursin [26]?

LE PÊCHEUR. Je tiens pour qui est vainqueur. Balles! Balles [27]!

ROSSO. De quel pays es-tu?

LE PÊCHEUR. Florentin, né à *Porta Pinti*, et je fus tavernier dans le cul-de-sac; mais je tombai dans le malheur, par la faute

d'un as, qui, lorsque je l'appelais *de cœur*, ne voulut jamais m'entendre [28].

ROSSO. Ah! ah! Comment t'appelles-tu?

LE PÊCHEUR. Le Facenda, pour vous servir; et j'ai trois sœurs au Borgo-alla-Noce, qui sont également aux ordres de votre seigneurie.

ROSSO. Tu feras faire une paire de chausses à ma livrée.

LE PÊCHEUR. La faveur de votre seigneurie suffit, et vaut mieux qu'une livrée.

ROSSO. Ventura, le maître de notre hôtel, est à la porte de Saint-Pierre; je te ferai payer par lui; car, à te dire le vrai, je suis léger d'écus: attends-moi ici pendant que je ferai l'affaire.

LE PÊCHEUR. Dépêchez-moi vite.

SCÈNE XIII.

ROSSO, *seul.*

Va, aie confiance aux serviteurs! Je veux te percer le cœur avec un bâton [29]. Larron! mangeur de tout bien [30]! Traître!

SCÈNE XIV.

ROSSO, UN SACRISTAIN *de Saint-Pierre.*

ROSSO. Ce pauvret que vous voyez là-bas a sa femme démoniaque dans l'hôtellerie de la *Lune*, avec dix démons au corps: je prie donc votre révérence, pour l'amour de Dieu, de vouloir bien l'exorciser [31]; votre seigneurie remarquera que l'infortuné est à demi imbécile, et tout effarouché.

LE SACRISTAIN. Quand j'aurai échangé quelques paroles avec ce mien ami; bien volontiers: appelez-le ici.

SCÈNE XV.

ROSSO, LE PÊCHEUR, LE SACRISTAIN.

ROSSO. Sieur Facenda!

LE PÊCHEUR. Me voici. Que commande votre seigneurie?

9.

LE SACRISTAIN. Quand j'aurai dit quelques paroles à la personne que voilà, je ferai mon devoir en t'expédiant. Attends ici.

LE PÊCHEUR. Je suivrai les ordres de votre seigneurie.

SCÈNE XVI.

ROSSO, LE PÊCHEUR.

ROSSO. Voilà cinq jules : donnez-les pour arrhes au chaussetier ; car je viendrai ensuite à Rome [32], et je finirai de le payer.

LE PÊCHEUR. C'est trop. Votre seigneurie prend les lamproies, puisqu'elle est au palais ?

ROSSO. Donne donc, puisque je dois faire le domestique, et mon domestique, le maître. Adieu.

LE PÊCHEUR. Ecoutez, écoutez monsieur le pourvoyeur ; quelle est votre livrée [33] ?

ROSSO. Fais faire celle que tu voudras, n'importe. C'est bien.

SCÈNE XVII.

LE PÊCHEUR, *seul.*

Que de sottises ! Il me paye huit écus ce que j'aurais donné pour quatre ! Quel pourvoyeur suffisant ! Ah ! ah ! ah ! Parce qu'il a un habit de soie, il se croit un personnage [34] !... Mais finira-t-il donc jamais, ce maître d'hôtel bavard ? Il est plus long qu'un jour sans pain.

SCÈNE XVIII.

LE SACRISTAIN, LE PÊCHEUR.

LE SACRISTAIN. N'entends-tu pas ?

LE PÊCHEUR. Voilà votre serviteur.

LE SACRISTAIN. Pardonne-moi, si je t'ai laissé dans la peine [35].

LE PÊCHEUR. Dans la peine? j'irais, pour vous servir, jusqu'à Paris.

LE SACRISTAIN. Je veux te consoler.

LE PÊCHEUR. Me faire du bien est plus charitable, que

d'aller au saint Sépulcre ; parce que, en effet, j'ai cinq petits bambins qui ne travaillent pas encore [36].

LE SACRISTAIN. Combien y en a-t-il [37] ?

LE PÊCHEUR. Dix.

LE SACRISTAIN. C'est considérable, dix.

LE PÊCHEUR. Certes, oui, c'est une bonne prise pour ce temps-ci [38].

LE SACRISTAIN. Ça lui fait mal, n'est-ce pas [39] ?

LE PÊCHEUR. Monseigneur, non ; les lamproies sont une nourriture légère.

LE SACRISTAIN. Pauvret ! tu divagues.

LE PÊCHEUR. Comment, je divague ? Demandez au médecin.

LE SACRISTAIN. A-t-elle été prise par les démons, de jour ou de nuit ?

LE PÊCHEUR. Moi, j'en ai pris six cette nuit, et quatre ce matin ; et je n'ai pas peur des démons. Que votre seigneurie me paye, car j'ai affaire.

LE SACRISTAIN. Ton père t'a laissé sa malédiction, certainement.

LE PÊCHEUR. Ce fut une fâcheuse malédiction, que de me laisser à la mendicité.

LE SACRISTAIN. Fais-lui dire les messes de saint Grégoire [40].

LE PÊCHEUR. Que diable ont à faire les lamproies avec les messes de saint Grégoire ? Payez-moi, si vous voulez ; car vous me feriez maudire le calendrier.

LE SACRISTAIN. Prenez-le, prêtres, tenez-le ; faites-lui le signe de la croix *in adjutorium Altissimi*...

LE PÊCHEUR. Ah ! poltrons !

LE SACRISTAIN. *Et homo factus est.*

LE PÊCHEUR. Ah ! sodomites !

LE SACRISTAIN. Tu mords ?

LE PÊCHEUR. Avec les poings, larrons ?

LE SACRISTAIN. *Et in virtute tua salvum me fac.* De l'eau bénite...

LE PÊCHEUR. Lâchez-moi, traîtres ! Démoniaque, moi ! Moi, démoniaque !...

LE SACRISTAIN. Où tu entreras...

LE PÊCHEUR. Où, comme dit Hercule? dans le cul, je vous entrerai, ribauds!...

LE SACRISTAIN. *In ignem æternum.*

LE PÊCHEUR. Vous m'y traînerez, défroqués [41].

LE SACRISTAIN. Tirez-le dedans. *Conculcabis leonem et draconem.*

SCÈNE XIX.

PARABOLAN, *seul.*

Ni chevaux, ni jardins, ni aucun autre plaisir, ne peuvent vaincre l'obstination de cette pensée amoureuse qui a gravé dans mon cœur l'image de Livie; et j'en suis venu à ce point, que la nourriture m'est poison, le repos fatigue, le jour ténèbres; et la nuit, qui pourtant devrait me calmer [42], m'afflige tellement, que, me haïssant moi-même, je souhaite plutôt mourir que vivre en cet état. Mais voici maître André. S'il m'a entendu, je serai mis en chansons [43]. Il sera mieux de rentrer à la maison.

SCÈNE XX.

MAITRE ANDRÉ, *un livre à la main*, ROSSO.

ANDRÉ. Ah! ah! j'ai trouvé mon passe-temps. Ah! ah! voilà le Rosso!... Qu'y a-t-il, farceur [44]?

ROSSO. Tu ris, toi; et moi, je ris. Ah! ah! une facétie divine! Un pêcheur!... Ah! ah! Je te la conterai à loisir. J'ai hâte de reporter cet habit que tu me vois sur le bras, et ces lamproies aussi; mais il n'en aura que moitié, celui qui doit les avoir; et l'autre moitié, j'entends la manger, moi, à la révérendissime taverne. Adieu.

ANDRÉ. Bonjour.

SCÈNE XXI.

MAITRE ANDRÉ, *seul.*

J'ai voulu donner un maître au Siennois, et je suis convenu

de l'instituer pédagogue ; et je lui porte ce livre des sorts, pour faire de lui un courtisan [45]. Ah ! ah ! donnons-lui-en de belles, afin qu'août le trouve bel et bien lié. Je jouerais un tour [46], non-seulement à un Siennois, mais à mon père, si mon père voulait extravaguer ; et c'est une plus grande aumône de payer les chevaux à qui veut faire courir la poste à sa cervelle [47], que ce ne serait de purger le monde d'une bonne part des moines et des prêtres ; parce que sitôt que la tête manque de cervelle, elle se remplit d'états, de grandeurs, et de trésors ; et alors notre homme ne changerait point son grade avec l'ex-valet de chiens Sarapica [48] ; et il tombe en extase, quand tu approuves ce qu'il dit ; et il ne dédaignerait pas de se mettre de pair avec Gradasse, nain des Médicis [49]. Partant, si je cesse d'exciter la folie de ce niais [50] de Siennois, il m'aura plus d'obligation que n'en ont les malades du mal français au bois de l'Inde [51]. Je le vois qui se promène, et avec quelle grâce ! Par ma foi, je veux le faire inscrire sur le catalogue des fous [52], afin qu'on fasse commémoration solennelle de lui, à la louange et gloire de cette ville bonne à lier... Je ne veux pas dire Sienne.

SCÈNE XXII.

MAITRE ANDRÉ, MESSIRE MACO.

ANDRÉ. Saluts et encouragements, etc.

MACO. Bon jour et bon an. Et le livre, où est-il ?

ANDRÉ. Le voici, au bon plaisir de votre seigneurie.

MACO. Je me mourrai, si vous ne me lisez pas une leçon maintenant.

ANDRÉ. Vous êtes facétieux.

MACO. Vous avez tort de me dire une injure.

ANDRÉ. Je vous dis une injure en vous appelant facétieux ?

MACO. Oui, parce que ni moi ni aucun de ma famille ne fut jamais facétieux. Maintenant, commencez.

ANDRÉ. Il importe, avant tout, que le courtisan sache blasphémer ; qu'il sache être joueur, envieux, putassier, hérétique, adulateur, médisant, ingrat, ignorant, âne ; qu'il sache hâbler [53], faire le damoiseau [54], et être à la fois agent et patient.

MACO. *Adagio, piano, fermo*. Que veut dire *agent* et *patient*? Je n'entends point cette énigme.

ANDRÉ. Cela veut dire femme et mari.

MACO. Il me semble vous comprendre. Mais comment devient-on hérétique? C'est là la question.

ANDRÉ. Remarquez.

MACO. Je remarque très-bien.

ANDRÉ. Quand quelqu'un vous dit qu'à la cour on trouve bonté, discrétion, amour ou conscience, dites: « Je ne le crois point. »

MACO. Je ne le crois point[55].

ANDRÉ. A qui voudrait vous faire croire que ce soit un péché de rompre le carême, dites: « Je m'en moque. »

MACO. Je m'en moque.

ANDRÉ. En somme, à qui vous dit du bien de la cour, dites: « Tu es un menteur. »

MACO. Il sera mieux que je dise: « Tu mens par la gorge. »

ANDRÉ. Ce sera plus intelligible et plus bref.

MACO. Pourquoi blasphèment-ils, les courtisans, maître?

ANDRÉ. Pour paraître habiles, et par la cruauté d'Acursius[56] et de ses pareils qui dispensent les faveurs[57] de la cour, lesquels, donnant les rentes à des vauriens, et faisant pâtir les bons serviteurs, réduisent à un tel désespoir les courtisans, que ceux-ci sont près de dire: « Je renonce au baptême. »

MACO. Comment fait-on pour être ignorant?

ANDRÉ. En restant bête[58].

MACO. Et envieux?

ANDRÉ. En crevant du bien d'autrui.

MACO. Comment devient-on adulateur?

ANDRÉ. En louant toute coquinerie.

MACO. Comment hâble-t-on?

ANDRÉ. En comptant des miracles.

MACO. Comment fait-on le damoiseau?

ANDRÉ. Ceci vous sera enseigné par le premier faquin de courtisan qui, du soir au matin, fait nettoyer, comme une patène[59], sa cape et son pourpoint de drap frisé[60], et passe des

heures devant le miroir à boucler ses cheveux et à oindre sa tête antique ; et qui, avec le parler toscan, et avec des citations de Pétrarque [61], avec un *oui, ma foi,* avec un *je jure à Dieu,* avec un *je vous baise les mains*, s'imagine être le *totum continens.*

MACO. Comment médit-on ?

ANDRÉ. En disant la vérité, en disant la vérité.

MACO. Comment fait-on pour être ingrat ?

ANDRÉ. En feignant de n'avoir jamais vu les gens qui vous ont rendu service.

MACO. Ane, comment le devient-on ?

ANDRÉ. Interrogez là-dessus jusqu'aux escaliers de palais. Maintenant ceci suffit quant à la première leçon. Dans la seconde, nous traiterons du *Culisée* [62].

MACO. Attendez. Le *Culisée*, qu'est-ce donc ?

ANDRÉ. Le trésor et la consolation de Rome.

MACO. De quelle manière ?

ANDRÉ. Je vous le dirai demain ; puis, nous viendrons à maître Pasquin [63].

MACO. Qui est ce maître Pasquin ?

ANDRÉ. Un gaillard qui se moque des seigneurs et *monsignori* [64].

MACO. Quel métier fait-il ?

ANDRÉ. Il travaille à tourner de la poésie.

MACO. Moi aussi, je suis poëte [65], en latin et en langue vulgaire ; et je sais une belle épigramme à ma louange.

ANDRÉ. Qui l'a faite ?

MACO. Un homme de bien.

ANDRÉ. Qui est cet homme de bien ?

MACO. C'est moi-même.

ANDRÉ. Ah ! ah ! dites donc, que je la veux entendre.

MACO. *Hanc tua, Penelope, musam meditaris avènam.*
Nil mihi rescribas, nimiùm ne crede colori.
Cornua cùm lunæ recubans sub tegmine fagi.
Tityre, tu patulæ lento tibi mittit Ulysses [66].

ANDRÉ. A l'aide ! au voleur [67] !

MACO. Pourquoi criez-vous ainsi au secours [68] ?

ANDRÉ. Parce qu'un fou héroïque vous les a volés.

MACO. Qui est ce fou loïque [69] ?

ANDRÉ. Un homme capable de défier aux canonnades son maître d'hôtel. Poursuivez donc.

MACO. *Arma virumque cano, vaccinia nigra leguntur.*
Italiam fato, numerum sine viribus uxor.
Omnia vincit amor, nobis ut carmina dicunt.
Sylvestrem tenui, et nos cedamus amori.

ANDRÉ. On veut qu'il imprime ces vers avec un titre, à la façon de Bologne ; et j'écrirai la vie de l'auteur, qui est bon plaisant.

MACO. *Ago vobis gratia.*

ANDRÉ. Maintenant là-haut, à la maison, que tout s'arrange. Mais où est le valet ?

MACO. Le Siennois est un vaurien, et Grillo un homme de bien ; or, je veux Grillo et non le Siennois. Entrez.

SCÈNE XXIII.

LE PÊCHEUR, *qui s'est détaché du poteau.*

Rome du pape [70] ! Et l'on croit que c'est le paradis ? Mensonges !... Quelles cruelles épines sont-ce là ! On y fait des tromperies à un Florentin ! Que serait-ce donc à un Siennois !... J'enrage, je suffoque ; ils m'ont tenu deux heures au poteau, comme démoniaque, avec la foule à l'entour, me pelaudant, me houspillant et me tiraillant. L'un voulait que je frappasse la porte, l'autre que j'éteignisse la lampe, un autre... Le chancre les puisse dévorer !... Maintenant, va te promener [71] ! Car je sais ce que c'est que Rome. Peut-être ne me semblait-il point l'avoir attrapé, lui, dans notre marché !... Mais, si je trouve ce sacristain, et ces effrontés prêtres, par le corps ! par le sang !... Comme je leur casserai le nez, romprai les os, et crèverai les yeux !... Que maudite soit Rome ! maudits soient qui y reste, qui l'aime, et qui croit en elle !... Et, je le dirai à sa honte, je croyais que le châtiment que lui a infligé

le Christ, par la main des Espagnols, l'eût faite meilleure [72]; mais elle est plus scélérate que jamais!...

ACTE II.

SCÈNE I.

CAPPA, *seul.*

Qui n'a pas été à la taverne ne sait point quel paradis c'est! mon brave Rosso m'y a mené, et nous avons mangé cinq lamproies qui ont ravi ma bouche au septième ciel. O taverne sainte! ô taverne miraculeuse! Je dis sainte, parce qu'il n'y a ni chagrin, ni fatigue; et miraculeuse, à cause des broches qui y tournent d'elles-mêmes. Certainement la bonne éducation et la courtoisie sont venues des tavernes pleines de saluts, de *oui, monsieur;* et *non, monsieur.* Le grand Turc n'est point obéi comme le convive de ces tavernes embaumées, qui, si elles étaient à côté des parfumeurs, feraient tort à la civette [1]. O suave, ô douce, ô divine musique, qui s'échappe des broches chargées de cailles, de perdrix et de chapons, quelle consolation tu apportes à mon âme!... Peut-on douter que, si je n'eusse toujours faim, j'aurais toujours sommeil, en t'entendant résonner dans la taverne?... Il est bien doux de faire l'amour [2], mais non pas tant que de hanter la taverne; et en voici la raison: à la taverne on ne pleure point, à la taverne on ne soupire point, et à la taverne on ne crève point de jalousie [3]... Et, si ce César qui passa sous les arcs triomphaux qu'on voit çà et là, eût fait célébrer son triomphe au milieu des tavernes, ses soldats l'auraient adoré, comme j'adore les lamproies. Je ne combattis jamais, que je sache; mais, pour une lamproie, je me cognerais avec un buveur d'eau [4]; et je n'ai point d'envie, quand un laquais, mon camarade, attrape mille écus de rente; mais l'âme me vient aux dents, quand mon maître [5] mange une lamproie. Maintenant je vais presser le tailleur, car

monseigneur veut s'habiller demain matin. Oh ! voilà le grand benêt.

SCÈNE II.

MAITRE ANDRÉ, MESSIRE MACO.

ANDRÉ. Vous avez l'air d'un paladin avec cet habit.

MACO. Vous me faites rire, vraiment !

ANDRÉ. Votre seigneurie a bien présent à l'esprit ce que je lui ai enseigné ?

MACO. Je sais imiter tout le monde, oui, tout le monde.

ANDRÉ. Faites un peu le duc, comme fait tout vaurien qui veut paraître un cardinal travesti.

MACO. N'est-ce pas ainsi, avec le manteau sur le visage ?

ANDRÉ. Oui, messire.

MACO. Hélas ! je suis tombé, pour ne pas savoir faire le duc, sans y voir clair[6].

ANDRÉ. Tenez-vous bien, mon beau damoiseau.

MACO. Faites-moi faire deux yeux au manteau, si vous voulez que je fasse le duc. Sachez que j'ai été sur le point de faire un vœu pour me relever...

ANDRÉ. Vous deviez le faire. Maintenant, comment répond-on aux seigneurs ?

MACO. « Oui, messire, » et « non, messire. »

ANDRÉ. C'est galant. Et aux dames ?

MACO. « Je vous baise la main. »

ANDRÉ. C'est bon. Aux amis ?

MACO. « Oui, ma foi. »

ANDRÉ. C'est gentil. Aux prélats ?

MACO. « Je jure Dieu. »

ANDRÉ. Que vous en semble ? Comment commande-t-on aux serviteurs ?

MACO. « Apporte ma pantoufle, passe-moi mon habit, balaye mon lit, et refais la chambre[7]; sinon, par le corps de quelqu'un que je ne nomme pas[8], je te donnerai tant de coups, que mort s'ensuivra. »

SCÈNE III.

GRILLO, MESSIRE MACO, MAITRE ANDRÉ.

GRILLO. Je vous ai entendu, monseigneur. Maître André, faites-moi donner indulgence plénière [9], car je ne veux pas me mettre dans l'embarras avec ces grosses bêtes.

MACO. Ne t'inquiète point, Grillo; puisque je supporte tout pour apprendre à être courtisan.

GRILLO. Je suis tout rassuré.

ANDRÉ. Ah! ah! Allons voir le Campo-Santo, l'obélisque, Saint-Pierre, la Pomme de pin, la Banque, la tour de Nona [10].

MACO. La tour de Nona sonne-t-elle jamais vèpres?

ANDRÉ. Oui, avec quelques coups de corde.

MACO. Diantre [11]!

ANDRÉ. Nous irons ensuite au pont Sixte, et dans tous les bordels [12] de Rome.

MACO. Le bordel est partout dans Rome.

ANDRÉ. Comme dans toute l'Italie.

MACO. Quelle est cette église?

ANDRÉ. Saint-Pierre; entrez-y avec dévotion.

MACO. *Laudamus te, benedicimus te.*

ANDRÉ. C'est bien maintenant.

MACO. *Et in terra pax bonæ voluntatis*, j'entre: venez, maître. *Hosannah in excelsis!*

SCÈNE IV.

ROSSO, *seul.*

Les aventures courent après moi, de même que les bubons et les ulcères courent après celui qui s'empêtre avec Béatrix [13], et je ne parle point des dix écus avancés, ni des lamproies escroquées au pêcheur, car ce sont des bagatelles. Il m'est venu, grâce à Dieu et à mes habiles menées, une telle bonne fortune, que je ne changerais point mon sort contre celui d'un évêque. Monseigneur mon maître est amoureux, et il garde avec plus de soin le secret de son amour, qu'il ne fait son argent. Je

m'aperçus, il y a plusieurs jours, en le voyant sans cesse parler seul, soupirer et rester tout pensif, que Cupidon lui dissèque le cœur [14], et j'ai ouvert la bouche deux ou trois fois pour dire : « Qu'avez-vous donc, maître ? » mais je me suis tu. Or, qu'advint-il ? cette nuit, en furetant par la maison, car je suis hardi comme un moine à la procession, je m'arrêtai à la porte de la chambre du patron, et, prêtant l'oreille, je l'entendis babiller en songe ; il s'imaginait être aux prises avec son amie, et disait : « Livie, je meurs ! Livie, je brûle ! Livie ! je me pâme ! » Et, avec une longue kyrielle de niaiseries, il se recommandait à elle tout charnellement [15]. Et puis, changeant d'entretien, il disait : « O « Luzio! combien tu es heureux de jouir de la plus belle dame « qui existe ! » Ensuite, revenant à Livie, il murmurait : « Mon « âme ! mon cœur ! cher sang ! douce espérance ! etc. » Alors j'entendis remuer sa couchette de telle sorte que j'eus peur d'avoir affaire aux Bulgares [16]. Aussi m'en retournai-je à mon lit, et ruminant ceci et cela dans ma tête, je pensai au moyen de lui jouer un bon tour pour lui tirer tout ce que je voudrais des mains. Et je l'avais presque oublié, à cause des occupations que j'ai eues en allant me divertir, en trompant le pêcheur et en mangeant avec Cappa les lamproies dans la révérendissime taverne. Or, voici mon affaire : j'irai trouver Alvigia, qui corromprait la chasteté même, car sans elle, je ne peux rien ; et, muni de ses ordres, je me chargerai de la magnanime entreprise d'assassiner mon gros âne, mon grand misérable, mon archicoïon de maître. Ces imbéciles-là sont volontiers crédules, quand il s'agit d'être aimés des duchesses et des princesses [17] ; c'est pourquoi il me sera plus facile de l'abuser qu'il ne l'est de mal réussir à la cour. Maintenant, allons trouver Alvigia. Oh ! quelle fête ce sera !

SCÈNE V.

LE SEIGNEUR PARABOLAN, *seul.*

La vie du monde est vraiment une bizarre folie ! Quand j'étais dans une basse condition, le désir de m'élever [18] m'aiguil-

lonnait sans cesse, et maintenant que je peux me dire favorisé de la fortune, une si étrange fièvre me tourmente, que ni pierres, ni herbes, ni paroles, ne peuvent la diminuer. O Amour! que ne peux-tu? Certainement la nature portait envie au repos des mortels, quand elle te créa, peste incurable des hommes et des dieux!... Eh! que me sert, Fortune, d'être ton ami, si l'Amour m'a pris le cœur, qui, grâce à toi, était dans le ciel, et qui maintenant est plongé dans l'abîme!... Que dois-je faire, sinon pleurer et soupirer comme une femme, pour une femme? Je retournerai dans ma chambre, que j'ai quittée tout à l'heure, et peut-être sortirai-je d'embarras, de la même manière qu'en sont sortis mille autres malheureux amants.

SCÈNE VI.

FLAMINIO, SEMPRONIUS.

FLAMINIO. A quoi bon mettre Camille à la cour?

SEMPRONIUS. Afin qu'il se forme à l'école des vertus et des mœurs, et que par ce moyen il puisse arriver à quelque utile réputation.

FLAMINIO. Mœurs et vertus à la cour? oh! oh!

SEMPRONIUS. De mon temps, on ne trouvait des vertus et des mœurs qu'à la cour.

FLAMINIO. De votre temps, les ânes tenaient école. Vous autres vieux, vous suiviez les règles du temps antique; mais nous, nous sommes dans le moderne, au nom du diable [19].

SEMPRONIUS. Qu'entends-je, Flaminio?

FLAMINIO. L'évangile, Sempronius.

SEMPRONIUS. Est-il possible que le monde soit si-tôt perverti?

FLAMINIO. Le monde a trouvé moins de fatigue à se faire méchant que bon; c'est pourquoi il est tel que je vous dis.

SEMPRONIUS. Je tombe des nues [20].

FLAMINIO. Si vous voulez vous éclairer, contez-moi les traits de bonté de votre temps, et je vous conterai une partie des méchancetés du mien, car les conter toutes serait trop grande entreprise.

SEMPRONIUS. Venons au fait [21]. De mon temps, à peine un étranger arrivait-il à Rome, que son maître était tout trouvé; et, suivant son âge, sa condition et sa volonté, on lui donnait un emploi, une chambre pour lui, un lit, un domestique, un cheval qui ne lui coûtait rien; on lui payait la blanchisseuse, le barbier, le médecin, les médicaments; on l'habillait une ou deux fois l'an, et les bénéfices qui venaient à vaquer se partageaient honnêtement [22]; chacun était rémunéré de telle sorte que parmi les serviteurs on n'entendait pas une plainte, et si quelqu'un avait le goût des lettres ou de la musique, on les lui faisait apprendre.

FLAMINIO. Est-ce là tout?

SEMPRONIUS. On vivait avec tant d'amour du prochain et avec tant de charité tout ensemble, qu'on ne connaissait point d'inégalité de race: il semblait plutôt que tous fussent nés d'un même père et d'une même mère, et chacun se réjouissait du bien de son compagnon comme du sien propre. Dans les maladies, ils se servaient l'un l'autre, comme cela se pratique dans un ordre religieux.

FLAMINIO. Y a-t-il quelque chose de plus à dire?

SEMPRONIUS. Il y aurait beaucoup de choses; et l'amour du prochain ne m'abuse point, pour avoir été moi-même serviteur de cour.

FLAMINIO. Écoutez maintenant mes raisons, courtisan du pape Jean [23]. De mon temps, quand vient à Rome un étranger doué de toutes les qualités qu'on peut désirer dans un homme qui doit servir la cour, avant qu'il soit reçu à la table du commun, il mettra le paradis sens dessus dessous [24]. De mon temps, pour deux personnes on donne un domestique: or, comment est-il possible que la moitié d'un homme serve un homme entier?... De mon temps, cinq ou six personnes logent dans une chambre de dix pieds de long et de huit de large, et celui qui n'aime point à dormir par terre s'achète un lit, ou le prend à loyer. De mon temps, les chevaux deviennent des caméléons, si on ne les pourvoie d'avoine et de foin sur sa propre bourse. De mon temps, on vend son patrimoine

se vêtir, et quand on n'a rien à soi, elle est bien pauvre et nue ilosophie. De mon temps, quoiqu'un homme tombe malade ɜrvice de son maître, on lui accorde une grande faveur en aisant avoir une place au Saint-Esprit [25]. De mon temps, à nous autres à payer les blanchisseuses [26] et les barbiers ; s bénéfices qui vaquent, de mon temps, se donnent à qui ut jamais à la cour, ou se partagent en tant de morceaux, l en revient un ducat à chacun, et nous serions plus heu- : qu'un pape, si ce ducat ne devait pas être disputé dix ans. non temps, non-seulement on ne paye point les maîtres ii veut apprendre les belles-lettres ou les beaux-arts, mais ›re qui les apprend à ses frais est persécuté comme un emi, parce que les seigneurs ne veulent pas à leurs côtés personnes plus savantes qu'eux ; et de mon temps, nous s mangerions réciproquement ; et, nous avons tant de haine pour l'autre en vivant du même pain et du même vin, les exilés en ont moins pour le tyran qui les exile hors eur patrie.

EMPRONIUS. S'il en est ainsi, Camille restera près de moi.

LAMINIO. Qu'il reste avec vous, si vous ne voulez point voyer à la cour pour qu'il y devienne larron.

EMPRONIUS. Comment, larron ?

LAMINIO. Le larron est là de fondation [27] ; car le moindre que fasse la cour est de dérober vingt-quatre ans de vie à excellent gentilhomme, tel que messire Vincent Bovio, , après y avoir vieilli, n'a retiré pour récompense de ses gs services, que deux capes de deuil [28] ; mais quiconque iterait de sa probité la juge mieux en voyant qu'il n'a rien de ses patrons, car on ne voit s'élever que des ignorants, plébéiens, des parasites et des ruffiens. Maintenant, après arron vient le traître. Quoi de plus ? Il ne faut que baiser pieds des grands seigneurs, pour que les homicides soient ıcés [29].

EMPRONIUS. Parlons d'autre chose.

LAMINIO. C'est vraiment une cruauté incompréhensible que le de la cour ; car il est bien vrai qu'on n'y désire rien, si

ce n'est de voir mourir tel ou tel; et s'il advient qu'il en réchappe, ce rival dont tu as obtenu la survivance, tous les maux d'estomac, tous les maux de côté, toutes les fièvres, qu'a ressentis celui dont tu convoitais les revenus, tu les ressens toi-même. N'est-ce pas une misérable chose, que de souhaiter la mort à qui ne t'offensa jamais?

SEMPRONIUS. C'est la vérité.

FLAMINIO. Écoutez celle-ci : Nos patrons ont imaginé de manger une fois le jour : ils allèguent que deux repas les tuent, et, feignant de faire collation le soir, ils passent seuls dans leur chambre [30]. Et ils font ceci, non point tant pour paraître sobres, que pour chasser quelque virtuose qui se nourrit [31] des miettes de leur table.

SEMPRONIUS. On conte pourtant merveilles des Médicis.

FLAMINIO. Une feuille ne fait pas le printemps.

SEMPRONIUS. En effet.

FLAMINIO. Et il y a vraiment de quoi rire à se disloquer la mâchoire, lorsqu'ils se renferment en secret, sous prétexte d'étudier ; ah ! ah ! ah !

SEMPRONIUS. Pourquoi ris-tu ?

FLAMINIO. Parce qu'ils siégent dans un conclave de l'un et de l'autre sexe, et qu'ils se font enseigner [32] la philosophie par une jeune fille et un jeune garçon bien dressés et bien aimables [33]. Mais parlons de leurs festins splendides. Le cuisinier du Ponzetta [34], qui faisait avec trois œufs une omelette pour deux personnes, mettait ses omelettes, pour qu'elles parussent plus grandes, à la presse où l'on met les rabats plissés des prêtres [35], et, comme elles étaient étendues sur des plats plus gras que la cape de Julien Leno [36] à l'endroit du cou, un coup de vent les emportait dans l'air, et elles tombaient sur la tête des convives en guise de diadèmes.

SEMPRONIUS. Ah ! ah ! ah !

FLAMINIO. Le pourvoyeur de Malfetta [37], ce singulier prélat qui se faisait mourir de faim et qui laissa tant de milliers de ducats à Léon [38], avait dépensé un *baïocco* de trop pour une alose ; le révérend *monsignore* voulut le contraindre à la re-

porter ; c'est pourquoi notre homme s'entendit avec tous les gens de la maison, qui se cotisèrent et payèrent l'alose ; mais comme ils l'avaient mise sur la table pour s'en régaler ensemble, l'évêque accourut à l'odeur et leur dit : « Voici ma quote-« part ; laissez-moi manger avec vous. »

SEMPRONIUS. Ah ! ah ! ah !

FLAMINIO. J'ai ouï dire, — ne prenez pas ceci comme venant de moi, — que le curé de Santa-Maria-in-portico [39] mesurait les soupes à ses domestiques, leur comptait les bouchées, et en donnait tant les jours *blancs*, tant les jours *noirs* [40].

SEMPRONIUS. Ah ! ah ! ah !

FLAMINIO. J'oubliais. De votre temps, les hommes étaient les maîtres de la maison, et de notre temps, les maîtres de la maison sont les femmes.

SEMPRONIUS. Comment, les femmes ?

FLAMINIO. Les femmes, oui, messire. Dans la maison de... je ne veux pas nommer..., on dit que les mères de je ne sais quels cardinaux mettent de l'eau dans le vin, payent les salaires, chassent les domestiques et se mêlent de tout. Et quand leurs révérendissimes fils sont désordonnés dans leurs amours [41] ou dans leurs repas, elles les traitent comme des chiens. Et le père d'un grand prélat touche les rentes de son *monsignore* et lui donne tant par mois pour vivre.

SEMPRONIUS. Adieu. Je suis éclairé : il vaut donc mieux être dans l'enfer qu'à la cour aujourd'hui.

FLAMINIO. Cent fois mieux, parce que dans l'enfer l'âme seule est tourmentée, et qu'à la cour l'âme et le corps le sont également.

SEMPRONIUS. Nous en reparlerons ; mais je suis résolu à étrangler Camille de mes propres mains, plutôt que de le mettre à la cour.

SCÈNE VII.

ROSSO, ALVIGIA.

ROSSO. Où vas-tu, toi, avec tant de hâte ?

ALVIGIA. Çà et là, et bien troublée.

ROSSO. Oh! troublée, une femme qui gouverne Rome?

ALVIGIA. Non pas moi, mais ma maîtresse...

ROSSO. Qu'a ta maîtresse?

ALVIGIA. On la brûle.

ROSSO. Comment, diable! on la brûle?

ALVIGIA. Hélas! l'infortunée!...

ROSSO. Qu'a-t-elle fait?

ALVIGIA. Rien.

ROSSO. On brûle donc les personnes pour rien?

ALVIGIA. Un petit peu de poison qu'elle donna à un galant pour complaire à sa maîtresse [12] est cause que Rome perd cette précieuse vieille.

ROSSO. On ne sait point prendre les plaisanteries.

ALVIGIA. Elle fit jeter à la rivière une petite putain dont était accouchée une dame de ses amies, comme c'est l'usage.

ROSSO. Fables!

ALVIGIA. Elle fit casser le cou à un maudit jaloux avec certaines fèves semées dans l'escalier.

ROSSO. Je ne te donnerais pas une pistache pour de semblables espiégleries.

ALVIGIA. Parce que tu es un homme droit... Ainsi elle me laisse héritière de tout ce qu'elle possède.

ROSSO. Cela me fait plaisir... Mais que te laisse-t-elle, si cela peut se dire?

ALVIGIA. Des alambics pour distiller des herbes cueillies aux rayons de la nouvelle lune, des eaux pour enlever les taches de rousseur, des onguents pour nettoyer les taches du visage, une fiole de larmes d'amants, une huile pour ressusciter... Je ne veux pas dire quoi.

ROSSO. Dis-le, folle.

ALVIGIA. L'âme [13]...

ROSSO. Quelle âme?

ALVIGIA. De la... Tu m'entends?

ROSSO. De la braguette?

ALVIGIA. Oui.

ROSSO. Ah! ah!

ALVIGIA. Elle me laisse des onguents[44] pour raffermir les mamelles pendantes, elle me laisse un électuaire pour engrosser et pour désengrosser, elle me laisse un flacon d'urine vierge...

ROSSO. A quoi s'emploie une telle urine?

ALVIGIA. Cette urine se boit à jeun par la matrice, et est excellente pour les menstrues. Elle me laisse du parchemin vierge, de la corde de pendus au cou tors[45], de la poudre à tuer les jaloux, des enchantements pour rendre fou, des oraisons pour faire dormir, et des recettes pour faire rajeunir; elle me laisse un esprit en prison...

ROSSO. Où?

ALVIGIA. Dans un urinoir.

ROSSO. Ah! ah!

ALVIGIA. Que veut dire *ah! ah!* imbécile?... Oui, dans un urinoir; et c'est un esprit familier qui fait retrouver les objets volés: il te dit si ton amie t'aime, ou ne t'aime point; et il s'appelle *le Follet*. Et elle me laisse l'onguent qui porte sur l'eau et sur le vent à la noce de Bénévent[46].

ROSSO. Que Dieu tienne compte à son âme de ce qu'elle te laisse!

ALVIGIA. Dieu le fasse!

ROSSO. Ne pleure pas; car tu as beau pleurer, tu ne la *rauras* point.

ALVIGIA. Je veux me désespérer, moi; parce que, quand je pense que tout le monde, jusqu'aux villageois, lui donnait la bienvenue, le cœur me crève; et il n'y a pourtant pas mille ans qu'elle but, au VOEU DU PAON[47], peut-être de six sortes de vins.

ROSSO. Dieu la bénisse! Car au moins elle n'était pas de ces précieuses[48]...

ALVIGIA. Jamais, jamais il n'y eut vieille de plus grand appétit et de si belle paresse.

ROSSO. Que t'en semble?

ALVIGIA. Chez le boucher, chez le charcutier, au marché,

au four, à la rivière, à l'étuve, à la foire, au pont Sainte-Marie, au pont Quatro-Capre [49], et au pont Sixte, toujours, toujours, c'était à elle de parler; et elle passait pour un Salomon femelle, une sibylle, une chronique, auprès des sbires, des hôtes, des portefaix, des cuisiniers, des moines, et de tout le monde. Et elle allait, comme une dragonne, au milieu des gibets, pour tirer les yeux aux pendus; et, comme une paladine, à travers les cimetières, pour arracher les ongles des morts, à la belle heure de minuit.

ROSSO. Et pourtant la mort en a fait sa proie.

ALVIGIA. Et quelle conscience était la sienne! La veille de la Pentecôte, elle ne mangeait pas de viande. La veille de Noël, elle jeûnait au pain et au vin. Pendant le carême, à quelques œufs près, elle vivait comme un ermite.

ROSSO. Enfin, tout le jour, pends et brûle! [50]... Il n'en réchappe plus ni un homme ni une femme de bien.

ALVIGIA. Ce que tu dis là est bien triste, mais tu dis vrai.

ROSSO. Si on lui avait écourté les oreilles, et si on l'eût marquée au front, cela pouvait se souffrir du moins.

ALVIGIA. Ma foi, oui, on pouvait le souffrir; et encore, si on lui eût fait porter la mitre des sorcières, qu'elle porta il y aura trois ans au jour de saint Pierre martyr; elle voulut alors aller sur l'âne plutôt que sur le char, et elle ne se vanta pas de ses hauts faits peints sur la mitre, afin qu'on ne dît pas qu'elle faisait ce choix par pure vanité [51].

ROSSO. Qui s'humilie s'élève.

ALVIGIA. Pauvrette! Elle était sœur jurée des prêtres du bon vin, qui furent écartelés, Dieu sait comment [52]!

ROSSO. Ce fut là une autre ribauderie.

ALVIGIA. Comme tu dis.

ROSSO. Maintenant, laissons les choses fâcheuses, et parlons de choses gaies; car, pourvu que tu veuilles nous aider, nous sortirons du bourbier. Mon maître se meurt d'amour pour Livie, femme de Livius.

ALVIGIA. Il aurait dû s'adresser un peu plus haut.

ROSSO. Et, tout en me cachant cet amour, il me l'a révélé.

ALVIGIA. Comment?

ROSSO. En songe.

ALVIGIA. Ah! ah! Continue.

ROSSO. Je veux lui donner à entendre, en feignant de ne rien savoir de cette circonstance, que Livie est si merveilleusement[53] enflammée pour lui, que force lui a été d'en faire confidence à toi, sa gouvernante.

ALVIGIA. Je te comprends. Plus de paroles. Viens, entre; nous parviendrons à notre but[54].

ROSSO. Tu vaux plus pour mes besoins[55] qu'un bassin pour qui a pris des pilules.

ALVIGIA. Entre, fou!

ROSSO. Un baiser, reine des reines!

ALVIGIA. Laisse-moi, écervelé!

SCÈNE VIII.

MESSIRE MACO, MAITRE ANDRÉ, *qui sortent de Saint-Pierre.*

MACO. Où viennent ces grosses pommes de pin de bronze[56]?

ANDRÉ. Dans les bois de Ravenne.

MACO. De qui est ce navire avec ces saints qui se noient[57]?

ANDRÉ. De mosaïque.

MACO. Où se font ces obélisques[58]?

ANDRÉ. Au pays de Pise.

MACO. Ce Campo-Santo est plein de morts; que veut dire cela[59]?

ANDRÉ. *Nescio.*

MACO. J'ai soif.

ANDRÉ. Loué soit Dieu! car le démon vous est sorti de la bouche[60].

MACO. *Venite, adoremus.*

SCÈNE IX.

LE SEIGNEUR PARABOLAN, *seul.*

Me tairai-je? parlerai-je? Me taire, c'est mourir, et parler, c'est encourir son dédain; car si je lui écris combien je l'aime,

elle regardera peut-être comme une honte d'être aimée d'une personne de basse condition; et, si je lui tais mon feu, la souffrance que j'aurai à cacher une aussi grande passion me conduira à ma dernière heure[61].

SCÈNE X.

VALÈRE, PARABOLAN.

VALÈRE. Je cherche à savoir la cause de votre langueur, non pour me donner des airs de courtisan[62], mais pour remplir le devoir d'un fidèle serviteur, et pour vous procurer un remède, fût-ce avec mon propre sang.

PARABOLAN. C'est toi, Valère?

VALÈRE. Moi-même, qui, m'étant aperçu que l'amour fait de vous ce qu'il a coutume de faire de toute noble personne, désire savoir ce qui en est, afin de prêter assistance, par ma fidélité, à vos nouveaux désirs.

PARABOLAN. Il y a autre chose.

VALÈRE. S'il y a autre chose, pourquoi me le cacher, à moi, qui tiens plus à votre contentement qu'aux yeux de la tête? Et, si c'est de l'amour, manquez-vous de courage à tel point que vous supposiez difficile de posséder une femme? Eh! que devraient donc faire les amants privés de toutes les choses dont vous êtes si richement pourvu?

PARABOLAN. Si de sages paroles avaient un baume pour guérir les plaies d'autrui, tu aurais déjà cicatrisé les miennes.

VALÈRE. Eh! monseigneur, sortez d'une aussi étrange erreur, et gardez-vous, en vous affligeant vous-même, de consoler ceux qui envient tant votre grandeur: car, si la renommée fait connaître la mélancolie qui vous consume, quelle joie en auront vos amis, quel profit vos serviteurs, et quelle gloire la patrie?

PARABOLAN. Supposons que je fusse amoureux, quel remède me donnerais-tu?

VALÈRE. Je vous trouverais une entremetteuse.

PARABOLAN. Et puis?

VALÈRE. Par son entremise j'enverrais une lettre à celle que vous aimez tant.

PARABOLAN. Et si elle la refusait?

VALÈRE. Les femmes ne refusent ni lettres ni présents.

PARABOLAN. Que voudrais-tu que je lui écrivisse?

VALÈRE. Ce que l'amour vous dicte.

PARABOLAN. Si elle le prenait mal?

VALÈRE. Le prendre mal? Ah! nos femmes ne sont plus si cruelles. Il fut un temps où l'on se tourmentait dix ans pour avoir d'elles une parole. Pour leur faire accepter une lettre, il fallait employer jusqu'à la nécromancie; et, à la fin, la liaison une fois faite[63], force était de s'accrocher à quelque toit, au risque de se rompre le cou, ou bien de rester un jour et la moitié d'une nuit dans quelque froide cellule, au cœur de l'hiver, ou sous un tas de foin quand le monde brûlait de chaleur; et un faux pas[64], un flux de ventre, une chatte, un rien te faisait échouer complétement. Mais j'oublie les échelles de cordes! Mes cheveux se dressent en pensant à la chute de celui qui y montait.

PARABOLAN. Que veux-tu inférer de là?

VALÈRE. J'en veux inférer qu'à présent on entre par la porte en plein jour; et les amants ont tant de bonheur, qu'ils sont favorisés par les maris eux-mêmes: parce que les guerres, les pestes, les famines, et les mœurs du temps[65], qui portent chacun à se donner du plaisir, ont putanisé[66] toute l'Italie, si bien que cousins et cousines, beaux-frères et belles-sœurs, frères et sœurs, se mêlent ensemble sans scrupule, sans la moindre honte, et sans aucun remords de conscience. Et, n'était que j'en rougis pour elles, je vous nommerais autant de femmes que j'ai de cheveux à la tête. Ainsi, monseigneur, ne désespérez point de contenter vos désirs: vous pouvez compter sur un plein succès, plus que le *Fléau des princes*[67] ne compte sur la courtoisie du général de l'empereur en Italie.

PARABOLAN. L'assurance que tu me donnes ne diminue en rien ma peine.

VALÈRE. Or sus, ressuscitez cette hardiesse qui a toujours guidé vos pas dans les entreprises difficiles. Allons à la maison, et pensons au moyen d'envoyer la lettre ; et peut-être saurai-je accommoder quatre lignes de paroles amoureuses en votre faveur.

PARABOLAN. Allons ; aussi bien, en quelque endroit que je sois, je ne sais comment calmer mon cœur [68].

SCÈNE XI.

MAITRE ANDRÉ, *seul.*

Pendant que messire l'imbécile [69] buvait, il s'est amouraché de Camilla Pisana, pour l'avoir vue de la fenêtre de sa chambre. C'est pour cette fois que Cupidon devient docteur, *id est* pécore. Un goutteux même [70] rirait de l'entendre chanter en improvisant. Il a tout le style de l'abbé de Gaëte couronné sur l'éléphant [71] : il a composé quelques vers, les plus grands pillards qu'on ait jamais vus ; si bien, que Cinotto, et le Casio de Bologne, et dom Marco de Lodi [72], sont des Virgiles et des Homères auprès de lui. Et, s'il y manquait quelque chose, cette lettre en prose nous l'apprendra. Je veux savoir ce que le benêt écrit à madame Camilla.

Lettre de messire Maco.

« SALVE, REGINA ! Prends pitié de moi, parce que *vos* yeux « odoriférants, et votre front de marbre, qui distille une manne « emmiellée, me tuent de telle sorte que, d'un côté et de l'autre, « l'or et les perles m'obligent à vous aimer. Car l'on ne voit « jamais que joues d'émeraude, que cheveux de lait et de « pourpre, qui mollement caressent votre poitrine où logent « deux mamelles en guise de deux petites raves et de deux « petits melons jumeaux [73]. Voici que je suis en train de me faire « cardinal, et puis courtisan, pour l'amour de vous. Trouvez « donc le temps, et choisissez le lieu, afin que je puisse vous dire « la souffrance de mon pauvre cœur ; lequel se reconforte dans « les liquides cristaux de votre petite bouche, douce comme

« massepain. Et FIAT VOLUNTAS TUA, parce que OMNIA VINCIT « AMOR.

« MACO, CHE STA PER VOI A POLLO PESTO,
« VI BRAMA FAR QUEL FATTO CITO E PRESTO »[74].

Ces paroles donneraient des nausées à un capucin[75]. Et quelle souscription !... Le Seigneur Dieu peut-il faire que le monde soit renversé de fond en comble ?... Qui croirait jamais que de Sienne, ville honnête, noble, courtoise, et ingénieuse, soit sortie une grosse bête comme messire Maco ?... C'est pour moi un crève-cœur qu'il soit natif d'une si glorieuse ville ; car, sans parler des hommes fameux qui y ont été et qui y sont, ses deux Académies, la *Grande* et l'*Intronata*, ont embelli la poésie, et ennobli la langue. Et je fus stupéfié, hier, d'entendre ce qu'en raconta Jacopo Eterno[76], qui, à la connaissance des lettres grecques, latines, et vulgaires, joint une suprême bonté. Mais il y a pourtant des fous, et de moins bons *aloi* que messire gobe-mouche[77], lequel a résolu de se faire canoniser comme fou. Le voilà.

SCÈNE XII.

MESSIRE MACO, MAITRE ANDRÉ.

MACO. Avec qui conversez-vous, maître ?

ANDRÉ. Avec vos coïonnades.

MACO. Avec mes poésies ?

ANDRÉ. Oui, seigneur.

MACO. Que vous en semble ?

ANDRÉ. CÆCUS NON JUDICAT DE COLORIS.

MACO. Portez encore ce *strambotto* ; lisez-le tout haut.

ANDRÉ. « De grâce, ô petites étoiles d'amour, ô ange de jar-« din, tête de bois, et visage d'orient, je suis plus mal que « vous, *la* navire dans le port. Je dors, la nuit, à la tempête et « au vent. Tes beautés vinrent de France. Comme Judas, qui « se pendit, pour l'amour de toi je me fais courtisan. Je n'at-« tends jamais que vos désirs[78] ».

MACO. Qu'en *dites-vous ?*

ANDRÉ. Ah ! quels vers sentencieux, pleins, coulants, doux, doctes, suaves, fins, agréables, clairs, nets, charmants, polis, sonores, nouveaux, et divins !...

MACO. Ils vous stupéfient, hein ?

ANDRÉ. Ils me stupéfient, m'électrisent et me désespèrent ; mais il y a un barbarisme [79].

MACO. Lequel ? *La* navire dans le port ?

ANDRÉ. Oui.

MACO. C'est une licence poétique. Et puis ?

ANDRÉ. Le mérite des chevaux ne gît pas dans la croupière.

MACO. Oui, maître. Maintenant, allez-vous-en ; car, moi, je m'en vais.

ANDRÉ. Il y a bien des jours que vous vous en êtes allé.

SCÈNE XIII.

MAITRE ANDRÉ, *seul.*

Je suis d'avis que cet homme, pour être coïon en cramoisi [80], fou en haute gamme [81], et sot à vingt-quatre carats, deviendra le mieux favorisé de cette cour ; et Giannozzo Pandolfini, élevant la voix jusqu'au ciel, a dit sagement : « Je suis heureux d'avoir été cité à Léon, comme fou [82] » ; voulant inférer de là qu'avec les princes il faut être fou, du moins feindre de l'être, et vivre en fou ; ce fut ainsi que l'entendit messire Gimignano de Modène, docteur, qui, voulant gagner un procès à Mantoue pour Giannino de Correggio, lequel était aussi fondé en droit que le docteur ès lois, se mit à jouer du bâton [83] devant le duc. Et résolvons-nous vraiment à croire qu'on ne peut faire une plus grande injure à un seigneur, que de se montrer sage devant lui. Or, revenons à notre poëte : il fera si bien son chemin, qu'il deviendra d'abord cardinal, car un chameau peut bien le devenir [84], puisque l'éléphant [85], dont fut pédagogue Jean-Baptiste d'Aquila, d'abord orfévre, et puis camérier du pape, par l'entremise de sa belle-sœur, *et cætera*, est allé se promener. Maintenant, cherchons le Zoppino, et menons-le à messire, en qualité d'ambassadeur de la dame, pour remercier notre homme de sa merveilleuse lettre et de son stupéfiant strambotto.

SCÈNE XIV.

ROSSO, *seul.*

Alvigia! Ah! elle n'a garde de reculer, la fine mouche[86]! Elle a plus de cœur que n'en eut saint Denys[87], qui riait pendant que les bourreaux le tenaillaient. A-t-elle dit, par hasard: « Je ne veux pas, je ne peux pas », ou: « Je crains le danger qui nous menace en trahissant un si grand personnage? » Elle m'a très-bien compris, avant que je lui contasse le cas; et, outre qu'elle m'a mis dans la bonne voie, elle viendra parler à monseigneur, comme envoyée par Livie... Voilà Parabolan. Oh! quelle mine! Il a l'air d'un homme qui crève de faim et qui serait honteux de manger à l'office... Dieu vous fasse content!

SCÈNE XV.

LE SEIGNEUR PARABOLAN, ROSSO.

PARABOLAN. La mort seule peut me contenter; la mort, qui est de la même nature que les femmes, car elle fuit qui l'appelle, et suit qui la fuit.

ROSSO. Ne vous désespérez point.

PARABOLAN. Au contraire, je veux me désespérer. Eh! plût à Dieu que je fusse à toi et que tu fusses à moi!

ROSSO. O Christ, tu entends: eh! pourquoi ne pas nous faire cette grâce?

PARABOLAN. Tu ne désirerais point cela, si tu éprouvais ce que j'éprouve.

ROSSO. Paroles!

PARABOLAN. Ce ne sont pas des paroles!

ROSSO. Maintenant, ne craignez rien; car je veux vous dire une chose qui tirerait de peine le serviteur d'un prêtre.

PARABOLAN. Hélas!

ROSSO. Nous voici sur le chapitre des courtisaneries!... Riez un peu maintenant; autrement, je me repentirai... Vous souriez à contre-cœur... Prêtez-moi attention. Une dame,

la plus gentille, la plus riche, et la plus belle (ce qui importe davantage) de cette ville, est si férue à l'endroit de votre seigueurie[88], que, pour ne pas mourir, elle a découvert son amour à sa gouvernante, et sa gouvernante, par compassion pour elle, me l'a découvert, à moi.

PARABOLAN. Oui-dà ; dis-moi qui elle est.

ROSSO. Il faut que vous le deviniez.

PARABOLAN. Son nom commence par A ?

ROSSO. Non, monsieur.

PARABOLAN. Par G ?

ROSSO. Encore moins.

PARABOLAN. Par N ?

ROSSO. Un peu plus, vous y étiez.

PARABOLAN. Par S ?

ROSSO. Pensez à la lune[89].

PARABOLAN. Par B ?

ROSSO. Faites comme je vous dirai.

PARABOLAN. Allons, dis.

ROSSO. Savez-vous l'A, B, C ?

PARABOLAN. Plaît à Dieu.

ROSSO. C'est un miracle.

PARABOLAN. Pourquoi ?

ROSSO. Parce que, vous autres seigneurs, vous n'avez pas coutume de vous accuser de telles pédanteries. Maintenant, répétez donc l'A, B, C ; et, quand vous serez à cette lettre qui est au commencement de son nom, je vous la dirai ; autrement, je ne suis pas homme à m'en souvenir jamais. Commencez.

PARABOLAN. A, B, C, D, E, F, G : est-elle parmi celles-ci ?

ROSSO. Cheminez toujours.

PARABOLAN. Où en étais-je, moi ?

ROSSO. Dans l'A, B, C ; revenez au commencement.

PARABOLAN. A, B, C, D, E, F, G, H, I, K.

ROSSO. Ferme ! car maintenant vient la bonne. Poursuivez.

PARABOLAN. M, N, O.

ROSSO. L'L, où la laisse-t-on ?

PARABOLAN. Ah! divin, céleste, immortel Rosso!

ROSSO. Oui-dà, composez un livre à ma louange.

PARABOLAN. Ma Livie!

ROSSO. Vous semble-t-il que je le sache?

PARABOLAN. Où suis-je, moi?

ROSSO. Dans Emmaüs [90].

PARABOLAN. Est-ce que je rêve [91]?

ROSSO. Oui, rêvez un peu pour me retirer de l'office.

PARABOLAN. Allons à la maison, honorable Rosso!

ROSSO. Il n'y a qu'un moment, j'étais un traître.

PARABOLAN. Tu as tort.

SCÈNE XVI.

MAITRE ANDRÉ, ZOPPINO.

ANDRÉ. Depuis qu'on invente des baies aux dépens du pauvre monde, il n'y en eut jamais de plus belle que celle-ci.

ZOPPINO. Je lui dirai que madame Camilla m'envoie vers lui, et que, n'était la crainte de don Diego de Lainis, qui, par jalousie, la fait garder à la maison, il pourrait venir à elle vêtu de ses habits ordinaires; mais que, pour cette raison, force est qu'il y vienne vêtu en portefaix. Paix! car la grosse bête a paru. Les fous se donneront du bon temps [92].

SCÈNE XVII.

ZOPPINO, MESSIRE MACO, MAITRE ANDRÉ.

ZOPPINO. Madame Camilla, ma maîtresse, baise les mains à votre seigneurie.

MACO. Elle s'est éprise de moi, est-il vrai [93]?

ZOPPINO. Ça ne pourrait se dire.

MACO. Dès qu'elle me fera un fils, je veux lui payer le berceau.

ANDRÉ, *à Zoppino*. Que t'en semble?

ZOPPINO. Maintenant que je le vois de près, je crois bien qu'elle dit vrai, en disant qu'elle meurt pour lui.

MACO. Combien de baisers a-t-elle donnés à la petite lettre ?

ZOPPINO. Oh ! plus de mille.

MACO. Elle n'est pas dégoûtée, la friande [94] ! Et le strambotto, qu'en a-t-elle fait ?

ZOPPINO. Elle l'a mis à part.

MACO. A qui l'a-t-elle montré [95] ?

ZOPPINO. A son tailleur d'habits. Eh ! qu'il aille donc se reposer maintenant, l'archipoëte qui étrille l'âne Pégase, et lui porte le picotin ; il a bien gagné les bénéfices [96] du fumier.

MACO. Je l'ai improvisé.

ZOPPINO. Oh ! quelle veine de fou !

MACO. C'est moi, moi-même.

ZOPPINO. Vous vous faites honneur au possible.

MACO. O vous, l'envoyé de la dame [97], savez-vous ce que je veux vous dire, moi ?

ZOPPINO. Non, monsieur.

MACO. Lorsque j'enverrai chercher des biscotes et des massepains, à Sienne, je veux vous en donner deux.

ANDRÉ, *à Zoppino*. Ne t'ai-je pas dit qu'il est libéral comme un pape et comme un empereur ?... Maintenant, allons nous consulter sur la visite de messire à la dame.

MACO. Tôt, dépêchons-nous. Oh ! Grillo, Grillo ! Mets-toi à la fenêtre.

SCÈNE XVIII.

GRILLO, *à la fenêtre* ; MESSIRE MACO, MAITRE ANDRÉ, ZOPPINO.

GRILLO. Que voulez-vous ?

MACO. Rien... Si, pourtant... Oh ! Grillo !

GRILLO. Me voici. Que voulez-vous ?

MACO. Je l'ai oublié.

ANDRÉ. Entrez, monsieur Zoppino.

ZOPPINO. Que votre seigneurie entre donc, maître André ?

ANDRÉ. Que ce soit votre seigneurie ?

ZOPPINO. Ce sera la vôtre.

MACO. Je veux entrer le premier, moi. Maintenant, entrez après moi.

SCÈNE XIX.

ROSSO, *seul.*

Tous les titres que donnent ceux de Norcia et de Todi à leurs ambassadeurs[98], le maître de Rosso les a donnés à Rosso; et, me tendant la haute main droite[99], il veut me faire riche, me donner des grades; il veut que je le conseille, que je le gouverne, et que je lui commande. Maintenant, allez au bordel, vous qui ne savez faire que de belles révérences avec un plat à la main, ou bien avec un verre bien rincé; vous qui, vous dressant sur la pointe de vos souliers, et amusant les seigneurs du matin au soir avec votre musique et vos vers élogieux, croyez ainsi vous enraciner dans leurs bonnes grâces! Vous n'y entendez rien. Leur procurer de jolies filles[100], tout dépend de cela. Dès que les jolies filles donnent dans l'œil aux patrons, ils nous amènent avec eux à Rome, ils nous caressent, ils nous prisent, nous font des présents; et voici un chaperon avec la médaille, et avec les glands d'or[101], chapeau que je dois porter pour l'amour de lui. Mais il faut que j'aille conduire Alvigia; et, si la tromperie se découvre, décampons[102]. Je connais tous les bordels en Italie et hors de l'Italie; et le calendrier, qui, comme on dit, trouve les fêtes de l'année, ne me trouverait pas. Mais il me paraît certain que je ne rencontrerai pas, maintenant, cette femme, parce qu'elle a d'autre besogne que d'aller au marché.

SCÈNE XX.

MAITRE ANDRÉ, ZOPPINO.

ANDRÉ. On ne peut faire mieux que de faire prendre à Grillo les habits de Maco, et à celui-ci le costume bergamasque.

ZOPPINO. Dès qu'il sera assis près de la porte de la dame, moi, qui aurai alors changé d'habits, je feindrai de croire qu'il est portefaix[103], et lui demanderai s'il veut porter un mort au

cimetière : toi, tu paraîtras là-dessus, et tu l'engageras à porter ce mort. Grillo fera semblant de ne pas le connaître.

ANDRÉ. Très-bien.

ZOPPINO. En même temps je dirai qu'il a été publié un ban au sujet d'un messire Maco que cherche le bargello [104] : fais seulement sortir les amis ; et quant à moi, qui prends les devants, je me charge du reste.

SCÈNE XXI.

MAITRE ANDRÉ, GRILLO, ***avec les habits de son maître;*** **MESSIRE MACO,** ***avec ceux d'un portefaix.***

ANDRÉ. Venez donc... Ah ! ah ! ah !

GRILLO. Suis-je bien sous le velours ?

MACO. A qui est-ce que je ressemble, maître ?

ANDRÉ. Ah ! ah ! Oh ! oh ! votre père même ne vous reconnaîtrait pas [105]... Maintenant, exécutez votre projet [106]. Si vous voyez quelqu'un, faites semblant de vouloir porter une valise de la dame ; et, si vous ne voyez personne, entrez dans la maison ; commencez votre affaire [107], et passez-vous-en la fantaisie une bonne fois.

MACO. Le temps me semble durer mille ans, oui, mille ans.

ANDRÉ. Allons, suis-le à petits pas, Grillo ; et, si ce coquin vous rencontre, passe devant ; car, comme tu ressembles à messire Maco, et messire Maco à un portefaix, il n'aura pas de soupçon.

MACO. Venez près de moi, afin que ce don Espagnol ne me perfore pas les boyaux. Hélas ! Le voyez-vous ! J'ai peur, je tremble.

ANDRÉ. Ne craignez rien, allez toujours. (*A part.*) Oh ! quel subtil pendard que Zoppino ! Aux gestes, à la démarche, et à la manière dont il porte la cape et l'épée, on le prendrait pour un vrai sacripant [108].

SCÈNE XXII.

ZOPPINO, *travesti*; MESSIRE MACO, MAITRE ANDRÉ, GRILLO.

ZOPPINO. Veux-tu porter un mort au cimetière?

MACO. Oui, car j'y suis allé...

ZOPPINO. Comme le pain n'est pas cher, vous autres marauds, vous ne voulez pas prendre de peine.

MACO. Non, je ne veux pas prendre de peine, si ce n'est avec la valise de madame.

ANDRÉ. Salue ce gentilhomme, portefaix.

MACO. Vous ne me reconnaissez pas, maître?

ANDRÉ. Que le chancre te mange! Qui es-tu?

MACO. Oh, Dieu! Je ne suis plus moi depuis que je porte ces habits [109]!... Grillo, ne suis-je pas ton maître?

GRILLO. Par le corps de celui que je ne renie pas, je veux te tuer!

ZOPPINO. Laissez aller cet âne. Je lui en ferai porter, quand il en devrait crever. Il a été publié un ban, d'après lequel quiconque saurait découvrir, sinon prendre, certain messire Maco, venu à Rome sans passe-port, comme un espion, doit, sous peine de mort [110], le livrer au gouverneur, et l'on pense que celui-ci veut le châtrer.

GRILLO. Hélas!

ANDRÉ. N'ayez pas peur; car nous mettrons vos habits à ce portefaix; et le bargello, croyant que c'est messire Maco, l'arrêtera et le châtrera à votre place.

MACO. Je suis portefaix! je suis portefaix! Je ne suis pas messire Maco. Au secours! au secours!

ZOPPINO. Arrête! arrête! A l'espion! au traître! Ah! Ah! Cours-lui après, Grillo, de peur que cela ne finisse mal, ou bien que quelque banquier ne soit son parent et nous garde ensuite de la haine. Il me semble le voir, comme une grosse chouette, au milieu des comptoirs, avec un tas de gausseurs autour de lui, lesquels se réjouissent d'une pareille mystification.

ACTE III.

SCÈNE I.

PARABOLAN, VALÈRE.

PARABOLAN. Que m'importe que le Rosso, en plaisantant, ait mal parlé de moi avec le Cappa ?

VALÈRE. Quoiqu'on ne soit point honoré par les louanges d'un tel homme, ni avili par ses injures, il ne faut pourtant pas louer le Rosso comme s'il brillait de l'éclat de toutes les vertus [1].

PARABOLAN. Je loue l'éclat de ma santé, et non un empressé qui fait mon lit, ni un diligent qui brosse mes habits, ni un pédant qui s'en fait accroire [2], ni un importun qui me rapporte les plaintes que font de moi mes domestiques, ni un virtuose qui, tout le jour, me rompt la tête avec de la musique et des poésies, en m'engageant, en me forçant à donner à celui-ci, à celui-là. M'entends-tu ?

VALÈRE. Quant à moi, j'ai toujours fait l'office d'un bon serviteur et d'un homme à qui votre honneur est cher ; et j'aime mieux être réprimandé pour de tels motifs que d'être loué pour vous avoir proposé une chose indigne de votre condition et de la mienne. Mais c'est un défaut commun à tous les seigneurs de ne vouloir entendre ni la vérité ni une bonne chose.

PARABOLAN. Tais-toi, tais-toi, te dis-je.

VALÈRE. Je suis un homme candide ; c'est pourquoi je parle librement.

PARABOLAN. Entre, et calme-toi.

SCÈNE II.

ROSSO, ALVIGIA.

ROSSO. A l'œuvre [3].

ALVIGIA. Crois-tu que ce soit la première fois ?

ROSSO. Non, vraiment.

ALVIGIA. Laisse-m'en donc le soin.

ROSSO. Voici mon maître. Vois avec quel air rechigné il regarde le ciel, les mains croisées, se mord le doigt et se gratte la tête. Il paraît proprement un homme qui blasphème au fond du cœur.

ALVIGIA. Symptômes d'amour.

ROSSO. Oh! quelles grosses bêtes que ces difficiles[4], qui toujours s'amourachent de princesses[5]!... Je pense que c'est une énorme fatigue que d'obtenir les faveurs d'une noble dame... Et ceux qui se vantent d'avoir fait ci, d'avoir dit ça, avec madame une telle, et avec madame une telle, se dédommagent à la fin avec quelque gueuse[6].

ALVIGIA. Certainement c'est une fatigue... Non pas qu'elles soient toutes du même poil, et que cela ne plaise pas à toutes : mais l'une se retient par peur, l'autre par vergogne ; celle-ci, parce qu'elle est surveillée ; celle-là, par paresse... Et leur amour n'a jamais, pour se contenter, que quelque domestique ou quelque habitué[7] de la maison, et cela seulement parce que c'est commode.

ROSSO. Et les pédagogues encore en vont becquetant quelqu'une ; car, fils, frères et servantes ne leur suffisant point, souvent, souvent ils en font porter au mari de la dame du logis.

ALVIGIA. Ah! ah... Monseigneur nous a vus.

SCÈNE III.

PARABOLAN, ROSSO, ALVIGIA.

PARABOLAN. Soyez tous deux les bienvenus !

ROSSO. Cette dame, maître, veut vous mettre le ciel dans la main.

PARABOLAN. Vous êtes la nourrice de mon ange?

ALVIGIA. Je suis votre servante, et la gouvernante de cette dame dont vous êtes la vie, l'âme, le cœur et l'espoir... Mais la tendresse que je lui porte me fera aller en enfer[8].

PARABOLAN. Pourquoi, ma révérende mère?

ALVIGIA. Parce que l'honneur est le trésor du monde... Mais j'entends qu'elle vive, ma maîtresse et ma fille Livie, qui, n'écoutant que sa bonne fortune, je me plais à le dire, m'envoie à votre seigneurie, et la prie de daigner se laisser aimer d'elle... Çà, qui ne s'amouracherait d'un aussi gentil seigneur?

PARABOLAN. C'est à genoux que je veux vous écouter.

ALVIGIA. C'est trop, seigneur.

PARABOLAN. Je fais mon devoir.

ALVIGIA. Levez-vous donc; car aujourd'hui ces façons napolitaines déplaisent à tout le monde.

PARABOLAN. Allons, dites, honorable mère.

ALVIGIA. J'ai honte de parler à un aussi grand docteur, vêtue de cette vieille robe.

PARABOLAN. Que ce collier t'aide à en acheter une neuve[9].

ROSSO, *à Alvigia.* Ne t'ai-je point dit qu'il ne se soucie pas plus de donner cent écus, qu'un avocat d'en voler mille[10]?... (*A demi-voix.*) Il tuerait une puce pour en boire le sang.

ALVIGIA. On le voit à sa mine.

ROSSO. Il nous donne, chaque année, plus d'habits que nous n'en pouvons porter... (*A demi-voix.*) Oh! plût à Dieu qu'il nous payât notre salaire!

ALVIGIA. Attrape-ça, seigneur.

ROSSO. C'est toujours fête à l'office, chez lui[11]... (*A demi-voix.*) Nous mourons de faim.

ALVIGIA. On le dit partout.

ROSSO. Nous sommes tous pour lui des camarades... (*A demi-voix.*) N'eût-il plus que le souffle, il ne nous ferait pas meilleur visage[12].

ALVIGIA. C'est le devoir d'un grand maître.

ROSSO. Il parlerait même au pape pour le moindre de ses domestiques... (*A demi-voix.*) Quand il nous verrait la corde au cou, il ne dirait pas une parole en notre faveur.

ALVIGIA. Tu n'as pas besoin de me le jurer.

ROSSO. Il nous porte un amour de père... (*A demi-voix.*) Il nous veut plutôt un mal de diable[13].

ALVIGIA. Je t'en crois.

PARABOLAN. Le Rosso me connaît bien.

ROSSO. C'est pourquoi je vous loue... Et pensez, madame Alvigia, que votre jolie fille a dit l'oraison de saint Julien [14] pour être aimée de ce galant homme; et ne croyez point qu'il daignât en aimer une autre qu'elle, quoiqu'il fasse courir après lui la moitié de Rome.

ALVIGIA. Et il ne veut pas consentir?...

ROSSO. Non, mère.

PARABOLAN. Ne dis point cela, toi; car je rends grâce à la bonne fortune qui a fait que Livie m'aime.

ROSSO. Faites-vous valoir [15].

PARABOLAN. Dites-moi, chère dame, de quel air parle-t-elle de moi?

ALVIGIA. D'un air d'impératrice.

PARABOLAN. Dans quelle attitude?

ALVIGIA. Dans une attitude qui séduirait un ermite.

PARABOLAN. Quelles promesses me fait-elle?

ALVIGIA. Magnifiques et immenses.

PARABOLAN. Croyez-vous qu'elle feigne?

ALVIGIA. Feindre? Ah!

PARABOLAN. En aime-t-elle un autre?

ALVIGIA. Un autre?... Elle pâtit tant pour vous, que, si elle sort de peine, si elle en sort...

PARABOLAN. Elle ne sera jamais en peine à cause de moi.

ALVIGIA. Dieu le veuille!

PARABOLAN. Que fait-elle maintenant?

ROSSO, *à part.* Elle pisse [16].

ALVIGIA. Elle maudit le jour qui lui dure mille ans.

PARABOLAN. Que lui importe la longueur du jour?

ROSSO. C'est qu'elle veut se trouver, cette nuit, avec vous, pour sortir de peine, ou mourir.

PARABOLAN. Est-ce donc vrai, ma mie, ce que dit le Rosso?

ALVIGIA. C'est vrai. Elle veut mourir, dans le cas où votre seigneurie lui refuserait une telle grâce... Entrez, je vous éclairerai sur tout et pour tout. Attends ici, Rosso; tout à l'heure nous sommes à toi.

PARABOLAN. Je n'en ferai rien. Entrez, vous, mère.

ALVIGIA. Ah! monseigneur, ne m'humiliez pas en voulant me faire honneur. Que votre seigneurie entre...

ROSSO. Contentez ce bon seigneur, ma vieille dame.

ALVIGIA. Je fais ce que tu veux.

SCÈNE IV.

MESSIRE MACO, ROSSO.

MACO. Que me conseillez-vous de faire?

ROSSO, *à part*. Que tu t'ailles pendre, vaurien de portefaix!

MACO. Je reprends haleine.

ROSSO, *à part*. Tu ferais bien de crever plutôt.

MACO. Le bargello me cherche à tort.

ROSSO. Quelle mine pour être cherché à tort, non par le bargello, mais par le bourreau!

MACO. Connaissez-vous le seigneur Rapolan?

ROSSO. Quel Rapolan?

MACO. Ce seigneur qui m'envoya les lamproies. Vous ne me reconnaissez pas?

ROSSO. Vous êtes, vous, messire Maco?

MACO. Oui, madame... J'ai voulu dire : oui, monsieur.

ROSSO. Que veut dire cette manière malhonnête[17] de parler des gens?

MACO. Maître André me menait en masque chez des putains.

ROSSO. Mène, et remène... Toutes les cervelles siennoises sont de la même pâte, comme les prêtres et les moines.

SCÈNE V.

PARABOLAN, ROSSO, MESSIRE MACO, ALVIGIA.

PARABOLAN. Que dis-tu, Rosso?

ROSSO. Je dis que cet homme est votre messire Siennois, et il sort des mains de ce fainéant de maître André, comme vous le voyez.

PARABOLAN. Par le corps Dieu! Je le payerai de sa peine.

MACO. Ne lui faites point de mal, car le bargello est un traître.

PARABOLAN. Rosso, tiens compagnie à cette brave femme. Venez avec moi, messire Maco.

MACO. Seigneur Rapolan, je me recommande à votre seigneurie.

SCÈNE VI.

ROSSO, ALVIGIA.

ROSSO. Bien!

ALVIGIA. Oh! c'est le grand rêveur!

ROSSO. Ah! ah! ah!

ALVIGIA. Sais-tu de quoi je m'étonne?

ROSSO. Non.

ALVIGIA. De ce qu'il croit, parce qu'il meurt d'amour pour Livie, que celle-ci, qui ne l'a jamais vu, pour ainsi dire, meure d'amour pour lui.

ROSSO. Tu ne devrais point t'étonner de cela; parce que cette espèce de seigneur, naguère camérier de dix chiens, et maintenant ivre de tant de grandeur, tient pour certain que tout le monde l'adore; et, si l'on pouvait voir au fond de son cœur, je suis sûr qu'il se reproche d'aimer Livie, parce qu'il s'imagine qu'elle est obligée de lui courir après, comme nous le lui donnons à entendre.

ALVIGIA. Pauvre petit hibou!... Maintenant, sachez-le bien, je veux désormais me consacrer au salut de mon âme; car vraiment je peux dire: « Monde, adieu! » tant je me suis passé de petites fantaisies!... Ni Lorenzina, ni Beatricicca, ni Angioletta de Naples, ni madamoiselle *je ne veux pas* [18], ni cette grande Impéria [19] n'étaient faites pour me déchausser dans mon bon temps. Les modes, les masques, les belles maisons, les combats de taureaux, les cavalcades, les ceintures de martre zibeline à agrafe d'or [20], les perroquets, les singes et des tas de chambrières et de servantes; c'étaient une bagatelle pour moi; et seigneurs, et messeigneurs, et ambassadeurs en foule... Ah! ah!... je ris de ce que je dépouillai un

évêque et lui ôtai jusqu'à sa mitre, et je la mettais sur la tête d'une de mes servantes, en me raillant du pauvre homme... Et un marchand de sucre y laissa jusqu'à ses caisses, en sorte que, durant un certain temps, dans ma maison, tout s'assaisonnait au sucre. Il me vint ensuite une maladie dont on ne sut jamais le nom ; cependant nous la traitâmes comme *mal français*, et je devins vieille par l'effet de tant de drogues, et je commençai à tenir des chambres garnies, vendant d'abord anneaux, habits, et tous les affiquets de la jeunesse : après cela, je me vis réduite à laver des chemises plissées. Et puis, je me suis adonnée à conseiller les jeunes filles, afin qu'elles ne soient point si folles que de vouloir que la vieillesse reproche à la chair... Tu m'entends ; mais que voulais-je dire ?

ROSSO. Tu veux dire que j'ai été moine, garçon d'hôtellerie, juif, sbire [21], muletier, galérien par force, et, par amour, meunier, courrier, ruffien, charlatan, gueux, domestique d'écoliers, serviteur de courtisan, et je suis Grec [22]... Voilà pour ma part du collier, et quant à savoir parler à propos, parle, Nanna.

ALVIGIA. Mon superbe discours a été sans malice, et je voulais dire que j'ai bien quelques années pendues au cul, mais que je ne fis jamais une entreprise semblable à celle-ci.

ROSSO. Et pourtant tu m'es d'autant plus obligée que ce sera peut-être la dernière.

ALVIGIA. Et pourquoi la dernière ? Y serais-je tuée, par hasard ?

ROSSO. Justement. Je dis la dernière, parce que les femmes ne s'emploient plus à la cour. Et il en résulte que, comme il n'est point permis de prendre femme, on prend mari ; et avec une si belle façon d'agir, chacun se passe ses fantaisies et ne va point contre les lois.

ALVIGIA. Elle est vraiment effrontée, cette cour-là ! Et veux-tu voir si je dis vrai ? Elle porte la mitre et n'en rougit pas [23].

ROSSO. Laisse aller la chronique... Quel moyen as-tu de retenir mon maître ?

ALVIGIA. Les moyens me manquent... Tu me tiens pour bien simple !

ROSSO. Dis-m'en un.

ALVIGIA. La femme d'Arcolano le boulanger est un bon morceau, et elle est à moi tout entière. Je la ferai venir dans notre maison, et ils se trouveront ensemble dans l'obscurité.

ROSSO. A merveille.

ALVIGIA. Combien en est-il de nobles dames qui paraissent divines, grâce aux robes brodées et au fard, et qui sont de fort tristes jouissances!... La Togna, femme du boulanger que j'ai dit, a les chairs si blanches, si fermes, si jeunes et si propres, qu'une reine en serait glorieuse.

ROSSO. Mettons que la Togna soit laide et qu'elle ne vaille rien, elle paraîtra un ange à messire Maco, parce que les seigneurs ont moins de goût qu'un mort; ils boivent toujours les pires vins, et mangent les plus détestables mets comme les meilleurs et les plus précieux.

ALVIGIA. Nous nous sommes entendus..., voici notre cassine... Retourne à ton maître, et rapporte-moi sa résolution et l'heure de sa venue, sans oublier le collier. Nous le partagerons à loisir.

ROSSO. Oui, j'y vais.

SCÈNE VII.

VALÈRE, FLAMINIO.

VALÈRE. Tu es entré dans une grande frénésie depuis une heure!... Redouble de zèle plutôt, car le fruit de l'espérance des courtisans mûrit au moment où l'on s'y attend le moins.

FLAMINIO. Comment mon espérance peut-elle mûrir, n'ayant point encore de fleur? Quand je me suis vu dans le miroir avec cette barbe blanche, les larmes me sont venues aux yeux, tant j'ai pris pitié de moi-même, qui n'ai pas seulement de quoi vivre. Hélas! infortuné que je suis!... Combien de fripons, combien de domestiques, combien d'ignorants et combien de gloutons je connais riches; et moi, je suis mendiant!... Eh bien! je me résous à aller mourir ailleurs; mais ce qui m'afflige jusqu'au fond de l'âme, c'est que je vins ici jeune et

que je m'en irai vieux; que j'y vins vêtu, et que je m'en vais nu; que j'y vins content, et que je pars désespéré.

VALÈRE. Quel coup de tête [24]! Veux-tu perdre tout le temps où tu as servi avec tant de fidélité et tant de zèle?

FLAMINIO. C'est là ce qui me poignarde.

VALÈRE. Le patron t'aime; et vienne l'occasion, tu verras qu'il se souvient de toi.

FLAMINIO. Il se souvient, ah!... Si le Tibre roulait du lait au lieu d'eau, il ne m'y laisserait pas tremper le doigt.

VALÈRE. Sottises que tu te fourres dans la cervelle!... Mais, dis-moi, où iras-tu? dans quelle ville? chez quel maître?

FLAMINIO. Le monde est grand.

VALÈRE. Il était grand jadis; maintenant il est si petit que les beaux-esprits n'y peuvent tous trouver place. Et je ne nie point que notre cour ne soit en mauvais état; mais enfin chacun s'empresse d'y venir, et chacun y vit.

FLAMINIO. Qu'elle soit ce qu'elle voudra, je veux m'en aller.

VALÈRE. Penses-y bien, et persuade-toi qu'on ne voit plus ce qu'on a vu, dans d'autres temps, d'un bout de l'Italie à l'autre. Alors chaque ville avait des protecteurs pour les hommes de cour. A Naples, les rois; à Rome, les grands, comme sont maintenant les Médicis à Florence; à Sienne, les Petrucci; à Bologne, les Bentivogli; à Modène, les Rangoni, le comte Guido principalement, qui forçait, par sa courtoisie, tous les beaux esprits à jouir de ses libéralités [25]; et là où il n'était pas, le remplaçait la magnanime dame Argentina, modèle unique de chasteté dans ce siècle corrompu.

FLAMINIO. Je sais qui elle est; et, outre ses hautes vertus, ce qui fait que je l'adore, c'est l'affection extrême qu'elle porte à la belle âme du roi François, et j'espère voir bientôt sa majesté atteindre ce bonheur qu'il mérite et que lui souhaitent cette noble dame et le monde entier [26].

VALÈRE. Revenons au sujet de notre entretien. Où iras-tu? A Ferrare? faire quoi? A Mantoue? dire quoi? A Milan? espérer quoi? Maintenant fais ce que te conseille un homme qui te veut du bien. Reste à Rome; car quand il n'y aurait que

l'exemple que donne à la cour la libéralité d'Hippolyte de Médicis [27], qui attire autour de lui une si grande multitude de savants, il faut nécessairement que les bons temps d'autrefois reviennent.

FLAMINIO. Je m'en irai peut-être à Venise, où je suis déjà allé, et j'enrichirai ma misère avec sa liberté. Là, du moins, il n'est au pouvoir d'aucun favori ni d'aucune favorite d'assassiner les pauvres gens; parce que c'est à Venise seulement que la justice tient les balances égales; ce n'est que là que la peur de la disgràce d'autrui ne nous force point d'adorer un homme qui hier était un pouilleux... Et qui douterait du mérite de cette ville, regarde de quelle manière Dieu l'élève au-dessus de toutes les villes. Certainement, c'est la ville sainte et le paradis terrestre... Et le bercement de ses gondoles est comme une mélodie de farniente. Qu'est-ce que chevaucher? Chevaucher, c'est user les hauts-de-chausses, désespérer les domestiques et briser le cavalier.

VALÈRE. Tu dis bien; et outre cela, la vie y est plus sûre et plus longue qu'ailleurs; mais on y passe mal son temps, quand on y demeure.

FLAMINIO. Pourquoi?

VALÈRE. Parce qu'il y manque le commerce des savants.

FLAMINIO. Tu es mal instruit. Les savants sont là, et la politesse est indigène à Venise, comme à Rome la rusticité et l'envie... Et où trouver un autre révérend frère François Giorgi, assemblage de toutes les sciences?... Bienheureuse la cour, si Dieu daigne inspirer le prince qui peut lui donner le rang digne de son mérite!... Et que te semble-t-il du vénérable père Damiano, qui rompt le marbre des cœurs en prêchant, et qui est le véritable interprète de l'Écriture sacrée?... N'entendis-tu point parler, hier, de Gasparo Contarino [28], soleil et âme de la philosophie et des lettres grecques et latines, et miroir de bonté et de vertu [29]?

VALÈRE. J'ai connu sa magnificence à Bologne, où il était ambassadeur auprès de l'empereur; et j'ai entendu parler des deux révérends pères, et j'ai vu ici, à Rome, le Giorgi.

FLAMINIO. Et qui ne devrait point courir en poste tout ex-

près pour voir le digne Jean-Baptiste Memo, restaurateur des sciences mathématiques, et vraiment savant [30] ?...

VALÈRE. Je le connais par sa renommée.

FLAMINIO. Tu connais aussi, par sa renommée, le Bevazzano, qui fut jadis une lumière parmi les savants de Rome; et je sais que tu entends retentir le nom de l'honorable Capello [31]. Mais oublié-je le grand Trifon Gabrielli, dont le génie approfondit la nature et l'art? Et j'entends dire qu'il y a, entre les autres beaux esprits, Jérôme Quirini, plein de goût de grâce, qui étonne le monde en imitant le divin M. Vincenzio, son oncle, lequel, de son vivant, honora sa patrie et Rome après sa mort; et Jérôme Molino, favori des Muses [32]. Eh! qui ne se réjouirait d'écouter les charmantes compositions de Lorenzo Viniero?... Quelle aimable conversation que celle de Luigi Quirini, qui, après s'être couvert de gloire dans les camps, a acquis une autre gloire dans l'étude des lois! Euryale d'Ascoli, ou plutôt Apollon, m'a dit qu'à Venise il y a François Salamone, dont la lyre fait honte à celle d'Orphée.

VALÈRE. Je l'ai ouï dire.

FLAMINIO. Le bon Molza [33] me dit qu'il y a deux jeunes hommes prodigieux, Luigi Priuli et Marc-Antoine Soranzo, qui sont arrivés au dernier terme de ce qu'on peut non-seulement apprendre, mais désirer de savoir... Eh! qui égale en courtoisie, en vertu et en jugement monseigneur Valério, gentilhomme accompli, ainsi que monseigneur Brévio?

VALÈRE. Ils sont bien connus à Rome.

FLAMINIO. Il y a donc à Venise des sociétés savantes et de nobles récréations. Mais le merveilleux était d'entendre le grand André Navagiéro [34], dont le bon Bernardo suit les traces, et j'avais oublié Maffio Lione, un second Démosthène, un nouveau Cicéron...; sans parler de mille autres beaux esprits qui illustrent notre siècle, comme l'illustre aussi Egnazio [35], aujourd'hui seul soutien de l'éloquence latine, et comme l'honore la plume des historiens. Et ne crois point qu'à Rome il y ait un messire Giovanni da Lege, chevalier et comte de Sainte-

Croix, qui déploya à Bologne les splendeurs de son esprit avec une sage libéralité.

VALÈRE. En somme, s'il en est ainsi, à part l'Académie de *Medicis*, nous vivons ici avec un troupeau d'affamés et d'affameurs [36].

FLAMINIO. C'est plus que je ne dis... Et, pour achever de t'éclairer, le noble Firenzuola [37] dit qu'il y a un François Berettaï, qui est plus habile en improvisant que ne l'est à tête reposée Pasquin, qui assourdit ici nos oreilles [38]... Mais laissons de côté les philosophes et les poëtes... Où est la paix, sinon à Venise? Où est l'amour, sinon à Venise? Où l'abondance, où la charité, sinon à Venise?... Et ce qui prouve que cela est vrai, c'est que cet antipode des prêtres, ce miroir de sainteté, ce père de l'humilité, l'exemple des bons religieux, je dis l'évêque de Chieti [39], s'est retiré avec sa petite troupe, à Venise, pour le salut de leurs âmes; méprisant, dans son horreur pour Rome, cette vie honteuse que nous y menons [40]. Je séjournai à Venise pendant deux carnavals; et je fus émerveillé de la *montre* des compagnies de la *Calza* [41], et des fêtes étonnantes que donnèrent les magnanimes *Reali*, les gracieux *Floridi* et les honorables *Cortesi* [42]... Et en voyant tant de pères de la patrie, tant d'illustres sénateurs, tant de fameux *procuratori*, tant de docteurs et de cavaliers, et tant de noblesse, et tant de richesse, j'étais hors de moi... Et j'ai vu une lettre au roi très-chrétien, où l'on dit que le sérénissime prince André Gritti [43] étant monté sur le *Bucentaure* avec le sénat de la république pour honorer le sang royal de France et la duchesse de Ferrare, le *Bucentaure* fut sur le point de sombrer tant il était chargé de sagesse! Et leurs grands desseins, exécutés par les armes de leur très-prudent capitaine-général F.-M., duc d'Urbin, vivront éternellement dans les récits du très-divin monseigneur Bembo [44]... Et ne crois point que les seigneurs qui négocient pour leurs princes avec l'excellent et juste sénat vénitien soient moins affables et moins courtois que ceux qui sont ici ambassadeurs auprès de Sa Sainteté: là est le révérendissime légat monseigneur Aleandro [45], dont la

doctrine et la religion, si elles servaient de modèle aux autres prélats, rendraient meilleure la réputation du clergé. Mais dois-je laisser de côté don Lopez, dépositaire des secrets et des négociations du très-heureux Charles-Quint, le soutien de la foi chrétienne?

VALÈRE. Tu parles de don Lopez Soria, dont la courtoise bonté est le fondement des espérances de Pierre Arétin.

FLAMINIO. Je parle du nouvel Ulysse.

VALÈRE. Je m'incline au bruit de son nom; et c'est bien juste, puisqu'il est le protecteur de tous les genres de mérite.

FLAMINIO. Parle au digne et fidèle Jean-Joachim [46], et à tous les gentils esprits qui arrivent dans cette ville, et tu apprendras le mérite du très-docte monseigneur de Selve, évêque de Lavaur [47], dont la seule présence et les mœurs font assez reconnaître qu'il est l'agent du grand roi François; et, dans ses fonctions d'orateur de ce prince, il fait l'admiration de tous par sa prudence et sa modestie. Regarde ensuite la gravité décente et la noble politesse du protonotaire Casali [48], modèle de vraie libéralité? Ce serait peu de la moitié de l'Angleterre pour récompenser les services qu'il a rendus à son roi. Par Dieu! Valère, l'homme que Son Excellence le duc d'Urbin tient ici pour le représenter, est apte, par son savoir, à régler les intérêts de deux mondes, et il est vraiment digne de la confiance de son maître. Quel personnage que ce Visconti, qui est là aussi pour les affaires de son duc de Milan [49]! Je me tais sur les qualités de Benedetto Agnello, envoyé du grand-duc de Mantoue; sur celles de l'excellent Jean-Jacques Tebaldo, qui est assez bon pour rendre bonne Ferrare : oh! quel aimable vieillard! quelle fidèle personne! il est cousin, je crois, de notre messire Antoine Tebaldéo, qui, comme dit le poëte, unique favori des Muses, stupéfiera l'univers par ses écrits, comme Pollion Arétin par les *Triomfi sacri* qu'il donnera bientôt au monde [50].

VALÈRE. Tu m'as fermé la bouche, en vérité.

FLAMINIO. J'ai passé sous silence une foule de peintres et de sculpteurs qui sont à Venise avec le bon M. Simon Bianco, et

tous ceux que Luigi Caorlini, cet homme rare, avait emmenés avec lui à Constantinople, d'où est maintenant revenu le brillant Marco di Nicolò, dans l'âme de qui il y a autant de grandeur que dans les âmes des rois ; c'est pourquoi son altesse le fortuné seigneur Luigi Gritti [51] l'a particulièrement honoré de ses bonnes grâces... et cela, en dépit des plébéiens et des méchants ! Il y a le glorieux, l'admirable, le grand Titien, dont le coloris semble avoir, comme la chair, et le souffle et la vie... Et le sublime Michel-Ange loua avec des marques d'étonnement le portrait du duc de Ferrare; que l'empereur avait apporté avec lui [52]... Voilà le Pordonone, dont les œuvres font douter si la nature donne du relief à l'art, ou l'art à la nature [53]... Et je ne nie point que Marc-Antoine ne fût unique pour le burin ; néanmoins Jean-Jacques Caralio, de Vérone, son élève, non-seulement l'égale jusqu'à présent, mais le surpasse, comme on le voit dans ses œuvres gravées sur cuivre [54]... Et je sais certainement que le fameux Matteo del Nasar, cher au roi de France et au très-habile Giovanni da Castello, de Bologne, regarde comme des prodgies les ouvrages sur cristal, sur pierres dures et sur acier, de Luigi Anichini, qui est aussi à Venise [55]... Et il y a Francesco Marcolini, de Forli, esprit distingué et plein de capacité. Il y a encore le bon Serlio, architecte bolonais [56], et M. Francesco Alunno, inventeur divin des caractères de toutes les langues du monde [57]... Que dire de plus ? Le digne Jacobo Sansovino [58] a quitté Rome pour Venise, et avec raison ; parce que, suivant ce que dit le grand Adriano, père de la musique [59], Venise est l'arche de Noé.

VALÈRE. Je te crois ; et puisque je crois ce que tu dis, je veux que tu croies ce que je te dirai.

FLAMINIO. Parle donc.

VALÈRE. Je dis, passant d'une chose à l'autre [60], que ta misère provient du peu de respect que tu as toujours eu pour la cour. Blâmer ce qu'elle pense et ce qu'elle fait, te nuit toujours et toujours te nuira.

FLAMINIO. J'aime mieux que la vérité me nuise, plutôt que le mensonge me profite.

VALÈRE. Dire la vérité, c'est là ce qui me déplaît ; et les seigneurs n'ont rien qui les offusque autant [61] que les vérités que tu dis. Il faut dire des grands que le mal qu'ils font est bien fait ; et il est aussi dangereux et nuisible de les blâmer, qu'il est sûr, salutaire et utile de les louer. Il leur est permis, à eux, de tout faire ; et il ne nous est point permis, à nous, de dire tout ; et c'est à Dieu de punir leurs scélératesses, et non pas à nous... Sois donc un peu raisonnable, et parlons sans passion : te semble-t-il sage d'avoir exercé ta langue contre la cour, comme tu l'as fait ?

FLAMINIO. Qu'ai-je dit d'elle ?

VALÈRE. Tu l'as représentée comme hérétique, comme faussaire, comme traîtresse, comme effrontée, et comme impudique... Et elle est devenue la fable du peuple, grâce à tes indiscrétions.

FLAMINIO. Grâce à sa conduite, vraiment.

VALÈRE. Tu continues encore ! Mais il serait moins mal de parler, comme tu fais, de la cour, parce que toujours Pasquin [62] en parla, et en parlera toujours... Tu es ensuite tombé sur le temporel, sur les intrigues [63], sur les opinions, sur les priviléges ; et l'on croirait que tu peux faire des ducs avec les pieds, à la manière dont tu en parles : tu devrais avoir honte d'en dire les choses que tu en dis.

FLAMINIO. Pourquoi dois-je avoir honte de dire ce qu'ils n'ont point honte de faire?

VALÈRE. Parce que les seigneurs sont seigneurs.

FLAMINIO. Si les seigneurs sont seigneurs, les hommes sont hommes. Eux, prennent plaisir à voir mourir de faim qui les sert ; et plus un homme de mérite souffre, plus ils jouissent... Et, pour comble de scandale, ils assaillent [64] tantôt ce jeune garçon; tantôt ce ruffien, tantôt ce gros vilain bouc ; et je triomphe de chanter leurs vilenies... Oui, je me tairai lorsque deux d'entre eux imiteront la bonté et la libéralité du roi de France... Ainsi, ne me tairai-je jamais.

VALÈRE. Pourquoi ?

FLAMINIO. Parce que je verrai la cour honnête et sage, avant

qu'on en trouve deux taillés sur ce modèle. Mais, pour t'ouvrir mon âme, je suis accoutumé à servir depuis tant et tant d'années, que je ne puis vivre sans servir : je me résous à aller à la cour de Sa Majesté le roi de France. Là, du moins, quand je ne ferais jamais autre chose que d'y voir cette belle réunion de seigneurs, de capitaines et de savants, je me trouverais content ; car tant de pompe, tant d'allégresse et tant de liberté sont une douce consolation, tandis que l'on est désespéré par la misère, la tristesse et la servitude de cette cour de Rome ; et j'entends dire que l'aimable bonté du roi très-chrétien est si grande et si parfaite, qu'elle porte chacun à l'adorer, comme la grossière malveillance de tous les autres seigneurs force chacun de les haïr.

VALÈRE. Il faut avouer que tu ne dis pas encore tout... Sans doute, il n'y a qu'un roi de France au monde, et sa gracieuseté est incomparable, puisque celui-là même qui ne l'a jamais vu, le nomme, l'exalte, le révère et l'adore.

FLAMINIO. Voilà pourquoi je veux sortir de cette cour corrompue, pour aller servir le roi ; et, afin que tu le saches, j'ai des lettres de monseigneur de Baïf[65], ce docte ami des savants, naguère ambassadeur du roi à Venise, qui m'assure de l'accueil de Sa Majesté. Sans cela, je m'en allais à Constantinople servir le seigneur Luigi Gritti[66], chez lequel s'est réfugiée toute la courtoisie qu'ont mise en fuite les seigneurs plébéiens, qui n'ont d'un prince que le nom ; c'est auprès de lui que se fût retiré Pierre Arétin, si le roi François ne l'avait lié avec des chaînes d'or, et si le magnanime Antoine de Lève ne l'eût enrichi avec des coupes d'or et avec des pensions[67].

VALÈRE. J'ai entendu parler du roi, et aussi du présent qu'a fait à Pierre Arétin le seigneur Antoine, qui est, pour ainsi dire, le char de tous les triomphes de César... Mais, puisque tu es disposé à t'en aller, attends le départ de Sa Sainteté pour Marseille[68].

FLAMINIO. J'attendrais plutôt le phénix.

VALÈRE. Quoi ! tu ne crois point qu'il y aille ?

FLAMINIO. Je crois au Christ.

VALÈRE. Tête de fer [69] !... Chacun se prépare à y aller; et toi, tu n'en fais que rire.

FLAMINIO. Si le pape y va, je commencerai à croire que le monde est près de sa fin, ou qu'il redevient homme de bien.

VALÈRE. Pourquoi en doutes-tu?

FLAMINIO. Parce que, s'il en est ainsi, je veux rester [70] dans cette cour, et m'appeler heureux ; et parce que, si notre Saint Père s'unit avec le roi, nous cesserons d'être des pouilleux [71]; mais s'il va à Marseille en aussi bel arroi que nous allons à Bologne, il me semble que nous serons l'amusement des courtisans français, qui étalent plus de magnificence dans leurs vêtements et dans leurs repas, que nous n'étalons de misère dans les nôtres, et, n'était que la pompe du cardinal de Médicis couvre le tout, nous ressemblerions à une tourbe de marchands ruinés.

VALÈRE. Tais-toi, le patron sort. Allons où tu sais, et là, je te répondrai sur la manière de quitter honorablement la cour.

SCÈNE VIII.

PARABOLAN, ROSSO.

PARABOLAN. Je t'ai vu entrer par la porte du jardin. Que dit Mme Alvigia?

ROSSO. Elle est stupéfiée de votre exquise politesse, de votre grâce, de votre libéralité; et elle veut mettre dans vos bras une autre qu'elle. Suffit : votre seigneurie n'a pas obligé une ingrate.

PARABOLAN. Ce n'est rien auprès de ce que je ferai pour elle.

ROSSO. A sept heures et un quart, son amie sera dans sa maison. Mais cette dame éprouve tant de honte, qu'elle a demandé en grâce à se rencontrer [72] avec votre seigneurie dans l'obscurité; ne vous en inquiétez point, car elle se mon trera bientôt.

PARABOLAN. Certainement elle dédaigne d'être vue de moi, qui suis indigne de la voir.

ROSSO. Il n'en est rien. Toutes les femmes d'abord font des minauderies; et puis, mettant de côté toute pudeur, elles iraient sur la place de Saint-Pierre contenter leurs désirs.

PARABOLAN. Crois-tu qu'elle agisse ainsi par timidité?

ROSSO. C'est certain. Mais qu'en pensez-vous?

PARABOLAN. Que c'est douce chose, aimer et être aimé.

ROSSO. Douce chose est la taverne, dit le Cappa.

PARABOLAN. Douce sera Livie.

ROSSO. Ce sont des fantaisies. Pour moi, je fais plus de cas d'un bocal de vin grec, que d'Angela la Grecque.

PARABOLAN. Si tu goûtais l'ambroisie que distillent des lèvres amoureuses, les vins te paraîtraient amers en comparaison.

ROSSO. Vous vous imaginez que je suis vierge? J'en ai goûté pour ma part, et je n'y trouve point la douceur que vous y trouvez, vous.

PARABOLAN. Les nobles dames ont un autre goût.

ROSSO. En vérité, parce qu'elles ne pissent point comme les autres.

PARABOLAN. C'est folie de parler.

ROSSO. C'est folie de répondre. Attendez, encore un mot. N'avez-vous pas coutume de répéter que la douceur des langues qui savent bien dire, surpasse celle du raisin, celle des figues, et celle de la malvoisie?

PARABOLAN. Oui, jusqu'à un certain point.

ROSSO. Oh! comme m'assomment ces petits sonnets de Pasquin [73]!

PARABOLAN. Je ne savais point que tu fusses amateur de poésie.

ROSSO. Pourquoi non? Sachez que, si j'eusse étudié, je devenais philosophe, ou bonnetier.

PARABOLAN. Ah! ah! ah!

ROSSO. Moi, quand j'étais au service d'Antoine Lélio, Romain, je dérobais toujours quelques moments pour lire les vers qu'il composait à la louange des cardinaux, et j'en sais une foule par cœur. Oh! ils sont divins, ces sonnets, et je suis

de l'avis du Barbieraccio, qui dit que ce ne serait pas pécher que d'en lire, chaque matin, deux entre l'épître et l'Évangile.

PARABOLAN. Oh! que c'est bien dit!

ROSSO. Que vous semble de celui qui dit: « Le pape Léon n'a pas tant de parents ? »

PARABOLAN. Beau.

ROSSO. Et de celui-ci: « Après que Constantin eut fait le présent, pour s'ôter la lèpre de dessus les épaules? »

PARABOLAN. Fort subtil.

ROSSO. « Saint Pierre est cuisinier, si l'un des trois frères est pape? »

PARABOLAN. Ah! ah! ah!

ROSSO. « Madame l'Église, belle et bonne, l'Armellino vous plaît-il pour légitime époux? »

PARABOLAN. Oh! bon.

ROSSO. « O cardinaux! si vous étiez nous, pour rien au monde, nous ne voudrions être vous! »

PARABOLAN. Excellent.

ROSSO. Je veux chercher à me procurer ceux qui ont été faits pour maître Pasquin, cette année : il doit y avoir là mille choses curieuses.

PARABOLAN. Par ma foi, Rosso, tu es un galant homme.

ROSSO. Qui l'ignore?

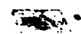
PARABOLAN. Maintenant, ne perdons point de temps, vite, à la maison; je veux que tu ailles tout à l'heure, muni de mes ordres, trouver la vieille.

SCÈNE IX.

MAITRE ANDRÉ, MESSIRE MACO.

ANDRÉ. Vous avez pris la fuite, et ce n'était point nécessaire. Est-ce pour l'amour de vous, que le seigneur Parabolan, qui vous a renvoyé au logis *invisibilium*[74], m'a fait faire une bravade à la napolitaine?

MACO. Le seigneur Giamba...... Maintenant, dites-moi par quelle voie on vient au monde, maître?



ANDRÉ. Par un trou.

MACO. Large, ou étroit ?

ANDRÉ. Large comme un four.

MACO. Qu'y vient-on faire?

ANDRÉ. Y vivre.

MACO. Comment y vit-on?

ANDRÉ. En mangeant et en buvant.

MACO. J'y vivrai donc, parce que je mange comme un loup, et bois comme un cheval; oui, par ma foi, j'en jure Dieu[75]. Mais que fait-on quand on a vécu?

ANDRÉ. On meurt dans son trou, comme meurent les araignées.

MACO. Ne sommes-nous point tous fils d'*aller* et de *ça ira*[76]?

ANDRÉ. Tous d'Adam et d'Ève, mon *maccarone* sans sel, sans fromage et sans feu!

MACO. Je pense qu'il sera bon de me faire courtisan à l'aide d'un moule; et je l'ai rêvé cette nuit, et puis Grillo me l'a dit.

ANDRÉ. Vous parlez mieux que ne fait un cancre qui a deux bouches..... Et, afin que votre seigneurie le sache, les bombardes mêmes, les cloches, les tours, se font avec des moules.

MACO. Je croyais que les tours naissaient, comme elles sont nées à Sienne[77].

ANDRÉ. Vous vous trompiez grossièrement.

MACO. Me ferai-je bien?

ANDRÉ. Très-bien.

MACO. Pourquoi?

ANDRÉ. Parce qu'il y a moins de fatigue à faire un homme qu'à faire une bombarde... Mais, puisque vous avez trouvé un si bon expédient, dépêchons-nous.

MACO. Allons; car je veux me mettre au moule aujourd'hui, ou crever.

SCÈNE X.

ALVIGIA, ROSSO.

ALVIGIA. J'ai plus à faire que si c'étaient deux noces. L'un

veut des onguents, l'autre de la poudre à faire avorter; celui-ci a des lettres à me donner, celui-là réclame une négociation; un autre des maléfices, un autre ceci, un autre cela... Et le Rosso doit me chercher... Ne l'ai-je pas dit?

ROSSO. Quel bonheur de te trouver ici!

ALVIGIA. Je suis l'ânesse du public.

ROSSO. Laisse de côté toute autre affaire, et emploie, s'il le faut, la magie, pour que le patron consacre cette nuit à ses amours [78].

ALVIGIA. Dès que j'aurai dit cent paroles à mon confesseur spirituel, je reviens à toi; tâche que je te retrouve par ici.

ROSSO. Tu me trouveras par ici, ou aux environs du palais de mon maître... Mais quel est ce moine-là?

ALVIGIA. Celui que je cherche... Va-t'en donc.

SCÈNE XI.

LE PÈRE GARDIEN D'ARACELI, ALVIGIA.

LE PÈRE GARDIEN. *Oves et boves universas, insuper et pecora campi.*

ALVIGIA. Vous êtes toujours enfoncé dans les prières.

LE PÈRE GARDIEN. Je n'en fais pourtant pas trop de consommation, parce que je ne suis pas de ces gens pressés d'aller en paradis; car, si je n'y vais point aujourd'hui, j'irai demain... Il est vraiment si grand, que nous y tiendrons tous, grâce à Dieu.

ALVIGIA. Je le crois... Mais ce qui me donne à penser le contraire, c'est que tant de monde y est allé, et veut y aller!... Or, il me semble que je vais étouffer quand on prêche la passion au Colisée, et ce n'est pourtant pas le rendez-vous de tous les habitants de la terre.

LE PÈRE GARDIEN. Ne t'étonne point de si peu... Les âmes sont comme les mensonges, si l'on peut faire cette comparaison : elles n'occupent pas de place [79].

ALVIGIA. Je n'entends point.

LE PÈRE GARDIEN. *Exempli gratia*... Tu te trouves dans

hambre toute petite, et bien fermée en dedans... Tu viens e que l'*éléphant* fit un testament avant sa mort[80]... -ce pas là un mensonge digne d'excommunication?

VIGIA. Oui, mon père.

PÈRE GARDIEN. Cependant la petite chambre n'est nulle- embarrassée par ce mensonge ni par mille que tu pour- ire après ; ainsi les âmes du paradis n'occupent point de , tout comme *etiam* les mensonges... En somme, deux les tiendraient en paradis.

VIGIA. C'est pourtant une belle chose que de savoir lire[81]!... , mon père spirituel, je voudrais apprendre de vous deux es : l'une, si ma maîtresse doit aller en paradis[82] ; l'autre, Turc viendra ou non[83].

PÈRE GARDIEN. Quant à la première de ces deux ques- , ta maîtresse restera vingt-cinq jours en purgatoire en- ı ; et puis elle ira, pour cinq ou six jours, dans les limbes ; iis, *dexteram patriscœli cœlorum*.

VIGIA. Il s'est dit pourtant que non, et qu'elle est dam- •.

PÈRE GARDIEN. Ne le saurais-je point, moi?

VIGIA. Langues de vipère!...

PÈRE GARDIEN. Quant à la venue du Turc, il n'y a rien ai là-dedans ; mais lors même qu'il viendrait, que t'im- à toi?

VIGIA. Que m'importe, à moi? ah! l'empalement ne me aucune manière. Empaler les pauvres petites femmes paraît, peut-être, une plaisanterie?... Moi, je me déses- au contraire, de ce qu'il semble que nos prêtres se fas- une fête d'être empalés!...

PÈRE GARDIEN. A quoi t'en aperçois-tu?

VIGIA. A ce qu'ils ne prennent aucune précaution au le, quand on dit : « Voilà le Turc! le voilà! »

PÈRE GARDIEN. Bavardages et sornettes!... Maintenant, te conduise! Tout à l'heure je vais prendre la poste, à d'un traité que j'arrange à Verucchio, afin que l'armée mte Jean-Marie, ce juif musicien, soit taillée en pièces ;

et, grâce à certaine confession que j'ai révélée, cette leçon leur apprendra à se révolter [85], sois tranquille.

SCÈNE XII.

ALVIGIA *seule.*

Dieu vous accompagne !... Enfin ces moines mettent les mains dans toutes les pâtes... Et peut-être leur cou tors ne les fait point paraître saints ; mais qui ne les croirait tels, à voir leurs pieds usés par les sandales, à voir la corde qui leur ceint les reins ? et qui n'ajouterait foi à leurs paroles de miel ?... Mais il faut avoir des vertus quand on veut faire son salut comme ma maîtresse... et, quand j'y pense bien, j'aime mieux qu'elle ait senti le feu du purgatoire ; parce qu'elle me sera bonne médiatrice là-haut, comme elle me l'a été ici-bas... Maintenant, voici le chemin pour rejoindre le Rosso.

SCÈNE XIII.

GRILLO, *seul.*

Il me faut trouver maître Mercurio, le meilleur compagnon et le plus grand gausseur de Rome, parce que maître André a fait croire à messire Maco que ce Mercurio est le médecin préposé aux moules où se font les courtisans... Mais le voilà, par ma foi !

SCÈNE XIV.

MAITRE MERCURIO, GRILLO.

MERCURIO. Qu'y a-t-il ?

GRILLO. Choses surprenantes !... Il est venu ici un gros vilain oiseau de Siennois qui veut devenir cardinal ; et maître André lui a dit que vous étiez le médecin surintendant des moules où on les fait.

MERCURIO. N'en dis pas plus ; car un de ses domestiques, lequel a été renvoyé pour s'être mis en colère, m'a déjà conté toute l'histoire.

GRILLO. Ah ! ah ! ah !

MERCURIO. Je veux que nous mettions notre homme dans une de ces grandes chaudières pleines d'eau ; mais je lui ferai premièrement prendre une dose de pilules.

GRILLO. Ah ! ah ! ah !... Allons, vite ; car messire Priamo et maître André nous attendent.

ACTE IV.

SCÈNE I.

MAITRE ANDRÉ, MESSIRE MACO, MAITRE MERCURIO, GRILLO.

ANDRÉ. Nous sommes d'accord sur le prix, et messire Maco, avec un courage siennois, se risquera à prendre les pilules.

MACO. Ces pilules-là me donnent beaucoup à penser, beaucoup.

MERCURIO. *Pilolarum Romanæ Curiæ sunt dulciora.*

GRILLO. Plaisantez avec les saints, mais ne vous frottez pas aux diables [1].

MACO. Pourquoi dis-tu cela, toi ?

GRILLO. N'entendez-vous pas que le médecin blasphème comme un joueur ?

MACO. Il parle comme un savant, imbécile !... (*A Mercurio.*) Occupez-vous de moi, *domine mi.*

MERCURIO. *Dico vobis, dulciora sunt Curiæ Romanæ pilolarum.*

MACO. *Nego istam.*

MERCURIO. *A progresus herbis, et in verbis, sic inquit, totiens quotiens aliquo cortigianos diventare volunt, pilolarum accipere necessitatis est.*

MACO. *Cortigianos !...* Pétrarque ne le dit point.

ANDRÉ. Il le dit en mille endroits.

MACO. C'est vrai. Pétrarque le dit dans ce sonnet : *È si debile il filo*, etc.

ANDRÉ. Vous êtes plus docte que ne fut Roland.

MERCURIO. Pour conclure, votre seigneurie connaît-elle les nèfles ?

MACO. Oui, messire.

MERCURIO. Les nèfles de Sienne sont les pilules de Rome.

MACO. Si les pilules de Rome sont les nèfles de Sienne, j'en prendrai à l'infini.

GRILLO. Et le jour et la nuit [2].

MACO. Que dis-tu ?

GRILLO. Je dis que tout sera pour le mieux, si vous vous dépêchez ; car je vais voir dans quel état est le moule qui vous attend [3].

MACO. Va donc, et choisis le moule le plus aisé à mettre?

GRILLO. J'y vais.

MACO. Ecoute... Prends le plus beau qu'il y ait?

GRILLO. J'entends.

MACO. Sais-tu, Grillo?... prends garde que personne ne se fasse courtisan avant moi?

GRILLO. Je vous le promets.

ANDRÉ. N'oublie point la balance [4] ; car, aussitôt que nous l'aurons moulé, il faut le peser, et payer tant par livre, suivant l'ordre de l'*armellino* [5].

GRILLO. Rien n'y manquera.

ANDRÉ. Il n'y a rien de plus à faire, sinon que vous juriez de me bien caresser quand vous serez fait courtisan et cardinal ; car un homme n'est pas plus tôt entré à la cour, qu'il change de gamme, et de docte, sage et bon qu'il était, devient ignorant, fou et méchant... Tout vil coquin, dès qu'il entend frémir la soie dont il est vêtu, dédaigne tout le monde, et il est l'ennemi mortel de qui lui a rendu service, parce qu'il a honte d'avouer qu'il s'est trouvé dans la misère... si bien que... Jurez donc?

MACO. Je vous passerai la main sous le menton [6].

ANDRÉ. Plaisanteries d'enfants. Allons, jurez là.

MACO. Par la sainte croix ?

ANDRÉ. Serment de femmes.

MACO. Par le saint Évangile ?

ANDRÉ. Ainsi disent les villageois.

MACO. Par la foi de Dieu ?

ANDRÉ. Paroles de portefaix.

MACO. Par mon âme ?

ANDRÉ. Conscience d'hypocrites.

MACO. Par le corps du monde ?

ANDRÉ. Coïonneries de sots.

MACO. Voulez-vous que je jure par le corps du seigneur Dieu ?

MERCURIO. « Plaisantez avec les saints, et ne vous frottez pas aux diables », a dit tout à l'heure Grillo.

MACO. Je veux contenter maître Mercurio, je le veux.

ANDRÉ. Ne vous ai-je pas dit que le blasphème est nécessaire au courtisan ?

MACO. Oui ; mais je l'avais oublié, je l'avais oublié.

MERCURIO. Ne perdons point de temps, car le moule se refroidira, et le bois coûte cher à Rome [7].

MACO. Si vous attendez, j'en enverrai chercher une charge à Sienne.

ANDRÉ. Ah ! ah ! ah ! quel fou plus que parfait !

MACO. Que dites-vous ?

MERCURIO. Que vous serez courtisan plus que parfait.

MACO. Grand merci, médecin.

GRILLO. Les pilules, le moule et le monde entier vous attendent.

MACO. La lune, où se trouve-t-elle ?

MERCURIO. *In Colocut.*

MACO. Si elle n'est pas à son quinzième jour, il suffit.

MERCURIO. Il y a peut-être un an qu'elle y fut.

MACO. Je peux donc prendre les pilules *sine timore influxi* ?

MERCURIO. Le mieux du monde.

ANDRÉ. Entrez, allez là.

MACO. J'y vais, j'entre.

SCÈNE II.

ALVIGIA, ROSSO.

ALVIGIA. Qu'y a-t-il, Rosso, mauvaise graine [8]?

ROSSO. J'ai cru que tu étais perdue.

ALVIGIA. Je suis toute rompue... J'ai parlé à mon confesseur, et j'ai su quand vient la Notre-Dame de la mi-août.

ROSSO. Que t'importe de le savoir?

ALVIGIA. Parce que j'ai fait vœu de jeûner la vigile de cette fête. Puis, je me suis fait expliquer un songe, et j'ai ordonné de mettre dans le sermon les miracles de ma maîtresse. Je suis allée chez la Piémontaise; elle a disparu, n'en dis rien. Puis, j'ai donné un coup d'œil à la jambe ulcérée de Béatrix... oh! elle est fraîche!... Puis, j'ai trouvé au monastère des Converties une place pour la Pagnina; et j'ai négligé d'aller à Saint-Jean visiter l'*Ordéga* espagnole, qui est murée pour donner martel en tête à don Diègue [9].

ROSSO. J'ai entendu dire cette niaiserie.

ALVIGIA. Après avoir fait tout ce que je t'ai dit, j'ai bu un pot de vin corse, à la taverne du *Lièvre à cheval*, et me voici à toi.

ROSSO. Alvigia, nous sommes deux, et nous ne sommes qu'un; et, si tu me rends un service en paroles, par le corps!... par le sang de la Vierge immaculée, et du saint et sacré!... je veux me donner à toi, d'âme et de corps.

ALVIGIA. S'il ne s'agit que de paroles, la vache est à nous.

ROSSO. Paroles, et rien autre chose.

ALVIGIA. Parle donc, et ne rougis pas.

ROSSO. Rougir à la cour? ah!

ALVIGIA. Dis vite.

ROSSO. Je ne t'ai jamais fait aucun plaisir, c'est pourquoi j'hésite... Eh bien! que le collier soit tout à toi.

ALVIGIA. Je l'accepte, et ne l'accepte pas. Je l'accepte, au cas où je te servirai; mais dans le cas où je ne te servirai point, je ne l'accepte pas.

ROSSO. Tu parles en sibylle... Sais-tu ce qui en est?... Je

veux du mal à Valère, et je serais le factotum de la maison, s'il tombait dans la disgrâce du patron, et alors bonne aubaine pour toi !

ALVIGIA. Je t'entends... A moi, ah !... sois tranquille, j'ai trouvé le moyen de le ruiner.

ROSSO. Comment ?

ALVIGIA. J'y pense maintenant.

ROSSO. Penses-y bien ; car, une fois mon rival hors du logis [10], je serai *dominus dominantium*.

ALVIGIA. Voici le moyen !

ROSSO. Le cœur me bat [11].

ALVIGIA. Je l'ai !

ROSSO. Je respire un peu.

ALVIGIA. Je dirai que ce Valère a découvert à Liello di Rienzo Mazzienzo Capo-Vaccina, frère de Livie, que je débauche sa sœur ; je dirai, en outre, qu'il n'y a point un plus méchant homme dans tout Rome ; et je crois que ton maître le connaît du jour où il brûla la porte de *Madrema non vuole* [12].

ROSSO. Oh ! quel génie ! oh ! quelle prévoyance !... C'est une iniquité que tu ne sois point princesse de Corneto, de Palo, de la Magliana, etc... Voilà le patron, Alvigia... *In te, domine, speravi*... Moi aussi, je ne serai point muet pour appuyer tes paroles.

SCÈNE III.

PARABOLAN, ALVIGIA, ROSSO.

PARABOLAN. Que fait ma déesse ?

ALVIGIA. Elle ne mérite pas ce nom [13].

PARABOLAN. Dieu m'aide !

ROSSO. C'a été un trait de méchant.

PARABOLAN. Qu'y a-t-il ?

ALVIGIA. Va, sers, toi, sers.

ROSSO. Pour ce qui me regarde, je me moque du monde ; mais je m'afflige pour cette pauvre petite femme.

PARABOLAN. Ne me tenez plus en suspens [14].

ROSSO. Votre Valère...

PARABOLAN. Qu'a-t-il fait, mon Valère ?

ROSSO. Rien.

ALVIGIA. Savez-vous, seigneur? Il est allé dire au frère de Livie que le Rosso et moi nous débauchons sa sœur.

PARABOLAN. Ah ! qu'entends-je ?

ROSSO. Le plus cruel *bravo* du faubourg de *Trastevere*[15] !... Il a tué quatre dizaines de sbires et cinq ou six prévôts; il donna hier des coups de bâton à deux archers de la garde. Il porte des armes en dépit du gouverneur... Nous aurons à combattre contre ce Rienzo qui, avec son épée, tailla en pièces les chapelets[16] du pèlerin... Dieu veuille que votre seigneurie sorte de ce combat saine et sauve !...

PARABOLAN. J'éclate !... ne me retenez pas !... je vais à l'instant trouver Valère et lui enfoncer ce poignard dans le cœur !... ne me retenez pas !...

ALVIGIA. Doucement ! calmez-vous... Dissimulation, châtiment, et non furie.

PARABOLAN. Traître !...

ROSSO. Tenez-vous tranquille... ; car il n'aurait qu'à vous entendre, et il en résulterait un plus grand scandale.

PARABOLAN. Assassin !

ALVIGIA. Ne parlez point de moi. Je vous recommande l'honneur de Livie.

PARABOLAN. Avec cinq cents écus de rente je l'ai tiré de la boue.

ROSSO. Il a pourtant des revenus comme un seigneur.

PARABOLAN. Dites-moi, y aura-t-il encore moyen d'avoir Livie ?... vous vous taisez !

ROSSO. Alvigia se tait, parce que son âme se brise de ne pouvoir vous servir.

PARABOLAN. Prie-la, mon cher Rosso, conjure-la; autrement, je mourrai.

ROSSO. Faites-moi bouillir, rôtir, seigneur, je suis votre esclave; mais je ne forcerai jamais Alvigia, parce qu'il vaut mieux être un âne vivant qu'un évêque mort[17].

ALVIGIA. Ne pleurez pas, cher seigneur ; car je me résous à me mettre dans le feu pour contenter votre seigneurie... Et qu'en sera-t-il ? si son frère me tue, je sortirai de peine, et ne m'affligerai plus de ma pauvreté... Si je trouvais au moins à filer, je ne mourrais pas de faim.

PARABOLAN. Mangez ce diamant.

ROSSO. Diable ! non, ils sont vénéneux.

ALVIGIA. Qu'en sais-tu ?

ROSSO. Cela m'a été dit par le Mantouan Mainoldo, chevalier catholique, joaillier apostolique et fou diabolique, qui a été mon maître... Oh ! c'est une grande pécore !...

PARABOLAN. Prenez-le, madame ma mère.

ALVIGIA. Grand merci à votre seigneurie. Venez là-haut à la maison. Attends-nous ici, Rosso.

ROSSO. J'attends.

SCÈNE IV.

ROSSO, *seul.*

« Qui est âne, et croit être cerf, perd son ami, et n'a jamais d'argent », a dit Mescolino de Sienne. Je t'ai bien rendu pain blanc pour fouasse, sire badaud !... Je sais que tu iras faire le seigneur à Tigoli, bœuf rhabillé !... Quels airs il se donnait [18] !... Il disait des injures au tiers et au quart ; il tenait tout le monde pour bête, et parlait toujours de guerre, comme s'il eût été Jean de Médicis ; et, si quelqu'un lui répliquait, aussitôt il lui tombait sur le dos, en disant : « Il n'y eut jamais un tel âne, il n'y eut jamais un tel imbécile. » Et le maître des cérémonies ne fait pas tant de simagrées autour du pape dans la chapelle du Vatican [19], que lui de signes de tête quand il parle ou écoute qui lui parle ; et il veut un mal de mort à quiconque ne le salue pas du bonnet et ne lui donne pas du « Oui, monsieur », et « Non, monsieur. » Et il fait le superbe, comme si le roi de France faisait grand cas de semblables coquins !... Vauriens, qui ne méritez pas d'étriller les chiens de Sa Majesté !... Je dis à notre sieur Valère, qui aurait trouvé à redire au *Dixit Dominus Domine*, et qui s'est courroucé contre son frère,

parce que celui-ci ne le traitait pas de *révérend* dans les suscriptions de ses lettres : « Tu sortiras des seigneuries, pendard ! quoique tu sois riche... vaurien [20] !... »

SCÈNE V.

ALVIGIA, ROSSO.

ALVIGIA. Avec qui marmottes-tu?

ROSSO. Avec moi-même..... Eh bien! comment vont nos projets?

ALVIGIA. Bien, bien... Coups de pied, coup de poing, barbe arrachée, le diable, et pis!...

ROSSO. Que disait-il, Valère?

ALVIGIA. « Pourquoi cela?... A moi, seigneur?... Qu'ai-je fait, mon maître? »

ROSSO. Et le seigneur, que répondait-il?

ALVIGIA. « Tu le sais bien, toi, mauvais traître!...»

ROSSO. Ah! ah! ah!

ALVIGIA. Te semble-t-il que je mérite le collier?

ROSSO. Et le diamant encore, signé et bénit.

ALVIGIA. On lui ferait croire que le monde fut fait à l'échelle [21], tant un amoureux redevient enfant le premier jour qu'il se prend à la glu... Or, le moment de sa venue a été fixé à sept heures et un quart... Je veux m'en aller, car je n'ai point de temps à perdre... Porte-toi bien.

ROSSO. Oh ! quel nid à diables ! oh ! quelle sorcière ! Je me demande quel doit être son maître, à en juger par l'élève..... Me voilà, seigneur !

SCÈNE VI.

PARABOLAN, ROSSO.

PARABOLAN. En sorte que Valère use de ces méchants procédés avec moi?

ROSSO. De pires encore!... Mais je n'aime pas à rapporter.

PARABOLAN. Aux galères ! je l'ai résolu.

ROSSO. Poisons, et le reste[22]...

PARABOLAN. Comment, poisons, et le reste?...

ROSSO. Poison qu'il a acheté, et cætera.

PARABOLAN. Ceci est un cas pendable.

ROSSO. Putains, et jeunes garçons, et jeux.

PARABOLAN. Que t'en semble?

ROSSO. Il fait des contes sur votre parenté et sur votre tante.

PARABOLAN. Encore cela par-dessus le marché!

ROSSO. Il dit que vous le faites souffrir.

PARABOLAN. Autant de serviteurs, autant d'ennemis.

ROSSO. Il vous accuse d'être ignorant, ingrat, et envieux.

PARABOLAN. Il ment par la gorge!... Tu prendras la direction de toutes mes affaires.

ROSSO. Je ne suis point capable, mais je serai fidèle... Quant au surplus, je pense que je ne le cède à personne[23]... Maintenant, s'il est coupable, punissez-le, il suffit... Alvigia fera son devoir... Mais, que direz-vous à la dame, en l'abordant?

PARABOLAN. Que lui dirais-tu, toi?

ROSSO. Je parlerais avec les mains.

PARABOLAN. Ah! ah! ah!

ROSSO. C'est une trahison, qu'elle ne vous voie point aux lumières.

PARABOLAN. Pourquoi?

ROSSO. Parce que, à dire vrai, où trouve-t-on votre pareil? Quels yeux, quels sourcils attrayants! quelles lèvres! quelles dents! et quelle haleine!..... Votre seigneurie a une grâce admirable..... Et je ne dis point cela pour vous flatter... je jure Dieu que, quand vous passez dans la rue, les femmes sont sur le point de se jeter par les fenêtres... Ah! pourquoi ne suis-je point femme?

PARABOLAN. Que ferais-tu, si tu étais femme?

ROSSO. Je vous attirerais à moi, ou je mourrais.

PARABOLAN. Ah! ah! ah!

ROSSO. Si votre seigneurie veut chevaucher, la mule doit être prête.

PARABOLAN. Je veux faire un peu d'exercice.

ROSSO. Ne vous fatiguez point; car rappelez-vous que le jeu d'amour veut des hommes vigoureux.

PARABOLAN. Tu me prends donc pour un pauvre sire?

ROSSO. Non, mais je voudrais que vous fussiez frais et dispos avec Livie.

PARABOLAN. Allons jusqu'au Forum [24].

ROSSO. Comme il plaira à votre seigneurie.

SCÈNE VII.

VALÈRE, *seul.*

VALÈRE. J'ai vraiment bronché contre un brin de paille, et je me suis, on peut le dire, rompu le cou. J'ai été maltraité, de faits et de paroles, par mon maître, et je ne saurais imaginer pourquoi. Certainement, quelque mauvaise langue, envieuse de ma fortune, lui aura murmuré aux oreilles... Est-il possible que les seigneurs soient si prompts à donner créance à tous les contes en l'air? que, sans chercher jamais la vérité, ils soient portés, avec tant de légèreté, à faire et à dire ce qu'il leur plaît, sans égard, sans motif, et sans réflexion aucune? Quelle nature est celle des seigneurs! quelle vie est celle d'un serviteur! et quelles mœurs sont celles de la cour! Les seigneurs agissent toujours avec impétuosité; les serviteurs voient toujours leur sort dépendre de la langue d'autrui; et la cour n'a point de plus grand plaisir que de désespérer tantôt celui-ci, tantôt celui-là, par les morsures de l'envie, qui naquit lorsque naissait la cour, et mourra lorsque la cour mourra. Quant à moi, je ne désire que d'aller vivre en repos. Ce qui m'afflige seulement, c'est de me retirer sous le coup de la disgrâce de celui qui m'a fait ce que je suis; retraite qui me vaudra le titre d'ingrat... Et chacun dira : « Dès que le bon Valère se fût enrichi comme il voulait, il tourna le dos à son bon maître. » Voilà pourquoi je suis tout troublé, et non à cause de l'injure qu'on m'a faite injustement, car tout serviteur est obligé de supporter la colère et l'indignation de son maître, comme l'indignation et la colère de son propre père; mais je ne puis

viner ce qui a pu l'exciter contre moi... Les peines que l'amour lui fait endurer pourraient bien l'avoir poussé, en l'aveuglant, à me faire son souffre-douleur... Certes, tout vient là... Je resterai donc à attendre l'issue de cette crise, me ontrant toujours aussi humble envers lui; après tout, que volonté de Dieu soit faite! Je veux chercher à découvrir vérité parmi les gens de la maison.

SCÈNE VIII.

ALVIGIA, TOGNA.

ALVIGIA. Tic, toc!

TOGNA. Qui est-ce?

ALVIGIA. C'est moi.

TOGNA. Qui êtes-vous?

ALVIGIA. Alvigia, ma fille.

TOGNA. Attendez, je viens à l'instant.

ALVIGIA. Je suis heureuse de vous trouver, chère fille!... 'e, *Maria!...*

TOGNA. C'est un miracle que vous veniez me voir?

ALVIGIA. Cet avent et ces quatre-temps m'ont tellement dégée avec leurs maudits jeûnes, que je ne suis plus la me... *Gratia plena! Dominus tecum.*

TOGNA. Vous dites toujours des prières; et moi, je ne vais s à l'église [23], ni ne fais plus rien de bien.

ALVIGIA. *Benedicta tu!...* Je suis pécheresse plus que les tres... *in mulieribus...* Sais-tu ce que je veux dire?

TOGNA. Non, madame.

ALVIGIA. Tu viendras à cinq heures chez moi; car je veux mettre dans les seigneuries jusqu'à la ceinture... *Et benectus...: ventris tuis!...* et avec un autre profit pour toi que ne t'en procurai avant-hier... *nunc et in hora,* tu viendras ner chez moi : fais attention à ceci... *mortis nostræ...* n'y nse plus. *Amen* [26].

TOGNA. A la fin des fins, je ferai ce que vous voulez; car n mari mérite le pis, ce gros vilain ivrogne!

ALVIGIA. Et toi, sage... *Pater noster*... Tu viendras vêtue en homme, parce que ces palefreniers... *qui es in cœlis*... font de folles plaisanteries la nuit... *sanctificetur nomen tuum*... et je ne voudrais point que tu eusses affaire à une trentaine de ribauds [27] comme Angela dal Moro... *in cœlo et in terra*...

TOGNA. Hélas! voilà mon mari.

ALVIGIA. Ne perds point la tête, sotte!... *panem nostrum quotidiano da nobis hodie*... Il n'y a point, que je sache, d'autre fête cette semaine, que la station à Saint-Laurent, *extra-muros* des murs.

SCÈNE IX.

ARCOLANO, TOGNA, ALVIGIA.

ARCOLANO. Quels bavardages sont-ce là?

ALVIGIA. *Debita nostra debitoribus*... Madame Antonia me demandait quand est la station de Saint-Laurent-*extra-muros*... *Sic nos dimittimus*...

ARCOLANO. Ces conférences ne me plaisent point.

ALVIGIA. *Et ne nos inducas*... Bon homme, il faut pourtant quelquefois penser à l'âme... *in tentatione*.

ARCOLANO. Quelle conscience!

TOGNA. Tu crois que chacun est comme tu es, toi, qui n'entends jamais ni messe, ni matines?

ARCOLANO. Tais-toi, truie!

TOGNA. Ton âme, c'est ta boulangerie [28].

ARCOLANO. Si je prends une pelle...

ALVIGIA. Point de colère... *Sed libera nos a malo*.

ARCOLANO. Sais-tu ce que je veux te dire, vieille?

ALVIGIA. *Vita dulcedo*, que dites-vous?

ARCOLANO. Que, si je te trouve encore à parler avec cette petite effrontée [29], tu me feras faire quelque folie.

ALVIGIA. *Lagrimarum valle*... Je ne viendrais pas ici, quand tu me couvrirais d'or... *a te suspiramus*... Dieu connaît ma bonté et mes intentions. Madame Antonia, ne manquez point de venir à la station, comme je vous ai dit; car c'est

le diable qui a pris par les cheveux votre mari... *clementes et flentes*...

TOGNA. C'est le vin qui l'a pris par les cheveux... Je viendrai.

ARCOLANO. Où iras-tu?

TOGNA. A la station, pour faire le bien, n'entends-tu pas?

ARCOLANO. Va-t'en là-haut, à la maison, dépêche-toi.

TOGNA. J'y vais. Qu'en sera-t-il après?

SCÈNE X.

ARCOLANO, *seul.*

Qui a chèvres, a cornes; tous les *adverbes* [30] sont vrais. Ma femme est légère; je me suis aperçu qu'elle cherche des consolations, et cette vieille me fait penser à mes intérêts de mari. Il est bon que, ce soir, je fasse l'ivrogne, ce qui me sera peu difficile, et peut-être que je découvrirai où est cette station. N'entends-tu pas? Hem, Togna!

SCÈNE XI.

TOGNA, ARCOLANO.

TOGNA. Que te plaît-il?

ARCOLANO. Descends.

TOGNA. Me voici.

ARCOLANO. Ne m'attends pas à souper.

TOGNA. Cela n'est pas arrivé encore...

ARCOLANO. Il suffit maintenant.

TOGNA. Tu ferais mieux de rester à la maison, et de laisser là les tavernes et les bordels [31].

ARCOLANO. Ne me romps pas la tête.

TOGNA. Le diable n'a pas voulu que tu aies rencontré une femme qui t'aurait fait l'honneur que tu mérites.

ARCOLANO. Tais-toi, mauvaise langue!

TOGNA. Je suis dupe de ma bonté.

ARCOLANO. Ne va pas t'amuser à regarder çà et là par les fenêtres.

TOGNA. Te semble-t-il que je sois de ces charognes que tu connais bien?

ARCOLANO. Je m'en vais.

TOGNA. A la bonne heure, je t'en sais bon gré[33]... Allons, vaille que vaille, toi avec tes amies, et moi avec mes amis; toi avec le vin, et moi avec l'amour!... Et tu en porteras, quand tu devrais en crever. Va donc là-bas, jaloux ivrogne!

SCÈNE XII.

ROSSO, PARABOLAN.

ROSSO. Vous avez grand'peur que le soleil et la lune ne s'amourachent d'elle[33]!

PARABOLAN. Qui sait?...

ROSSO. Je le sais, moi. La nature peut-elle faire que la lune s'amourache d'une femme comme elle?

PARABOLAN. Peut-être que non. Mais le soleil?

ROSSO. Le soleil encore moins.

PARABOLAN. Pourquoi?

ROSSO. Parce qu'il est occupé à essuyer la chemise de Vénus qu'a mouillée[34] Mercure, j'ai voulu dire Mars.

PARABOLAN. Tu plaisantes, toi; et moi, je crains que le lit où elle dort et la maison où elle demeure ne se prennent à l'aimer.

ROSSO. Votre jalousie est diabolique. Vous vous imaginez que la maison et le lit sont, sauf votre respect, amoureux comme vous!

PARABOLAN. Allons donc à la maison.

ROSSO. Votre seigneurie a du vif-argent dans les veines; vous ne pouvez rester en place.

SCÈNE XIII.

GRILLO, *seul.*

Ah! ah! ah! messire Maco a été mis dans la chaudière, au

lieu d'être mis au moule; et il a vidé ses boyaux comme vomit celui dont l'estomac ne peut supporter la chaleur. On l'a parfumé, rasé, rhabillé, si bien qu'il s'imagine n'être plus le même. Il saute, danse, chante, et dit des choses... et avec de si vilains propos, qu'on le croirait plutôt de Bergame que de Sienne[35]... Et maître André, feignant d'être stupéfié de chaque parole qui s'échappe de sa bouche, lui fait croire, avec des jurements inouïs, qu'il est le plus beau courtisan qu'on ait jamais vu... Et messire Maco, qui se complaît dans cette idée, se persuade qu'il est encore plus beau qu'on ne dit... Ah! ah! ah!... Et il veut, à toute force, briser la chaudière, afin qu'on ne fasse dedans aucun autre courtisan beau comme lui... Et il m'envoie chercher des massepains à Sienne; et il m'a dit que, si je ne reviens tout à l'heure, il me donnera des coups... Et il attendra... le merle blanc. Le plaisant sera, quand, au sortir de sa chaudière, on lui présentera un miroir concave, qui montre les visages contrefaits... Oh! quel amusement!... S'il ne me fallait point aller au jardin de messire Agostino Chisi, je resterais à voir cette comédie, mais je ne peux pas. Adieu, Rosso; je ne t'avais pas aperçu.

SCÈNE XIV.

ROSSO, *seul.*

Adieu, Grillo; au revoir... Chancre pour les amours, et pour qui va devant eux, et pour qui va derrière!... Je suis vraiment devenu coureur, car je vois les maquerelles, avant mon patron, qui veut me faire son maître d'hôtel. Je consentirais plutôt à être *nihil* que majordome. Ces majordomes engraissent, et eux-mêmes, et les concubines et les concubins, avec les morceaux qu'ils dérobent à notre faim, les larrons! J'en connais un qui est si scélérat, qu'il prête en usure à monseigneur les deniers qu'il lui vole dans le gouvernement de sa maison. O gloutons! ô gros ânes! quelle cruelle chose que votre empire! Vous allez au retrait, avec des bougies, et nous[36] au lit dans l'obscurité. Vous buvez des vins divins, et nous, vins aigres,

vins moisis et tournés ; à vous les viandes choisies, et à nous le bœuf d'Antona en chair de vache... Mais où peut être ce fantôme d'Alvigia?... Que diable crie ce juif?

SCÈNE XV.

ROMANELLO LE JUIF, ROSSO.

LE JUIF. Vieux fers! vieux fers!

ROSSO. Il faut que je le traite comme je traitai le pêcheur.

LE JUIF. Vieux fers! vieux fers!

ROSSO. Viens ici, juif.

LE JUIF. Que demandez-vous?

ROSSO. Quel est ce pourpoint?

LE JUIF. Ce fut celui du chevalier Brandino... Et quel satin!

ROSSO. Que vaut-il?

LE JUIF. Essayez-le, et puis nous parlerons du prix.

ROSSO. C'est juste.

LE JUIF. Quittez premièrement votre cape. Passez ici le bras. Puissé-je ne jamais voir le Messie, s'il ne paraît fait à votre taille!... Belle qualité de satin!

ROSSO. Tu dis la vérité?

LE JUIF. Que Dieu ne me conduise point samedi à la synagogue, si ce pourpoint ne vous va pas comme s'il était peint sur vous!

ROSSO. Maintenant, le prix? Et dans le cas où je serais content du prix, j'achèterai encore cette cape de moine, pour un mien frère que j'ai à Araceli.

LE JUIF. Si vous prenez encore cette cape, je suis homme à vous faire une diminution... Et sachez qu'elle appartenait au révérendissime Araceli *in minoribus* [37].

ROSSO. Tant mieux!... Mais, comme mon frère est assez mince de taille, je veux voir cette robe sur son dos, et puis, nous ferons marché.

LE JUIF. Je le veux bien, afin que vous dépensiez en toute sécurité vos deniers.

ROSSO. Le cordon est tombé; mets maintenant le scapulaire... Par ma foi! oui, elle est belle.

LE JUIF. Et quel drap!

ROSSO. Vraiment, comme tu me parais un homme de bien, j'ai pensé à une chose avantageuse pour toi.

LE JUIF. Peste étouffe le trompeur!

ROSSO. Je veux que tu te fasses chrétien.

LE JUIF. Vous avez envie de jaser... Vous croyez à Dieu, et moi à Dieu... Si vous voulez acheter, c'est une chose; et, si vous voulez parler, c'est une autre.

ROSSO. C'est un péché de vous faire du bien... Qui te parle de l'âme? L'âme est moins que rien [38].

LE JUIF. Quittez mon pourpoint.

ROSSO. Fais attention à ce que je te dis. Pour trois raisons, je veux que tu te fasses chrétien.

LE JUIF. Quittez-le, vous dis-je.

ROSSO. Écoute, bête! Si tu te fais chrétien, premièrement, le jour de ton baptême, tu recevras un plein bassin d'argent, puis tout Rome courra te voir couronné d'olivier, ce qui n'es pas à dédaigner.

LE JUIF. Vous avez du bon temps, vous!

ROSSO. L'autre raison, c'est que tu mangeras de la chair de porc.

LE JUIF. Je m'en soucie peu.

ROSSO. Peu?... Si tu goûtais du pain graissé, tu renierais cent Messies pour en manger. Oh! quelle douceur, que le pain graissé, au coin du feu, avec le pot de graisse entre les jambes!... et graisse, et mange, et bois!...

LE JUIF. Eh! donnez-moi mon pourpoint, car j'ai affaire.

ROSSO. La dernière raison, c'est que tu ne porteras pas la marque rouge sur la poitrine [39]?

LE JUIF. Qu'importe?

ROSSO. Il importe beaucoup, puisque les Espagnols veulent vous crucifier à cause de cette marque.

LE JUIF. Pourquoi crucifier?

ROSSO. Parce que vous paraissez des leurs avec cette marque-là [40].

LE JUIF. Il y a pourtant quelque différence de nous à eux.

ROSSO. Au contraire, il n'y a pas de différence entre vous, avec cette marque... Et puis, quand tu ne porteras plus ce stigmate de juif, les petits enfants ne t'assailliront pas sans cesse avec des oranges, avec des écorces de melons et de citrouilles... si bien que... fais-toi chrétien, fais-toi chrétien, fais-toi chrétien!... J'ai voulu te le dire trois fois.

LE JUIF. Je ne veux pas, je ne veux pas, je ne veux pas... Voilà que, moi aussi, je sais le dire trois fois.

ROSSO. Moi, messire Juif, j'ai, — comme un homme de bien que je suis, — fait mon devoir et déchargé ma conscience: maintenant fais de même; car, certes, je ne te donnerais pas ceci de l'âme d'un chrétien... Maintenant que veux-tu de toute la défroque?

LE JUIF. Douze ducats.

ROSSO. En or, ou en monnaie [41]?

LE JUIF. A la romaine, s'entend.

ROSSO. Tourne-toi un peu, afin que je voie comment elle va par derrière.

LE JUIF. Me voici tourné.

ROSSO. Tiens-toi immobile... Les teignes...

LE JUIF. Ce n'est rien.

ROSSO. Attends, ne bouge pas.

LE JUIF. Je ne bouge pas, regardez-la bien...

(*Rosso s'enfuit avec le pourpoint, et le juif Romanello, vêtu en moine, court après lui.*)

LE JUIF. Au voleur! au voleur!... arrête le voleur! arrête!... au voleur!

SCÈNE XVI.

LE BARGELLO, LES SBIRES, ROSSO, LE JUIF.

LE BARGELLO. Respect à la loi [42]!... Quelle rumeur est-ce là?

ROSSO. Seigneur capitaine, ce moine, qui sortait ivre de la maison d'une putain, ou d'une taverne, s'est mis à courir après

oi ; et moi, pour ne pas me commettre avec des religieux, je e suis empressé de fuir... Si je fréquentais un pareil ivrogne, n'aurais bientôt plus d'égards pour les prêtres, ni pour int François lui-même.

LE JUIF. Je ne suis point moine ; je suis Romanello, juif, i ne demande rien, si ce n'est le pourpoint qu'il a sur le s.

LE BARGELLO. Ah ! vilain chien puant ! tu railles notre relin ?... Prenez-le, liez-le, et mettez-le en prison.

LE JUIF. Seigneur prévôt, cet homme est un filou.

LES SBIRES. Tais-toi, mâtin de juif !

LE BARGELLO. A la chaîne ! aux fers !... et les menottes !

LES SBIRES. Ce sera fait.

LE BARGELLO. Et ce soir dix coups d'estrapade.

LES SBIRES. Vingt-cinq, si dix ne suffisent pas.

ROSSO. Que votre seigneurie le châtie... Je crains de m'être auffé et de prendre froid, tant j'ai couru !

LE BARGELLO. Ah ! ah !

ROSSO. Je suis tout en eau, vaurien de moine !

LE BARGELLO. Va-t'en, car tu as la mine d'un homme de n.

ROSSO. Pour servir votre seigneurie... Te semble-t-il qu'il ntende à connaître son monde [43] ?... Oh ! quels prévôts !... ffit... Donner l'estrapade à un homme qui portera un petit uteau ; et louer les voleurs, comme j'ai été loué, moi, pour oir jeté le titre de capitaine à la tête de ce bourreau !... aintenant allons retrouver la vieille ; je lui dirai, à elle, que seigneur m'a donné le pourpoint ; et au seigneur je dirai ue Livie m'en a fait cadeau.

SCÈNE XVII.

MAITRE ANDRÉ, MESSIRE MACO, MAITRE MERCURIO,
avec un miroir qui montre le visage contrefait.

ANDRÉ. « A la garde de Dieu ! car peu de sens suffit », dit la vise que tient écrite le Todeschino sur sa rondache [44].

MACO. Oh ! le beau, le divin courtisan que je suis !...

MERCURIO. En mille ans, on n'en ferait point un autre.

MACO. Je veux me tenir sur mon quant à moi, maintenant que je me sens devenu courtisan.

ANDRÉ. Mirez-vous un peu, et ne faites point les folies que fit sire Narcisse.

MACO. Je me mirerai le visage, donnez... Oh ! quel tourment j'ai souffert !... J'aimerais mieux accoucher, qu'être mis au moule.

ANDRÉ. Regardez-vous donc une fois.

MACO. O Dieu ! ô seigneur Dieu ! je suis défiguré !... Ah ! voleurs, rendez-moi mon visage, rendez-moi ma tête, mes cheveux, mon nez !... Oh ! quelle bouche !... hélas ! quels yeux !... *Commendo spiritum meum.*

MERCURIO. Levez-vous... Ce sont des frissons et des vapeurs qui vous obscurcissent le cerveau.

ANDRÉ. Mirez-vous, et vous verrez que ç'a été un accident.

MACO. Je me regarde. (*Tenant le miroir vrai à la main.*) Ah ! je sors de ce cauchemar !... Le miroir à présent me montre tel que je suis [45].

ANDRÉ. Votre seigneurie nous a tiré une carotte, en disant que vous étiez défiguré.

MACO. Je me remets [46], je suis vivant, je suis moi... Et je veux maintenant être tout Rome ; je veux écorcher le gouverneur, qui me faisait chercher par le prévôt... Je veux blasphémer, je veux porter des armes, je veux posséder toutes les dames... Allez-vous-en, médecin !... Notre putain, votre putain !... Eloigne-toi, maître ; car, par le corps !... Tu ne me reconnais pas, maintenant que je suis courtisan ? Ah !...

MERCURIO. Je me recommande à votre seigneurie... Au revoir.

ANDRÉ. Ah ! ah ! ah !

MACO. Je veux être aujourd'hui évêque, demain cardinal, et ce soir pape !... Tu vois la maison de la Camilla ? frappe fort

ROSSO. Poisons, et le reste[22]...

PARABOLAN. Comment, poisons, et le reste?...

ROSSO. Poison qu'il a acheté, et cætera.

PARABOLAN. Ceci est un cas pendable.

ROSSO. Putains, et jeunes garçons, et jeux.

PARABOLAN. Que t'en semble?

ROSSO. Il fait des contes sur votre parenté et sur votre tante.

PARABOLAN. Encore cela par-dessus le marché!

ROSSO. Il dit que vous le faites souffrir.

PARABOLAN. Autant de serviteurs, autant d'ennemis.

ROSSO. Il vous accuse d'être ignorant, ingrat, et envieux.

PARABOLAN. Il ment par la gorge!... Tu prendras la direction de toutes mes affaires.

ROSSO. Je ne suis point capable, mais je serai fidèle... Quant au surplus, je pense que je ne le cède à personne[23]... Maintenant, s'il est coupable, punissez-le, il suffit... Alvigia fera son devoir... Mais, que direz-vous à la dame, en l'abordant?

PARABOLAN. Que lui dirais-tu, toi?

ROSSO. Je parlerais avec les mains.

PARABOLAN. Ah! ah! ah!

ROSSO. C'est une trahison, qu'elle ne vous voie point aux lumières.

PARABOLAN. Pourquoi?

ROSSO. Parce que, à dire vrai, où trouve-t-on votre pareil? Quels yeux, quels sourcils attrayants! quelles lèvres! quelles dents! et quelle haleine!..... Votre seigneurie a une grâce admirable..... Et je ne dis point cela pour vous flatter... je jure Dieu que, quand vous passez dans la rue, les femmes sont sur le point de se jeter par les fenêtres... Ah! pourquoi ne suis-je point femme?

PARABOLAN. Que ferais-tu, si tu étais femme?

ROSSO. Je vous attirerais à moi, ou je mourrais.

PARABOLAN. Ah! ah! ah!

ROSSO. Si votre seigneurie veut chevaucher, la mule doit être prête.

PARABOLAN. Je veux faire un peu d'exercice.

ALVIGIA. Veux-tu briser ma porte?

ROSSO. Ouvre, car je suis le Rosso.

ALVIGIA. J'ai cru que tu voulais enfoncer ma porte.

ROSSO. Que faisais-tu?... quelque sortilége?

ALVIGIA. Je faisais sécher à l'ombre certaines racines, que l'on ne peut nommer, et j'avais les alambics dans le fourneau pour faire de l'eau-de-vie.

ROSSO. Lui as-tu parlé ?

ALVIGIA. Oui, mais...

ROSSO. Que veut dire cette réticence [49] ?

ALVIGIA. Son mari, bouc jaloux...

ROSSO. Quoi ! s'en est-il aperçu ?

ALVIGIA. Il s'en est aperçu, et il ne s'en est pas aperçu... *Al tandem*, elle viendra.

ROSSO. Parle en langue vulgaire ; car ton *tamen*, ton *verbi gratia* et ton *al tandem*, un maître d'arithmétique ne [50] les entendrait point.

ALVIGIA. Elle a besoin de parler ainsi, celle qui ne veut point être regardée comme une coquine. Retourne au seigneur, et dis-lui qu'il vienne à sept heures et un quart.

ROSSO. Un baiser, reine des impératrices, et couronne des couronnes!... car Rome sans toi serait pis qu'un puits sans eau... Et je le ferai venir *cito*, *omnino*, *et infallanter*... Te semble-t-il que j'en sache aussi, moi ?

ALVIGIA. Quel fou !

ROSSO. Va, retourne à tes fourneaux. Cependant pourrai-je rencontrer mon maître? tantôt il est en haut, tantôt en bas, tantôt dedans, tantôt dehors, car ce fripon d'amour le fait tourner comme une roue [51].

ALVIGIA. Tu as entendu.

SCÈNE XX.

ROSSO, PARABOLAN.

ROSSO. C'est lui-même!... *Salve.*

PARABOLAN. Quelles nouvelles?

ROSSO. Bonnes et belles : à sept heures et un quart, on vous attend chez l'honnête dame Alvigia.

PARABOLAN. J'en rends grâce à toi, à elle et à la bienfaisante fortune. Ecoute... Une, deux, trois, quatre.

ROSSO. Ah ! ah ! ah ! les cloches sonnent, et cela vous semble l'heure !

PARABOLAN. Il n'est pas possible que je vive jusque-là.

ROSSO. Ni moi, que je jeûne.

PARABOLAN. Quels désirs !...

ROSSO. Pensez que je voudrais faire collation, et ne pas jeûner comme un ermite [82] ?

PARABOLAN. C'est à toi de commander ; car, moi, je me nourris de souvenirs.

ROSSO. Je m'en nourrirais aussi, moi, s'ils étaient bons à manger, nos souvenirs... Entrons.

PARABOLAN. Je viens.

ACTE V.

SCÈNE I.

VALÈRE, *seul.*

Je suis hors d'une grande illusion [1]. Je dis ceci, parce que je croyais que le visage et la langue des gens étaient toujours d'accord avec leur cœur et leur âme ; et cette croyance venait non-seulement de ce que je pouvais tout, mais encore de ce que j'usais avec douceur de mon pouvoir envers tous ; et pour l'une et l'autre raison, je pensais être aimé, que dis-je ? adoré ; et je peux bien dire : « O ma croyance, comme tu m'as trompé !... » Perverse, ingrate et envieuse nature de la cour !... Est-il au monde malignité, est-il au monde tromperie, est-il au monde cruauté qui ne règne chez toi ?... Aussitôt que le prince m'a regardé de travers, l'amour, la foi, le visage et l'âme de tous ceux qui l'entourent, ont mis bas ce masque qui m'avait

si longtemps dérobé la vérité !... Tous ces vils esclaves m'abhorrent comme si j'étais un serpent venimeux ; et de même qu'il semblait que tout, jusqu'aux murs de la maison, s'inclinât devant moi, il semble maintenant que ces murs eux-mêmes me fuient... Et ceux qui naguère m'élevaient jusqu'au ciel dans leurs éloges, m'accablent maintenant de leur blâme[2]. Chacun, le plus qu'il peut, en présence du maître, n'épargne rien pour se faire remarquer ; car tous donnent à leur physionomie cet air avenant[3], qu'on voit ordinairement sur le visage de ceux qui, sans demander, sollicitent, et, sans ouvrir la bouche, parlent... Et chacun, en gestes et en paroles, s'efforce de se montrer digne de ma place, et Dieu sait les menées et les conférences qui se font à ce sujet : l'un, craignant que je ne reprenne mon poste, hausse les épaules, et ne m'attaque ni ne me défend ; un autre, qui regarde comme assuré ce qu'il désire, me blesse sans nul ménagement... L'Envie, mère et fille de la cour, a déjà mis aux prises tous ces intrigants, animés l'un contre l'autre d'une mortelle haine ; celui qui approche le plus du rang d'où je suis tombé, est en butte au mauvais vouloir de quiconque se trouve avoir moins d'espérance[4]. Enfin chacun, se relevant, pour ainsi dire, par ma chute, me rabaisse et s'exalte... Et dans une telle infortune, je me compare à un fleuve avec lequel rivalisent tous les petits ruisseaux, quand, gonflés par les pluies, ils embrassent en grondant un grand espace de terrain pour s'en faire un lit... Mais je compte sur mon innocence, et j'espère qu'il en sera de tous ces méchants, comme de ces faibles ruisseaux, qui font grand bruit lorsque le soleil a fondu les neiges et les glaces des montagnes, et qui sont bientôt absorbés dans les plaines où, depuis qu'ils roulent des eaux plus abondantes, ils prétendent dominer... C'est avec les armes de la patience qu'on désarme l'envie, et c'est donc avec elles que je trancherai les liens dont le destin m'a chargé... (je dis le destin, puisque tout profit et tout dommage sont mis sur le compte du destin)... Et je veux retourner au logis ; et, pour mieux supporter ma situation, je supposerai que je suis, comme on devrait être à la cour, muet, sourd et aveugle.

SCÈNE II.

TOGNA, *seule.*

Je suis toujours à regarder si cet ivrogne revient... Qu'il se rompe la cuisse !... Le diable n'aurait point assez d'esprit pour le prendre et l'emporter pendant qu'il s'endort et ronfle dans les tavernes... Je suis folle de l'attendre[5]... Puisse mourir de male mort celui qui me le donna !... Quand je devrais me donner à un brigand, je veux l'éloigner de mes yeux... Serai-je donc la première qui se soit débarrassée[6] de son mari ? Le voilà, le gros porc !... Il est rubicond !... Il marche en zig-zags.

SCÈNE III.

ARCOLANO *faisant l'ivrogne*, TOGNA.

ARCOLANO. Où... où est la po... porte ?... les mai... maisons, les fe... fenêtres da... dansent ; je to... tomberai da... dans la... la rivière.

TOGNA. Dieu le veuille ! tu mettrais de l'eau dans le vin que tu as bu.

ARCOLANO. Le cu... cul... Ah ! ah ! ah ! Bo... bo... bombarde, amè... mène-moi le... le chien..., je..., je veux qu'il tra... travaille.

TOGNA. Puisses-tu être travaillé par la justice[7] !... Je ne sais ce qui m'empêche de t'étouffer[8].

ARCOLANO. Oh ! oh ! j'ai... j'ai une gra... grande cha... chaleur.

SCÈNE IV.

PARABOLAN, ROSSO.

PARABOLAN. L'attente est cruelle comme la mort.

ROSSO. L'attente du souper ?

PARABOLAN. Je dis l'attente de l'objet aimé.

ROSSO. Je croyais que vous disiez l'attente du souper ; votre seigneurie me le pardonne...

PARABOLAN. Il n'y a pas de mal, il n'est pas besoin de pardon... Tais-toi... Une, deux, trois...

ROSSO. Vous êtes en délire : le cuisinier manie une poêle, et vous croyez que c'est l'horloge!... Malheur aux femmes! femmes maudites! femmes assassines!... Imaginez un peu comment elles arrangent un homme qui a été pendant des années entre leurs mains, lorsque celui-qui les a vues à peine en devient presque insensé!...

PARABOLAN. Rentrons... J'ai cru que l'heure sonnait, c'est pourquoi je suis sorti.

ROSSO. Les ballons, qui ont une cervelle de vent, en deviendraient fous.

SCÈNE V.

TOGNA, *avec les habits de son mari.*

O Dieu! pourquoi ne suis-je pas un homme, comme j'ai l'air de l'être sous ces habits! Elle a vraiment bien du malheur, celle qui naît femme... Et à quoi sommes-nous bonnes? nous sommes bonnes à coudre, à filer, à être renfermées toute l'année ; et pourquoi? pour être bâtonnées et insultées tout le long du jour ; et par qui?... par un gros vilain ivrogne, par un mauvais fainéant[9], comme mon mari[10]... O pauvrettes que nous sommes! quelles peines sont les nôtres!... Si ton mari joue et perd, tu n'es pas la bienvenue. S'il n'a point d'argent, sa colère retombe sur toi. Si le vin le fait sortir des gonds, tu en portes la peine ; et, pour augmenter notre tourment, ils sont si jaloux, que chaque mouche qui vole leur paraît quelqu'un qui nous fait... et qui nous dit... Et si nous n'avions pas, nous autres, assez de cervelle pour savoir nous divertir un peu, il ne nous resterait qu'à nous aller noyer... C'est une grande faute que font les prédicateurs, en ne s'occupant pas à y pourvoir, de concert avec le bon Dieu ; car enfin il n'est point juste qu'une femme comme moi aille en enfer, après avoir eu un mari comme celui que Dieu m'a donné... Et si mon confesseur m'impose une pénitence pour ce que je fais,

puissé-je mourir si je dis une seule prière ! Imposer une pénitence à une infortunée qui a un mari extravagant [11] joueur, coureur de tavernes, jaloux, qui joue le rôle du chien du jardinier [12] !... *Cappe* [13] *!* nous sommes fraîches, je peux le dire... Mais l'Alvigia doit m'attendre. Sortons par la porte de derrière pour aller la trouver... Ah ! quel homme vois-je là ?

SCÈNE VI.

MAITRE ANDRÉ, *seul.*

Mon vilain s'est jeté sur la Camilla comme le vautour sur sa proie, et il lui conte son amour avec autant de « *Je jure Dieu, je vous baise les mains* », qu'un jeune Castillan amoureux. Don Sancio en conterait plus en moins de paroles... Il bâble à la napolitaine, il soupire à l'espagnole, il rit à la siennoise, et il sollicite en courtisan... Et il veut avoir avec elle tous les rapports les plus intimes [14], si bien que la dame en crève de rire... Mais voilà le Zoppino !... Çà, tu avais disparu en un clin d'œil, comme la viande servie sur la table du Commun ?

SCÈNE VII.

ZOPPINO, MAITRE ANDRÉ.

ZOPPINO. Je suis parti, parce que les folies de ton Siennois sont si sottes, qu'elles me plaisent peu.

ANDRÉ. Par Dieu ! tu dis vrai ; elles me sont devenues ennuyeuses, à moi aussi.

ZOPPINO. Sais-tu ce qui en adviendra ?

ANDRÉ. Quoi ?

ZOPPINO. En nous y frottant, nous voilà imbéciles comme lui... si bien que... Échangeons nos capes et nos bonnets ; puis, en criant comme des voleurs [15], assaillons la maison de la dame, et faisons sauter notre homme par les fenêtres : elles sont si basses, qu'il ne peut se faire aucun mal.

ANDRÉ. Bien dit. Prends ma cape, donne-moi la tienne.

ZOPPINO. Donne-moi ton bonnet, voici le mien.

ANDRÉ. Lors même que nous ne serions point déguisés, il ne nous reconnaîtrait point, tant il est bête !

ZOPPINO. Enfonce la porte, crie, tempête, menace.

(*Zoppino et maître André se répondent en mauvais espagnol.*)

ANDRÉ. Ah ! vaurien ! fils de putain ! traître !

ZOPPINO. Bourgeois ! je veux te couper la tête !

ANDRÉ. Qu'on le pende !... qu'on le pende !...

SCÈNE VIII.

MESSIRE MACO *saute par la fenêtre en pourpoint.*

MACO. Je suis mort !... Accourez ! dans la rue ! dans la rue !... Les Espagnols m'ont blessé par derrière d'un coup d'épée [16] !... Où vais-je ?... ou m'enfuir ? où me cacher ?

SCÈNE IX.

PARABOLAN et ROSSO, *accourus au bruit.*

PARABOLAN. Qu'est-ce, Rosso? Quel bruit est-ce là?

ROSSO. Je pourrais le demander à votre seigneurie.

PARABOLAN. Je ne vois personne.

ROSSO. Retournons là-haut; car ce sont des coïonneries de désœuvrés qui font semblant de se pourfendre [17] en frottant leurs épées au mur.

PARABOLAN. Bêtes !

SCÈNE X.

ARCOLANO, *avec les habits de sa femme.*

La putain! la vache! la truie!... Je veux la rendre aux moines, aux moines!... Oh! oh! oh!... Va, va, échine-toi [18], va, pour qu'il ne manque pas un zeste à ta femme... Te semble-t-il qu'elle soit au fait de toutes les ruses?... A peine ai-je eu fermé les yeux, que, vêtue de mes habits, elle a couru dehors en me laissant les siens sur le pied du lit..., et, pour ne pas courir tout nu après elle, il m'a bien fallu les mettre sur

mon dos. Je suis résolu de la trouver, et quand je l'aurai trouvée, de la manger toute vive!... Je veux aller par ici, ou plutôt par là... Il sera mieux que je m'en aille sur le pont, et que je l'attende là jusqu'à ce qu'elle passe... A moi, ah!... traîtresse! ribaude!...

SCÈNE XI.

PARABOLAN, ROSSO.

PARABOLAN. Quelle heure?

ROSSO. Je ne saurais pas dire, je ne l'ai point entendue sonner.

PARABOLAN. Écoute, l'horloge sonne... une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept.

ROSSO. Vous tarderez peu à faire coup double [19] avec Livie.

PARABOLAN. Tu me fais rire.

ROSSO. Voilà je ne sais qui avec une lanterne à la main... C'est Alvigia, je la reconnais à sa démarche... N'ai-je pas raison?

SCÈNE XII.

ALVIGIA, ROSSO, PARABOLAN.

ALVIGIA. Grâce à sa bonne volonté et à la mienne, votre maîtresse est dans notre maison; et là elle ressemble en tout point à une colombe qui craint le faucon. Que votre seigneurie ne manque pas de tenir les lumières éloignées [20]...; et, d'ailleurs, comme elle est venue habillée en homme, et ce, pour de bonnes raisons..., je crains qu'il n'y ait du scandale.

PARABOLAN. Comment, du scandale! Je m'ouvrirais toutes les veines, plutôt que de lui déplaire en rien.

ALVIGIA. Vous dites tous ainsi, vous autres seigneurs; et puis vous faites...; et vous dites : « Ah! les bonnes femmes [21]! »

PARABOLAN. Je ne te comprends point.

ALVIGIA. Il m'entend bien, le Rosso!

ROSSO. Non, par Dieu!

PARABOLAN. Quel scandale peut-il résulter de ce qu'elle est vêtue en homme?

ALVIGIA. Le diable est subtil, et les grands seigneurs [32] sont toujours éveillés.

ROSSO. Je te comprends maintenant. Maître, elle craint pour l'honneur... par derrière.

PARABOLAN. Que le feu du ciel tombe et brûle qui se délecte d'un tel vice!...

ROSSO. Ne blasphémez pas ainsi.

PARABOLAN. Pourquoi?

ROSSO. Parce que le monde serait bientôt dégarni de seigneurs et de gentilshommes.

PARABOLAN. A leur aise!

ALVIGIA. Je me fie à votre seigneurie... Attendez-moi ici; à l'instant, je reviens à vous.

SCÈNE XIII.

ROSSO, PARABOLAN.

ROSSO. Vous avez tout autre mine que de coutume.

PARABOLAN. Moi?

ROSSO. Vous.

PARABOLAN. Je crains que, dominé par un amour excessif...

ROSSO. Quoi?

PARABOLAN. Je ne puisse dire une parole.

ROSSO. Bien sot est l'homme qui a peur de parler à une femme!... Votre seigneurie a le visage plus blanc que ne l'ont ceux qui reviennent de la mort à la vie, grâce aux talents des excellents et illustres docteurs de Venise Carlo da Fano, Polo Romano, et Dionisio Capucci di Citta di Castello...

PARABOLAN. Qui aime craint.

ROSSO. Qui aime a du bon temps, comme vous en aurez d'ici à peu.

PARABOLAN. O bienheureuse nuit, qui m'est plus chère que tous les jours heureux dont jouissent les favoris de la belle fortune!... Je n'échangerais point ma situation contre celle

.mes qui, là-haut, dans le ciel, s'enivrent de la contem-
pn de Dieu... O front serein! ô saine poitrine! ô che-
: d'or! ô mains précieuses, trésor de mon rare phénix!...
it donc vrai que je suis devenu digne de vous regarder,
'ous baiser et de vous toucher!... O bouche suave, ornée
ıerles sans tache, à travers lesquelles s'exhale un parfum
nectar, consentiras-tu à ce que moi, qui suis tout feu, je
npe mes lèvres desséchées dans la céleste ambroisie que
listilles? O yeux divins, qui avez plus d'une fois prêté votre
ıière au soleil, que vous cachez dans vos prunelles aussitôt
il s'éloigne de l'horizon! n'illuminerez-vous point de vos
rmants rayons la chambrette pleine des ténèbres jalouses
me déroberont la vue de son angélique visage, ne me lais-
z-vous pas contempler celle de qui dépend mon salut?...

ɔsso. Votre seigneurie a fait un long préambule.

RABOLAN. Long? J'ai dit beaucoup, ce me semble, en peu
ıots[23].

SCÈNE XIV.

ALVIGIA, ROSSO, PARABOLAN.

·VIGIA. Ne bougez pas...; doucement, pour l'amour de
·, ne soufflez pas.

ɔsso. Dis-moi, Alvigia...

-VIGIA. Silence! les voisins, les voisins entendront... Faites
ıtion à qui passe..., sans bruit... Hélas! quels dangers
'ons-nous!

osso. Ne crains rien.

LVIGIA. Paix! paix!... Donnez-moi la main, seigneur?

ARABOLAN. Heureux mortel que je suis!

LVIGIA. Doucement, monseigneur!

osso. J'avais oublié...

LVIGIA. Tu veux nous perdre!... nous serons entendus...
ıdite soit cette porte qui crie!...

osso (*à part*). Va donc!... Tu en mangeras, quand tu de-
s en crever; tu en mangeras, de cette vache que tu fais

manger dans les Communs à tes pauvres serviteurs!... Je suis fâché d'une chose, c'est qu'Alvigia n'ait point chez elle le *Sgozza*, le *Roina*, *Squartapoggio*, ou quelque autre ruffien, qui pussent l'égorger, le ruiner, et le mettre en pièces[24]... Qu'y a-t-il, Alvigia? De quoi ris-tu? Parle, parle donc!... Est-il aux prises avec madame la boulangère?

SCÈNE XV.

ALVIGIA, ROSSO.

ALVIGIA. Il est avec elle, et il frémit... comme un étalon qui voit la cavale!... Il soupire, il hâble et lui promet de la faire papesse.

ROSSO. C'est qu'il est de race napolitaine, s'il hâble.

ALVIGIA. Il est Napolitain, ce niais?

ROSSO. Est-ce que tu ne le connais point?

ALVIGIA. Non.

ROSSO. Il est parent de Giovanni Agnese.

ALVIGIA. De ce bouc qui infecte les lieux où il passe?

ROSSO. De ce fourbe, de ce voleur, de ce traître, dont le moindre vice est d'être infâme et pécheur.

ALVIGIA. Quel air faux[25], quelle face de goinfre!... Maintenant, n'en parlons plus; car c'est une honte de parler d'un vaurien, d'un gueux, d'un ruffien, sauf mon honneur... Mais à quoi penses-tu?

ROSSO. Je pense que je devais traiter le patron en grand seigneur.

ALVIGIA. De quelle façon?

ROSSO. En faisant, pour lui, l'essai de Togna[26].

ALVIGIA. Ah! ah! ah!

ROSSO. Après ce beau coup, il me semble que je sortirai du Commun qui me fait trembler quand je pense à la parcimonie qu'on y observe; et j'ai plus peur du Commun que de mille maîtres!...

ALVIGIA. Et, si la chose se découvre, n'as-tu pas peur de lui?

ROSSO. Quelle peur ai-je, moi?... Je n'ai qu'à jouer de l'épée... à deux jambes.

ALVIGIA. Dis-moi, le régime du Commun est-il si terrible qu'il fasse trembler un Rosso?

ROSSO. Il est si terrible, qu'il épouvanterait Morgante et Margutte [27]; sans parler de Catellaccio, dont le moindre trait de gloutonnerie était de manger un mouton, deux paires de chapons et cent œufs dans un seul repas.

ALVIGIA. Il est tout à moi, messire Catellaccio.

ROSSO. Alvigia, pendant que le vautour se rassasie de sa charogne [28], je veux te dire, en deux mots, ce que c'est que le *Commun* dont on se fait une si charmante image [29].

ALVIGIA. Dis-le-moi, de grâce.

ROSSO. Dès que la mauvaise fortune te force d'aller au Commun, aussitôt que tu y entres, se présente à tes yeux un tombeau si humide, si obscur, si horrible, que les sépultures ont un aspect cent fois plus réjouissant... Et si tu as vu la prison de Corte-Savella [30], quand elle est pleine de prisonniers, tu vois le Commun plein de serviteurs à l'heure du repas; parce qu'ils ressemblent à des prisonniers, les malheureux qui mangent au Commun, de même que le Commun ressemble à une prison: mais les prisons sont beaucoup plus agréables que les Communs, parce que les prisons sont chaudes hiver et été, tandis que les Communs, où l'on étouffe l'été, sont si froids en hiver, que les paroles y gèlent dans la bouche; en outre, la mauvaise odeur de la prison est moins déplaisante que celle du Commun, parce que l'une vient des hommes qui vivent en prison, et l'autre, des hommes qui meurent au Commun.

ALVIGIA. Tu as raison d'en avoir peur.

ROSSO. Écoute encore. On mange sur une nappe bariolée de plus de couleurs que la palette des peintres; et, si ce n'était pas dire une impertinence, je dirais qu'elle offre plus de teintes qu'il ne s'en trouve sur les linges que salissent les femmes quand elles ont le mal que Dieu puisse donner aux Communs [31]...

ALVIGIA. Pouah! oh!

ROSSO. Il y a là de quoi te faire horreur [32]. Sais-tu où se lave ladite nappe, à la fin du mois?

ALVIGIA. Où?

ROSSO. Dans le suif [33] des chandelles qui nous restent le soir, quoique souvent, bien souvent, nous mangions sans lumière; et c'est un bonheur pour nous, parce que dans l'obscurité notre estomac ne se soulève pas à voir la chienne de pâture [34] qu'on nous apporte, qui nous rassasie en nous affamant, et nous désespère en nous rassasiant.

ALVIGIA. Que Dieu confonde [35] celui qui est cause de tant de maux!

ROSSO. Ni Dieu, ni diable, ne pourraient faire pis. Ce serait un hasard que nous connussions le temps de Pâques ou du carnaval; car, toute l'année, *de la mère de saint Luc* [36] pour tout régal.

ALVIGIA. Quoi! mangez-vous de la chair de saints?

ROSSO. Et de crucifiés, encore; quoique je ne parle point de cela... Je dis que saint Luc se représente sous l'image d'un bœuf; et la mère d'un bœuf...

ALVIGIA. Est une vache. Ah! ah!

ROSSO. Vienne la saison des fruits; et, quand les melons, les artichauts, les figues, le raisin, les concombres et les prunes arrivent à notre table, nous les estimons plus qu'un royaume... Il est bien vrai qu'on nous donne, au lieu de fruits, quatre tranches de fromage de lait de buffle, si sec et si dur, qu'il nous fait sur l'estomac une colle capable d'étouffer Marforio [37]; et, s'il te prend envie d'avoir une écuellée de bouillon, après mille supplications, la cuisine te donne une écuellée de lessive.

ALVIGIA. Ils ne donnent donc pas de bonne soupe?

ROSSO. Si les moines l'avaient pour pitance!... Je suis certain que ceux qui sortent, chaque jour, de l'ordre monacal, n'ont pas d'autre motif que d'être privés de bon bouillon [38].

ALVIGIA. Tu veux dire... oui, oui, je t'entends.

ROSSO. Je veux dire ceux qui, pour ainsi dire, égorgent les soupes [39], comme la cour égorge la fidélité de ses serviteurs...

Mais qui pourrait te conter les trahisons que le Commun nous fait éprouver pendant le carême, que nous passons tout entier à jeûner pour contenter l'avarice des maîtres, et non pas à cause du bien qu'ils veulent à notre âme?...

ALVIGIA. N'exerce pas ta langue sur l'âme.

ROSSO. L'âme?... le sureau en a une [40]... Le carême commence... Et voici, à ton dîner, deux anchois à partager entre trois personnes, pour entrée; puis, paraissent quelques sardines pourries, brûlées et mal cuites, accompagnées d'une certaine soupe aux fèves, sans sel et sans huile, qui nous fait renier le paradis. Le soir, nous faisons collation... Dix feuilles d'ortie pour salade, un petit pain, et *grand bien vous fasse* [41] !...

ALVIGIA. Quelle honte !...

ROSSO. Tout cela ne serait rien, si le Commun avait quelque peu de pitié pour nous dans les grandes chaleurs... Outre l'horrible exhalaison qui sort des tas d'os couverts d'ordures qu'on ne balaye jamais, et qui sont le rendez-vous de toutes les mouches du Commun [42], on te donne à boire du vin trempé avec de l'eau tiède, et ce vin, avant qu'on y touche, demeure quatre heures au repos dans un vase de cuivre ; et nous buvons tous dans une seule tasse d'étain, que toutes les eaux du Tibre ne nettoieraient pas... Pendant qu'on mange, il fait beau voir l'un s'essuyer les mains à ses chausses, l'autre à sa cape, un autre à sa saie, et un autre les frotter au mur.

ALVIGIA. Quelles monstruosités [43] !... Et en est-il de même partout?

ROSSO. Partout... Et, pour plus de tourment, ce mince et affreux repas que l'on nous donne, il faut l'engloutir à la hâte, comme des oiseaux de proie [44].

ALVIGIA. Qui vous empêche de manger tout à votre aise ?

ROSSO. Le maître d'hôtel, ce vénérable personnage [45], qui n'a pas plutôt frappé deux coups avec la baguette, *letamus genua levate*... Et c'est vraiment chose déplorable [46], de ne pouvoir nous rassasier de paroles, puisque nous ne pouvons nous rassasier de nourriture.

ALVIGIA. Coquin de maître d'hôtel !

ROSSO. Il arrivera une fois dans la vie un gala !... Si tu voyais défiler la procession de têtes, de pieds, de cous, d'estomacs, d'os et de carcasses, il te semblerait voir la procession qui va à Saint-Marc le jour de maître Pasquin [47]... Et, de même qu'en un tel jour, curés, archiprêtres, chanoines, et semblable engeance [48] portent en main des reliques de martyrs et de confesseurs, ainsi huissiers, maîtres d'hôtels, marmitons et autres lépreux et teigneux des Communs portent des reliefs de chapons et de perdrix ; après avoir préliminairement choisi les meilleurs morceaux pour eux et pour leurs putains, ils jettent devant nous le reste.

ALVIGIA. Va, demeure à la cour, va !

ROSSO. Alvigia, je vis, hier même, un homme qui, entendant sonner la cloche du dîner [49], se mit à pleurer, comme si on eût sonné le glas funèbre pour son père !... Je lui demandai : « Pourquoi pleurez-vous ? » et il me répondit : « Je pleure, parce que ces clochettes qui sonnent nous appellent à manger le pain de douleur, à boire notre sang, et à nous repaître de la chair arrachée de notre corps et cuite dans notre sueur... » Et ce fut un prélat qui me dit cela, un prélat à qui on donne quatre noix le soir d'un jour de jeûne... On en donne trois à un camérier, deux à un écuyer, et à moi, une !...

ALVIGIA. Ils mangent au Commun les prélats ?

ROSSO. Qu'importe le Commun, si l'on y mange [50] ? Tout le monde n'accourt-il pas à Rome ? Venez donc, car ici on lie les vignes avec des saucisses [51].

ALVIGIA. Bénies soient les mains des Espagnols [52] !

ROSSO. Oui, s'ils avaient châtié les ladres et les ribauds, et non les gens de bien... Et une preuve que c'est la vérité, c'est que le prélat aux quatre noix, dont je t'ai parlé, jure que ces vilains sont plus riches que jamais : quand on les blâme de ne pas avoir de domestiques, ou de faire mourir de faim ceux qu'ils ont, ils allèguent le sac de Rome pour cacher leur ladrerie.

ALVIGIA. Je peux bien dire qu'il n'est rien que tu ne saches... Mais qu'entends-je ? quel bruit dans la maison ! Je suis per-

due, ruinée! malheureuse que je suis!... Tais-toi... hélas! le maître hausse la voix... Nous sommes découverts... Je mérite tout ce qui m'arrivera, puisque je me suis laissé mettre dans un pareil guêpier par un coquin comme toi.

ROSSO. Reste tranquille ; je veux entendre ce qu'il dit.

ALVIGIA. Prête l'oreille à la porte.

ROSSO. Je le fais.

ALVIGIA. Que dit-il?

ROSSO. « Vache! truie!... Coquin! traître!... Ruffienne! voleuse! »

ALVIGIA. A qui dit-il cela?

ROSSO. Il dit : « Vache, truie », à la Togna; « coquin, traître », c'est pour le Rosso ; « ruffienne, voleuse », pour Alvigia.

ALVIGIA. Maudit soit le jour où je te connus!

ROSSO. Il dit qu'il veut la faire fouetter, elle ; te faire brûler, toi ; et me faire pendre... Au revoir!

ALVIGIA. Tu fuis, lâche!... Je mérite bien ceci, et pis... Je fais vœu, si je me sauve de cette esclandre, de jeûner tous les vendredis de mars; je veux visiter les sept églises [53] dix fois par mois; je veux aller pieds nus à Sainte-Marie del Popolo; je promets de faire de la tisane aux incurables ; je veux, pendant un an, donner des clystères aux malades de Saint-Jean [54]; je veux faire le service aux Converties; je veux laver le linge à l'hôpital de la Consolation huit jours pour rien... Et, si j'ai trompé les saints quelquefois, je ne les tromperai plus... Bienheureux ange Raphael, je te conjure, par tes ailes, de venir à mon aide! Messire saint Tobie, je te conjure, par ton poisson, de me préserver du bûcher!... Messire saint Julien, sauve-moi par les mérites de ton oraison! En attendant, je vais me cacher dans mon logis.

SCÈNE XVI.

PARABOLAN, *seul.*

C'est à un valet et à une vieille ruffienne, que je me suis livré

comme un sot ; j'ai bien ce que je mérite !... Maintenant, je reconnais ma folie... Nous autres, parce que nous sommes ce que nous sommes, nous croyons être dignes de tout obtenir ; aveuglés que nous sommes par notre fortune, nous ne voulons jamais écouter un bon conseil, jamais prêter l'oreille à la vérité[55] ; ne pensant jamais qu'aux plaisirs lascifs, nous sommes dans les mains de ceux qui cherchent à contenter nos désirs ; nous ne haïssons et ne chassons que ceux qui nous rappellent ce qui convient le mieux à notre rang... Et de ceci, mon brave Valère peut rendre témoignage... Je suis déshonoré !... Et il me semble déjà que j'entends raconter cette histoire dans Rome, et qu'on proclame à haute voix ma sottise... Voici Valère ; comme il est triste !

SCÈNE XVII.

VALÈRE, PARABOLAN.

VALÈRE. Seigneur, puisque la malice de mes ennemis l'a emporté sur votre bonté, je me retirerai, avec votre permission, loin de la cour, et dans un lieu si écarté, que vous n'entendrez plus parler de moi.

PARABOLAN. Ne pleure pas, frère. L'amour, et mon imprudence[56], et ma simplicité t'ont offensé ; et dans de telles situations, un plus grand sens que le mien peut faillir. Je te conterai une des tromperies les plus neuves qu'on ait ouïes depuis mille ans, elle ferait honneur à cent comédies... N'ai-je pas ri de messire Philippe Adimari[57], à qui l'on fit croire que les ouvriers qui creusaient les fondements de sa maison de Trastevere avaient trouvé je ne sais combien de statues de bronze, et qui, là-dessus, sortit brusquement de la chambre du pape Léon, où il était, et accourut en soutane pour voir ces merveilles ? Messire Adimari resta tout confus, comme je le suis encore du tour que m'a joué le Rosso.

VALÈRE. Le Rosso, ah ! il ne me trompa jamais.

PARABOLAN. Et comme je me suis diverti de cette image de cire que messire Marco Bracci trouva une nuit sous son chevet,

ce qui fut cause qu'il fit arrêter par le barigel Mme Marticca, qui avait couché avec lui cette nuit-là ; il s'était fourré dans la tête qu'elle avait jeté sur lui un maléfice [58] !...

VALÈRE. Ah ! ah ! ah !

PARABOLAN. Quel dépit j'ai causé à messire Francesco Tornabuoni, en le raillant de ce qu'il avait pris douze sirops et une médecine, parce qu'il se figurait avoir le mal français [59] !...

VALÈRE. Tout ce que votre seigneurie me conte là, je le sais.

PARABOLAN. Maintenant, quel conseil me donnerais-tu en pareil cas ?

VALÈRE. Je braverais tous les caquets, et je conterais moi-même la farce telle qu'elle est, parce qu'alors elle ferait moins rire et aurait moins d'éclat.

PARABOLAN. Tu parles en sage..., Attends-moi ici, tu verras celle à qui j'ai eu affaire [60], au lieu d'une noble dame romaine.

VALÈRE. C'est chose connue de tout le monde, qu'un serviteur est le maître de son maître, lorsqu'il tient les clefs de ses plaisirs et de ses appétits.

PARABOLAN. Que quiconque en douterait ait égard à ce que le Rosso m'a fait, à moi, et cela seulement parce qu'il savait, non pas conduire, mais promettre de conduire les dames à ma seigneurie. En somme, les grands seigneurs préfèrent le plaisir à toutes les gloires de la terre, et je crois que tous ceux qui s'élèvent au rang où je suis parvenu, pensent comme moi.

SCÈNE XVIII.

PARABOLAN, ALVIGIA, TOGNA, VALÈRE.

PARABOLAN. Tu croyais que je ne te trouverais point ?

ALVIGIA. Miséricorde, et non justice !

PARABOLAN. Comment diable ! le Rosso..., en songe ?

ALVIGIA. En songe vous découvrîtes au Rosso que vous aimiez Livie.

PARABOLAN. Ah ! ah ! ah !

ALVIGIA. Pour avoir été trop compatissante, il m'est arrivé malheur.

PARABOLAN. Trop compatissante, ah !

ALVIGIA. Oui, seigneur. Le Rosso me jurait que vous étiez en péril de mourir pour Livie : afin qu'un jeune homme, qu'un seigneur tel que vous ne mourût point, il m'a fait faire ce que j'ai fait.

PARABOLAN. Je te suis donc obligé?... ah ! ah ! ah !... Maintenant, dis-moi un peu... Approchez-vous, madame la fileuse [61]... Mais je ne m'étais pas encore aperçu que vous étiez vêtue en boulanger... Je suis heureux vraiment de n'être point allé jusqu'au pont *Sisto* [62] !

TOGNA. Seigneur, cette vieille sorcière m'a traînée jusque chez elle par les cheveux avec une *agromancie* [63].

ALVIGIA. Tu ne dis point la vérité, mauvaise petite drôlesse [64].

TOGNA. Si fait.

ALVIGIA. Non, tu ne la dis point.

PARABOLAN. Restez en paix ; et laissez-moi crier, moi, ou plutôt rire.

VALÈRE. Toujours, dans toutes les occurrences, je vous ai connu sage ; et aujourd'hui, dans celle-ci, je vous répute très-sage... Je comprends maintenant la chose, elle est vraiment faite pour qu'on en rie... Mais quel est ce quidam à barbe, vêtu en femme ?

SCÈNE XIX.

ARCOLANO, PARABOLAN, VALÈRE, TOGNA, ALVIGIA.

ARCOLANO. Je t'ai pourtant rejointe, je t'ai pourtant trouvée !... Et toi, vieille traîtresse, je te retrouve aussi !... Toutes deux je vous assomme !... Ne me retenez point, homme de bien.

PARABOLAN. Arrière !

ARCOLANO. Laissez-moi châtier ma femme et cette vilaine ruffienne.

VALÈRE. Tiens-toi tranquille. Ah ! ah ! ah !

ARCOLANO. A moi, putain ?... à moi, ruffienne ?

VALÈRE. Ah ! ah ! ah !

TOGNA. Sire Arcolano, parlez honnêtement.

PARABOLAN. C'est là ta femme ?

ARCOLANO. Oui, seigneur.

PARABOLAN. On croirait que c'est ton mari, ah ! ah ! ah !... Laisse là ton couteau ; ce serait péché, qu'une aussi belle comédie finît en tragédie.

SCÈNE XX.

MESSIRE MACO, *en pourpoint;* PARABOLAN, VALÈRE, ARCOLANO, TOGNA, ALVIGIA.

MACO. Les Espagnols ! les Espagnols !

PARABOLAN. Voici messire Maco.

MACO. Les Espagnols m'ont taillé en pièces !...

PARABOLAN. Qu'avez-vous à faire avec les Espagnols ?

MACO. Laissez-moi reprendre haleine... Je, je, je...

PARABOLAN. Allons, dites.

MACO. J'a... j'allais.

VALÈRE. Où ?

MACO. J'a... j'allais, ou plutôt j'étais allé, ou plutôt j'étais, ou plutôt j'allais à ma... à madame Ca... Camille... Je ne peux pas me remettre... Ecoutez-moi, si vous voulez que je vous conte le fait... Maître André m'avait fait courtisan au moule, et le diable me gâta ; puis, je me raccommodai ; puis, je me regâtai, puis, maître André me raccommoda ; et, lorsque je fus refait vert galant comme vous voyez, j'allai chez M[me] Camille, parce que j'y pouvais aller ; je le pouvais, parce que je suis courtisan, je le suis... Et les Espagnols me firent descendre, à ce qu'il me sembla, d'une fenêtre haute, haute !...

PARABOLAN. Aujourd'hui encore vous commettiez de vos extravagances !... Mais certes, Dieu protége les enfants et les fous.

MACO. De quelle façon ?

PARABOLAN. De la façon dont il vous a aidé, vous qui étiez gâté, et qui fûtes raccommodé... Combien de gens viennent à Rome bien accommodés, qui s'en retournent défaits chez eux sans trouver personne qui prenne soin, non vraiment de les refaire, mais d'empêcher qu'ils ne se gâtent tout à fait d'une manière irréparable !... Et l'on n'a égard ni à la noblesse, ni à la sagesse !

SCÈNE XXI.

MESSIRE MACO, MAITRE ANDRÉ, *qui tient l'habit et le bonnet de messire Maco*; PARABOLAN, VALÈRE.

MACO. Voici un de ces Espagnols !... Ah ! bouc poltron ! donne-moi mon habit !... Ne me retenez point !

PARABOLAN. Ah ! ah ! ah !... Voilà des tiennes, maître André !...

ANDRÉ. Point de fureur, messire Maco !...

MACO. Voleur d'Espagnol !...

ANDRÉ. Je suis maître André, j'ai assommé le brigand qui vous avait pris votre habit et votre bonnet, et je vous les apportais.

MACO. Quel maître André ?... Tu es l'Espagnol... Donne-moi la vie, et dépêche-toi !

VALÈRE. Ah ! ah ! ah !... Soyez prudent, rengaînez votre colère.

SCÈNE XXII.

LE PÊCHEUR, ROSSO, PARABOLAN, VALÈRE, ALVIGIA, LE JUIF.

LE PÊCHEUR. Halte-là, fripon !... Tu te croyais en sûreté, grâce à la nuit ?... Tu croyais jouer un tour à un Florentin, et t'en tirer sain et sauf, hein ?

ROSSO. Je suis mal tombé... Vous m'avez pris pour un autre.

LE PÊCHEUR. Je t'ai pourtant rejoint !... Mes lamproies, traître de glouton !...

VALÈRE. Notre Rosso...

PARABOLAN. Prends garde !... Ne lui fais pas de mal, ne lui en fais pas !... Ne tue point notre comédie !...

LE PÊCHEUR. Laissez-moi couper la gorge à ce voleur, qui m'a escroqué dix lamproies en se disant pourvoyeur du pape, et qui, avec l'aide d'un autre fripon que je prenais pour le maître d'hôtel, m'a fait rester deux heures attaché à la colonne, comme démoniaque.

PARABOLAN. Ah ! ah ! ah ! mons Rosso[65] !

ROSSO. Monseigneur, accordez-moi votre protection !... Je suis l'esclave de votre seigneurie et de messire Valère ; mais il faut que votre seigneurie sache que ce bonhomme m'a pris pour un autre.

PARABOLAN. Lève-toi... Ah ! ah ! ah !

ROSSO. Votre collier et votre diamant, Alvigia les a en poche.

VALÈRE. Ah ! ah ! ah ! Vous avez vraiment...

ALVIGIA. Je vous les rendrai... Ce glouton de Rosso m'a mise dans un bel embarras.

ROSSO. C'est plutôt toi, ribaude, qui mit le Rosso dans l'embarras, et je veux t'en punir !

PARABOLAN. En arrière ! vous dis-je... Ah ! ah ! ah !... Certes, elle mourra de chagrin, si tout cela ne se termine pas d'une façon tragique.

LE JUIF. Mon pourpoint !... je n'en démordrai point[66]... C'est de cette façon qu'on traite les pauvres Hébreux !... Hélas !... mes pauvres bras !... L'estrapade, en échange du payement !... O Rome ! vieille incorrigible[67] !... Les belles façons d'agir que tu as !... Mais le diable ne veut pas que la venue du Messie ait lieu ; car peut-être, peut-être, les choses ne se passeraient point ainsi.

PARABOLAN. Reste tranquille, Isaac ou Jacob, quel que soit ton nom... Ne regarde pas comme peu de chose d'avoir conservé la vie, toi, un de ceux qui crucifièrent le Christ.

LE JUIF. Patience !...

SCÈNE XXIII.

PARABOLAN, MESSIRE MACO, ARCOLANO, TOGNA, ALVIGIA, VALÈRE, MAITRE ANDRÉ, ROSSO, LE PÊCHEUR, LE JUIF.

PARABOLAN. Approchez-vous tous... C'est à vous, messire Maco, que je parlerai le premier.

MACO. C'est dans l'ordre, car je suis courtisan, je le suis.

PARABOLAN. Ah ! ah ! ah !... Vous ferez la paix ici avec maître André, que vous le croyiez Espagnol ou non. Si vous le tenez pour maître André, vous ferez la paix avec lui, parce qu'il vous a défait et puis refait ; et encore, parce qu'il en ferait autant à son père, si son père voulait se faire courtisan de la même manière que vous... Et, si vous le tenez pour Espagnol, faites néanmoins la paix avec lui ; quant au motif pour lequel vous devez lui pardonner, je vous le dirai une autre fois.

MACO. Je fais la paix.

PARABOLAN. Donne-lui son habit et son bonnet, maître André.

ANDRÉ. Serviteur de votre seigneurie.

MACO. Bon frère !...

PARABOLAN. Toi, boulanger, reprends ta femme, et tiens-la pour aussi honnête que belle ; car les femmes d'aujourd'hui, vois-tu, c'est quand elles sont des putains, qu'on les regarde surtout comme chastes, et celui qui croit en avoir une meilleure que les autres, en a une pire.

ARCOLANO. Je ferai tout ce que votre seigneurie me conseille.

VALÈRE. Et tu feras sagement.

PARABOLAN. Je te pardonne, Alvigia, parce que je ne devais point me fier à toi, et parce que tu as agi suivant ta profession.

ALVIGIA. Dieu vous le rende !

VALÈRE. Ah ! ah !

PARABOLAN. Je te pardonne aussi, Rosso, parce que tu es Grec, et que tu as fait un trait de Grec, en y mettant toute l'astuce d'un Grec... Et toi, Valère, consens à te réconcilier avec le Rosso, puisque je lui ai pardonné, moi, et qu'il a eu l'esprit de me mener par le nez.

VALÈRE. Je suis tout à votre seigneurie.

ROSSO. Savez-vous, messire Valère, que le Rosso se ferait écarteler pour vous?

VALÈRE. Ah! ah! ah!

LE PÊCHEUR. Et moi, où resté-je sans l'argent de mes lamproies?

PARABOLAN. Toi, pècheur, pardonne au Rosso; car, bien que tu sois de Florence, tu es assez peu habile pour t'être laissé tromper à la façon que tu dis; et va-t'en avec cette bête de juif... Valère te donnera satisfaction, en lui faisant rendre son pourpoint ou l'argent.

LE PÊCHEUR. Grand merci à votre seigneurie!

LE JUIF. Serviteur de votre seigneurie.

LE PÊCHEUR. Je pardonne au Rosso, mais non à ces traîtres de prêtres qui m'ont écorché.

PARABOLAN. Arrange-toi avec les prêtres qui t'attachèrent à la colonne. Maintenant, toi, Valère, reçois toutes mes excuses, et pardonne-moi ce que naguère me fit faire et dire un délire d'amour; d'ailleurs, ce n'est point peu de chose lorsqu'un homme comme moi avoue à un de ses inférieurs, qu'il a eu tort... Maintenant, estimable boulanger, souviens-toi du proverbe : « Qui a les cornes sous les pieds, et ne se les met pas à la tête, est une bête. »

ARCOLANO. C'est le diable.

PARABOLAN. Certainement..., parce que les cornes sont vieilles et ont poussé en haut... Et je crois que le seigneur Dieu les mit de sa main à Moïse, et aussi à la lune; et, quoiqu'ils en aient l'un et l'autre, ils ne sont point pour cela ce qu'ils te paraissent être; bien loin de là : la lune avec ses cornes fait l'ornement du ciel, et Moïse, l'honneur de l'ancien Testament.

ARCOLANO. Donnez-moi donc à entendre que le mal m'est salutaire !...

PARABOLAN. Comment ! tous les animaux utiles ont des cornes : les bœufs, les limaçons... Et que te semble-t-il des licornes, dont la corne vaut tous les trésors du monde [68], c'est un contre-poison ?... Songe alors au prix que valent les cornes d'un homme, lorsque celle d'un animal a tant de prix et de vertu ?... Les cornes des hommes, qui sont un remède contre la pauvreté, etc., et que de nobles et puissants seigneurs portent sur leurs armoi ries.

ARCOLANO. Qu'il en soit ce qu'on voudra... Tel que vous me voyez, j'en ai fait porter, pour ma part, à certaine personne... vous ne le croiriez jamais... Suffit, c'est comme je vous le dis.

PARABOLAN. Allons donc, madame *Fuit-le-peu* [69], baisez votre mari.

ARCOLANO. Allons, baisez-moi.

TOGNA. Retire-toi, goujat [70] ! ne me touche pas !

ARCOLANO. Ah ! vilaine gueuse ! pourquoi m'as-tu trahi ?

TOGNA. Que veux-tu que je fasse de ce qui me reste ? que je le jette aux cochons ?

VALÈRE. Elle a raison, ah ! ah ! ah !

ALVIGIA. Seigneur, puisque vous êtes si bon, je veux vous donner mieux que Livie, qui, à part un assez joli visage, n'est guère présentable.

PARABOLAN. Tu ne m'attraperas plus, par Dieu !... ah ! ah ! ah !... Elle aurait encore le front de me faire un autre tour !... Valère, allons tous au logis, car je veux que les acteurs de cette comédie soupent avec moi, et je veux que tu la saches tout entière, et que nous en riions ensemble toute la nuit... Aussi bien, nous sommes en carnaval.

VALÈRE. Voici la maison... Maître André, introduis notre monde... Messire Maco, que votre seigneurie entre la première.

MACO. Grand merci. Le seigneur Rapolan..., c'est vraiment votre seigneurie qui entrera d'abord. .

PARABOLAN. Allons, allons ! qu'on soupe, et qu'on rie jusqu'au jour !...

ROSSO. Messieurs, qui blâmerait la longueur de notre moralité[71] est peu fait aux usages de la cour : s'il les connaissait mieux, il saurait qu'à Rome il n'est rien qui ne traîne en longueur, si ce n'est la manière de se ruiner ; alors il louerait notre long bavardage..., car les scandales de Rome, on n'aurait pas fini de les raconter *in secula seculorum !...*

FIN DE LA COURTISANE.

